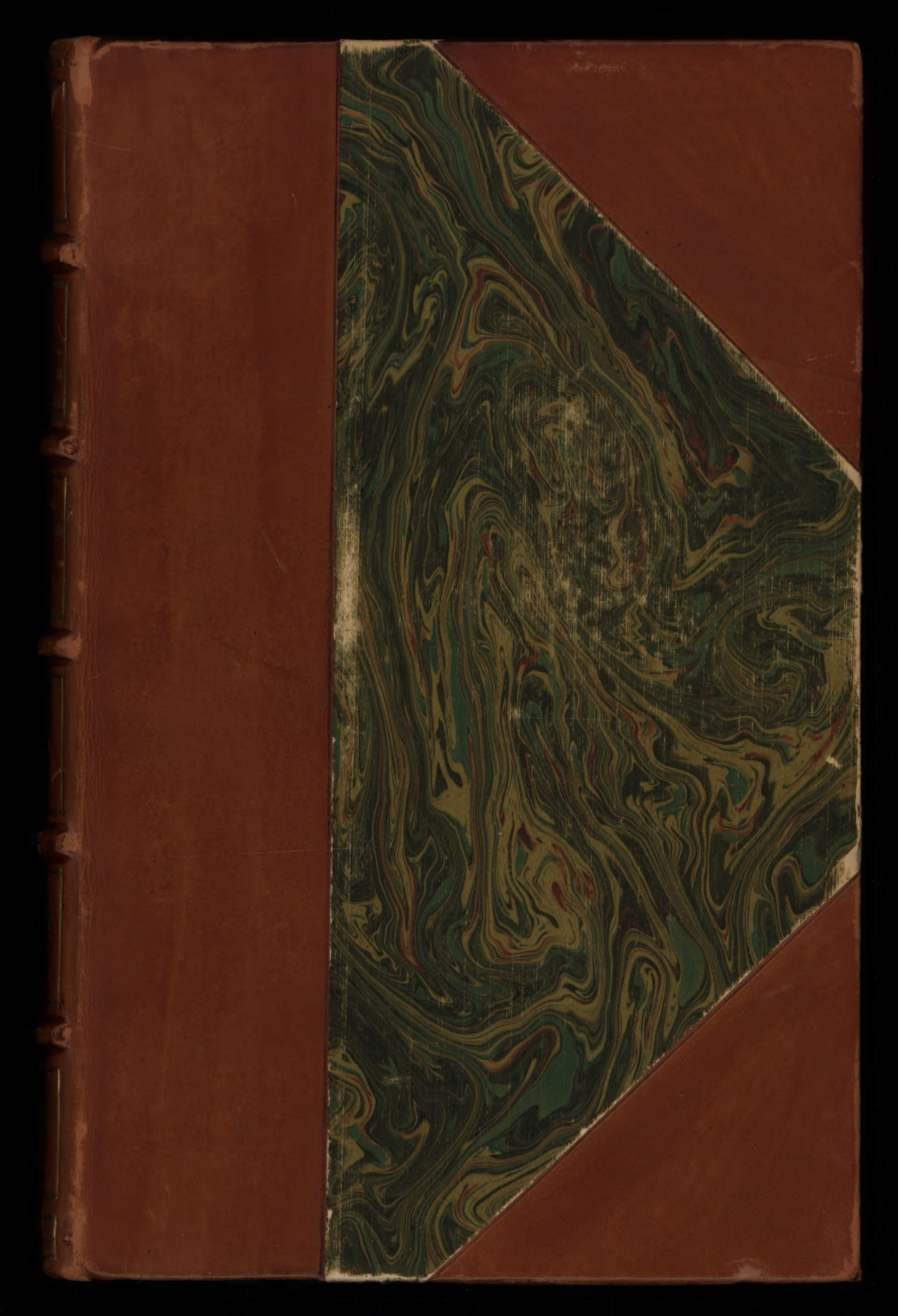
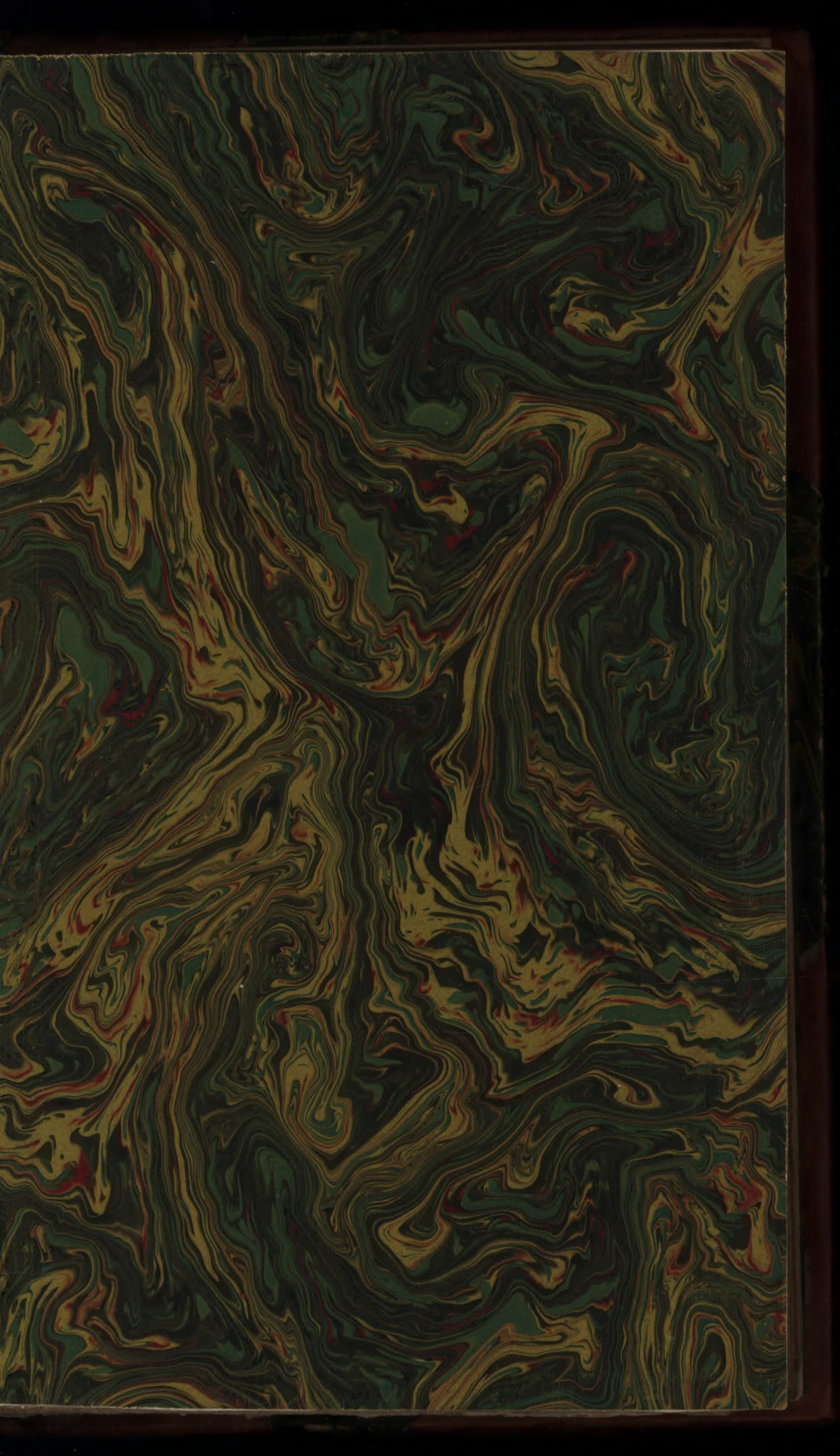






GHIONE 1948

LES DESSINATEURS D'ILLUSTRATIONS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

LE BARON ROGER PORTALIS

DEUXIÈME PARTIE



PARIS
DAMASCÈNE MORGAND ET CHARLES FATOUT
55, PASSAGE DES PANORAMAS, 55

1877

LES

DESSINATEURS

D'ILLUSTRATIONS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

DEUXIÈME PARTIE

LES

DESSINATEURS

D'ILLUSTRATIONS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

LE BARON ROGER PORTALIS

DEUXIÈME PARTIE



PARIS

DAMASCÈNE MORGAND ET CHARLES FATOUT

55, PASSAGE DES PANORAMAS, 55

—

1877

Tous droits réservés.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

MARTINI (PIERRE-ANTOINE)

1739-1800

Martini est né à Parme. Il vint jeune à Paris pour apprendre la gravure et entra dans l'atelier Lebas. On lui avait déjà commandé, en sa qualité d'artiste parmesan, les figures qui devaient orner *le Feste d'Apollo,* pièce qui fut représentée à Parme à l'occasion du mariage de l'archiduchesse Maria Amalia avec le prince don Fernandino (1769), quand il fut employé par Basan en 1770 pour graver à l'eau-forte un certain nombre de pièces du *Cabinet du duc de Choiseul* et plusieurs autres, d'après Vernet, *les Cascades de Tivoli,* des *Baigneuses* (1772). Nous le voyons gravant en 1774 quelques pièces d'après Moreau pour les *A-Propos de la société* (de Laujon), et, en 1775, des planches importantes de la *Seconde Suite d'estampes pour servir à l'histoire des modes et des costumes* que le libraire Prault, d'accord avec Moreau, lui confie, *la Déclaration de grossesse, les Précautions, la Petite Toilette,* et cette belle et célèbre pièce *la Dame du palais de la reine,* où l'on croit voir le portrait de Mme de Polignac. Ces gravures sont fort belles et témoignent d'un vrai talent.

Mais si Martini avait un burin remarquable et rendait avec bonheur les belles compositions de Moreau, il avait en revanche bien peu d'invention et de facilité comme dessinateur. Ses compositions sont lourdes, ses personnages sans expression et les teintes d'aquarelle, dont il les gratifie souvent, n'ont aucun sentiment coloriste. Il a dessiné en grande partie les illustrations des différents ouvrages de d'Ussieux, le *Décaméron français* (1772), les *Nouvelles françaises* (1775-79) et exécuté les dessins de l'*Art d'aimer* de Bernard (1775). Il avait entrepris de donner une édition de luxe d'un grand auteur de son pays, *Métastase*. Il ouvrit donc une souscription pour imprimer et orner ses *Œuvres complètes* (1780-82). Les dessins en furent commencés en 1773, et il eut la bonne idée d'en demander quelques-uns à Moreau, à Cochin et à Cipriani. Malheureusement le plus grand nombre est de lui. Il a gravé lui-même tout ce qu'il avait dessiné pour cet ouvrage.

Martini avait reproduit au trait, à la plume, les différentes compositions du Régent pour *Daphnis et Chloé*. Il grava ses dessins en 1788 et les fit tirer au bistre pour en orner les éditions du roman de Longus. On a encore de lui un grand nombre de pièces d'après les dessins de Moreau, auquel il semble visiblement avoir plu comme graveur, pour les *Œuvres* de Rousseau, de Marmontel, d'Imbert et pour les *Figures de l'Histoire de France*, etc.

Il fit de fréquents voyages en Angleterre où les éditeurs lui commandaient des planches comme celle

qui représente *the Exhibition of the royal Academy* (1787), à l'imitation de ce qu'il avait fait pour la même solennité au Louvre, à Paris, en 1785.

Les événements se précipitaient en France, et les étrangers, les artistes particulièrement, ont peu d'intérêt à rester dans un pays agité par de violentes commotions politiques ; aussi lisons-nous dans le journal de Wille, à la date du mois de septembre 1791, que Martini partit avec le graveur Klauber pour l'Allemagne, avec l'intention de regagner ensuite Parme, sa patrie, et « qu'en qualité d'artiste et de curieux, il doit voir surtout à Munich ce qui sera digne de remarque ».

VOLTAIRE (*Romans et Contes* de). — Bouillon, 1778. — 3 vol. in-8°.

Le dessin de Martini, joint à ceux de Monnet, Marillier. — Vente Renouard. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

METASTASIO (*Opere del signor abbate Pietro*). — Parigi, vedova Herissant, 1780-82. — 12 vol. in-4°, gr. pap. demi-rel., non rogné, fig. av. la lettre et eaux-fortes.

Exemplaire contenant 21 dessins à l'encre de Chine et à l'aquarelle de Martini, joints à ceux de Moreau, de Cochin et de Cipriani. — Vente Renouard. — 395 fr. — Vente Capé. — 2,000 fr. — Vente Gautier. — 1,200 fr. — Chez M. RŒDERER.

D'USSIEUX. — *Nouvelles Françaises.* — Paris, 1783. — 3 vol. in-8°.

Le dessin, de *Françoise de Foix,* à la plume et à l'encre de Chine, signé. — Chez M. PORTALIS.

LONGUS. — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé* (trad. par de Bure de Saint-Fauxbin). — Paris, Lamy, 1787. — 2 vol. in-4°' demi-rel.

Exemplaire imprimé sur vélin contenant 29 dessins sur vélin à la plume, par Martini, d'après les tableaux du Régent, et les mêmes sujets peints en miniature à la gouache. — Vente Renouard. — 230 fr. — Reliés depuis en mar. citr. comp. doublé de mar. vert, dent., tr. d. (Lortic.) — Catalogue Fontaine (1874). — 8,000 fr.

Les Tragédies de Racine.

6 petits dessins à l'encre de Chine. — Vente Capé. — 16 fr.

MASQUELIER (LOUIS-JOSEPH)

1741-1811

Masquelier l'aîné est né à Cisoing, près de Lille, en 1741. Son talent se décela dès l'enfance et le fit admettre très-jeune dans l'atelier de Lebas, alors le premier professeur de gravure de Paris.

A l'âge de vingt et un ans il dessina une vingtaine de petites compositions, faibles du reste comme dessin et comme gravure, pour les *Traits de l'histoire universelle*, ouvrage édité par le graveur Lemaire (1762).

Chez Lebas il fit connaissance de Née, qui suivait la même carrière que lui et avec lequel il resta lié. On lit dans l'*Almanach historique des artistes* (1776) : « Messieurs Masquelier et Née, élèves de « M. Lebas, demeurant rue des Francs-Bourgeois, « ont associé leurs talents pour pouvoir mettre au « jour un grand nombre de paysages qui font hon- « neur à leur goût et à leur amitié. »

Il est fait allusion là, sans doute, aux vues de la *Description particulière de la France* qu'ils gravaient ensemble et surtout aux *Tableaux topographiques et*

pittoresques de la Suisse, publiés par Benjamin de la Borde (1780), ouvrage pour lequel ils ont tous deux gravé de nombreuses planches ; l'auteur des chansons avait pu apprécier déjà le talent de notre graveur, dans son gracieux *Portrait à la lyre,* et dans la rare pièce de *M*me *de la Borde, enceinte,* qu'on y joint quelquefois, tous deux dessinés par Denon. Il est à croire que c'est ce dernier, qui lui avait déjà fait graver son *Déjeuner de Ferney,* qui l'aura mis en rapport avec le financier musicien.

Aussi, quand Benjamin de la Borde, le grand organisateur des représentations théâtrales de la Dubarry et de la Guimard, voulut éditer son *Essai sur la musique ancienne et moderne* (1779), il demanda à Masquelier de lui dessiner et de lui graver, pour ses têtes de chapitres, quelques fins petits portraits de musiciens et poëtes célèbres. Là sont accolés, deux à deux, *Orphée* et *Pythagore, Thibaut comte de Champagne* et *Blanche de Castille, Lully* et *Rameau, Piccini* et *Quinault.* On ne peut en faire de meilleur éloge que de dire qu'ils sont dignes du portrait de l'auteur des chansons.

Masquelier a encore dessiné et gravé des vues pour le *Voyage de la Pérouse* et des planches des *Antiquités nationales* de Millin. Enfin il a exécuté, comme en se jouant et pour se distraire, de charmantes fantaisies de sa composition, d'une exécution brillante et facile.

Son entreprise la plus importante est celle de la *Galerie de Florence* (1789), gravures des dessins de

Wicar, exécutés d'après les peintures, marbres, bronzes et pierres gravées des grandes collections d'art de cette ville, entreprise pour laquelle il s'était adjoint à ce dernier et à Mongez, mais dont il avait la direction. Cet important ouvrage, bien exécuté et qui forme quatre volumes in-folio, continua de paraître pendant la Révolution. La publication touchait à sa fin quand Masquelier mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-dix ans, le 26 mai 1811.

Il avait épousé en 1779 Marie-Adélaïde Bourgeois, fille du concierge du prince de Condé, au château de Chantilly.

MOITTE (JEAN-GUILLAUME)

1747-1810

La famille Moitte est une de celles où le goût des arts est héréditaire et contagieux. Pierre-Étienne Moitte, graveur, a six enfants qui, tous, deviennent artistes; deux filles qui s'adonnent à la gravure, et quatre fils : François-Auguste, né en 1748, graveur comme ses sœurs (c'est lui qui a gravé les *Divers Habillements suivant le costume d'Italie,* d'après les dessins de Greuze); Alexandre Moitte, né à Paris en 1750, mort en 1828 ; d'abord peintre, ensuite professeur de dessin ; c'est à lui, sans doute, qu'il faut attribuer les dessins exécutés d'après les tableaux de M. Poullain, et qui ont servi pour graver le recueil de cette galerie publié par Basan en 1781 ; Jean-Baptiste-Philibert, né en 1754, architecte, pensionnaire du roi à l'Académie de France à Rome, mort à Dijon en 1808, professeur à l'École des beaux-arts de cette ville; enfin notre dessinateur Jean-Guillaume Moitte, qui est né à Paris en 1747 , et qui préféra la sculpture.

Les nombreux artistes qui fréquentaient la maison de son père encouragèrent ses dispositions naissantes, et Pigalle, que l'on regardait comme le premier sculpteur de son temps, sollicita la faveur de l'avoir pour élève, et l'aida à remporter le grand prix de sculpture en 1768. C'est à l'occasion de cette récompense dont la justice fut contestée alors par ses camarades, qui n'aimaient pas son naturel taciturne et peu communicatif, et qui jugeaient qu'un autre concurrent l'avait mieux méritée, que Cochin fit défendre par l'Académie, à ses élèves, de porter l'épée. Des rassemblements menaçants pour ses membres s'étaient formés pendant le jugement des prix du concours. Cochin et Pigalle avaient été insultés, et les laquais de l'abbé Pommuyer, membre libre de l'Académie, fort maltraités. Enfin l'on voulait faire un mauvais parti au jeune Moitte et l'on commençait à le « ballotter » quand Pigalle put tirer son élève des mains de ses camarades et le faire évader.

Cochin, dans une longue lettre à M. de Marigny, dont nous avons déjà rapporté quelques passages, lui raconte ce qui s'est passé et ajoute, au sujet de Moitte, que le jugement qui lui décerne le prix « a déplu à quelques-uns même des plus habiles de l'Académie », que les élèves ont cru y voir l'influence du père du jeune artiste qui en est l'un des membres, mais que le prix a été jugé dans toutes les règles et sans cabale. « Quoique son prix de cette an« née ne soit pas aussi bon à plusieurs égards qu'on

« avait lieu de l'attendre, néanmoins plusieurs per-
« sonnes (dont je suis du nombre) prétendent y voir
« des preuves qu'il est plus avancé dans le talent
« que l'autre ; aussi les élèves qui le haïssent tant
« ne l'attaquent pas sur le défaut de talent et con-
« viennent qu'il est plus avancé que son concurrent.
« Ce qu'ils lui reprochent, c'est un caractère qui
« leur répugne, c'est-à-dire qu'il leur paraît sour-
« nois et mauvaise langue. Cela peut être, mais
« l'Académie ne s'informe pas de ces choses. »

Diderot, de son côté, qui était du parti opposé, a fait un piquant récit de cette petite émeute artistique. Après la proclamation du prix de sculpture, « l'élève Millot, à qui, raconte Diderot, la
« partie saine de l'Académie et de ses camarades
« avait décerné le prix, se trouve mal. Alors il
« s'éleva un murmure, puis des cris, des invectives,
« des huées, de la fureur. Ce fut un tumulte effroya-
« ble. Le premier qui se présenta pour sortir ce fut
« le bel abbé Pommuyer, conseiller au Parlement et
« membre honoraire de l'Académie. La porte était
« obsédée, il demanda qu'on lui fît passage. La foule
« s'ouvrit, et, tandis qu'il traversait, on lui criait :
« *Passe, foutu âne*. L'élève injustement couronné
« parut ensuite. Les plus échauffés des jeunes élè-
« ves s'attachent à ses vêtements et lui disent :
« *Croûte, infâme croûte, tu n'entreras pas, nous t'as-*
« *sommerons plutôt*. Le Moite tremblant, déconcerté,
« disait : *Messieurs, ce n'est pas moi, c'est l'Acadé-*
« *mie*, et on lui répondait : *Si tu n'es pas un indigne*

« *comme ceux qui t'ont nommé, remonte et va leur*
« *dire que tu ne veux pas entrer.* »

« Il s'éleva sur ces entrefaites une voix qui criait :
« *Mettons-le à quatre pattes et promenons-le autour*
« *de la place avec Millot sur le dos,* et peu s'en fal-
« lut que cela ne s'exécutât. Cependant les acadé-
« miciens qui s'attendaient à être sifflés, honnis,
« bafoués, n'osaient se montrer. Ils ne se trom-
« paient pas. Ils le furent en effet avec le plus grand
« éclat possible. Cochin avait beau crier : *Que les*
« *mécontents viennent s'inscrire chez moi,* on ne
« l'écoutait pas ! »

A Rome, la vue des statues antiques acheva d'apprendre à Moitte l'élégance des formes et la beauté des proportions, mais les contrariétés dont avait été accompagné son succès altérèrent gravement sa santé. Après trois rechutes, il fallut le renvoyer en France, et le chagrin de quitter prématurément l'Italie, sans avoir retiré de son séjour tout le fruit qu'il en attendait, lui fit une telle impression, que, sans la personne qu'on lui avait donné pour l'accompagner, il aurait attenté à ses jours en traversant le mont Cenis. A son retour, de tendres soins le rétablirent, et, en 1773, Auguste, orfévre du roi, se l'attacha comme modeleur et dessinateur. Ses plus beaux ouvrages furent faits d'après les dessins de l'artiste et eurent une incontestable supériorité sur ceux de ses confrères.

Laissons de côté ses œuvres de sculpture pour mentionner sa participation à l'ornementation des

livres. On a de lui des figures assez froides pour un *Temple de Gnide,* et qui ont été mises en couleur avec ces effets violents de draperies rouges sur un fond sombre, exigés par le goût du jour; les dessins du frontispice de *la Galerie de Florence* et de la *dédicace* au grand-duc de Toscane; une suite de compositions gravées en manière noire pour *Télémaque,* que l'on pouvait ajouter à l'édition de Didot (1785); l'éditeur prit soin de faire peindre à la gouache un certain nombre d'exemplaires de choix, qui ont tous été richement reliés. Les quatre compositions de la *Thébaïde, ou les Frères ennemis,* pour le grand *Racine* de Didot (1801), dont David avait la haute direction artistique, lui furent confiées par ce grand peintre. C'est lui qui en distribuait les dessins à ses élèves ou à ses amis, et le pauvre Prudhon, talent original et nature indépendante, qui répugnait à se laisser enrégimenter, perdit, par son hostilité, les commandes honorables et lucratives que lui faisait Didot pour ses grandes éditions. David exigea même la suppression du nom de Prudhon sur une planche de *la Thébaïde,* commencée d'après son dessin et déjà avancée : c'est Moitte qui, sur l'ordre de David, dut la signer.

Moitte fut de l'ancienne Académie[1] et de l'Institut. Il est mort le 2 mai 1810.

[1] Moitte a souvent exposé aux salons de l'Académie : Salon de 1787. — *Le Départ de Coriolan,* dessin à l'encre de Chine. — Deux dessins représentant les *Fêtes de Bacchus.* Il a gravé lui-même ces dernières pièces.

Fénelon. — *Aventures de Télémaque.* — Paris, 1785. — 2 tomes reliés en 4 vol. in-4°, mar. rouge.

Exemplaire imprimé sur vélin contenant les dessins originaux. — — Vente du prince Galitzin (1825). — 802 fr.

Racine (*Œuvres* de Jean). — Paris, P. Didot, 1801. — 3 vol. in-fol.

Les 57 dessins originaux, dont ceux de Moitte pour *la Thébaïde.* — Vente Firmin-Didot (1810). — L'exemplaire a été retiré et les dessin dispersés plus tard.

MONNET (CHARLES)

1732-1816

Parmi les dessinateurs pour les livres, voici l'un des plus féconds, mais aussi l'un des plus inégaux. Il avait puisé dans les sérieuses études de la peinture d'histoire la connaissance du corps humain et un certain art de composition, et pourtant, dans ses dessins, les formes de ses personnages paraissent soufflées, et leurs draperies molles et lourdes. Monnet n'avait pas, en outre, comme plusieurs de ses rivaux, ce charme, ce fondu qui en augmente l'agrément. L'aspect de ses lavis, exécutés avec une terre qui n'est ni la sépia ni le bistre, est dur et criard, et ce défaut est surtout sensible dans la réunion des dessins faits pour les *Métamorphoses d'Ovide,* où ils se trouvent à côté des tendres mines de plomb d'Eisen et des harmonieuses sépias de Moreau. Ajoutons pourtant que les compositions de Monnet gagnent beaucoup à la gravure, et que le burin des Vidal et des le Mire rachète, dans les compositions, comme la *Salmacis et Hermaphrodite* ou l'*Io,* et

comme *les Baigneuses poursuivies,* ce que le modèle pouvait avoir d'un peu sec.

Monnet est né à Paris en 1732. Il fut élève de Restout, et, après avoir obtenu le premier prix de peinture, il entra en 1753 et resta trois ans à l'*École royale des artistes protégés,* sorte de préparation au séjour futur de Rome. Il y exposa, en 1754, un *Sacrifice à Bacchus,* et l'année suivante une *Armide.*

Nous trouvons dans la correspondance échangée entre Natoire, directeur de l'Académie de France à Rome, et le marquis de Marigny, quelques traces du séjour de Monnet dans cette ville : « 3 mai 1758. « Voilà le rouleau que j'ay l'honneur de vous en- « voyer des études des trois pensionnaires nommés « Monnet, Fragonard et Brenet. Je souhaitterois « qu'elles fussent au point de vous faire oublier par « leurs mérittes le retard à s'acquitter de ce devoir. « C'est tout ce que j'ay pu tirer de leurs talens, et ce « n'a pas été sans peine. »

Et le 18 mars 1761 : « Le Sr Monnet est bien sen- « sible à ce que vous luy accordiez la permission « d'aller passer quelque tems à la cour de Parme. Il « se rendra digne, partout où il se trouvera, de vos « bontés. » Il paraît que ce projet de Monnet de faire quelques travaux pour le duc de Parme n'eut pas de suite.

De retour à Paris, Monnet fut adjoint à Vien (1764) pour restaurer le plafond de l'hôtel de Toulouse, appartenant au duc de Penthièvre et qui avait été peint au siècle précédent par François Pé-

rier; il fut agréé à l'Académie (1765), mais n'en fut jamais reçu définitivement, bien qu'il eût le titre de peintre du roi[1]. Il exposa souvent aux salons de peinture ; ce sont généralement de grands sujets peints, religieux et sévères : *Christ expirant sur la croix, Saint Augustin écrivant ses Confessions* (1765), *Madeleine en méditation* (1767), sujets qui contrastent étrangement avec la tendance de son esprit. Diderot, qui n'aimait pas sa peinture, le tarabuste vraiment trop au sujet de son *Saint Augustin :* « Je « ne parle de ce morceau que pour montrer combien « on peut rassembler de bêtises sur un espace de « quelques pieds. Le saint qu'on voit à gauche a la « tête tournée vers le ciel, mais est-ce au ciel ou en « soi-même qu'on cherche les fautes de sa vie pas- « sée ? Il faut que ce Monnet n'ait ni vu faire, ni fait « un examen de conscience. Quand on regarde au « ciel, on n'écrit pas ; cependant le saint écrit. « Quand on écrit, on n'a pas le bec de sa plume en

[1] Monnet, comme beaucoup d'artistes, était logé au Louvre. Voici un curieux acte de reconnaissance de logement, qui donne quelques détails à ce sujet :

« Je soussigné déclare occuper un emplacement dans le Louvre au second « étage en entrant du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, ayant deux crois- « sée sur la cour qui m'a ettée donnée par Mr de Marigny alors Directeur « des batiments, en 1767. Le quel étant absolument nu, j'y ait fait construire « à mes frais, cloison, porte, fenêtres, plafond, carlage, enfin absolument « tout ce qui est nécescaire pour se clore et former un atellier de peintre et « un cabinet qui me sert presentement de logement, déclare en outre n'avoir « rien, appartenant au si devant Roi.

« Paris ce onze octobre 1792. L'an 4e de la Liberté et la première de la « République.

« MONNET.
« peintre de l'Académie. »

Cette pièce nous a été très-obligeamment communiquée par M. E. Cottenet.

« l'air, car alors l'encre descend sur la plume et non « sur le papier. C'est un ange de mauvaise humeur « qui sert de pupitre. Cet ange est de bois, et, quand « on est de bois, il ne faut pas avoir d'humeur. » Il trouve encore que son Amour nu est une masse de chair informe et n'est non plus en état de voler qu'une oie. Quant à sa *Madeleine*, elle est « sans « couleur, sans intérêt, sans caractère et sans « chair. C'est une image de papier blanc, une dé- « coupure de Huber, mais mauvaise, sans la préci- « sion des contours, seulement aussi mince et aussi « plate, et très-insipide quoique nue. Au pont « Notre-Dame, chez Tremblin, pourvu qu'il en « veuille, car il est difficile. »

Du reste, Monnet n'était pas né coloriste, et il est probable que, devant son peu de succès, il renonça à la peinture pour se livrer tout entier au dessin, où son talent devait trouver plus facilement son emploi, surtout après des critiques comme celle-ci, que son bourreau Diderot met dans la bouche du peintre Saint-Quentin, qu'il suppose son interlocuteur: « Monnet, toujours agréé et jamais reçu. Borée « et Orithye, dessus de porte pour le roi; deux belles « et bonnes croûtes, ce qu'il y a de plus mauvais en « histoire [1]. »

Ses débuts dans l'illustration paraissent dater de la commande que Basan lui fit de 36 des sujets des

[1] Diderot, *Salon* de 1775. Les peintures dont parle le critique étaient en effet destinées à la salle à manger de Trianon et doivent s'y trouver encore.

Métamorphoses d'Ovide, dessins qu'il a exécutés de 1765 à 1768. Ils sont bien composés et pleins de mouvement, mais, comme nous l'avons déjà dit, sèchement faits. Les meilleurs de beaucoup sont ceux où il déshabille les corps des déesses ou des mortelles distinguées par les dieux ; car il a une prédilection pour les sujets risqués, justifiée par ce fait, que ce sont ceux qu'il réussit le mieux. On avait de préférence, dans cet ouvrage, confié à Boucher et à Eisen , qui s'en sont fort bien tirés, du reste, les sujets les plus galants et où la forme féminine devait être le plus complaisamment dévoilée, et Monnet n'y eut malheureusement, sauf la ravissante composition d'Io caressée des nuages sous la forme desquels se cache Jupiter, que des sujets sérieux à traiter.

Il avait dessiné, pour le graveur Fessard, une bonne partie des nombreuses figures de son édition des *Fables de la Fontaine* (1765-75). En 1773, il donna des dessins pour *le Temple de Gnide,* mis en vers par Colardeau, faibles imitations, pour l'art et la poésie, du beau livre paru l'année précédente. Il compléta plus tard l'illustration des œuvres de cet auteur dans une édition collective parue en 1779. C'est dès 1771 que Monnet fit pour le graveur Tilliard sa belle illustration de *Télémaque* dont les dessins furent exposés en partie à l'exposition de l'Académie de cette même année, et dont la série de gravures se vendait séparément.

Voici, au reste, quelques extraits de l'annonce qui

fut faite, en janvier 1773, dans le *Mercure de France,* au sujet de ces figures : « *Aventures de Télémaque.* « 72 estampes in-4. Les sieurs Monnet, peintre du « roi, et Tilliard, graveur, ont cru devoir réunir « leurs talens pour en présenter au public les traits « les plus intéressans ; ils se proposent d'en former « une suite d'estampes excutées d'une manière nou- « velle, et propre à orner les cabinets ou à joindre « aux différentes éditions qui ont été faites de cet « ouvrage. »

Les libraires profitèrent de l'occasion, comme le prouve le passage suivant, pour lancer une nouvelle édition de luxe du *Télémaque,* dans laquelle on pût insérer facilement ces estampes : « Comme l'im- « primerie et la gravure sont deux arts qui se « tiennent, et que les amateurs pourront souhaiter « de joindre aux estampes le texte même de *Té-* « *lémaque,* les libraires associés qui en ont le pri- « vilége annoncent qu'ils se disposent d'en faire « une édition in-quarto, dans le même format, dont « ils se flattent que l'exécution, pour le papier et la « partie typographique, répondra aux soins des ar- « tistes pour la gravure ; ainsi il ne restera rien à « désirer dans une pareille entreprise. La première « suite [1], qui se publie actuellement, est de la plus « grande beauté ; les dessins sont parfaitement com- « posés et les gravures sont faites avec beaucoup « d'art, de soin et de goût. »

[1] Chaque cahier coûtait 8 livres.

Sans partager l'enthousiasme, intéressé sans doute, de l'auteur de cette annonce, et tout en trouvant dans ces compositions les types bien conventionnels, les draperies bien peu nobles et bien boursouflées, défaut qui est général dans l'œuvre de Monnet, bien que la gravure enfin y soit d'un travail lourd et monotone, nous devons pourtant reconnaître que l'ensemble constitue un assez beau livre, décoré, en tous cas, avec profusion, de figures.

Monnet a fait aussi, sur le même ouvrage de Fénelon, des dessins pour une série in-4° en largeur, dans laquelle deux sont de Boucher et deux autres de Cochin. Ces compositions ne paraissent pas avoir été non plus exécutées pour une édition déterminée. Elles sont restées à l'état d'estampes et sont très-supérieures aux précédentes. C'est le graveur de Monchy qui les avait réunies, gravées en collaboration avec Patas, et dédiées presque toutes à la marquise de Villette, dame de Ferney-Voltaire.

Monnet a donné aussi quelques dessins pour l'*Orlando furioso* de Baskerville (1773), pour les *Fables* de Boisard (1777), assez jolie suite, pour la *Dunciade* (1775) de Palissot, dont il illustre ensuite les *Œuvres complètes* (1778), et pour les *Opuscules poétiques* de Parny ; mais son œuvre la plus importante et la plus réussie de cette époque, c'est l'illustration de 52 dessins pour les *Romans* et *Contes* de Voltaire (1778), dont la vogue était si grande alors. Il a mis dans ces petits tableaux de l'invention et de la gaieté, et il a pu se donner carrière dans les nombreux sujets

scabreux qu'il réussissait tout particulièrement. Aussi quelques-uns de ceux de *Zadig*, les charmants dessins de *Candide*, surtout celui où Candide rencontre deux femmes poursuivies par des singes, celui du *Huron* amoureux, enfin celui de *Jenni* où la dona Boca-Vermeja reçoit le fouet des mains du révérend père, sont parmi les plus agréables et les plus réussis.

Monnet avait entrepris avec Lépicié, sur la commande sans doute de Lebas qui les gravait, une série de *Figures de l'Histoire de France*. Cette suite, qui devait être composée de deux à trois cents estampes, paraissait chez le graveur par livraisons de 18 sujets et coûtait 18 livres aux souscripteurs. Moreau fut sollicité d'y collaborer; mais, à la mort de Lebas, après le rachat des dessins qu'il avait exécutés et des planches gravées, il élimina de la collection toutes celles, assez médiocres à la vérité, de ses confrères, et l'ouvrage de Monnet resta forcément inachevé.

Nous avons encore vu de Monnet, datés de 1779, de grands dessins largement lavés à la sépia pour une illustration de *la Pucelle* de Voltaire, intéressants comme facture et comme point de comparaison avec ce que Gravelot, Marillier et autres ont fait sur le même sujet. Ces compositions n'ont pas été gravées.

Il avait aussi commencé une suite de figures in-4° pour les *Contes de la Fontaine*. Deux sujets pour *Joconde* et celui de *Richard Minutolo*, seuls, ont été gravés.

Monnet avait acquis une grande pratique des allégories, les réussissait fort bien, et c'est pour des compositions de ce genre, dit Renouvier, qu'il avait été nommé peintre du roi. Aussi le dessinateur courtisan qui avait représenté allégoriquement le *Sacre de Louis XVI*, devenu tout à coup très-patriote et très-républicain, s'empressa-t-il, imitant en cela beaucoup de ses confrères, de représenter non moins allégoriquement *le Triomphe de la République française;* accueillant ensuite avec autant d'enthousiasme le pouvoir énergique qui venait d'apparaître, il dessinait *Bonaparte donnant la paix à l'Europe*, et *le Triomphe de la Religion sur l'Athéisme révolutionnaire;* un peu plus tard, c'est *le Couronnement de Napoléon;* enfin, à la restauration des Bourbons, le dessinateur de l'allégorie politique, déjà bien vieux, et qui ne se piquait pas, on le voit, d'un attachement exemplaire aux régimes tombés, imaginait une composition sur ce titre : *Pacte tacite entre le Roi et la Nation. Équité, Impôt, Sûreté.*

Ses ouvrages, pendant la période révolutionnaire, sont importants et intéressants, surtout par l'actualité de la représentation des faits dont il était témoin et par leur vérité historique. La plus considérable est sa série des quinze principales *Journées de la Révolution,* dont il fit les dessins pour son ami Helman, qui les a gravés. Certes, Moreau aurait composé ces faits importants d'une manière plus artistique et avec plus de style, ses figures auraient été plus aisées, mais il n'y aurait pas mis plus de

saisissante réalité et plus de conscience : *l'Ouverture des états généraux, le Serment du Jeu de Paume, la Prise de la Bastille, l'Abandon des priviléges à l'Assemblée nationale, l'Exécution de Louis XVI et le* 13 *vendémiaire,* avec la fusillade des marches de l'église de Saint-Roch, donnent une fidèle représentation de ces faits importants de notre histoire moderne.

Il n'avait pas abandonné pour ces travaux historiques le culte de la vignette. Il faut citer de cette époque quelques figures pour *la Pucelle* (1795), l'illustration de *Lucrèce,* de l'édition de Didot jeune, celle de *Gil-Blas* (1796), enfin celle des *Liaisons dangereuses* (1796), en collaboration avec Mlle Marguerite Gérard, qui nous le montre fidèle, surtout dans la scène entre Mme de Merteuil et Cécile de Volanges, à son genre de dessins risqués et libres. « Une expression ténébreuse et des formes grandies « et voluptueuses sans grâce indiquent trop que « l'artiste avait été plus émotionné par le roman « de Laclos que par les événements dont il avait « été témoin [1]. »

Nous trouvons Monnet, à la fin du XVIIIe siècle, professeur de dessin du Prytanée de Saint-Cyr, comme le témoigne la lettre suivante, adressée au directeur le citoyen Salliord, qui a écrit en note : *A revoir, demandes du professeur de dessin,* lettre qui témoigne tout au moins de son grand respect pour les beaux modèles de l'antiquité :

[1] Renouvier, *Histoire de l'art pendant la Révolution.*

« Ce 22 vendémiaire an IX [1].

« Citoyen Directeur,

« Je vous prie de présenter à l'administration le « besoin que l'on a de belle testes moulée d'après « l'antique, pour inspirer aux élèves ce gout du « grand genres, parmi lesquelles on distingue celle « de Minerve, de Niobé et de ses enfants, l'Arriane « du Capitole, Achille, Mercure grec, Mitridate de « Lantin, l'Isis; l'on devroit aussi avoir de grandes « figures, telle que l'Appolon, le Gladiateur, la « figure écorchez de Houdon, cela seroit d'autant « plus facile que le ministre n'a qu'à les demander « à l'administration du Museum. Pour les élèves qui « ne sont point encorre en etat de dessiner d'après « la bosses, et les commençant, il faut un font de « dessins et de principes gravés d'après les grands « maîtres, et leurs inspirer cette veneration que l'on « doit à ceux que tout les artistes actuellement exis- « tant onts etudiez, tel que les Raphael, Domeni- « quin, le Guide, Carache, dessinés par Bouchardon, « Regnault, Vincent, le Tier et autres.

« Pour moi, particulierement, je vous prirais, « Citoyen Directeur, me faire obtenir de l'adminis- « tration que, pour rendre mon logement suppor- « table, elle veuille bien ordonner le percement de « deux portes qui ont été bouchée pour pouvoir « communiquer d'une piece dans une autres, et

[1] Cette lettre fait partie de la collection de M. E. Cottenet, qui a eu l'obligeance de nous la communiquer.

« n'ayant point de cuisine, je demande que dans la « seconde pièce, ou il y a eu un poële, on etablise « des fourneaux qui face cheminée, et une supente « dans la même pièce pour pouvoir serrer bois, « charbon, enfin ce qui est necessaire, manquant de « grenier, vous m'obligerez sensiblement de presser « ces demandes, et soyez persuades de mon devou- « ment particulier.

« Salut et respects,

« MONNET. »

Toutefois Monnet vieillit, et son talent avec lui. Les dessins, que nous avons vus, de ses dernières années, sont bien faibles, et on ne retrouve que difficilement, dans ceux qu'il a exécutés pour *Gessner,* pour les *Lettres à Émilie* (1801), pour *le Comte de Valmont,* pour *Vert-vert,* pour *le Roman de la Rose,* le Monnet des *Métamorphoses* d'Ovide et des *Contes* de Voltaire.

Monnet avait épousé M[lle] Van Merlen, descendante d'une ancienne famille de graveurs hollandais et fille de M[me] Van Merlen, installée au Louvre, qui restaurait les tableaux et avait importé de Hollande l'art du *rentoilage*. Il se trouvait être ainsi le beau-frère du graveur Godefroy. Monnet était grand amateur du beau sexe, et l'amour avec lequel il a caressé dans ses dessins les formes féminines le ferait assez connaître, si l'on n'en avait conservé la tradition dans sa famille.

Il est mort à l'âge de soixante-quatorze ans (vers 1816 ou 1817), à Sainte-Périne, où il s'était retiré.

Ovide (*les Métamorphoses* d'), trad. par l'abbé Banier. — Paris, Basan et Lemire,1767-71. — 4 vol. in-4°.

Les 36 dessins de Monnet, à la sépia, joints à ceux de Moreau, Boucher, Eisen et Gravelot, etc. — Vente Renouard. — 1,730 fr. — Vente Thibaudeau (sans ceux de Boucher). — 810 fr. — Chez M. le baron Jérôme PICHON.

Une charmante gouache représentant Jupiter et Io, d'après Monnet, sinon de Monnet, in-4°. — Chez M. Ph. de SAINT-ALBIN.

Le Véritable Honneur est d'être utile aux hommes.

2 dessins d'allégorie, au bistre, signés et datés 1768. — Vente Capé. — 13 fr.

Ariosto. — *Orlando Furioso.* — Birmingham, Baskerville, 1773. — 4 vol. in-8°.

Un dessin in-4°, au crayon noir, lavé d'encre de Chine, rehaussé de gouache. — Chez M. Eugène PAILLET.

Voltaire. — *Contes et Romans.* — Bouillon, 1778. — 3 vol. in-8e.

Les 57 dessins originaux, joints à 5 de Marillier, 1 de Moreau, 1 de Martini et 14 fleurons, reliés en un vol. gr. in-4°, cuir de Rus., fil. tr. d. (Niedrée.) — Vente Renouard. — 400 fr. — Chez M. le baron James de ROTHSCHILD.

Voltaire. — *La Pucelle d'Orléans.*

22 dessins et un frontispice in-4°, à la sépia, datés de 1779, rel. en un vol. mar. r. comp. tr. d. (Lortic.).—Chez M. le comte de SAVIGNY.

Fénelon. — *Aventures de Télémaque.* — Paris, Didot, 1785. — 3 vol. gr. in-4°, mar. r. dent., tr. dorée. (Duru.)

Exemplaire contenant les 96 dessins originaux, à la sépia (72 grands dessins et 24 fleurons), datés de 1773. — Vente Détienne. — 395 fr. — Vente Renouard. — 241 fr. — Chez M. le baron James de ROTHSCHILD.

La Fontaine. (*Contes* de).

8 dessins in-8°, à l'encre de Chine (*la Servante justifiée, la Gageure des 3 Commères, le Paysan qui a offensé son seigneur, le Poirier enchanté, le Villageois qui cherche son veau, le Mari confesseur, le Savetier*). — Vente Maizeaux (1869). — 230 fr. — Chez M. de HÉRÉDIA.

Renaud et Armide.

Dessin à la mine de plomb. — Vente Morel de Vindé (1873). — 145 fr.

Figures de l'Histoire de France. — Ouvrage proposé par souscription, par J.-Ph. Le Bas. — Paris, Simon. — In-4°, demi-rel., fig.

Exemplaire contenant 50 dessins, dont 4 de Monnet, et le reste de Lépicié. — Vente Renouard. — 61 fr. — Vente Gautier. — 216 fr. — Vente Benzon. — 350 fr. — OLLIVIER, libraire à Bruxelles.

Vignettes pour la Constitution de 1791.

7 dessins à l'encre de Chine. — Vente du graveur Ponce (1731).

Vignettes allégoriques pour le Berceau de la France.

3 dessins à l'encre de Chine. — Même vente.

Les Principales Journées de la Révolution. — In-4° en long., grav. par Helman.

15 dessins à la plume et coloriés. — Vente d'Aug. de Saint-Aubin (1808). — 150 fr. — Naudet.

Lucrèce. — *De la Nature des choses,* trad. par Lagrange. — Paris (imp. Didot), Brunet père, an II (1794). — 3 vol in-4°, mar. r., fig.

L'unique exemplaire, impr. sur vélin, avec les 6 dessins originaux, était en vente à Hambourg, en 1798, pour 500 liv. sterl.

Gresset (*Œuvres* de). — Paris, 1774. — 2 vol. in-8°.

3 dessins à l'encre de Chine. — Chez M. MAHÉRAULT.

Voltaire. — *La Pucelle d'Orléans.* — Paris, Didot jeune, an III (1795). — 2 vol. in-4°.

Brunet dit qu'on en a tiré un exemplaire sur vélin de format in-fol., auquel étaient jointes les aquarelles de Monnet et de Monsiau.

Montesquieu. — *Le Temple de Gnide.* — Paris, Didot aîné, 1776. — In-4°, fig., mar. bleu.

Exemplaire contenant un beau dessin à l'aquarelle, de Monnet, signé et daté, 1793. — Vente du baron Thibon. — 750 fr. — Chez MM. MORGAND et FATOUT, libraires.

Choderlos de Laclos. — *Les Liaisons dangereuses.* — Londres (Paris), 1796. — 2 vol. in-8°, fig., mar. bleu, comp. tr. d. (Thouvenin.)

Exemplaire contenant les 9 dessins originaux de Monnet, signés, à la sépia et à l'encre de Chine, auxquels sont joints ceux de Mlle Gérard. — Vente Pixerécourt. — 160 fr. — Vente A. Bertin. — 350 fr. — Chez M. HANKEY.

Guillaume de Lorris et Jehan de Meung. — *Le Roman de la Rose.* Paris, Fournier, 1798. — 5 vol. in-8°, gr. pap., demi-rel.

Un exemplaire avec les dessins originaux. — Vente Chardin (1823). — 260 fr.

Sylvain Maréchal. — *Voyage de Pythagore en Égypte, dans la Chaldée et dans l'Inde.* — Paris, Déterville, 1799. — 6 vol. in-8°, mar. r. dent. (Purgold.)

Exemplaire contenant 5 dessins originaux de Monnet et de Maréchal. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 120 fr. — Catalogue Fontaine (1872). — 250 fr.

Nerciat (Andrea de). — *Le Diable au corps.*

Un manuscrit de ce roman en 2 vol. in-4°, daté de 1797, et illustré de 12 dessins, attribués à Monnet, se trouverait dans la bibliothèque de M. d'A... (Gay, Bibliographie).

LOUVET DE COUVRAY. — *Aventures du chevalier de Faublas.* — Paris, 1798, 4 vol. in-8°.

Le dessin original de Monnet, joint à ceux de Marillier, etc. — Chez M. E. PAILLET.

DEMOUSTIER. — *Lettres à Émilie* sur la mythologie. — Paris, Renouard, 1801, fig. av. la lettre. — 6 vol. in-12, mar. r.

Exemplaire imprimé sur vélin (édition de 1809), dans lequel sont insérés les 87 dessins originaux. — Vente Renouard. — 162 fr. — Vente E. Gautier. — 1,500 fr. — Chez M. RATTIER.

GESSNER (*Œuvres* de). — Paris, Dufart, *s. d.* — 2 vol. gr. in-8°, fig.

21 dessins à l'encre de Chine. — Ces dessins de Monnet et d'autres, en tout 52 pièces, ont figuré à la vente du graveur Ponce (1831). — Vente du comte de la Bédoyère (1872). — 76 fr. — Chez M. RATTIER.

BERQUIN (*Œuvres complètes* de). — Paris, Renouard, 1803. — 19 vol. in-12, cuir de Russie.

Exemplaire contenant 86 dessins carrés de Monnet, à la sépia et à l'encre de Chine, en partie non gravés, joints à ceux de Borel, Monsiau, etc... — Vente Renouard. — 310 fr. — Vente Lebœuf de Montgermont. — 7,000 fr. — Chez M. LEFILLEUL, libraire.

BOILEAU.

8 dessins in-12 de Monnet, dans un exemplaire de ses œuvres, orné de nombreux portraits et gravures. — Catalogue Fontaine (1873).

L'ABBÉ GÉRARD. — *Le Comte de Valmont, ou les Égarements de la Raison.* — Paris, 1807. — 6 vol. in-8, v. fil. tr. d. (Trautz-Bauzonnet.)

Exemplaire contenant 10 dessins originaux de Monnet, plume et encre de Chine, signés et datés 1775-77, et 6 de Moreau. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 170 fr. (Sans ceux de Moreau.) — Chez M. L. RŒDERER.

GUILL. DE LORRIS ET JEHAN DE MEUNG. — *Le Roman de la Rose,* rev. par Méon. — Paris, Didot, 1813. — 4 vol. in-4°, gr. pap. demi-rel.

Exemplaire avec 5 dessins de Monnet, dont un portrait. — Vente Méon. — Vente du comte de la Bédoyère (1837). — 199 fr. — Vente Potier, (1870). — 245 fr. — Catalogue Fontaine (1870). — 350 fr. — Chez M. SILHOL, à Vézenobres (Gard).

15 dessins pour une *Histoire romaine* (4 dessins, plume et encre de Chine), pour une histoire de la Bible, pour Regnard (le légataire universel), etc. — Chez M. AUDOUIN.

Portraits de *Mme Monnet,* de sa sœur *Mme Thierry,* de son beau-frère le graveur *Godefroy,* aux crayons de couleur.

Chez Mme PAILLET.

Frontispice de livres.

2 dessins in-4° signés, l'un à la plume et à l'encre de Chine, l'autre à la mine de plomb. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

Il y a des dessins de Monnet chez MM. BÉRALDI, AUDOUIN, MAHÉRAULT.

MONSIAU (NICOLAS-ANDRE)

1754-1837

Monsiau est né à Paris en 1754 ; il se destina à la peinture d'histoire et fut élève de Peyron, qui l'affectionnait beaucoup. Il peignait avec une extrême facilité, et exposa de nombreuses fois à partir de 1787[1], époque à laquelle il fut agréé à l'Académie de peinture, titre qui était nécessaire, du reste, pour prendre part aux expositions organisées par elle. Il en fut reçu définitivement en 1789. Il faisait de grandes peintures dont les sujets étaient pris dans l'histoire grecque ou romaine et qui péchaient trop souvent par la couleur et le dessin. Toutefois il réussissait mieux les sujets modernes, et son *Molière li-*

[1] Voici la liste des dessins exposés par Monsiau, aux salons de peinture. — 1787 : — Quatre dessins enfermés sous deux cadres représentant *le Triomphe de Paul-Émile. — La Mort de Caton d'Utique. — La Mort de Phocion.*

1789. — *Mort de Cléopâtre. — Le Triomphe de Paul-Émile* (suite de ceux du salon dernier) ; il appartient à M. Daucourt, directeur des fermes.

1791. — *Vénus au sein de sa famille,* dessin colorié à l'aquarelle. — *Mort de Phocion,* dessin au bistre.

1793. — *L'Amour et la Folie,* dessin à l'aquarelle.

sant Tartuffe chez Ninon de Lenclos passe pour sa meilleure toile. Il était apprécié des critiques d'art du temps ; Chaussard, l'un d'eux, disait dans le *Pausaunias* que son tableau de la *Mort de Raphaël* « se « recommande par l'élégance du dessin, la noblesse « des personnages et des airs de tête, l'arrangement « des draperies et le parti qu'il a tiré du costume ».

Monsiau nous semble avoir réussi davantage dans l'illustration des livres, et, si une partie de son œuvre laisse un souvenir durable, ce sera plutôt celle-là. Non pas qu'il ait dans ses dessins une aisance ni une composition bien remarquables, mais on y rencontre de la bonhomie, l'observation de la nature et un sentiment qui ont trop souvent fait défaut à ses émules et qui donnent à ce qu'il a produit quelque chose de piquant et d'inattendu. Ensuite il possède deux ou trois types charmants que l'on retrouve dans tout son œuvre et dont les originaux ou les modèles devaient vivre autour de lui dans sa famille : son type coloré de femme brune au gracieux sourire, dont les traits font penser à l'idéal de Prudhon, et son charmant type de blonde.

Il était dans toute la maturité de l'âge et du talent, lors des plus sombres jours de la Révolution. On achetait peu de grandes peintures alors, et Monsiau dut s'estimer fort heureux de trouver l'éditeur Defer de Maisonneuve, qui lui demanda des dessins teintés d'aquarelle pour la *Galatée* de Florian, et la *Mort d'Abel,* poëme de Gessner, dessins qu'il faisait reproduire en couleur. Ces deux ouvra-

ges, dont le besoin se faisait sentir, pour reposer des sombres tragédies de la rue, parurent en 1793. Un peu plus tard, il donna ceux de *la Pipe cassée,* œuvre poissarde de Vadé, qui sont de beaucoup ses meilleurs dans ce genre. Il y a une verve et un entrain endiablés dans ces quatre scènes des environs des halles, et beaucoup de physionomie dans ces figures souriantes ou rageuses. Ajoutons qu'elles ont été remarquablement gravées en couleur.

Malgré les difficultés de l'époque, ces publications réussissaient, et Defer de Maisonneuve avait entrepris une grande édition des *OEuvres de J.-J. Rousseau,* auteur si à la mode alors. Cet éditeur utilisait les planches gravées en 1780-82, d'après les dessins de Cochin, et qui n'avaient pas été employées. Il chargea Monsiau de compléter cette illustration, et c'est là peut-être qu'il a déployé, particulièrement dans les *Confessions,* le plus de talent et de charme. Rien de gracieux comme la charmante figure de Mme de Warens, au milieu de son petit monde ; les scènes délicieuses de Rousseau à ses pieds, du piano et du corset, le mettent au rang des maîtres de la vignette. En revanche, la scène du *Premier Baiser de l'amour* de la *Nouvelle Héloïse* est très-inférieure à ce que Moreau et Prudhon, ces deux charmeurs, nous ont donné sur le même sujet.

Didot, qui imprimait cette édition, avait pu apprécier les mérites du dessinateur ; aussi lui demanda-t-il onze sujets pour son édition de la *Pucelle* de Voltaire (1795), « ornée de figures par les meilleurs ar-

tistes de Paris, et gravées par les soins du citoyen Ponce. » Dans cet ouvrage, Monsiau se trouve collaborer avec Marillier, Monnet et Le Barbier, et ne leur est nullement inférieur. Sa figure du chant IIIe est surtout pleine d'une grâce naïve. Citons encore ses quatre jolis dessins pour *les Amours de Faublas,* et d'agréables compositions (1798) pour les *Œuvres* de Boileau.

On a jusqu'ici, du reste, accordé assez peu d'attention à Monsiau, et à tort, à mon sens. Soit que le format des livres qu'il a ornés fût souvent incommode, soit que son dessin, plus naturel et par conséquent plus vrai, n'ait pas été apprécié des amateurs de l'art du siècle dernier, soit enfin que les costumes qu'il reproduit, ayant déjà un vague parfum Empire, n'aient pas plu, il est certain que son œuvre n'a que peu, jusqu'ici, attiré l'attention. Et pourtant quel artiste a mieux compris, par exemple, Sterne et son humoristique *Voyage sentimental* (1797)? Six estampes seulement, mais comme elles valent bien nombre de fadeurs que nous ne nommerons pas! Quelle heureuse expression que celle de la jeune femme dans la promenade à Calais! Et la jolie scène avec la blonde marchande de gants, au type mentionné plus haut, quand ils sont appuyés sur le comptoir : « Il était si étroit qu'il n'y avait de place entre nous que pour le paquet de gants! » Enfin la plus réussie de toutes, celle où Sterne rajuste sur son lit la boucle de la soubrette, gracieuse interprétation d'une des plus jolies pages du célèbre humoriste.

Que dire, en revanche, de ses dessins sur les sujets du *Nouveau Testament* pour la grande *Bible* de Marillier, où il est venu remplacer, ou plutôt aider ce dernier artiste ? On peut trouver plus de mouvement dans les siens, moins de froideur, mais l'ensemble n'en a pas moins quelque chose de triste et d'ennuyeux qui tient sans doute aux sujets. Mentionnons encore des dessins pour un *Daphnis et Chloé* (an VI), pour *les Jardins* (1801) et *la Pitié* (1803), poëmes de Delille. Les dessins de Monsiau, généralement exécutés à l'encre de Chine et toujours très-terminés, manquent souvent d'aisance, ses personnages sont parfois trop courts, mais il trouve le mouvement juste, le sentiment vrai, et sait donner un tour gracieux à la physionomie de ses personnages.

Monsiau n'avait pas fait fortune ; il était même pauvre, et ses tableaux, démodés, ne se vendaient guère. Il est probable que le ministre chargé de la direction des beaux-arts, sachant sa situation peu fortunée, lui avait fait offrir des secours qui avaient révolté sa fierté, car le vieil artiste prend la plume pour lui apprendre qu'il ne mendie pas, mais que, si l'on veut lui être utile, il a des tableaux qu'il vendra volontiers :

Paris, le 17 juin 1824 [1].

« Monseigneur,

« Ne pensant pas à rien demander et n'ayant « chargé personne de solliciter pour moi auprès de

[1] Nous devons la communication de cette lettre à l'obligeance de M. E. Cottenet.

« Votre Excellence, j'ai d'abord pensé que c'était « par une erreur de nom que votre lettre m'avait « été adressée, ou bien que des personnes mal ins- « truites ont fait à mon inseu et par excès de zèle « des demandes qui étoient indiscrètes, j'ai du moins « lieu de le croire par ce qui en est résulté.

« Mais, Monseigneur, puisque cette circonstance « me procure l'occasion et l'honneur de vous écrire, « permettez-moi, en refusant ce que vous avez la « bonté de m'offrir, de représenter à Votre Excel- « lence qu'elle a été mal informée et de réparer au- « près d'elle l'erreur qui a été commise.

« N'étant plus, depuis longtemps, dans la classe « des jeunes artistes qui ont besoin d'encourage- « ment, je désirerais seulement, comme tous mes « confrères, d'être compris, si vous le jugez à pro- « pos, dans la distribution que Votre Excellence « peut accorder et d'obtenir par là, le plus honora- « blement possible, le fruit de mon travail ; et j'ai « en même temps l'honneur de lui faire connoître « que souvent j'ai été employé par le ministère de « la Maison du Roi et par celui de ses prédéces- « seurs, et s'il plaisait à Votre Excellence de me « donner d'autres marques de sa bienveillance, j'ai « l'honneur de lui dire que j'ai chez moi quelques « ouvrages dont je puis disposer.

« Je suis avec respect, Monseigneur,

« Votre très-humble et très-obéissant
« serviteur,

« Monsiau. »

Monsiau a vécu fort âgé et est mort à Paris le 31 mai 1837, au pavillon des Quatre-Nations, où il était logé gratuitement.

Nous avons cru faire plaisir aux amateurs en reproduisant, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec notre sujet, cette lettre tout intime de Monsiau à sa femme Alexandrine-Marie-Louise Daucourt, lettre qui nous introduit, pour ainsi dire, dans l'intérieur de l'artiste :

« A la citoyenne Monsiau, chez la citoyenne de Clarange, à Saint-Maurice, près Beauvais.

Paris, ce 9 janvier 1799.

« D'après l'amitié que je te porte et tous les sentimens que tu m'inspire, si je te disois que je suis heureux, certes, tu ne voudrois pas me croire et tu aurois raison; mais, ma chère Sandrine, pour Dieu ne te tourmente pas. Je m'accommode le mieux que je puis de la situation dans laquelle je me trouve, toute pénible qu'elle est. Je mange très-peu chez moi. Le froid excessif qu'il fait me détermine à rester fort avant dans la soirée chez les personnes où je dîne. Je rentre sur les huit heures et je passe ordinairement deux autres heures à me chauffer chez mes voisins; car il n'y a pas moyen de travailler, même auprès du poël. Tu conçois, de plus, que la lampe est gellée. Enfin cette suspension de travail ne laisse pas que de me contrarier fort et de m'ennuyer extrêmement; mais, que veux-tu, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. L'idée qui me console et me fait prendre mon parti, c'est que je pense que toi, ta maman et Francisque avez un bon feu, ce qui me paroît un avantage inappréciable dans ce moment. Un autre motif m'a fait bénir le ciel un moment que tu ne fusse pas à la maison, c'est celui où la pauvre Mme Rousseau a perdu son enfant; car tu dois savoir cette fâcheuse nouvelle, puisque Mme Bertheaume vient de t'écrire. Je ne te dirai rien de son désespoire : une mère est à portée de se le représenter. Cette malheureuse scène est arrivée dans le milieu de la nuit, c'est comme si j'avois été présent. Tu sais la facilité qu'on a d'entendre ce qui se passe d'une chambre à l'autre. Enfin j'ai

été à leur secours et les ai emmenés chez moi. Tu conçois quel spectacle déchirant tout cela a été pour moi, mais j'ai fait ce que je devois, voilà ce qu'il faut considérer. Un autre motif qui peut adoucir notre séparation, c'est l'idée que notre cher Francisque est à l'abry de tout mauvais air. Je t'accable depuis quelque tems, ma chère bonne amie, de bien facheuses nouvelles, je voudrois pouvoir te les cacher toutes, mais tu vois que cela n'est pas possible.

« N'ayez aucunes inquiétudes sur ma santé, car, malgré toutes les peines attachées à notre position et malgré le froid qui me gêne beaucoup, il y a longtemps que je n'en ai joui d'une aussi bonne, et, sur ce chapitre, je vais souvent même jusqu'à me plaindre de posséder un bien que je ne puis pas partager avec toi. Je crois que de tout ce que je te peux dire, rien n'est plus fait pour te rassurer sur mon compte. Tu m'entends, et je te vois sourire.

« A présent, je vais tâcher de répondre à toutes les questions. Mon père va beaucoup mieux, c'est te dire qu'il a été mallade. Tu conçois que le froid qu'il vient de faire pouvoit le tuer. Il ne sort cependant pas depuis qui gelle. Je lui ai proposé de l'amener à la maison, il n'a pas voullu. Je lui ai fait prendre une femme de ménage pour le tems du froid, afin de le soigner et d'aller pour lui à la provision; ainsi j'espère pouvoir encore le sauver cette année. M. de Montesquiou est reparti sans que je l'aies vu. Il doit, m'a-t-on dit, revenir très-incessamment. Je viens de lui écrire une lettre de condoléance, ainsi j'espère voir bientôt où j'en suis par sa réponse. M. Louis m'a donné le peu d'argent qu'il me devoit, et j'ai une autre petitte drogue à lui faire.

« Ta bonne va beaucoup mieux. La petitte Perette va bien. La bonne Aubri te remercie.

« Je dîne aujourd'hui chez Mme Chouardt. J'ai dîné hier chez Mme Lagrange ; c'est pour la seconde fois. Tout ce monde me charge considérablement pour toi.

« Je ne perds pas l'espoire de pouvoir aller passer quelque temps auprès de toi. Il me faut pour cela des choses que je n'ai pas, mais qui peuvent venir.

« J'ai reçu pour toi une lettre de Mme de Mornay ; je vais tacher de l'insserer dans celle-ci.

« Mille baisers pour toi, pour Francisque, et beaucoup de choses pour ta maman, et de plus un emple memento pour tout ce qui t'environne. Adieu.

« Je ne fais que pour les lettres, et cependant je n'ai pas encore pu répondre an bon M. Lavrelot.

« Depuis les grands froids, les petits oiseaux sont dans mon cabinet. Ta chambre à coucher est froide et triste. Ainsi te voilà bien au courrant de tout.

« Je te renvoye toujours à ta liste pour tous les compliments.

« Notre vieux Coco est couché, comme à son ordinaire, tout le jour et toute la nuit, auprès du poël, et ne le quitte que pour manger. »

La Sainte Bible, trad. par Le Maistre de Sacy. — Paris, Defer de Maisonneuve, 1789-1804. — 12 vol. in-4, fig. av. la lettre.

Exemplaire avec les 300 dessins de Marillier et de Monsiau, à l'encre de Chine.— Vente Détienne.—1,100 fr.—Vente faite en 1840. — 1,299 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 4,000 fr. — Reliés alors par Capé en mar. r., comp. tr. d. — Vente Lebœuf de Montgermont. — 24,000 fr. — Chez M. LE COMTE DE SAUVAGE, à Bruxelles.

VOLTAIRE. — *La Pucelle d'Orléans.* — Paris, Didot jeune, an III (1795). — 2 vol. in-4°.

Un exemplaire imprimé sur vélin contenant les aquarelles de Monsiau, de Monnet, etc. — Vente Vivenel.

Mme DESHOULIÈRES. — *Œuvres choisies.* — Paris, Didot, 1795. — Un vol. in-18, mar. vert.

Exemplaire contenant les 4 dessins de Monsiau et Marillier, à l'encre de Chine. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 125 fr. — Vente de M. Lebœuf de Montgermont. — 1,100 fr. — Chez M. DESÈGLISE.

STERNE. — *Voyage sentimental.* — Paris, Defer de Maisonneuve, 1797. — 3 vol. in-4°.

7 dessins (un inédit), lavés à l'encre de Chine. — Chez M. MORTIMER D'OCAGNE.

LONGUS. — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé.* — Paris, 1798, in-12, fig.

Un exemplaire de l'édition de Didot (1800) in-12, mar. bleu, imprimé sur vélin, et contenant les 4 dessins originaux, à la plume. — Vente Chardin (1828). — 292 fr.

LOUVET DE COUVRAY. — *Les Amours du chevalier de Faublas.* — Paris, chez l'auteur, an VI (1798). — 4 vol. in-8°, fig.

4 dessins de Monsiau, joints à 24 autres de Marillier, M[lle] Gérard, Queverdo, etc... — Chez M. Eugène PAILLET.

Berquin (*Œuvres complètes* de). — Paris, Renouard, 1803. — 89 vol, in-12, cuir de Russie.

Exemplaire contenant les dessins de Monsiau, joints à ceux de Borel, Lebarbier, Monnet, etc.... — Vente Renouard. — 310 fr. — Vente Lebœuf de Montgermont. — 7,000 fr. — Chez M. LEFILLEUL, libraire.

Florian. — *Estelle et Némorin.*

Dessin du frontispice, à la sépia. — Chez M. SIEURIN.

Milton. — *Le Paradis perdu*, trad. en vers, par Delille. — Paris, Giguet, 1804. — 3 vol. in-4°.

3 dessins de Monsiau, à la sépia, dans un exemplaire des œuvres de Delille. — Vendu par M. Lefilleul, libraire, à M. ***.

J. Delille. — *La Pitié*, poëme. — Paris, 1805. — Gr. in-4°, vél. vert.

Exemplaire imprimé sur vélin, contenant les 6 dessins originaux. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 400 fr. — Vente Double. — 430 fr. — Fontaine.

Dessin du portrait d'Olivier de Serre, au bistre, in-8°.

Vente Capé. — 9 fr.

Boufflers (*les Poésies* de).

4 dessins à l'encre de Chine. — Vente du graveur Ponce (1831).

MOREAU (JEAN-MICHEL)

1741-1814

Le dessinateur par excellence des élégances parisiennes et des fêtes royales dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, Moreau le Jeune ne devait pas voir le jour dans un salon, mais dans la modeste boutique d'un perruquier de la rue de Buci. Jean-Michel Moreau est né à Paris le 26 mars 1741 : « Il serait dif-« ficile de dire à quel âge il entra dans la carrière des « arts. Sa mémoire, quelque bonne qu'elle fût, ne le « lui rappelait pas, et pour lui, avoir commencé de « vivre et avoir dessiné étaient exactement une « seule et même chose. »

Il est constant cependant que le développement de son goût et de son talent fut assez pénible, mais le futur artiste fut encouragé et soutenu dans la lutte par l'émulation et le désir d'égaler son frère, Louis Moreau (l'aîné), plus âgé que lui de deux ans, qui fit des gouaches, des paysages agréables, mais qui resta fort inférieur à notre dessinateur. Moreau le Jeune devint l'élève du peintre Lelorrain, et il n'avait que dix-sept ans, quand celui-ci,

ayant été appelé à la direction de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, l'emmena en Russie, où il le fit nommer, grâce à son talent précoce et malgré sa jeunesse, professeur à cette même Académie. Deux ans après, Lelorrain étant mort [1], Moreau revint à Paris, et là, inconnu, sans fortune, il dut abandonner la peinture, dont il redoutait les débuts si longs et si coûteux pour se destiner à la gravure, qu'il alla apprendre à l'atelier de Lebas.

Moreau eut à lutter d'abord contre les difficultés de la vie, mais son énergie et sa force peu commune de caractère en triomphèrent assez rapidement. Lebas, qui avait pu déjà apprécier ses rares aptitudes de graveur, par les eaux-fortes d'après Vernet, que son élève préparait pour lui avec habileté, et qu'il s'appropriait en les retouchant, lui confia quelques travaux, et lui fit faire la connaissance du comte de Caylus, qui imprimait alors son ouvrage sur les antiquités grecques, romaines et étrusques. Satisfait du talent que montrait déjà le jeune artiste, celui-ci le chargea de l'exécution d'une partie des gravures de son livre, mais, craignant que le désir de gagner de l'argent ne le détournât de ses études, il lui donnait seulement le samedi la besogne qu'il devait faire le dimanche, lui laissant ainsi six jours dans la semaine pour étudier. Il lui rendit là un réel service, mais ce que ces travaux rapportaient au jeune artiste suffisait à peine à ses dépenses, et il n'en était

[1] 24 mars 1759.

pas moins réduit à composer des dessins pour l'*Encyclopédie,* « travail auquel il gagnait moins que le plus mince journalier. » Les premières estampes où l'on trouve son nom, après quelques essais de gravure d'après les maîtres, sont quelques petites pièces gravées d'après les compositions de Greuze (1765-66). Enfin, il fait l'eau-forte du *Coucher de la mariée* et celle du *Modèle honnête,* d'après Baudouin, qui révèlent déjà un aqua-fortiste supérieur. Dès lors il cultivera concurremment et avec un égal succès ces deux talents de graveur et de dessinateur.

La souplesse de sa main avait été déjà remarquée par le libraire-imprimeur Laurent Prault, pour lequel il avait dessiné et gravé avec élégance les titres d'une collection d'ouvrages italiens qu'il réimprimait: *il Pastor fido, il Decamerone, la Secchia rapita, le Rime di Petrarca, Ricciardetto* (1766-68), etc. C'est à cette époque et grâce, sans doute, aux bonnes relations qu'il entretenait avec le libraire qu'il dut d'épouser sa nièce, la fille du sculpteur Pineau.

Ces premiers travaux attirèrent sur lui l'attention de Le Mire et de Basan, excellents appréciateurs du talent, et qui cherchaient à réunir les dessins de la belle édition des *Métamorphoses* d'Ovide, qu'ils préparaient (1767-71). Là, son début est un coup de maître. Il s'y trouve en compagnie des illustrateurs les plus à la mode, Boucher, Eisen, Gravelot, et se montre de tous points leur égal. Dans ces figures, en effet, Moreau est déjà en pleine

possession de son talent; sa composition ne sera jamais plus savante ni son dessin plus précis que dans ces ravissantes figures où il faut remarquer les corps charmants d'*Aréthuse,* de *Nyctimène* et de *Sémelé,* et le groupe d'*Acis* et de *Galatée,* dont le dessin à l'encre de Chine est une des gracieuses choses qu'il ait faites. C'est encore de son début ces beaux fleurons de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France,* du président Hénault, dont les gravures sont datées de 1765-67, et les charmantes pièces des *Grâces* (1768), qui justifient le titre de l'ouvrage qu'elles décorent, bien que Renouard ait dit que « cette édition et ses images sont un « triste monument élevé aux Grâces, car un vo- « lume portant ce titre devrait être tout chef- « d'œuvre. » A cette même année appartiennent aussi les quelques pièces qu'il donne pour le *Voyage en Sibérie,* de l'abbé d'Auteroche, les eaux-fortes d'après des peintures de J. Vernet et les groupes tirés de ses *Ports de Mer.*

En 1770, à l'âge de vingt-neuf ans, il avait été, sur la présentation de Cochin, qu'il remplaçait, et à sa demande, nommé dessinateur des menus-plaisirs et chargé comme tel de dessiner et de graver les fêtes de la cour, et c'est en cette qualité qu'il exécute les dessins des fêtes données à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette avec le Dauphin. C'était la même facilité que chez Cochin, le même esprit d'invention et d'arrangement, mais avec plus de jeunesse, de légèreté de main et peut-être d'observation.

Il ne s'occupe pas moins d'illustrations; il collabore à celle de l'*Orlando Furioso,* de Birmingham (1770-71), dont les dessins lavés à l'encre de Chine que nous avons vus sont de la plus brillante exécution ; il entreprend ceux des *Comédies de Molière* (1773), où il a compris d'une façon si intelligente dans ces personnages aux expressions vivantes et à la mimique animée, et si spirituellement traduit, la pensée de notre grand comique. Plusieurs de ces figures sont des portraits, le sien d'abord dans l'estampe du *Sicilien,* la seule gravée par lui ; puis les deux principaux personnages du dessin du *Bourgeois gentilhomme* qui passent pour représenter l'acteur Préville, que l'on retrouve encore dans la figure de l'*Amour médecin,* et Mme Bellecour. Il a de plus embelli ce livre en y gravant six fleurons pleins de goût pour chacun des titres. Quant aux costumes, Moreau a simplement reproduit ceux de son époque, tels qu'il les voyait portés au théâtre.

Ses deux talents de dessinateur et de graveur se trouvent réunis de la manière la plus heureuse dans un autre livre, *les Chansons de la Borde* (1773), dont la partie qui lui appartient restera comme un chef-d'œuvre du genre. Moreau a su faire en effet, en regard de ces chansons médiocres, agrémentées de la musique plus médiocre encore de ce favori de Louis XV [1], autant de petits tableaux rustiques ou

[1] Jean-Benjamin de la Borde, né à Paris le 5 septembre 1734, était premier valet de chambre du roi Louis XV et son favori et devint fermier général après la mort de ce prince. Il fut plusieurs

élégants pleins de grâce et de fraîcheur. Le pinceau et la pointe à la main, il a trouvé, dans son dessin ou son eau-forte, la note juste dans l'encadrement exact. Indiqués avec légèreté par sa plume spirituelle et délicatement ombrés d'un bistre au ton chaud, ses dessins sont autant de rêves pastoraux; fêtes du *mai,* fraîches amours écloses dans les prés, jeunesses qui s'ignorent, baisers surpris derrière la haie d'un champ ou sous la charmille d'un parc, soupirs de la dix-huitième année, vous aurez trouvé là le peintre exquis de vos délicieuses saveurs.

Pourquoi faut-il que la série de ces charmantes compositions, gravées à l'eau-forte avec une verve et un éclat inimitables, ait été interrompue après les vingt-cinq premières, et que la suite en ait été confiée à d'autres artistes? « Si la Borde ne s'était pas, dit « Renouard, très-maladroitement brouillé avec Mo- « reau après l'achèvement du premier volume, les « quatre seraient de la même main, et un recueil de « cent estampes, toutes dessinées et gravées par un

fois sur le point d'être ruiné par suite de ses prodigalités, des voyages coûteux qu'il fit, des publications onéreuses qu'il entreprit et de sa facilité à se jeter dans toutes sortes d'entreprises. Mais son esprit fécond en ressources le soutint, et la faveur du roi lui vint toujours en aide. Il a fait imprimer un grand nombre d'ouvrages, a donné des récits de ses voyages et s'est beaucoup occupé de musique. Par suite d'un défi, il mit un jour en musique un privilége de librairie. Ce morceau singulier a été gravé. La Borde aimait beaucoup la géographie, et a dessiné de très-belles cartes pour l'éducation du Dauphin, fils de Louis XVI. Pendant la Révolution, il s'était retiré en Normandie, espérant y être oublié, mais il fut arrêté, amené à Paris, et périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794.

« homme aussi supérieur, serait un monument de
« gravure vraiment remarquable, et que l'on re-
« chercherait, malgré la futilité et le défaut d'inté-
« rêt de la collection. »

Le littérateur Imbert, comme La Borde, a été bien heureux aussi d'être tiré d'un oubli mérité par les agréables compositions, dont Moreau a semé ses médiocres ouvrages, *le Jugement de Pâris* (1772) et ses *Historiettes* (1774); les joyeuses chansons de Laujon, dont nos ancêtres répétaient les refrains, réunies sous les titres d'*A-propos de la société* (1776) et d'*A-propos de la folie,* ont eu le même bonheur.

Plaçons ici la chaleureuse appréciation que la fille de Moreau, Mme Carle Vernet, a faite du talent de son père, dans la notice placée en tête de l'œuvre que l'artiste avait formé pour l'empereur de Russie, qui fut cédé plus tard, en 1818, au cabinet des estampes, et à laquelle notre admiration souscrit d'autant plus volontiers que nous nous trouverons tout à l'heure en dissentiment absolu avec elle, au sujet de la seconde manière de l'artiste.

« Dans cette prodigieuse variété de sujets de
« tous les temps et de tous les genres, ce qui éton-
« nera toujours et ce qu'on ne saurait trop admirer,
« c'est en même temps la fécondité et la flexibilité du
« talent de Moreau ; c'est cette merveilleuse facilité
« à concevoir une scène pittoresque et à la disposer
« d'une manière intéressante et vraie dans l'espace
« le moins étendu, et quelquefois même le plus sou-
« vent rebelle par ses dimensions. C'est cette rare

« habileté à saisir le caractère convenable, à prendre le style propre à chaque sujet; c'est cette justesse et cet aplomb dans la composition, cette netteté dans les plans, cette intelligence dans les groupes, cet esprit et cette vérité dans la pose et l'expression des figures, qui font que l'on voit réellement l'action représentée, c'est enfin cette inépuisable variété et ce goût exquis dans l'emploi des accessoires, propres à indiquer la condition des personnages, le temps et le lieu de la scène. »

Nous allons voir, en effet, Moreau aborder tous les sujets avec un succès égal. J.-J. Rousseau n'aura pas, pour l'illustration de ses *Œuvres* (1774-79), d'interprète plus intelligent et plus artiste, et qui prêtera plus de charme aux jeunes gens passionnés qu'il avait rêvés. Le dessinateur a aimé Jean-Jacques. L'admiration qu'il avait pour l'homme de génie s'est révélée, du reste, par la composition où il a représenté ses derniers moments; par celle de son *Tombeau* et par l'allégorie de son *Arrivée aux Champs-Élysées,* où il est reçu par les plus grands philosophes tandis que Diogène souffle sa lanterne. Moreau a dû lire et relire les œuvres de son auteur et s'identifier avec ses personnages, pour inventer et tracer, au début de la *Nouvelle Héloïse,* ce premier baiser de l'amour, si charmant dans sa tendre chasteté, pour composer cette scène passionnée de l'inoculation de l'amour, trouver les expressions de cet autre baiser au clavecin, et réunir cet essaim de frais

minois dans la sortie du mauvais lieu. C'est le roman qui vit et prend corps sous la main de l'artiste, inspiré lui-même par ces pages brûlantes. Sa Julie est charmante, son Émile intéressant, l'ensemble de l'illustration magnifique, et c'est après le premier volume des *Chansons* de la Borde, qui a le puissant attrait d'être gravé par l'auteur même des dessins, et les compositions du *Monument du costume,* la plus parfaite de ses œuvres.

Ce dernier ouvrage, réunion de tableaux destinés à reproduire, en même temps que le ton du *bel air,* les modes les plus nouvelles des costumes et des ajustements, les plus récentes formes de l'ameublement, avait été entrepris par son parent, l'éditeur Prault, qui avait d'abord chargé Freudeberg, dessinateur consciencieux mais froid et compassé, d'en exécuter une première série. L'artiste bernois ayant témoigné le désir de retourner dans son pays, Prault fut heureux de trouver Moreau disposé à les continuer. Voici ce que nous lisons dans l'avertissement de cette seconde série, la première de Moreau : « Pour éviter la sécheresse de simples « estampes descriptives et pour donner en même « temps quelque idée de nos manières, dont l'his- « toire fait partie des annales de la mode, nous « avons, dans cette collection comme dans la pré- « cédente, tiré de la vie privée de nos élégantes « une action qui fait le sujet de chaque tableau. « La suite qui a été publiée l'année dernière a offert « la vie d'une jeune femme livrée aux amusements

« de la société jusqu'à l'époque de la maternité.
« Dans celle-ci, on présente une femme du bon ton
« depuis ce moment jusqu'à la première sortie, et les
« occupations comme les dissipations à la mode qui
« suivent ces circonstances ; on s'est appliqué à y
« rendre avec beaucoup plus d'exactitude, et d'après
« nature, les personnages célèbres. »

Il s'agissait de représenter, dans une première série de douze sujets, la vie d'une jeune femme mondaine au milieu de ses plaisirs et des soins de la maternité : les préoccupations de la grossesse, les visites des amies à l'intéressante jeune femme, l'annonce au jeune père de la naissance d'un fils, le départ des petits parrains pour le baptême ; et puis le concert intime, la soirée d'Opéra, la promenade au bois, la toilette des salons de Versailles, où l'on croit voir le portrait de la princesse de Lamballe, etc., Moreau a rendu ces différentes scènes dont les modèles étaient sous ses yeux, ces personnages, ces costumes et ces intérieurs élégants avec un talent qui n'a pas été égalé. On croit revivre à l'époque où elles ont été dessinées, tant l'illusion en est vive et l'art achevé.

Dans la seconde série, appelée du *Petit-Maître,* il représente la vie d'un jeune seigneur à la mode : son lever au milieu de ses gens, son costume de ville et sa toilette de cour, sa promenade aux courses, ses compliments à la danseuse en renom et le souper qui les suit, la résistance d'une belle dame dont la défaite est proche, allusion, dit-on, à une aventure

arrivée au comte d'Artois; puis les plaisirs et les occupations du seigneur dans ses terres; sa visite à la ferme, le tir à l'arbalète, la partie de whist un jour d'été, et l'épilogue du vrai bonheur, en famille et loin du tracas des villes[1].

Ces belles compositions sont peut-être supérieures encore à celles de la première série par l'inattendu et la nouveauté des scènes, des attitudes, et le charme pénétrant de quelques-unes d'entre elles, et c'est du reste l'impression que produisent tous les sujets contemporains que Moreau a traités dans cette heureuse période du complet épanouissement de son talent. Nous avons vu plusieurs de ces beaux dessins, admirablement modelés avec cette seule couleur du bistre, et nous sommes resté étonné du parti que cet artiste de talent a su tirer de cette teinte. Une grande sûreté dans l'exécution, jointe à un goût parfait de l'ajustement et à une remarquable entente de l'effet, les caractérise. De plus, la gravure en avait été confiée à d'excellents artistes, et la réunion de leurs différents travaux a formé, de cette suite d'estampes, le plus beau livre illustré du dix-huitième siècle.

MM. de Goncourt l'ont parfaitement apprécié quand ils ont dit : « Il n'y a pas à admirer seule-« ment dans ces planches le dessinateur, le spirituel « arrangeur de scènes, le peintre ingénieux de so-« ciété; Moreau a encore un talent, un génie rare « et qui lui est absolument personnel : il est exact,

[1] Chaque série de 12 estampes du *Monument du costume* coûtait 48 livres et se vendait chez Moreau.

« fidèle, attaché au vrai de l'ameublement, du mi-
« lieu; consciencieux observateur de la réalité, de
« la spécialité et, pour ainsi dire, de l'actualité des
« objets et des choses; il ne donne pas seulement la
« scène, mais ce qui l'encadre, la physionomie et le
« caractère du lieu où elle se passe. Ses meubles
« sont de l'année même, ses modes sont du jour. De
« là cette précieuse illusion, ces inappréciables ren-
« seignements de ses planches. Il n'invente ni un
« cabinet ni un salon..... tandis que les autres vi-
« gnettistes se laissent aller à la fantaisie de leur
« imagination, à l'ornementation qui vient au bout
« de leurs doigts, Moreau étudie, copie, prend ses
« modèles; il fait poser une bergère ou une table de
« marqueterie. C'est par cette étude patiente, scru-
« puleuse, appliquée, poussée à la dernière limite
« de l'observation et de la précision, que Moreau
« est un historien. »

Mentionnons encore, parmi les œuvres de cette heureuse époque, les *Annales du règne de Marie-Thérèse* (1775), livre dédié à la jeune reine Marie-Antoinette, dont le charmant profil gravé par Gaucher se trouve sur le feuillet de dédicace; les gracieuses vignettes pour le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, mis en vers par Berquin (1775); les figures des *Saisons* de Saint-Lambert (1775); les ravissantes compositions des *Bienfaits du sommeil* (1776); enfin celles des *Incas* (1777), roman historique de Marmontel, dans l'illustration duquel Moreau a tiré un parti original des costumes de sauvages d'opéra-comique, si toutefois

il est permis d'appeler cela des costumes. Dans les vignettes de l'*Histoire de la maison de Bourbon* (1779) et dans les figures de l'*Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes,* de l'abbé Raynal (1780), dans les œuvres de *Métastase* (1780), enfin dans ce qu'il a donné pour le *Voyage pittoresque de la Grèce,* du comte de Choiseul-Gouffier (1782), il se montre toujours dessinateur achevé, respectueux de la vérité historique, et préoccupé de l'expression juste de ses personnages. La composition est toujours excellente, et ce qu'on a dit des dessins de Moreau, que pour en faire de beaux tableaux il suffirait de les agrandir, est, là comme ailleurs, un bel éloge bien mérité.

Pendant qu'il s'occupait de vignettes, Moreau n'en remplissait pas moins ses fonctions de dessinateur des Menus-Plaisirs. Il s'était fait la main à ces grands dessins de fête par celui de la *Revue du Roi à la plaine des Sablons,* où les régiments des gardes française et suisse défilent devant Louis XV, cette page étourdissante de verve et d'habileté. La science de composition de Moreau s'y révèle tout entière, avec son art de dégrader les différents plans et de concentrer l'attention sur la figure minuscule et pourtant reconnaissable du Roi; il a su admirablement, dans ce vaste sujet, grouper son monde, masser ses personnages, animer ses premiers plans, et c'est là surtout, suivant un de ses biographes [1],

[1] *L'OEuvre de J.-M. Moreau le jeune,* par Henri Draibel.

« que les personnages dont il peuple par centaines ses « compositions, quelque petites que soient leurs di- « mensions, ont tous une physionomie propre, un « mouvement particulier qu'il leur conserve ensuite « dans la gravure. » Ce beau dessin, qui avait été commandé par Lebas à Moreau moyennant 600 livres, est passé à la vente du graveur.

Il est dit, dans le curieux prospectus, imprimé pour annoncer la gravure, parue seulement en 1787, que « l'auteur de ce dessin précieux n'a rien épargné « pour le rendre digne du public et mériter le titre « honorable d'académicien, auquel il aspiroit en le « faisant, et qu'il a si bien réussi, que d'une voix « unanime il a été décidé qu'il étoit impossible de « mieux faire et qu'il lui a valu la récompense qu'il « en attendoit. »

En 1775, le *Sacre du Roi dans la basilique de Reims* lui donna l'occasion de faire paraître toute sa science, de déployer tout son génie, dans cette pompeuse cérémonie dont il a rendu la majestueuse impression, et qui se déploie sous les voûtes de cette cathédrale dont il a su faire sentir toute la hauteur. Quelle affluence et quel ordre en même temps dans cette foule de grands seigneurs, de prélats, de maîtres des cérémonies, de femmes en grande toilette, dont chaque figure prend part à l'action et s'y intéresse ! La gravure, qu'il en a faite lui-même, l'eau-forte surtout, est merveilleuse de faire et de rendu.

L'exposition de 1781 est, du reste, pour Moreau, l'occasion d'un triomphe. C'est la première fois de-

puis qu'il est agréé (1780), qu'il peut montrer au public qui visite les *Salons* de l'Académie ses dessins, et les faire sanctionner par lui. Ce public, du reste, qui avait tant apprécié Cochin, lui préfère maintenant Moreau, et le *Mercure de France* se fait l'écho de cette opinion en disant qu' « on distingue les des-« sins de M. Cochin, mais que la multitude de ceux « de M. Moreau, leur supériorité et l'esprit dont ils « sont pleins, donnent à cet artiste une distinction « très-méritée. » Outre le grand dessin du *Sacre* et celui de l'*Illumination du parc et du canal du château de Versailles,* ordonnée par M. le duc d'Aumont pour le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche, dessins appartenant tous deux au Roi et dont le second se trouve encore au Louvre, Moreau expose cette *Revue passée par Louis XV à la plaine des Sablons,* que nous venons d'apprécier; il expose aussi les magnifiques dessins du *Rousseau* et des cadres contenant quelques-uns de ceux de l'*Histoire de France,* ceux du *Métastase*, enfin les premiers dessins qu'il ait faits pour le *Voltaire,* ceux de la *Henriade*.

Le *Couronnement du buste de Voltaire,* après la sixième représentation d'*Irène* au Théâtre-Français (30 mars 1778), avec ses loges pleines de minois curieux et son minuscule Voltaire très-ressemblant, est encore une pièce intéressante de son œuvre; mais les beaux dessins des fêtes données au Roi et à la Reine, à l'hôtel de ville, à l'occasion de la naissance du Dauphin (1782), sont quatre de ses principales productions. L'*Arrivée de la Reine* au milieu de la

foule curieuse, qu'il sait si bien rendre ; le *Festin royal* dans une galerie à la perspective achevée, et dont le spectateur domine la table chargée d'un riche surtout ; le *Bal masqué*, avec ses cortéges grotesques ; enfin le *Feu d'artifice,* complétant les illuminations des fenêtres et de la place de l'Hôtel-de-Ville, tout cela est vu et dessiné aussitôt d'après nature ; c'est la photographie du XVIIIe siècle, mais avec le talent, le choix, le goût, l'arrangement heureux en plus, car l'œil d'un Moreau est supérieur à tous les objectifs du monde. Les gravures que l'artiste lui-même en a faites sont des œuvres excellentes ; elles reproduisent avec tant de vérité les effets de lumière, les flots mouvants des foules, qu'on se demande si elles ne sont pas supérieures aux dessins, et l'on peut être assuré, en les possédant, d'avoir l'impression et la vision même de l'artiste.

Pendant ce temps, il avait entrepris avec ardeur ce grand travail d'illustration des *Œuvres de Voltaire*, qui sera l'un de ses plus beaux titres de gloire, et qu'il mit dix ans à parfaire. Beaumarchais avait commencé déjà sa grande édition des Œuvres complètes du grand philosophe qui venait de mourir, pour l'impression de laquelle il avait fait construire à Kehl une immense imprimerie. Bien qu'il n'eût pas commandé à Moreau la suite des figures, qui devait pourtant lui sembler un agréable complément à son livre, cependant notre dessinateur l'avait entreprise à ses risques et périls, pensant avec raison que le plus grand nombre des souscripteurs

de l'édition désirerait avoir des figures pour l'illustrer. Il se préoccupe donc, dès le début, de la réussite de son œuvre, comme le témoigne la lettre suivante, qui montre en même temps que les deux affaires étaient séparées :

« A Monsieur Caron de Beaumarchais, rue
« du Temple.

De Paris, ce 15 juillet 1782.

« Monsieur, je crois devoir employer tous les « moyens possibles pour donner de la publicité à « mon ouvrage, je ne puis donc mieux m'adresser « qu'à vous, et j'ose me persuader que vous ne me « refuserez point, mon affaire ayant trop de rapport « avec la vôtre, pour que vous ne vous y intéressiez « pas.

« Je suis prêt à mettre au jour la première livrai- « son in-8 de mes estampes pour *ornée* votre belle « édition de Voltaire. Quoique je n'aille que de mes « propres forces, je vais cependant fort vite, puis- « que voilà 20 planches faites et 29 qui sont avan- « cées, et tout cela depuis le mois d'octobre 1781. « Il n'est pas possible de mettre plus de zèle pour les « souscrip*teur*, et malgré cette promptitude ils sont « lents à venir. Comme vous n'ignorez pas, mon- « sieur, qu'il ne suffit pas d'avoir des talents vis à vis « du public, il faut encore parler de soi, je vous « prierois donc de me procurer les moyens (sans « vous compromettre en aucune manière) de faire « parvenir à vos souscrip*teur* des prospectus pour

« les mettre au fait de mon entreprise, car ce seroit « commettre une indiscrétion que de vous en de- « mander la liste.

« Je vous prie, monsieur, de me répondre avec « franchise et de ne pas me refuser un moyen, qui « ne peut que m'assurer la rentrée de *mais* fonds.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très- « humble et très-obéissant serviteur, Moreau le J^ne^.

« *P. S.* Le Courrier de l'Europe me paroît bien « lent à parler des estampes [1]. »

C'est dans le format in-4° que Beaumarchais avait d'abord adopté pour son édition, que Moreau exécuta la *Henriade* [2], et commença la *Pucelle* et les *Contes;* plus tard, le format in-8° fut définitivement adopté comme plus facile à manier. De plus, pour la *Pucelle* par exemple, Moreau avait esquissé six figures par chant, merveilleuses esquisses exécutées avec une remarquable verve et qui sont au nombre de trente; comme on diminua le nombre de figures primitivement décidé, l'artiste n'en conserva pour ce dernier ouvrage qu'une seule par chant. Les graveurs réduisirent alors les compositions déjà faites, que Moreau redessina du reste. Il compléta ensuite ces dessins qui formèrent ces suites si gaies, bien qu'un peu vives, de la *Pu-*

[1] Cette lettre nous a été gracieusement communiquée par M. le prince Alexandre Bibesco,

[2] Livret du Salon de 1781. — Moreau le jeune, agréé. — Plusieurs dessins in-4°, sujets de la *Henriade,* qui formeront la première livraison des estampes proposées par souscription pour l'ornement des éditions de Voltaire. Cette livraison paraîtra en janvier 1782.

celle et des *Contes,* si bien en situation et si parfaitement appropriées aux sujets, quant au *Théâtre*. Beaumarchais destinait un exemplaire de choix, magnifiquement relié et enrichi de ces beaux dessins originaux, à l'impératrice Catherine, qui avait engagé les éditeurs, par un cadeau princier de 150,000 livres, à entreprendre l'impression des œuvres complètes de son auteur favori. La Révolution empêcha l'auteur du *Mariage de Figaro* de réaliser son projet. L'exemplaire resta longtemps dans sa famille, et c'est une autre révolution qui devait anéantir plus tard ce précieux livre, acquis par une autre impératrice, sous les débris fumants du palais des Tuileries.

Il nous faut parler maintenant de l'affaire des dessins et des planches des *Figures de l'Histoire de France,* assez triste histoire qui ne montre pas sous un jour favorable la délicatesse et le désintéressement de Moreau. Son vieux maître Lebas s'était lancé dans cette grosse entreprise et fondait sur elle la restauration de sa fortune ; il y consacrait ses dernières ressources, payant fort cher chaque dessin, et conjurant Moreau, qui en faisait traîner la livraison, de les continuer. Lebas, ruiné, mourut sans voir cet ouvrage terminé. A la vente qui eut lieu après son décès pour liquider une situation obérée, parurent les dessins et les planches déjà gravées. Moreau, qui attendait depuis longtemps cette occasion, avait résolu de les racheter et de les exploiter à son profit ; afin de les obtenir à bon compte, il répandit le bruit

qu'il ne continuerait l'œuvre à aucun prix : « Le « matin même de la vente des planches, il va trou- « ver le libraire Lamy et le prévient que, sachant « son projet d'enchérir, il ne veut pas lui laisser « ignorer qu'il ne fera plus un dessin. Lamy lui « demande s'il a le projet de surenchérir. Moreau « lui répond que non, qu'il est trop surchargé... On « met l'ouvrage sur table. Les libraires sont sous le « coup de la menace faite par Moreau de ne plus « livrer de dessins. Lamy seul couvre les enchères « d'un inconnu ; mais il se laisse gagner au décou- « ragement, et le nom de Moreau est jeté à l'huis- « sier-priseur comme adjudicataire [1]. »

Moreau devenait propriétaire pour 8,960 livres de 154 planches gravées et de 5,600 épreuves, prix bien inférieur à ce que le tout avait coûté. Aussitôt il s'empressa de rejeter de la collection, comme trop médiocres, les planches faites d'après les dessins de Lépicié et de Monnet, et de faire de nouveaux sujets, afin de donner plus d'homogénéité à cette intéressante collection qu'il affectionnait et dont il voulait porter le nombre de pièces à trois cents. Mais sa spéculation, malgré la conscience historique avec laquelle l'artiste avait fait revivre, sous son crayon, costumes, vues et monuments, ne réussit pas. Il ne fut nullement encouragé, dit Renouard, et c'est à peine s'il vendit une vingtaine d'exemplaires de la seizième livraison, la dernière qu'il

[1] J. et E. de Goncourt. *L'Art au XVIIIe siècle*.

publia. « Tandis que pour des gravures de pur or-
« nement on ne trouvait rien de trop cher, ce monu-
« ment national, aussi beau d'exécution que modeste
« dans son choix, restait oublié et sans acheteurs. »

Nous arrivons à la période critique de son talent. Depuis longtemps, comme presque tous les artistes, Moreau avait le désir de visiter la terre classique des arts, ses villes pittoresques, ses chefs-d'œuvre en tous genres. Il partit en 1785 avec l'architecte Dumont, et ce voyage semble avoir eu, sur sa manière de comprendre et de dessiner, une influence tout à fait remarquable et qu'accentua encore la révolution qui se produisit, à quelques années de là, dans le goût et dans le costume, comme dans la société politique. Du reste, tout changeait autour de lui. Le retour à l'étude de l'antique s'accentuait, et l'influence de David commençait à se faire sentir à ce sujet; mais nous sommes loin de partager l'avis de quelques-uns de ses contemporains, et surtout l'opinion par trop filiale de Mme Carle Vernet, qui a écrit que ce voyage lui dessilla les yeux, qu'il se sentit comme éclairé d'une lumière nouvelle, qu'il prit la courageuse résolution de se défendre contre le mauvais goût du temps, et que sa manière, en changeant, devint plus correcte et plus pure, sa composition plus simple et plus élégante, son style plus noble et plus hardi.

Nous trouvons, au contraire, que, sous l'influence de la grande peinture italienne, de la statuaire antique et des exemples de l'école de Rome, foyer

de réaction contre le goût si français du temps, Moreau perd cette grâce suprême, cette désinvolture, qui étaient comme la marque de son talent. Excellent dessinateur, il ne peut perdre son savoir, mais il cherche à agrandir sa manière, et, comme il ne peut devenir plus correct, il devient, sous prétexte de style, plus froid, plus académique, et l'on se prend à regretter tout ce qui faisait le charme de ses précédentes productions, qualités, défauts si l'on veut, que l'on ne retrouve guère dans les nouvelles.

Toutefois, n'exagérons rien, si son talent se modifie, et il faut aussi rapporter une part du changement dont on est frappé à la différence des costumes, il existe toujours et s'affirme par de nombreux exemples. A son retour d'Italie, sa main si habile crée encore de charmantes compositions, qui peuvent ne pas plaire au même degré, mais qui ne lui en conservent pas moins la première place. Il termine la grande collection du *Voltaire*[1], cette œuvre de premier ordre, que le même souffle anime d'un bout à l'autre. Il continue ses *Figures de l'Histoire de France,* il interprète d'une façon assez remarquable encore les co-

[1] Le *Mercure de France* (1789) annonçait ainsi les dernières livraisons : « C'est avec plaisir que nous annonçons au public que cette belle entreprise est terminée avec le même soin qu'elle a été commencée. M. Moreau, dont les talents sont connus, vient encore d'ajouter à sa réputation en ornant de ses dessins les Œuvres des deux génies les plus féconds de la France. Le prix de ces deux dernières livraisons de 27 estampes est de 19 livres pour les souscripteurs et de 27 livres pour ceux qui n'ont pas souscrit. »

médies de *Regnard* (1789), pour qu'on puisse mettre cette illustration au rang de ses meilleures productions, et il dessine pour la première édition du gracieux roman de Bernardin de Saint-Pierre, pour *Paul et Virginie,* de sentimentales petites figures.

Mais voici la Révolution. Moreau, qui avait déjà reproduit l'*Assemblée des notables* (1787), sujet commandé par le roi, assiste à *l'Ouverture des États-généraux,* le 5 mai 1789, et en rapporte un dessin, document historique important, qu'il expose au *Salon* de la même année, ainsi que celui de la *Constitution de l'Assemblée nationale,* et qui sont gravés par lui l'année suivante.

En 1791, il est reçu à l'Académie, dont il n'était qu'agréé, et cela dans les derniers temps de cette institution. Le sujet du dessin sur lequel il était admis, était celui de *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père.* Wille dit, à ce sujet, dans son journal : « J'allai à notre assemblée académique, « où il y avait un académicien à recevoir; c'était « M. Moreau, dessinateur et graveur, qui avait ex- « posé un excellent dessin, et c'était moi qu'il avait « prié d'être son parrain. Je le présentai donc à « l'Assemblée avec bien du plaisir, et il y fut reçu « complétement, à l'exception de deux voix. »

Moreau avait embrassé avec ardeur les idées révolutionnaires, et sa liaison avec David, le peintre de Marat assassiné et le membre de la Convention, n'y fut pas étrangère. Il devint l'orateur, dans le sein de l'Académie, des réformes radicales, et il y demanda,

avec la révision des statuts, l'égalité absolue de tous les membres du corps académique. Vien, son président, dont l'autorité n'avait pas toujours été respectée dans ces séances orageuses, s'en était trouvé offensé et s'était retiré. Il tomba malade; l'Académie lui envoya une députation pour avoir de ses nouvelles. Touché de cette démarche, Vien revint à la séance du 23 septembre 1790, mais, comme on le priait de remonter au fauteuil, il prit la parole pour exprimer son regret de ne pouvoir le faire. « Cependant, rapporte Wille, par plusieurs pas-« sages de son discours, Moreau crut être attaqué « personnellement ; il se leva et parla avec tant de « respect pour M. Vien et d'énergie pour sa propre « défense, que M. Vien lui donna la main. Ils s'em-« brassèrent tous deux sincèrement, la larme à « l'œil, et cette paix fit plaisir à beaucoup de « monde. »

Moreau n'avait pas toujours le caractère facile, et il a eu plusieurs fois des différends au sujet du payement de ses dessins et gravures. Wille, qui l'a beaucoup connu, raconte encore qu'il fut choisi comme arbitre, pour arranger une affaire d'argent au sujet d'une somme due par le chevalier de Mouradja, auteur du *Tableau de l'Empire ottoman,* qui avait commandé, pour cet ouvrage, une série de costumes orientaux. Moreau réclamait le double de ce qui lui était offert pour quelques dessins et retouches aux gravures.

Nous reproduisons aussi en note une lettre qu'il

écrivait, au président de l'Assemblée nationale, pour se faire payer d'un dessin représentant un monument élevé à la gloire du roi, commandé par l'huissier d'honneur de l'Assemblée, le sieur de Varennes. C'est lui qui en avait communiqué le plan à Moreau; celui-ci avait fait le dessin qui a été remarquablement gravé en couleur par Janinet (1790)[1] et en réclamait le payement.

Pendant la Révolution, Moreau devient un dessi-

1 « *A monsieur le Président de l'Assemblée nationale.*

« Monsieur le Président,

« Excusez, je vous prie, mon importunité; mais, comme l'affaire pour laquelle j'ai l'honneur de vous écrire est entre un de vos officiers et moi, j'ai cru devoir la soumettre à votre décision. Voici le fait. J'ai fait un dessin à M. Devarenne (l'un des huissiers de l'Assemblée); il représente un monument à la gloire du Roi. Il en a fait l'hommage à l'Assemblée nationale, même il y a été exposé pendant quelque tems. M. Devarenne et moi nous fîmes la convention suivante : 1° que je lui livrerais ce dessin dans le courant de septembre 1789, ce que j'ai fait, comme le reçu qu'il a de moi en fait foi; 2° il était convenu avec moi de me paier 20 louis pour mes honoraires en lui livrant le dessin, ce qu'il n'a pas fait; au contraire, il ne me donna que la moitié du prix convenu avec promesse de me paier l'autre moitié dans le courant d'octobre de la même année, ce qu'il n'a pas fait encore, malgré que je lui aie écrit plusieurs lettres auxquelles il n'a pas toujours répondu : quand il l'a fait, il m'envoie au calandre grec: il emploie toujours des expressions très vagues. Enfin, comme voilà neuf mois passés depuis la promesse de M. Devarenne et que tout doit avoir une fin, je m'en réfère donc, monsieur le Président, à ce que votre sagesse me dictera pour que je sois payé, ce que je désire le plus tôt possible, l'argent étant fort rare et les arts fort dans l'oubli, ce qui me force à exiger mon payement. Cependant, si il était dans l'impossibilité de me satisfaire dans ce moment, qu'il me soit donc permis de mettre oposition à ses appointements. J'ai l'honneur d'être, etc..... Moreau le jeune, dessinateur et graveur du cabinet du Roi et de son Académie. — Paris, ce 23 août 1790. »

Cette lettre est tirée des *Archives de l'Art français,* 2[me] série.

nateur patriote ; il invente des allégories révolutionnaires, la *Réception de Mirabeau aux Champs-Élysées,* les petits dessins du *Précis historique de la Révolution,* de Rabaut; enfin la même main qui a gravé la *Cérémonie du Sacre* ne craint pas d'apposer son nom au bas d'une *Minerve* qu'un génie s'apprête à coiffer du bonnet rouge. Cependant la Révolution ne le récompensa guère; elle lui fit perdre ses économies, ses places, et il fut réduit à accepter celle de professeur aux Écoles centrales. Disons ici que Moreau fit partie, pendant la Révolution, de la commission temporaire des monuments avec l'abbé Barthélemy, pour lequel il avait commencé les figures, qui ne furent pas terminées, du *Voyage du jeune Anacharsis,* et qu'il eut la satisfaction de soustraire au vandalisme du temps une foule d'objets précieux pour les arts.

Toutefois le mouvement de la librairie ne s'était guère ralenti pendant ces époques troublées, et Moreau avait pu continuer ses illustrations. C'est en l'année 1793 [1] que commence à paraître, orné de ses compositions, le *Nouveau Testament,* publié par Pierre Didot. Elles ne nous paraissent pas heureuses à l'égal de ses autres travaux, bien que l'artiste y possède plus que jamais l'art merveilleux de draper ses figures; ces dessins sont suivis, pour les publications de ce même éditeur, de ceux du *Gresset* (1794), du *Phocion* (1795), de l'agréable suite de *Psy-*

[1] Moreau exposa en 1793 six dessins des *Évangiles.*

ché, de cette même année, où son pinceau retrouve encore quelques caresses pour le beau corps de la fiancée de l'Amour; des figures pour les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard* (1796), où l'on doit admirer le charme de la leçon d'amour; de celles des fêtes de Cérès, pour les *Géorgiques,* traduites par Delille; de la belle figure enfin, du *Régulus.*

Ce fut en 1795, pendant qu'il faisait imprimer à Dijon, chez l'imprimeur Pierre Causse, une nouvelle édition de Gessner, que Renouard, dont l'intention n'était pas d'abord d'y insérer des gravures, fit la connaissance de Moreau : « Je lui demandai « des dessins, raconte-t-il dans sa *Bibliothèque d'un « amateur,* mais, très-occupé, il eut grand'peine à « m'en promettre quelques-uns; peu à peu nos liai- « sons devinrent plus intimes; Moreau prit plaisir « à travailler pour moi; je recevais ses dessins avec « une satisfaction inexprimable. Il me sembla que « si je ne devais pas surcharger mon Gessner de « gravures, ni en mettre une pour chaque Idylle, « au moins fallait-il l'en orner suffisamment, et je « déterminai Moreau à me faire quarante-huit des- « sins pour cet ouvrage. » Renouard se décida alors à faire imprimer une autre édition de *Gessner,* tout exprès pour y placer les gravures des dessins qu'il avait obtenus. Ainsi commença une nouvelle série de travaux pour cet amateur-éditeur, que la mort de l'artiste devait seule interrompre.

Moreau recommence donc les illustrations de sa jeunesse. Il refait avec courage plus de cent dessins

pour *Voltaire,* trouvant encore des compositions heureuses, des arrangements nouveaux, pour lesquels il utilise, du reste, quelques esquisses de la *Pucelle,* qui n'avaient pas été employées dans l'édition de Kehl, et ce ne sont pas ses moins bonnes compositions. Il ose reprendre les scènes de *Molière,* si bien comprises par lui jadis, et ne réussit qu'à être froid et compassé. Où sont l'entrain de la jeunesse, la suprême élégance des ajustements, les lignes ondulées et vivantes des formes juvéniles? Pourtant plusieurs de ses illustrations sont absolument nouvelles; il n'avait touché précédemment ni à *Racine,* ni à *Boileau,*ni à *Corneille,* ni à *Crébillon,* et l'on peut trouver encore dans ces séries commerciales quelques rares étincelles du talent passé. La plus intéressante peut-être de toutes celles de cette seconde manière, est son illustration des *Œuvres de la Fontaine,* dont les sujets moins sévères sont aussi plus réussis, bien que ses personnages dans leurs habits à la mode de l'empire soient un peu gauches, et que les visions brillantes des Eisen et des Fragonard les fassent immédiatement rentrer dans l'ombre. Mentionnons encore, dans la même note artistique, les figures des *Lettres à Émilie*[1], de *Werther,* des *Contes d'Hamilton,* des *Fabliaux de Legrand d'Aussy,* etc... Il avait fait également pour Renouard

[1] Demoustiers, leur auteur, adressait *les Lettres à Émilie* à une jeune artiste-peintre, Mlle Leroux de la Ville, son amie, devenue plus tard Mme Benoist, et qui a été connue pour ses portraits officiels sous le Consulat et sous l'Empire.

de petits dessins très-fins, traités en en-tête de pages, pour les *Fables* de la Fontaine, et pour la gravure desquels on essaya un nouveau procédé à l'eau-forte sur pierre, qu'avait inventé le graveur Duplat. L'essai ne réussit pas, et, malgré quelques épreuves tirées ainsi, on peut dire que ces dessins sont inédits [1].

Terminons enfin par cette appréciation de M. Reiset, qui constate que « le goût de l'école de David

[1] Nous reproduisons ici, grâce à l'obligeance de M. Michelot (de Bordeaux) qui nous les a communiqués, quelques reçus de Moreau qui donneront une idée du prix que coûtaient à Renouard les dessuis de la suite de Voltaire et d'autres ouvrages qu'il lui avait commandés, pensant qu'ils intéresseront les amateurs.

« J'ai reçu du cit. Renouard la somme de deux cent quarante « livres, espèces, à valoir sur les quarante-huit livres que nous som- « mes convenus de laisser en arrière sur le payement de chacun « des dessins que je lui fais pour les *Œuvres de Voltaire* le 15 mes- « sidor an 8e.— B. P. 240 frs. Moreau le Jne. »

Sur la même feuille. — « J'ai reçu dudit ses trois billets de six « cents livres chacun payables les 30 floréal an onze, 2 vendémiaire « an douze, 10 nivôse an douze, ensemble dix-huit cents livres, à « valoir sur la même réserve de deux louis par dessin dont j'ai « fourni jusqu'à présent soixante-quinze, y compris le vingt-unième « de la Pucelle. Paris, ce 10 prairial an 10. — Moreau le jne. »

A monsieur Renouard, libraire, rue S. André, à Paris.

« Je souhaite le bonjour à monsieur Renouard et lui envoye les « estampes qu'il m'a demandées ; je prie de remettre au porteur « les 12 louis qu'il me doit pour les 6 derniers dessins des *lettres à « Émilie* que je lui ai faits ; partant pour la campagne, j'en ai besoin. « Il obligera celui qui est tout à lui. — Moreau le jne. Ce 24 fruc- « tidor an 12.— J'ai les 12 dessins comme sujets tirés des *Métamor- « phoses* d'Auvid. »

« Reçu de monsieur Renouard la somme de deux cent soixante- « quatre francs, pour deux dessins pour les Fabliaux. Ce 11 9bre « 1813. Moreau jne. »

« devient dominant dans cette dernière partie de « son œuvre, et qu'on ne pourrait sans la signature « les croire de la même main », et par celle de MM. de Goncourt, qui sont encore plus sévères pour la seconde manière de notre artiste :

« La Révolution avait passé sur lui. Elle avait été « pour Moreau comme pour les autres la mauvaise « magicienne qui, d'un coup de baguette, lui a en- « levé son talent du XVIIIe siècle. La décadence de « l'artiste, sa chute soudaine étonne, afflige presque « dans ces dessins au courant de son goût et de son « illustration ordinaire. Ce ne sont plus des Moreau, « ce sont des bistres maigres, peinés, miniaturés, « qui ont la minceur et le fini pénible des Quéverdo. « Sa tendance à arrêter la forme dans le cerné d'un « trait de plume, autrefois dissimulé, sauvé par l'es- « prit et le moelleux, arrive à la sécheresse des « dessins linéaires... et il va, descendant à de pe- « tites suites d'images où il semble voir tomber en « enfance la sénilité de l'artiste, délices des édi- « tions de Renouard que se dispute le goût ignare « des bibliophiles. »

Disons maintenant quelques mots des portraits dus au crayon de Moreau. Un dessinateur de ce mérite devait en faire de charmants, et il a excellé en effet dans un genre trop peu cultivé par lui. Citons les portraits de son parent par alliance, Joseph Vernet, de son compagnon de voyage en Italie, l'architecte Martin Dumont, de son ami Grétry, de son beau-père le sculpteur Pineau; celui de Benjamin

de la Borde, l'auteur des chansons, d'après Denon, et qu'il n'a fait par conséquent que graver, et le joli portrait du duc de Choiseul dont il a si bien saisi la physionomie spirituellement rageuse. En 1774 ont été gravées brillamment par Le Mire, d'après ses dessins, les deux gracieuses pièces dédiées au roi et à la reine, où leurs portraits sont entourés de flatteuses allégories. Le charmant profil de la jeune reine l'avait séduit, car il l'a représentée deux fois ainsi. Dans l'un, gravé par Le Mire, le médaillon est couronné de fleurs par des Amours; l'autre, supporté par des nuages, a été gravé par Gaucher pour la dédicace des *Annales de Marie-Thérèse*. Mentionnons encore celui de J.-J. Rousseau venant d'herboriser, celui du médecin Guillotin avec cette mention : *Civi optimo*, et ceux des membres de la Société des Enfants d'Apollon.

Les procédés de Moreau, pour simples qu'ils sont, un trait de plume, un pinceau chargé d'encre de Chine ou de bistre, n'en ont pas moins fait atteindre à ses dessins les dernières limites de la perfection. Cette monochromie du bistre, par exemple, il sait la varier depuis « une espèce de jaune de soleil lumineux et charmant dans ses bergeries » jusqu'à ce ton vigoureux qui lui permet les dégradations de teintes et les grandes oppositions de clair et d'ombre de *la Petite Loge*, des *Adieux* et du *Souper fin*. Le plus souvent son dessin est soigneusement arrêté à la plume avec une sûreté de main, une fermeté sans sécheresse et une science du corps

humain incomparables, et les rehauts d'encre de Chine, où se réunissent « toutes les caresses du lavis », viennent, par l'habile distribution de la lumière, produire ces modèles de dessins d'illustrations que nous admirons. Il réserve, en général, la mine de plomb, plus douce peut-être, pour les portraits qu'il dessine, souvent réchauffés d'un fin trait de sanguine, bien que nous en ayons vus également de remarquablement harmonieux à l'encre de Chine. C'est aussi la sanguine qu'il a employée dans plusieurs de ses études d'après nature pour le *Monument du costume*, où le crayon blanc fait miroiter les légères et lumineuses indications des chairs et des étoffes. Faut-il donc avoir le courage de lui reprocher d'avoir par trop fini, par trop souligné ces compositions, destinées, il est vrai, à la gravure, mais où la fougue et l'imprévu de l'artiste n'ont pas toujours assez de part ?

Un des premiers actes de Louis XVIII, à son retour, fut de rétablir Moreau dans son ancienne place de dessinateur du cabinet du roi. Mais le vieil artiste ne devait pas jouir longtemps de ce retour de faveur de la fortune [1]. Il était déjà, à cette

[1] Voici ce que dit Renouard dans son *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur*, au sujet des dernières productions de Moreau : « Il « me sembla que deux paysages seraient pour un bel exemplaire de « l'*Homme des champs* (de Delille) un ornement aussi agréable « que de bon goût. Je m'adressai à Moreau qui travaillait pour moi « avec autant de plaisir que j'en avais à recueillir ses ouvrages. Il « était atteint du mal cruel qui l'a conduit au tombeau et dont ses « amis ne croyaient pas que les progrès dussent être si rapides et « si funestes : nous espérions le conserver plusieurs années encore.

époque, atteint d'un squirre cancéreux au bras droit qui ne lui laissait plus la consolation de travailler, et de plus il ne semble pas très-heureux, si nous en croyons ces deux billets, dont la lecture fait vraiment peine : « Je prie M. Renouard de ve-« nir à mon secour car je ne sais plus ou donner « de la tête. Je n'ai pas le sou, je me trouve dans « le plus grand embaras j'atan tout de votre com-« plaisance, et soiez sertain de la reconnaissance « de celui qui sera toujour tout a vous. — MOREAU le « jeune. Ce 8 février 1814. »

Le mal a fait de rapides progrès, car, à la date du 2 novembre, c'est d'une écriture tremblée et mutilée par la souffrance qu'il écrit :

« A Monsieur Renouard, libraire, rue Saint-« André-des-Arts, à Paris. — Je suis faché, mon-« sieur, de vous tourmenter, mais je me trouve « dans cette dur néssesité ne pouvant travailler « dans ce moment, mon bras me refusant le ser-« vice, il parait que d'issi a la fin de l'année je ne

« En juillet 1814, lorsque la France débarrassée de la tyrannie com-« mençait à respirer, à oser espérer le bonheur, Moreau reprit « aussi courage et se remit à ses travaux qu'il avait interrompus « depuis dix mois entiers et que sitôt après il devait abandonner « pour jamais. Pendant ce trop court intervalle, il fit les trois der-« niers dessins des fabliaux et les deux paysages de ce volume, pré-« sent d'amitié qui me sera toujours cher, dernière production d'un « artiste qui, bien que septuagénaire, était encore dans toute la « vigueur de son talent. Ces deux charmantes compositions, de la « dimension d'un grand in-8° et que l'on doit compter parmi ses « meilleurs ouvrages, sont une des mille preuves de l'inépuisable « variété de son pinceau, et font voir, que quand il le voulait, il « savait sortir du genre de ses travaux accoutumés. »

« peut guere esperer que j'en puisse jouir librement « [ne] nayant despérance de recevoir de l'argent que « ver la fin de janvier, j'ai donc recours a vous pour « m'en fair *fer* le plus tot possible. Je compte sur « vous pour cette semaine san faute.

« Je suis avec estime, monsieur, votre tout dévoué « serviteur, Moreau le jeune [1]. »

Quelques semaines après, le 30 novembre 1814, s'éteignait le premier des dessinateurs d'illustrations. Malgré ses faiblesses et ses défaillances, Moreau était non-seulement un excellent père [2], comme

[1] Nous devons la communication de ces deux lettres à l'obligeance de M. Émile Michelot, de Bordeaux.

[2] Voici une lettre tout intime qui témoignera de ses sentiments d'affection pour sa famille ; elle est écrite à sa petite-fille, la fille de Carle Vernet :

« A madame Lecomte, chez madame Desendroin, en son château de Frésnes, département du Nord. A Fresnes par Condé.

« Paris ce 28 aoust 1809.

« Ma bonne fille, je te remersi de ton atantion à me doner de tes nouvelles ainsi que de ton mari et de ta jolie petite Camille qui j'esper qu'ante elle reviendras elle me dira comme sa mère bon papa.

« Mais je ne remersi pas ce vilain Séfire qui au lieu de caresser les beau sieux de ma Camille les a blesser aupoin de la faire soufrire s'il les avais pue voire leur douseur l'orais surment désarmer mès lon a pas de plaisirs sen quelque petite contrarrietté voila la vie.

« Je suis bien aise d'aprendre que ton mari a comenser son traitement. J'en n'ai fait par a Mr Guillotin, qui en esper le plus grand bien mes il conte que Lecomte lui feras par de son etat pendans son traitement car je ne peut t'exprimer l'intérais qu'il met à tout ce qui vous conserve et il sera enchanter de ressevoir de vos nouvelles.

« Je charge le couple (?) de présenter mes omage respectueux a madame Desendroin, je suis persuadée qu'il feras ma comission avec grand joie. N'ayant pas l'avantage d'être connu de monsieur,

en témoigne sa fille, Mme Vernet, mais un grand artiste, un ami dévoué et un homme de cœur ; d'un naturel vif, il avait de la brusquerie et quelquefois par trop de franchise... Il savait beaucoup, avait une excellente mémoire, parlait bien et aimait à raconter d'un tour original des anecdotes pour lesquelles il quittait cet air bourru et grognon qui nous a été conservé dans le joli portrait de Cochin. Son nom restera comme une des plus remarquables personnifications de l'art dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Il Tempio di Gnido. — Parigi, Prault, 1767. — In-12. — *La Secchia rapita.* — Parigi, Prault, 1768. — In-12.

Les 2 dessins des frontispices et 4 autres pour la même série d'auteurs italiens, à la plume et au bistre. — Chez M. V. DESÉGLISE.

BOCCACIO. — *Il Decamerone.* — Londra, 1768. — In-12.

Le dessin du frontispice, plume et bistre. — Chez M. PORTALIS.
4 autres dessins de frontispices pour la même série. — Chez M. MAHÉRAULT.

DORAT. — *Lettre de Du Lys à son ami Mercier.* — Amsterdam, 1768. — In-8°.

Un dessin à l'encre de Chine, daté de 1766.—Chez M. MAHÉRAULT

je prie ma Camille de lui témoigner combien je suis reconnoissant de l'aimable acueille qu'il a fait a mes petis enfans.

« Tout la sossietté (?) du Samdi a [e]tté enchanté de ton souvenir et t'en fais mille remersiments et moi qui par pour Provins j'embrasse perre mere et enfans et suis pour la vie votre Bon papa. tout [*mot illisible*].

« Moreau le jne.

« Si tu m'ecrit a Provins departement [de Seine et Marne je compte resevoir de tes nouvelles d'issi a lafin de 7bre ou je retourne à Paris *. »

* Cette lettre fait partie de notre collection.

Ovide. — *Les Métamorphoses*, trad. de l'abbé Banier. — Paris, Basan et Lemire, 1767-71. — 4 vol. in-4°.

Les 26 dessins de Moreau, à la plume et à l'encre de Chine ou au bistre, quelques-uns à la mine de plomb, signés et datés de 1765 à 1768, joints à ceux de Boucher, Eisen, Gravelot, Monnet. — Vente Renouard. — 1,730 fr. — Vente Thibaudeau (sans ceux de Boucher). — 810 fr. — Chez M. le baron Jérôme PICHON.

Mars et Vénus.

Dessin in-fol. en largeur à l'encre de Chine. — Chez M. MAHÉRAULT.

Meunier de Querlon. — *Les Grâces.* — Paris, Prault, 1769. — In-8°.

Le dessin de l'Amour enchaîné par les Grâces, à l'encre de Chine et daté de 1767. — Chez M. MAHÉRAULT.

L'Orphelin anglais, drame. — Paris, Lejeay, 1769. — In-8°.

Un dessin à l'encre de Chine, daté de 1769. — Chez M. MAHÉRAULT.

Ariosto. — *Orlando furioso.* — Birmingham, Baskerville, 1773. — 4 vol. in-8°.

3 dessins (chants v, xxviii et xxx). — Vente Renouard. — 61 fr.

2 dessins, à l'encre de Chine et à la plume, signés et datés 1770-71.— Chez M. Léon MERCIER.

3 autres dessins au bistre, dont un n'a pas été gravé. — Chez M. MAHÉRAULT,

L'abbé Chappe d'Auteroche. — *Voyage en Sibérie.* — Paris, De Bure, 1768. — 3 vol. in-4°.

Les 7 dessins de Moreau, joints aux 32 de Leprince et à 16 de Caresme de Fécamp. — Vente De Bure.— 245 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 300 fr. — Vente Hochart (Lille, 1869).

Arrivée d'Esculape à Rome sous la forme d'un serpent. — Entrevue de Jacob et de Joseph.

2 dessins en largeur, au bistre, signés et datés 1768. — Chez M. Henri BÉRALDI.

Scène de comédie avec un bailli au milieu de la composition.

Dessin in-8° à la plume et à l'encre de Chine. — Chez M. FÉRAL.

Dessin des ornements du *Portrait du cardinal de Richelieu* (de Savart).

A la plume lavée de bistre. — Vente E. Martin. — 376 fr.

Fête donnée à Louveciennes à Louis XV, par Mme du Barry, le 27 décembre 1771. (On distingue à gauche Louis XV assis auprès de la favorite.)

Dessin in-folio à la plume, lavé d'encre de Chine et d'aquarelle, signé et daté 1771. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Billet de Bal.

Dessin du billet du Bal paré, donné à Versailles pour le mariage de Mgr le Dauphin. A la plume et au bistre. — Vente Thibaudeau (1857). — 70 fr.

La Toilette de Vénus entourée des Grâces.

Dessin in-fol. au bistre. — Chez M. MAHÉRAULT.

Trois personnages sur un tertre regardent le soleil?

Dessin in-4° en largeur, à la plume, lavé de bistre, signé et daté de 1772. — Vente faite par Clément (1876). — 160 fr. — Chez M. BLAISOT.

La Cathédrale d'Orléans....

Un dessin très-fin, à la sépia, signé et daté 1771, représentant le portail et la procession. (Le haut manque.) — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

Illumination du parc et du canal du château de Versailles à l'occasion du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche.

Grand dessin à l'encre de Chine. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Voyages à l'île de France, à l'île Bourbon, au cap de Bonne-Espérance.* — Amsterdam et Paris, 1773. — 2 vol. in-8°.

Un dessin in-12, plume et bistre, avec cette légende : *Ils n'ont pas encore mis le bonheur dans les romans et le théâtre.* — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

Un autre dessin in-12, plume et bistre, signé et daté 1772 (pour le même ouvrage?). — Même collection.

Vue de la place Louis XV.

Dessin à l'encre de Chine, signé et daté de 1772. — Chez M. LE-ROUX.

Autre *Vue de la place Louis XV.*

Dessin à l'aquarelle. — Chez M. LE COMTE DE LA BÉRAUDIÈRE.

Portrait de jeune femme de profil.

Dessin à la mine de plomb, signé, daté 1773. — Chez M. MAHÉRAULT.

LABORDE (Benjamin de). — *Choix de chansons*, dédiées à Mme la Dauphine. — Paris, de Lormel, 1773. — 4 vol. gr. in-8°. 100 figures.

Un exemplaire, imprimé sur vélin, contenant les 25 dessins originaux de Moreau, à la plume et au bistre, joints à ceux de Lebouteux, Lebarbier et Saint-Quentin. — Vente du prince Radziwill. — 7,050 fr. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

Une répétition du dessin de *la Foire de Gonesse*, à la sépia, signée et datée 1772. — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

MOLIÈRE (*Œuvres* de), avec les remarques de Bret. — Paris, libraires associés, 1773. — 6 vol. in-8°, maroq. à compartiments de couleur, doublé de tabis, dent. (Bradel-Derôme.)

Exemplaire contenant les dessins originaux, à la sépia, et une suite des gravures avant la lettre. — Vente du comte d'Ourches (1811). — 1,200 fr. — Vente de Soleinne. — 900 fr. — Chez M. LE VICOMTE DE JANZÉ.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (*Œuvres* de). — Londres (Bruxelles), 1774-1783. — 12 vol. in-4°, fig.

Les 31 dessins de Moreau, à la sépia, et 9 dessins de Lebarbier. — Vente Thibaudeau. — Vente Hochart. — 1,500 fr.? — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

Provocation de Saint-Preux et *l'Inoculation de l'amour.*

2 dessins in-fol. au bistre rehaussé de blanc, signés, datés 1774. — Chez M. MAHÉRAULT.

Suite d'Estampes pour servir à l'histoire des mœurs et du costume des Français du XVIIIe siècle. —Paris, Prault, 1774-1778, in-fol.; Série connue ensuite sous le nom de *Monument du costume physique et moral.* 36 estampes, dont 24 de Moreau.

Le dessin de *J'en accepte l'heureux présage,* à la plume et au bistre. — Chez Mlle ANGÉLO.

Un autre dessin de la même série. — Chez Mlle ANGÉLO.

Le dessin des *Petits Parrains,* à la plume et au bistre. — Dans la famille GUILLOTIN.

Le dessin de la *Petite Toilette,* au bistre, daté de 1778. — Chez M. MAHÉRAULT.

Le dessin de *Oui ou non,* au bistre, daté de 1778. — Chez M. MAHERAULT.

Un autre dessin de *Oui ou non,* au bistre. — Chez M. ÉMILE MICHELOT, à Bordeaux.

Une étude de femme assise, pour le même sujet (d'après Mme Guillotin), aux trois crayons. — Chez M. RŒDERER.

Le dessin de la *Petite Loge,* au bistre. — Il a appartenu à MM. Gigoux, Meilhac, Norzy et Dreux. (Vente de 1870.) — 1,800 fr. — Chez Mlle ANGÉLO.

Une étude de femme debout, aux trois crayons (d'après Mme Moreau), pour la *Petite Loge.* — Vente Niel (1873). — 1,200 fr. — Chez M. RŒDERER.

Le dessin du *Souper fin,* au bistre; même provenance que celui de la *Petite Loge.* — Vente Dreux (1870). — 1,900 fr. — Chez Mlle ANGÉLO.

Une étude de femme debout, aux trois crayons (d'après Mme Moreau), pour le *Rendez-vous de Marly.* — Chez M. MAHÉRAULT.

Description du mausolée érigé dans l'abbage royale de Saint-Denis, le 27 juillet 1774, pour les obsèques de Louis XV. — In-4°.

2 dessins in-12 oblongs, plume et bistre, signés et datés 1774 : — *La France pleurant sur l'effigie de Louis XV* et *la France empêchant la mort de le recouvrir du voile de l'oubli.* — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

IMBERT. — *Historiettes et Nouvelles en vers.* — Paris, Delalain, 1774. — In-8°.

Le dessin de la vignette du IV[e] livre. — Chez M. LEBARBIER DE TINAN.

Traité sur la Peinture.....

Le dessin d'un frontispice, plume, et bistre, signé et daté 1774, représentant le Génie de la peinture. Sur un autel les initiales C. B. enlacées. — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

Portrait de Marie-Antoinette.

Médaillon de profil, couronné de fleurs par des Amours, dessin au bistre. — Chez M. L. MERCIER.

FROMAGEOT (l'abbé). — *Annales du règne de Marie-Thérèse.* — Paris, Prault, 1775. — In-8° et in-4°.

Le dessin de la troisième figure in-8°, à la plume et au bistre, signé et daté. — Vente des estampes du comte de Béhague (1877). — 450 fr. — Chez M. E. PAILLET.

Le dessin du *Portrait de Marie-Antoinette,* de profil, à la plume et au bistre, signé et daté 1774. — Vente E. Martin. — 800 fr.

Le dessin du *Portrait de Joseph II*, même état, même vente. — 380 fr.

J.-J. ROUSSEAU. — *Pygmalion, Scène lyrique,* mise en vers par Berquin. — Paris, 1775. — In-4°.

2 des dessins de Moreau, à la sépia. — Chez M. GEORGES DUPLESSIS.

LAUJON. — *Les à propos de la société* et *les à propos de la folie.* — Paris, 1776. — 3 vol. in-8°, fig.

Le dessin du frontispice, à la plume, rehaussé d'aquarelle. — Chez M. DESTAILLEUR. — Le dessin à la plume et au bistre de l'entourage du titre. — Chez M. SOMMIER. — Le dessin de la 1[re] vignette en-tête, plume et bistre, signé et daté 1775. — Chez M. DESTAILLEUR.

MARMONTEL. — *Les Incas, ou la Destruction de l'Empire du Pérou.* — Paris, Lacombe, 1777. — 2 vol. in-8°.

Le frontispice à l'encre de Chine et 8 dessins, datés de 1776, dont 5 au bistre et 3 à l'encre de Chine. — Chez M. MAHÉRAULT.

La Fuite en Égypte.

Dessin in-fol. en largeur, à la sépia, signé et daté 1777. Catalogue Paignon-Dijonval. — Chez M. H. BÉRALDI.

Esquisse pour un portrait dans une allégorie. Dessin in-fol., à la sépia, signé. — Chez M. H. BÉRALDI.

Adresse d'un bijoutier.

Dessin à la plume et à l'encre de Chine. — Chez MM. MORGAND et FATOUT.

Romans de Voltaire. — Bouillon, 1778. — 3 vol. in-8°.

Le dessin de Moreau joint à ceux de Monnet (voir à l'article Monnet).

Rapport sur le desséchement des marais de Bourgoin.....

Dessin allégorique, à la plume et à la sépia, signé et daté de 1779. — Vente Féral (1877). — 265 fr.

Le Sacre du Roi dans la Basilique de Reims, ou *Serment de Louis XVI à son Sacre.* — Gr. in-fol. — Dessiné et gravé par Moreau en 1779.

Le dessin terminé a figuré à la vente Tondu. — Chez M. ***. — La première pensée de cette belle composition, dessin largement lavé au bistre. — Chez M. E. DE GONCOURT.

METASTASIO (*Opere del Signor abate Pietro*). — Parigi, Vedova Hérissant, 1780-82. — 12 vol. in-4°.

Un exemplaire en demi-rel. non rogné, fig. av. la lettre et contenant les 8 dessins de Moreau, plume et bistre, joints à 5 de Cochin, 1 de Cipriani, et le reste en aquarelles de Martini. — Vente Renouard. — 385 fr. — Vente Capé. — 2,000 fr. — Vente Gautier. — 1,100 fr. — Chez M. RŒDERER.

La Reine Marie-Antoinette allant rendre grâces à Notre-Dame et à Sainte-Geneviève pour la naissance du Dauphin.

Dessin à la plume rehaussé d'aquarelle. — Chez M. E. DE GONCOURT.

COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER. — *Voyage pittoresque de la Grèce.* — Paris, 1782-1809. — 2 vol. in-fol., fig.

La Réception de l'auteur chez Hassan-Tchaousch-Oglou.

Dessin in-4° en longueur, à la plume et au bistre, signé et daté 1779. — AU MUSÉE DU LOUVRE.

Fêtes données à l'occasion de la naissance du Dauphin à l'hôtel de ville de Paris. — Les 21 et 23 janvier 1772. — Arrivée de la Reine à l'hôtel de ville. — Le Festin Royal. — Le Bal masqué. — Le Feu d'artifice.

Ces 4 grands dessins in-fol., à la plume, rehaussés d'aquarelle. — Chez M. DELAROCHE-VERNET, à Versailles.

2 grands dessins des mêmes fêtes, à la plume, lavés de bistre, ont figuré à la vente Denon (1826).

Vues du jardin des Tuileries et autres lors de la première expérience du ballon, en 1782.

6 dessins. — Vente Constantin. — 14 fr. — 7 fr.

Portrait de femme assise tenant un petit chien sur les genoux.

Dessin ovale in-4°, à l'encre de Chine, signé et daté : 1784. — Chez M. H. BÉRALDI.

VOLTAIRE (*Œuvres* de). — De l'imprimerie de la Société typographique, à Kehl, 1784-1789. — 70 vol. in-8°, mar. r. tab. tr. d.

Cet exemplaire contenait les 110 dessins originaux de Moreau, à la plume et au bistre, dont 2 non gravés. Beaumarchais le destinait à l'impératrice Catherine de Russie ; la Révolution empêcha la réalisation de ce projet, et ce livre, resté entre les mains de l'éditeur de Voltaire, et qui lui revenait, dit-on, à 18,000 livres, passa, après sa mort, dans celles de son gendre, M. Delarue. Il figura à la vente Viollet-le-Duc

(1849). Retiré à 3,000 fr., faute d'enchères, M. Delarue le céda plus tard au libraire Fontaine, qui le vendit 13,500 fr. — Vente Double. — 9,020 fr. — Acquis par M. de Saint-Albin pour l'impératrice Eugénie. — Il a été brûlé à l'incendie des Tuileries.

VOLTAIRE. — *La Pucelle d'Orléans.*

30 dessins de Moreau in-4°, très-largement lavés à la sépia, pour une suite qui n'a pas été continuée.– Dans un album. — Chez M. MAHÉRAULT.

L'Éducation des Enfants d'Orléans par Minerve.

Charmant dessin ovale, à l'encre de Chine, non signé, mais dans le meilleur faire de Moreau. — Chez M. MIALLET.

L'ABBÉ GARNIER. — *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France.* — Paris, Moreau, 1785. — 4 vol. in-fol., mar. r.

Exemplaire contenant 161 dessins, avec les grav. sur pap. de Chine. Vente Lebas (119 dessins seulement) en 1783. — 993 livres. — Vente Lamy. — 471 fr. — Vente Renouard. — 995 fr. — Techener, pour M. Thibaudeau.

2 dessins non gravés. — Vente Renouard. — 61 fr. — Saint Louis rendant la justice, dessin en largeur, différent de celui du livre, à la plume et encre de Chine. — Vente Féral (1877). — 850 fr., chez Mme ESTIENNE.

Portrait de Renou, secrétaire de l'Académie de peinture.

Dessin aux trois crayons. — Chez M. MAHÉRAULT.

Expérience de montgolfière sur les bords de la Seigne.

Dessin in-4° en largeur, à la plume et au bistre. — Chez M. MAHÉRAULT.

Portrait de Mlle Raucourt.

Le dessin de la scène de *Mithridate* qui se trouve au bas du portrait gravé, à la plume et au bistre. — Vente Féral (1877). — 350 fr., chez le baron BORELLI.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.— *Études de la Nature,* 1784.— 4 vol. in-12.

Un dessin in-12, au bistre. — Chez M. MAHÉRAULT.

FONTENELLE.

Dessin d'un frontispice pour ses œuvres, avec le cartouche du portrait, au bistre. — Chez M. MAHÉRAULT.

La Revue du Roi à la plaine des Sablons.

Ce beau dessin, à la plume, lavé de bistre, in-fol. en largeur, a figuré à la vente Lebas. — Chez M. E. DE GONCOURT.

L'Assemblée des notables en 1787.

Dessin in-4° à l'encre de Chine. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Vues intérieures de la Salle de l'Assemblée à l'ouverture des États-Généraux, à Versailles.

3 dessins à la plume lavés au bistre et à l'encre de Chine. — Vente Constantin (1817). — 120 fr. — 40 fr.

Projet de monument élevé à la gloire du roi Louis XVI.

Dessin in-fol. à l'aquarelle, signé. — Chez M. MAHÉRAULT.

Nouveau Testament, traduit par le Maistre de Sacy. — Paris, Saugrain (impr. Didot), 1793-98. — 5 vol. in-4°, gr. pap., maroq. vert, tabis. (Bozérian.)

Exemplaire contenant, avec les fig. av. la lettre et les eaux-fortes, les 112 dessins originaux. — Vente Détienne. — 486 fr. — Vente Renouard. — 1,640 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 1,900 fr. — Adjugé à Capé, relieur.

RABAUT. — *Précis historique de la Révolution française.* — Paris, Didot aîné, 1792. — 3 vol. in-18, demi-rel. mar.

Exemplaire imprimé sur vélin avec les 6 dessins originaux de Moreau, à la sépia, plus 15 autres non signés. — Vente Renouard. — 150 fr. — Vente Hebbelynck. — 240 fr. — Chez M. LE BARON JÉRÔME PICHON.

Portrait du docteur Guillotin et *Portrait de Mme Guillotin.*

2 dessins au crayon noir. — Chez M. AUGUSTE FONTAINE.

Trois jeunes gens font un serment. — Au bas, cette devise : *Par-delà le trépas.*

Dessin non terminé, à la plume et au bistre, attribué à Moreau. — Chez M. BLAISOT.

Le Prince de Lambesc, chargeant aux Tuileries.

Dessin in-4 à la plume et au bistre. — Chez M. le comte de LA BÉRAUDIÈRE.

Portrait de Mme Roland.

Dessin ovale aux trois crayons, signé, daté 1793. — Chez M. MAHÉRAULT.

GRESSET. — *Œuvres choisies.* — Paris, Didot jeune, an II (1794). — In-18, mar. r., comp. tr. d.

Exemplaire contenant les 5 dessins originaux de Moreau, à la sépia, signés, datés 1793. — Chez M. ELZÉAR PIN.

TRESSAN (comte de). — *Histoire de Gérard de Nevers et de la belle Euriant, sa mie.* — Paris, Didot jeune, 1792. — In-18, mar. r., comp. tr. d.

Exemplaire contenant les 5 dessins originaux de Moreau, à la plume et à la sépia. — Chez M. ELZÉAR PIN.

TRESSAN (comte de). — *Histoire du petit Jehan de Saintré et de la dame des Belles-Cousines.* — Paris, Didot jeune, 1791. — In-18, mar. r., comp. tr. d.

Exemplaire contenant les gravures lavées à la sépia par Moreau lui-même et signées. — Chez M. ELZÉAR PIN. — Les 3 ouvrages qui précèdent auraient été donnés par Moreau à l'académicien Campenon.

J.-J. ROUSSEAU (*Œuvres* de). — Paris, Bozérian, 1796-1801. — 23 vol. in-8°, fig. Sur 32 fig., 16 sont nouvelles.

7 dessins originaux de Moreau pour *les Confessions*, auxquels sont joints 7 dessins de Chasselat. — Vente Renouard. — 280 fr. — Vente Solar. — 480 fr.

11 dessins pour *les Confessions.* — Vente Thibaudeau. — 150 fr.

FÉNELON. — *Aventures de Télémaque*, livre X.

Un dessin à la sépia, daté de 1792. — Chez M. MAHÉRAULT.

Tullie fait passer son char sur le corps de son père.

Un dessin esquisse, avec différences notables, in-4° en largeur, au bistre. — Chez M. HENRI BÉRALDI.

Le dessin terminé du même sujet, plume et sépia. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

VIRGILE. — *Les Géorgiques*, trad. par Delille. — Paris, Bleuet (impr. par Didot), an II (1794). — 2 vol. in-8°, mar. r. dent.

Un exemplaire imprimé sur vélin, contenant les dessins originaux et les fig. av. la lettre. — Vente Détienne. — 554 fr. — Vente Chardin (1823). — 386 fr.

LA FONTAINE. — *Les Amours de Psyché*, avec le *poëme d'Adonis.* — Paris, Saugrain, 1795. — In-4°, fig., mar. vert, dent.

Un exemplaire imprimé sur vélin, contenant les dessins originaux, les fig. av. la lettre et les eaux-fortes. — Vente Détienne. — 1,020 fr.

Entretiens de Phocion, trad. du grec par Mably. — Paris, Didot jeune, an III (1795). — In-4°, tiré in-fol. maroq. rouge, dent. (Lefebvre.)

Exemplaire contenant les 2 dessins originaux au bistre, signés et datés an III. — Vente E. Gautier. — 165 fr. — Chez M. DELBERGUE-CORMONT.

Le Départ pour l'armée. — *Le Retour.*

2 dessins in-fol. à la plume et à la sépia, signés et datés an III. — Chez M. MAHÉRAULT.

MONTESQUIEU (*les Œuvres* de). — Paris, Plassan, an IV (1796). — 5 vol. in-4°, fig.

Un exemplaire en grand papier, contenant 14 dessins originaux de Moreau, Chaudet, Peyron, Vernet et Perrin. — Vente faite en 1824. — 310 fr.

L'ABBÉ BARTHÉLEMY. — *Voyage du jeune Anacharsis* — 12 vol. in-4°.

Un dessin in-12, daté de l'an IV. — Un autre dessin en largeur, an VI. — Vente du comte de la Bédoyère (1837). — 20 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 86 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

Scènes du 13 vendémiaire...

2 dessins in-4° oblogns à l'encre de Chine. — Ces compositions importantes sont inédites. — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

MONTESQUIEU. — *Le Temple de Gnide.* — Paris, Didot, 1796. — In-4°, pap. vélin.

De chaque côté de la reliure en vélin, un dessin. A l'intérieur les

dessins de J.-B. Regnault. — Vente Renouard. — 260 fr. — Les dessins de Moreau seuls. — Chez M. DE VILLENEUVE.

Lettres d'Héloïse et d'Abeilard. — Paris, Didot jeune, 1796. — 3 vol. in-4°.

Un exemplaire sans le texte, et renfermant seulement les 8 dessins originaux à la sépia, fig. av. la lettre, et eaux-fortes; riche reliure en maroq. r. doublé de mar. La Vallière, compart. — Vente Renouard. — 360 fr. — Vente Thibaudeau. — 440 fr. — Chez M. RŒDERER à Reims.

THUCYDIDE (*l'Histoire de*), trad. par Gail. — In-8°.

Les six dessins originaux de Moreau, à la plume et au bistre, joints à ceux de Lebarbier. — Chez M. JEAN-ÉMILE FONTAINE.

GESSNER (*Œuvres* de Salomon). — Paris, Renouard, an VII (1799). 4 vol. in-8°, fig., maroq. vert.

Un exemplaire imprimé sur vélin avec les 48 dessins originaux et 3 dessins de Perrin non gravés. — Vente Renouard. — 495 fr. — Catalogue Cigongne. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

Réflexions morales de l'Empereur Marc-Antonin. — Paris, Didot jeune, 1800. — Gr. in-4°, gr. pap., demi-rel., mar., fig. av. la lettre et eaux-fortes.

Exemplaire contenant les 2 dessins originaux à la sépia. — Vente E. Gautier. — 236 fr. — Chez M. L. RŒDERER.

VOLTAIRE (*Œuvres* de). — (Édition de Renouard, 1803).

Suite de 113 dessins de Moreau, à la sépia, connue sous le nom de seconde suite, et 30 dessins de portraits de Saint-Aubin. — Vente Renouard. — 1,645 fr. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

VIRGILE. — *L'Énéide*, trad. par Delille. — Paris, 1804. — 4 vol. in-4°.

Lavinie dans les bras de sa mère. — Beau dessin à la sépia, daté de 1803.

Chez M. MAHÉRAULT.

SAINT-RÉAL. — *Conjuration contre Venise*, 1803.

2 dessins non gravés. — Vente Renouard. — 70 fr.

DEMOUSTIERS. — *Lettres à Émilie sur la mythologie.* — Paris, Renouard, 1804, fig. — 6 vol. in-18, mar. bleu.

Exemplaire imprimé sur vélin contenant 6 dessins de Moreau, in-16, à la sépia, joints à 21 de Huber. — Vente Renouard. — 100 fr. — Vente Hebbelinck (1856). — 178 fr. — Vente Hochart (Lille, 1869)...... — Chez M. LE PRINCE ALEXANDRE BIBESCO.

J.-J. ROUSSEAU. — *La Nouvelle Héloïse.*

12 dessins in-12, à la sépia. — Chez M. L. RŒDERER.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Paul et Virginie.* — Paris, Didot, 1806. — Gr. in-4°.

Le dessin de Moreau (*les Adieux de Paul et de Virginie*) réuni aux autres dessins de l'édition et à 4 dessins de Prudhon, J. Vernet, Gérard, etc. — Vente Renouard. — 1,510 fr. — Les 6 dessins de l'édition. Vente Véron (1858). — 1,200 fr.

La Houssaye, violoniste de la Société des Enfants d'Apollon. — In-8° ovale.

A la sépia, signé et daté 1806. — Chez M. H. BÉRALDI.

BAOUR-LORMIAN. — *Omasis, ou Joseph en Éygpte,* tragédie. — Paris, Didot, 1807. — In-8°.

Un dessin qui n'a pas été gravé. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 50 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

L'ABBÉ GÉRARD. — *Le Comte de Valmont.* — Paris, Bossange, 1807. 6 vol. in-8°, fig. av. la lettre.

Un exemplaire contenant 6 dessins de Moreau et 10 de Monnet. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 170 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

GŒTHE. — *Les Souffrances du jeune Werther* (trad. par le comte de la Bédoyère). — Paris, Didot, 1809. — In-8°, fig. av. la lettre et eaux-fortes, maroq. bleu, compart. (Bozérian.)

Exemplaire imprimé sur vélin contenant les 3 dessins originaux à la sépia. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 500 fr. — Chez M. RATTIER.

DELILLE. — *Les Trois Règnes de la nature.* — Strasbourg, 1809. — 2 vol. gr. in-4°, vélin vert.

Exemplaire imprimé sur vélin, contenant les 2 dessins originaux. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 455 fr. — Chez M. BINDER.

DEMOUSTIERS. — *Lettres à Émilie sur la Mythologie.* — Paris, Renouard, 1809. — 6 vol. gr. in-8°, fig. av. la lettre, mar. bleu, dent. (Bozérian.)

Exemplaire imprimé sur vélin, contenant 36 dessins originaux de Moreau, 24 autres plus petits, auxquels sont joints 14 de Lebarbier, un de Fockke, et le dessin du portrait, par Gaucher. — Vente Renouard. — 520 fr. — Chez M. DE VILLENEUVE.

Psyché...

2 dessins in-8°, à la sépia, sur vélin. — *Psyché et l'Amour.* — *Psyché abandonnée.* — Chez M. DE VILLENEUVE.

LEGOUVÉ. — *Le Mérite des femmes.* — Paris, Renouard, 1809. — Un vol. in-12.

4 dessins par Moreau, Guérin et Desenne. — Vente Renouard. — 60 fr. — Capé, relieur.

BOILEAU. — *Le Lutrin.* — Pet. in-4°, demi-rel.

6 dessins in-8°, à la sépia, de Moreau, et 2 dessins de portraits, par Saint-Aubin. — Vente Renouard. — 230 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

GRESSET (*Œuvres* de). — Paris, Renouard, 1810-11. — 3 tomes en 7 vol. pet. in-4°, mar. r., fig. av. la lettre et eaux-fortes.

Exemplaire imprimé sur vélin, contenant les 9 dessins originaux. — Vente Renouard. — 905 fr. — Chez M. DUTUIT.

Demande solennelle à S. M. l'Impératrice d'Autriche.

Dessin in-4° en largeur, plume et sépia, signé et daté 1811. — Chez M. H. BÉRALDI.

RACINE (*Œuvres* de). — Paris, 1811. — 4 vol. in-8°.

12 dessins originaux de Moreau, à la sépia, avec les dessins des portraits, par A. de Saint-Aubin. — Vente Chardin (1823). — 700 fr. — Vente Renouard. — 634 fr. — Chez M. LE COMTE DE NAUROY.

RACINE (*Œuvres* de).

Une autre série de 12 dessins à la sépia. — Chez M. MAHÉRAULT.

FÉNELON. — *Aventures de Télémaque.* — Paris, Renouard. — In-8°.

Les 25 dessins de Moreau, à la sépia, avec les fig. av. la lettre et 6 portraits. — Vente Renouard. — 500 fr. — Adjugé à Julien, pour....

MOLIÈRE (*Œuvres* de). — Paris, Renouard, 1812.

Les 30 dessins de cette deuxième suite de Moreau, en un vol. pet. in-4°, demi.-rel. — Vente Renouard. — 1,105 fr. — Chez M[me] SALOMON DE ROTHSCHILD.

HAMILTON (*Œuvres* du comte Antoine). — Paris, Renouard, 1812. — 4 tomes en 7 vol. pet. in-4°, mar. vert, fig. av. la lettre.

Exemplaire imprimé sur vélin contenant les dessins originaux de Moreau et ceux de Saint-Aubin. — Vente Renouard. — 735 fr. — Chez M. DUTUIT.

FLORIAN (*Œuvres* de).

61 dessins par Moreau et Desenne, avec les gravures en un vol. in-4°. — Vente Renouard. — 271 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 410 fr. — Capé, relieur.

FLORIAN. — *Fables.* — Paris, Renouard, 1820. — Un vol. in-12, demi-rel.

12 dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 62 fr. — Vente Hochard (Lille, 1869)....

LA FONTAINE (*Œuvres complètes* de). — Paris, Lefèvre, 1814. — 6 vol. in-8°.

Un exemplaire, imprimé sur vélin, contenant les 25 dessins à la sépia, de Moreau, plus 2 pour *Psyché*, par Leguay, et le dessin du *Portrait*, par Lafitte. — Vente Chardin (1823). — 2,000 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 1,620 fr. — Chez M. RATTIER.

P. CORNEILLE (*Œuvres* de). — Paris, Renouard, 1817. — 12 vol. in-8°, fig.

Les 23 dessins de Moreau (le 24[e] par Prudhon, vendu séparément), à la sépia. — Vente Renouard. — 580 fr. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

CRÉBILLON (*Œuvres* de). — Paris, Renouard, 1818. — 2 vol. in-8°.

Les 9 dessins, à la sépia, avec les fig. av. la lettre et eaux-fortes, et le dessin du portrait, par Saint-Aubin. — Vente Renouard. — 260 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 405 fr. — Chez M. TANDEAU DE MARSAC.

La Fontaine (*Fables* de) et *Fables de Florian.*

Réunion de 45 petits dessins de Moreau et 150 de Huber. Ils sont inédits. — Vente Renouard. — 196 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

Legrand d'Aussy. — *Choix et Extraits d'anciens fabliaux.* — Paris, Renouard, 1829. — 5 vol. in-8°, mar. violet, fig. av. la lettre et eaux-fortes.

Exemplaire imprimé sur vélin, contenant 15 dessins originaux de Moreau, à la sépia, et 3 de Desenne. — Vente Renouard. — 365 fr. — Chez Mme la baronne Salomon de ROTHSCHILD.

Fielding. — *Tom Jones* (trad. par le comte de la Bédoyère). — Paris, Didot, 1833. — 4 vol. in-8°, fig. av. la lettre, mar. tr. d. (Trautz-Bauzonnet.)

Exemplaire contenant les 12 dessins originaux. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 560 fr. — Chez M. RATTIER.

La Bédoyère (comte de). — *Journal d'un Voyage en Savoie et dans le Midi de la France.* — Paris, 1849. — In-8°, mar. v. (Trautz.)

Exemplaire contenant le dessin original, à la plume et à la sépia, signé et daté 1813. — Chez M L. MERCIER.

Delille (Jacques). — *L'Homme des champs*, ou *les Géorgigues françaises.* — Paris, Didot, 1805. — In-8°, gr. pap., rel. en vélin.

Exemplaire avec 2 paysages à la sépia sur les plats, dernières productions de Moreau. — Catalogue Cigongne. — Chez S. A. R. le duc D'AUMALE.

Le Calepin de Moreau, petit album. — In-8°, v. m.

Contenant environ 40 dessins au crayon et à la plume. — Vente Capé. — 65 fr.

ORLÉANS (PHILIPPE D')

1674-1723

Philippe, duc d'Orléans, appelé d'abord duc de Chartres, neveu de Louis XIV, est né à Saint-Cloud le 4 août 1674. Celui-ci, qui n'avait pas oublié les divisions de la Fronde, ne lui laissa pas continuer les brillants débuts qu'il avait faits dans la carrière militaire, aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde, et ne lui permit pas de faire la campagne de 1694. Doué d'une vive intelligence et d'un goût décidé pour les arts, le jeune duc, obligé de rester dans l'inaction, sut au moins, au milieu de ses plaisirs, s'occuper de musique et de peinture, et c'est probablement à cette interdiction que nous devons de le compter parmi ceux dont les œuvres ornent les livres.

En effet, jusqu'à la mort de Louis XIV, il eut le temps de s'occuper de ses plaisirs favoris, la musique et la peinture. Non-seulement il achetait des tableaux, mais encore il en peignait et faisait cadeau de ses œuvres à ses amis et aux amateurs. De la Live de Jully possédait de sa main une *Dibutade dessinant sur un mur l'ombre de son amant,* et Coy-

pel, une copie de la Vierge du Corrége exécutée par lui et qu'il lui avait donnée.

En même temps, son goût pour la peinture lui faisait acheter les belles toiles toutes les fois qu'une bonne occasion se présentait. Dubois de Saint-Gelais, qui a rédigé une description de la collection de tableaux qu'il avait formée[1], et dont il n'avait mis que vingt ans à rassembler les éléments, dit, dans la préface : « Celui des beaux-arts qui « avoit le plus l'afection de monseigneur le duc « d'Orléans, c'étoit la peinture. Un homme habile « fut son guide et lui révéla les mistères de cet « art enchanteur. Après lui avoir fait comprendre « que toute la pénétration et tout le gout ne suf-« fisoient point pour connoître la peinture sans « l'avoir exercée, M. Coypel lui mit le craïon à « la main, lui fit manier le pinceau, et le conduisit « à un degré de connoissance qui a égalé celui des « plus grands maîtres. »

Il avait, en effet, pour professeur de peinture Antoine Coypel, qu'il nomma plus tard son premier peintre. Mariette nous apprend qu'il avait même appris la miniature d'un Génevois nommé Arlaud[2],

[1] *Description des Tableaux du Palais-Royal* (par Dubois de Saint-Gelais), dédié à Mgr le duc d'Orléans, premier prince du sang. Paris, d'Houry, 1727. — In-12.

[2] Jacques-Antoine Arlaud, peintre en miniature, né à Genève, le 18 mai 1668, y est mort le 25 mai 1743. Il avait copié en miniature *la Léda* de Véronèse, qui appartenait au Régent, et cette copie était considérée comme un chef-d'œuvre. Le duc d'Orléans lui avait fait cadeau d'un des *Titien* de sa collection, *le Miracle de Saint-Antoine* de Padoue.

qu'il considérait comme un très-habile homme. Il lui avait également fait cadeau d'un tableau peint par lui. Sa belle collection avait dû, au reste, lui être d'un grand secours, et témoigne d'un goût très-fin et très-exercé. Le Régent avait fait ajouter au Palais-Royal, que lui avait donné Louis XIV, une galerie pour y placer ses tableaux; elle avait été construite par Mansard et décorée avec beaucoup d'art et de goût par son premier architecte Oppenord. Quant à la collection même, elle avait été commencée avec les tableaux qu'il tenait de son père, Monsieur, frère de Louis XIV, qui en faisaient le premier fonds, et le Régent l'avait fort augmentée en achetant toute la collection du prince Livio Odescalchi, neveu d'Innocent XI. Celui-ci tenait lui-même ses plus beaux tableaux de la collection de la reine Christine de Suède, qui les avait apportés à Rome quand elle s'y retira. C'est Crozat, excellent connaisseur, qui, à la mort du dernier possesseur, fut chargé de voir et d'acheter la collection des mains de l'héritier, le duc de Bracciano.

Il y avait donc des peintures superbes dans la galerie du duc d'Orléans, et Dubois de Saint-Gelais nous indique leur provenance dans des notes imprimées dans les marges de son catalogue. Les portraits de la famille d'Angleterre et de Marie de Médicis, par Van Dyck, provenaient de Monsieur; d'autres tableaux du même peintre, de Mazarin; les Rubens, du cardinal de Richelieu; les Raphaël, dont la petite Sainte Famille si connue, appelée

la *Vierge d'Orléans,* du président de Harlay, de M. de Launay, et de la reine de Suède, dans la collection de laquelle il avait trouvé aussi l'*Io*, la *Léda,* la *Danaé* et l'*Éducation de l'Amour,* chefs-d'œuvre du Corrége. Ces derniers tableaux avaient été découverts à Stockholm dans une écurie du palais, où ils servaient de paravent, par Sébastien Bourdon, que la reine de Suède avait attiré à sa cour. Les *Sacrements* du Poussin avaient fait partie de la collection de M. de Chantelou et avaient coûté 120,000 livres; la *Léda* de Véronèse, copiée en miniature, par Arlaud, de celle de M. Bertin, et une *Descente de croix* de Michel-Ange, de celle de M. Amelot; les noms de Nocé, Nancré, Gramont, Seignelay, Noailles, mylord Melford, reviennent souvent parmi les anciens possesseurs des tableaux de cette galerie; enfin, il tenait de son ami le cardinal Dubois (un cadeau sans doute) un *Clair de lune* d'Elzheimer; la *Lucrèce* d'André del Sarte, provenait de M. Dorat, et il avait aussi rapporté quelques toiles de ses voyages, entre autres, d'Espagne, un tableau de Michel-Ange, la *Prière au Jardin des Oliviers.*

On sait l'histoire de cette belle collection. Le duc d'Orléans, fils du Régent, en hérita; mais, trop scrupuleux pour ces antiques nudités, il brûla ou fit mutiler l'*Io* et la *Léda* du Corrége. Le duc d'Orléans donna les lambeaux de cette dernière à Charles Coypel, qui travailla tant bien que mal à en rejoindre les morceaux [1].

[1] Ce tableau fait actuellement partie du musée de Berlin.

En 1792, le petit-fils du Régent, Philippe-Égalité, céda pour la somme de 700,000 livres, à un banquier de Bruxelles nommé Walkers, ses tableaux des écoles italienne et française. Celui-ci les revendit peu de temps après à de la Borde de Méréville, qui, sous la pression des circonstances, les transporta en Angleterre. Là, ils furent vendus un million au duc de Bridgewater, au comte de Carlisle et à lord Gower. Quant aux tableaux des écoles flamande et hollandaise, ils furent acquis, à la même époque, par le fameux collectionneur Slade, qui, après mille péripéties, parvint à les mettre en lieu sûr. Ils se dispersèrent également, peu de temps après, dans les principales collections anglaises.

Mais revenons aux peintures du Régent. Le sujet des *Amours de Daphnis et de Chloé,* cette charmante pastorale antique, plus gracieuse que morale, trop grecque par endroits, et où le sentiment, tout moderne, du reste, de la pudeur, semble inconnu, avait séduit ce roué légèrement blasé. Il en retraça les tableaux dans leur naïveté, avec une certaine inexpérience qui prouve bien que leur conception, et l'exécution tout au moins de la plus grande partie, est bien de lui. C'est qu'on a beaucoup dit, tantôt que ces tableaux n'étaient pas du prince, tantôt qu'il n'en avait pas composé les dessins : d'Argenville dit positivement que « les vingt-cinq tableaux des « *Amours de Daphnis et de Chloé* ont été peints « par le duc d'Orléans sur les dessins d'Antoine « Coypel, son maître, et retouchés par ce dernier. »

Voici un témoignage un peu différent, qui éclaircira, il me semble, la question. C'est celui de Charles-Antoine Coypel, qui, dans un mémoire adressé au Régent au sujet des peintures que son père avait exécutées au Palais-Royal depuis 1703, écrivait en 1722, en parlant de lui : « Antoine Coypel a laissé « un fils de sa profession. S. A. R. a bien voulu luy « conserver la charge de son premier peintre que « possédoit son père. Il a déjà eu le bonheur de « faire huit tableaux pour S. A. R., cinq sur les es- « quisses de ce prince des sujets de *Daphnis et Chloé.* « Ils sont à Bagnolet. Un autre pour la cheminée « de monseigneur le duc de Chartres, *les Amours qui* « *se forgent des traits*...... Le jeune Coypel, qui doit « tout à S. A. R. mest à la teste des grâces qu'il a « receu d'elle les savantes critiques qu'elle a eu la « bonté de luy faire. »

On voit donc que si Coypel le père a quelque part à l'invention des compositions, Coypel le fils y a de son propre aveu collaboré effectivement, sans doute sous la direction de son père, car il était encore fort jeune. Mais nous n'en croyons pas moins que le Régent a surtout cherché lui-même les compositions ; elles sont trop simples et trop naïves, et quelquefois même trop maladroites, pour ne pas être plutôt l'œuvre d'un amateur que d'un artiste de profession. Ces tableaux se voyaient à Bagnolet, dans le séjour d'été du Régent. Ils étaient placés « dans un cabinet pres- « que carré qui suivait l'antichambre des pages et « dans le cabinet de compagnie ». On prétend qu'ils

se trouvaient au moment de la Révolution au château de Meudon.

L'idée vint tout naturellement au duc d'Orléans de faire graver cette agréable série pour une édition de luxe du gracieux poëme de Longus. C'est Coypel, dans la succession duquel on trouve, du reste, les cuivres gravés, qui fut chargé de mener à bien l'entreprise. Il dessina un frontispice, qu'il signa cette fois, et confia à l'habile graveur Benoît Audran le soin de les graver. Chaque estampe porte cette mention : *Philippus invenit et pinxit,* 1714.

Le livre dû à cette collaboration est original et mérite sa réputation. Les compositions, où le paysage prend du reste une grande place, en sont assez naïves, surtout pour un roué comme le duc d'Orléans. Elles rendent assez bien l'embarras de deux jeunes gens élevés aux champs et qui s'ignorent encore, mais elles n'ont rien de voluptueux.

Quant à la fameuse figure des *Petits pieds,* on a douté que le dessin fût du Régent, surtout parce qu'elle ne fut gravée qu'en 1728 par le comte de Caylus. Dans un exemplaire que possédait M. de Pixerécourt et qui avait appartenu au bibliophile Chastre de Cangé, secrétaire du prince, et certainement donné par lui, se trouvaient le dessin original à la plume attribué au Régent et l'eau-forte de la gravure avec cette mention au dos : « S. A. R. ne voulut pas permettre que l'on gravât cette estampe. » Il y avait en outre, dans le même exemplaire, un autre dessin du même sujet avec des changements de

la main du graveur Massé et un feuillet autographe de celle du duc d'Orléans, écrit en 1712, contenant le premier projet des gravures qu'il voulait ajouter à son édition, et qui n'a pas été entièrement exécuté.

Dibutade dessinant sur le mur l'ombre de son amant.

Vente de La Live de Jully (1770). — 110 livres.

Les tableaux peints par le duc d'Orléans et représentant *les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, se trouvaient, au moment de la Révolution, au château de Meudon.

Ils auraient appartenu, dans ce siècle-ci, au MARQUIS D'ALIGRE.

LONGUS. — *Les Amours pastorales de Daphnis et de Chloé* (trad. du grec par J. Amyot), 1718 (impr. à Paris, chez Quillau, en 1717). Pet. in-8o, mar. r. dent., tr. dorée.

Exemplaire contenant des notes de Lancelot, un dessin à la plume attribué au Régent, et un feuillet autographe de sa main. — Cet exemplaire a appartenu à Chastre de Cangé. — Vente Chastre de Billy (1784). — 301 livres. — Vente du comte d'Ourches (1811). — 305 fr. — Vente Pixerécourt. — 262 fr. — Vente Taylor (Londres). — 42 liv. st. Vente du comte Lehon (1854). — 655 fr. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

Les 30 planches (cuivre) de *Daphnis et Chloé* et 28 suites de 26 estampes. — Vente de Charles Coypel (1752). — 520 livres.

OUDRY (JEAN-BAPTISTE)

1686-1755

J.-B. Oudry, né à Paris le 17 mars 1686, était le fils d'un peintre obscur qui faisait en même temps le commerce des tableaux. Il prit les premières leçons de l'art dans la maison paternelle, au milieu du va-et-vient des acheteurs, et y contracta l'excellente habitude de n'être troublé par rien quand il dessinait ou peignait en public. Parti ensuite avec le peintre de Serre pour Marseille, il revint bientôt et eut la bonne fortune d'entrer chez Largillière, auprès duquel son père avait accès, et de recevoir les leçons et les conseils de ce grand peintre. Celui-ci se plut à communiquer à son élève, doué de si heureuses dispositions, ses grands et solides principes, et à lui manifester sa confiance en le chargeant du détail de ses affaires domestiques. « Il le « logeoit, le faisoit manger avec lui, et leurs entre- « tiens étoient autant de sages et utiles leçons, et « quand M. de Largillière avoit quelques têtes inté- « ressantes à peindre, pour lui marquer de plus en « plus son amitié, il le faisoit tenir à côté de lui, et

« l'instruisoit des motifs de ses procédés dont cha-
« que coup de pinceau devenoit la démonstra-
« tion [1]. »

Ses débuts ne furent pas difficiles, bien qu'on ait dit qu'il avait gravé des *jeux de Rébus* pour vivre. Oudry n'était pas très-fier de son œuvre, si l'on en croit M. de Boisjourdain, qui, dans ses mélanges, parle ainsi de cette fantaisie : « L'Alma-
« nach de Rébus, pour 1716, avait été dessiné par
« Oudry, peintre en animaux et poissons. Il est
« devenu fort rare par la suite, et le peintre se re-
« pentit d'avoir travaillé à un pareil ouvrage ; on ne
« sait pourquoi. » Il était déjà connu comme portraitiste et avait même atteint dans ce genre une telle réputation que Pierre le Grand, venu à Paris en 1717, voulut avoir son portrait peint par lui, et qu'au moment du départ de ce prince, il fallut que le jeune peintre se cachât pour ne pas être emmené de force à Saint-Pétersbourg.

Dans ses moments de loisir, Oudry donnait des leçons de dessin et de peinture à la fille d'un miroitier, Mlle Froissié. L'amour se mit de la partie et l'artiste devint l'époux de son élève. Mais au début de cette union l'argent ne foisonnait pas dans le ménage, et les jeunes gens s'aperçurent, après s'être installés convenablement et avoir honorablement traité leurs amis, de l'épuisement de leurs finances. Par bonheur « une dame, qui aimoit éperdûment deux petits

[1] *Éloge* de M. Oudry, par M. Gougenot, lu à l'Académie royale de peinture le 10 janvier 1761.

« serins, le pria de les peindre. M. Oudry la satisfit « avec toute la promptitude possible et fut récom- « pensé au-delà de ses espérances. Avec cette res- « source imprévue, il fit face tout au moins aux dé- « penses des premiers jours. »

Peu après, Oudry fut élu professeur, agréé ensuite à l'Académie (1717), et enfin reçu le 25 février 1719 comme peintre d'histoire, et plus tard logé aux Tuileries. C'est à cette époque qu'il dessine et grave à l'eau-forte cette étourdissante suite pour le *Roman comique* de Scarron, où les gais épisodes des malheurs burlesques de *Ragotin,* les faits et gestes de *la Rapinière,* de *la Rancune* et du *Destin* sont gravés si librement et avec tant d'entrain. La grande planche du « renouvellement du combat où deux servantes reçoivent des claques sur les fesses » est pleine de gaieté et de mouvement. La suite entière se compose de 38 morceaux, mais Oudry n'en a gravé que 23 lui-même ; ce sont ces pièces qui se trouvent au cabinet des Estampes, accompagnées souvent d'une contre-épreuve rehaussée d'encre de Chine, probablement par l'artiste lui-même.

Cependant Oudry ignorait encore la spécialité de son talent et marchait à tâtons vers la célébrité. Un jour, qu'il avait peint un chasseur avec son chien, Largillière lui aurait dit en riant : « Va, tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens. » Oudry, frappé de ce mot, crut y voir une indication précieuse, que justifiaient ses préférences, et il s'appliqua dès lors

à étudier et à reproduire les animaux. C'est vers 1727 qu'il cessa de peindre l'histoire et le portrait pour se livrer exclusivement au genre spécial dans lequel il excella. Il fit paraître alors des *Recueils de dessus de porte,* où il réunit diverses sortes de gibiers, et d'autres cahiers de *Divers animaux de chasse,* dessinés d'après nature et que grava Lebas.

D'autres fois, lui-même grave à l'eau-forte les belles compositions de ses tableaux commandés par des amateurs de l'époque devenus ses amis, le marquis de Beringhen[1], l'intendant des finances Fagon, le comte de Tessin[2], et qui représentent des combats de chiens de chasse et d'animaux sauvages, études d'une vérité si remarquable et qui le mettent au premier rang comme peintre d'animaux. Il était alors fréquemment mandé à Versailles, où le roi réclamait non-seulement des épisodes de ses chasses, mais encore les portraits de plusieurs de ses chiens. Un jour, il voulut en tenir un lui-même, et Oudry avait acquis une si grande habitude de travailler à la cour, qu'il le peignit aussi tranquillement que s'il eût été seul dans son atelier.

[1] Le marquis de Beringhen était premier écuyer du roi; la vente de ses tableaux et objets d'art eut lieu en 1770.

[2] Charles-Gustave, comte de Tessin, diplomate qui eut la plus grande influence sur la politique de son pays au XVIIIe siècle, est né à Stockholm en 1695. Il fut ambassadeur de Suède en France de 1739 à 1742, et s'y lia avec un grand nombre d'artistes et d'amateurs, avec lesquels il continua des relations même après son départ de Paris. C'était un grand connaisseur en tableaux, dessins, livres rares et manuscrits. Il avait réuni de magnifiques collections dans son château d'Akeroë, où il est mort en 1770.

C'est tout en exécutant ces différents travaux et en dirigeant la manufacture de tapis de Beauvais, dont il avait été nommé directeur, et un peu aussi par la nécessité d'y fournir des modèles, qu'il prenait de temps à autre pour sujet de ses dessins une fable de la Fontaine, mais sans idée préconçue de les réunir en volumes[1]. Tous ont été composés de 1729 à 1734[2]. M. de Montenault, homme de lettres, ayant formé le projet d'élever, par une belle édition des *Fables de la Fontaine,* un vrai monument à la mémoire de notre grand fabuliste, avait déterminé le banquier Darcy et un de ses confrères à s'associer avec lui pour le réaliser ; et comme il avait eu connaissance de cette série de dessins, la pensée lui vint de les acquérir et de les utiliser. Laissons-le s'expliquer à ce sujet dans la préface de sa belle édition :

« M. Oudry, peintre du roi, a composé dans le « cours de plusieurs années la suite des dessins qui « accompagnent cette édition. Ils sont le fruit des « études qu'il faisoit de la nature dans la bonne « saison des talents dont il nous fait tous les jours « admirer les productions. Infatigable dans le tra- « vail, toujours occupé de son art, il cherchoit dans

[1] Oudry a peint aussi un certain nombre de tableaux représentant des sujets tirés des fables de la Fontaine et qui furent exposés aux Salons de 1737 et de 1747. Ils ornaient les cabinets du Dauphin et de la Dauphine. Il a peint aussi, entre autres séries de modèles pour les tentures de tapisseries exécutées à Beauvais, quatre sujets tirés des *Comédies* de Molière.

[2] Le frontispice n'a été dessiné par Oudry qu'en 1752.

« ce temps un champ propre à exercer ses idées.
« Mais les bornes d'un tableau et la pratique assez
« lente de la peinture ne suffisoient pas au feu de
« son génie et n'en remplissoient pas assez rapide-
« ment l'activité ; il falloit à ses talents de plus am-
« ples sujets d'exécution. Les *Fables de la Fontaine*
« vinrent satisfaire à cette espèce de besoin. Elles
« fournirent à son imagination de quoi se contenter
« dans ce vaste champ de paysages et d'animaux,
« genre de travail où l'on sçait jusqu'à quel point il
« excelle. C'est alors qu'il étudia ces fables et qu'il
« sçut si bien s'approprier dans ses dessins les idées
« du poëte, que l'on diroit en quelque façon que la
« même Muse s'est servie du crayon de M. Oudry
« pour nous les tracer d'une manière aussi poétique
« qu'ingénieuse et naturelle. Aussi peut-on, à juste
« titre, l'appeler lui-même le la Fontaine de la pein-
« ture, puisque personne n'a mieux sçu faire agir et
« parler les animaux qu'il l'a fait dans ses tableaux,
« et particulièrement dans les dessins que nous an-
« nonçons. Ils étoient ses récréations, il les compo-
« soit pour son propre plaisir et dans ces moments
« de choix et de fantaisie où un artiste saisit vive-
« ment les idées de son sujet et donne un libre essor
« à son génie. »

Cette magnifique série de 276 [1] dessins de format in-quarto, au crayon noir, lavés d'encre de Chine et

[1] Et non 277 comme l'a écrit de Bure dans la note qu'il a mise à la première page de ce recueil de dessins et qui a été reproduite depuis par tous les bibliographes.

rehaussés de touches de gouache, est pleine d'invention et d'originalité. Ce sont bien les dessins qu'un peintre jette sur le papier avec assurance et liberté, au gré de son inspiration et sans souci du graveur futur.

Quoi de mieux composé que le sujet de *la Chatte métamorphosée en femme,* celui du *Lion amoureux,* ou les différentes figures *du Meunier, son fils et l'âne ?* Où trouver un effet plus réussi que dans *Phœbus et Borée* et dans *un Animal dans la lune ?* Citons encore parmi les dessins les plus heureux comme composition : *les Bâtons flottants, l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses, le Léopard, les Poissons et le berger qui joue de la flûte ;* enfin *Daphnis et Alcimadure,* qui auraient parfaitement pu se passer de la collaboration et des retouches de Cochin.

Parmi les dessins d'animaux les plus vrais, les plus *nature,* on doit citer *le Loup et l'Agneau, le Loup plaidant contre le Renard devant le singe, la Lice et sa compagne, Rien de trop,* et la fable intitulée : *Discours à Madame de la Sablière,* pour lequel il a reproduit son joli tableau, maintenant au musée du Louvre, du *Chien en arrêt devant une perdrix.*

On avait remarqué que, dans l'ouvrage, les animaux, principalement les animaux sauvages, étaient médiocrement dessinés, et l'on avait été étonné de cette particularité bizarre dans le livre de leur peintre. Nous pouvons affirmer, pour les avoir examinés avec attention, que, dans ces dessins, les animaux sont au

contraire indiqués avec une sûreté de main parfaite et de cette touche libre et franche que la science seule peut donner, et qui n'exclut pas la justesse. Le célèbre peintre des chasses royales ne pouvait en effet, le crayon en main, désavouer ce que son pinceau avait si brillamment reproduit. C'est Cochin qu'il faut accuser, Cochin si habile et si maître de sa main quand il s'agissait de dessiner la figure humaine, mais probablement fort inexpérimenté quand il a fallu redessiner, pour les graveurs, ces loups et ces agneaux, ces lions, ces chiens et ces chevaux, parfaitement mais sommairement indiqués dans le dessin original.

Cochin en effet, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même au bas du frontispice, a fait « tous les traits « d'après les originaux, conduit et dirigé tout l'ou-« vrage », et même refait, comme nous allons le voir, de nouveaux dessins. Voici, au reste, ce qu'ajoute M. de Montenault sur cette collaboration, très-heureuse, en définitive, sauf la restriction ci-dessus : « De quelque mérite cependant que soient « ces dessins, ils eussent été ignorés du public, « sans le secours de la gravure. Rassemblés dans « un cabinet, ils eussent fait tout au plus les dé-« lices d'un jaloux curieux, sans augmenter la « richesse des lettres ni celle des arts. Cette col-« lection, la plus curieuse et la plus considérable « qui soit connue d'aucun peintre, se fût dissipée « et détruite comme tant d'autres monuments « du même genre... M. Cochin, de l'Académie

« royale de peinture, et garde des dessins du roi,
« a bien voulu prévenir cet accident. Ses talents
« supérieurs pour la gravure et pour le dessin sont
« si connus des amateurs et des curieux que je
« craindrois d'en affaiblir l'éloge en m'arrêtant à
« les faire remarquer. C'est lui qui s'est chargé de
« graver et de faire graver sous ses yeux ces des-
« sins. Pour en venir à bout, il a fallu qu'il en fît
« de nouveaux d'après les originaux de M. Oudry,
« dans lesquels on pût discerner distinctement cette
« précision de contours, à laquelle les peintres ne
« s'assujettissent jamais dans la chaleur de leurs
« compositions, et qui est cependant indispensable
« à la perfection des gravures. Il ne falloit pas moins
« que son secours pour donner à celles-ci le degré
« de perfection qu'elles ont atteint, non-seulement
« par la manière dont les originaux sont rendus,
« mais encore par la correction ajoutée aux figures
« qu'ils contiennent. Cette partie étoit négligée, et
« M. Oudry reconnoît lui-même le nouveau mérite
« qu'elle a acquise en passant par les habiles mains
« de son illustre confrère. »

Malgré la louange forcée et sûrement un peu trop pompeuse de l'éditeur, nous n'y contredirons pas. Ce concours d'artistes et d'hommes de goût a réussi à créer un très-beau livre, consacré maintenant par l'admiration de plus d'un siècle. Disons, pour achever, que l'on y a inséré une série de culs-de-lampe représentant des fleurs, faite avec un soin particulier. C'est le peintre de fleurs Bachelier qui

en fit les dessins, et ils furent gravés sur bois par Lesueur et Papillon, parent lui-même d'Oudry. Enfin, Cochin s'est surtout occupé de retoucher les personnages dans lesquels on retrouve, avec sa fermeté de dessin, ses airs de tête habituels.

Oudry s'était tellement inspiré des fables de la Fontaine, que l'idée lui vint d'en composer lui-même et d'orner de dessins son manuscrit resté jusqu'à ce jour complétement inédit. Les fables sont fort médiocres et n'enrichiraient guère cette littérature spéciale, mais les dessins à la plume, légèrement lavés d'encre de Chine, sont charmants et très-terminés. Ils sont datés de 1745 à 1747. On trouve encore quelques figures signées par Oudry dans le recueil de poëmes sur la chasse : *les Dons des enfants de Latone* (1754).

Oudry ne devait pas jouir du surcroît de réputation que la publication de cette édition, si belle grâce à lui, *des Fables de la Fontaine*, allait lui donner. Frappé d'une attaque d'apoplexie, il voulut partir pour Beauvais, pensant que l'air de la campagne le remettrait. Il mourut trois mois après y être arrivé, le 3 avril 1755.

On a un joli portrait d'Oudry gravé par sa femme.

Livre dans le quel je designé tou se que jé peint, commencé en 1713. — *Segond livre des quisse,* 1716. — In-4° oblong, veau.

Nombreux dessins originaux d'Oudry, au bistre, rehaussés de blanc sur papier gris ; esquisses de portraits pour la plupart. — Chez M. LE BARON JÉRÔME PICHON.

SCARRON. *Le Roman comique.* — Deux dessins in-4°.

Vente Neyman (1776). — 123 livres.

La Fontaine (*Fables* de). — Édit. par de Montenault. — Paris, 1755-59, 4 vol. in-fol. — Les 276 dessins originaux, au crayon noir, rehaussés de blanc, sur papier bleu, reliés en 2 vol. in-fol., mar. vert, dent. tr. d. (Anc. rel.)

Vente de Bure. — 1,800 fr. — M. Adolphe Thibaudeau les a cédés peu de temps avant sa mort à M. Solar. — Vente Solar. — 6,100 fr. — Ces dessins ont été vendus récemment 30,000 fr. — Chez M. Louis RŒDERER, à Reims.

J.-B. Oudry. — *Fables manuscrites*, composées par lui. — In-4°, maroq. vert, fil. tr. dor. (Trautz-Bauzonnet.)

Ce manuscrit contient 30 dessins environ, à la plume, lavés d'encre de Chine, signés, datés de 1745 à 1747. — Chez M. de VILLENEUVE.

PASQUIER (JEAN-JACQUES)

1718-1785

Pasquier, dessinateur et graveur, est Parisien. Nous trouvons mentionné, dans l'acte de naissance d'une de ses filles, que Laurent Cars, graveur du Roi, est son parrain, et dans l'Almanach historique des artistes de 1776 : « M. Pasquier, rue Saint-Jacques, élève de feu M. Cars, grave l'histoire en grand. On doit estimer son estampe des *Grâces* d'après M. Vanloo. » Son œuvre consiste surtout en estampes gravées par lui et d'après ses dessins, comme la jolie pièce représentant *Louis XV tenant le sceau en personne pour la première fois,* le 4 mars 1757, et des pièces allégoriques comme *le Triomphe de la Religion* et celle *A la mémoire du duc d'Orléans* (1752). Il a gravé, en outre, un grand nombre de pièces d'après Gravelot (*Boccace,* 1757), d'après Eisen (*Éloge de la Folie*), et les séries des *Éléments d'orfévrerie,* d'après Pierre Germain (1748).

Dans ses dessins pour les livres, citons les titres et les fleurons d'*Abdeker, ou l'Art de conserver la*

beauté (1748); les plus connus sont ceux qu'il a faits pour la jolie édition de *Manon Lescaut* de 1753, et qu'il a gravés lui-même. Ils sont un peu secs peut-être, mais précis et naïfs, et valent largement les deux compositions de Gravelot qui les accompagnent. Nous avons aussi de lui, en collaboration avec Gravelot, une *Clarisse Harlowe,* dans le même esprit et le même faire; quant aux figures de l'*Académie des Colporteurs,* du comte de Caylus (1758), qu'on lui attribue, elles nous semblent avoir peu de parenté avec son genre de talent. Dans le *Plan topographique et raisonné de Paris,* par les sieurs Pasquier et Denis, graveurs, on trouve de jolies vignettes et des culs-de-lampe, représentant des monuments, des personnages microscopiques très-finement dessinés et gravés; enfin il a résumé dans son *Traité des Principes de dessin appliqués à la pratique,* Paris, 1773, in-4, où se trouvent de nombreuses planches gravées, les résultats d'une expérience dont il avait donné des preuves.

Est-ce le même Pasquier qui aurait été en même temps peintre en miniature, et au sujet duquel on trouve ces réflexions, dans la lettre sur le Salon de 1771, publiée dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont : « En visitant les gravures, je suis « fort aise de trouver sur mon chemin M. Pasquier, « dont le genre se confond aisément avec l'autre. « J'avais oublié de vous rendre compte du portrait « de M. de Voltaire par cet artiste. Celui-ci nous « annonce qu'il a peint son héros à son château, au

« mois d'avril 1771. Il aurait été miraculeux que le « pointillé de la miniature nous eût rendu le feu, le « génie, la causticité d'un visage presque octogé- « naire. Aussi est-il absolument manqué. »

Pasquier est mort à Paris le 10 janvier 1785.

PATER (JEAN-BAPTISTE)

1695-1736

Pater, très-prisé dans son temps, est, après un complet discrédit, redevenu fort à la mode avec toute la pléiade gracieuse du XVIIIe siècle. C'était le fils d'un modeste sculpteur sur bois de Valenciennes, et c'est dans cette ville qu'il est né, le 29 décembre 1695. Son père, qui connaissait la famille de Watteau, originaire de la même ville, envoya son fils, qui manifestait des dispositions pour la peinture, dans l'atelier de cet artiste ; mais l'humeur difficile, le caractère impatient et ombrageux du maître, obligea le jeune Pater à le quitter bientôt. Plus tard, Watteau se repentit d'avoir éloigné Pater ; il le rappela auprès de lui à Nogent-sur-Marne, désirant lui confier des travaux qu'il ne pouvait plus exécuter ; mais il se mourait, et le jeune artiste ne put encore une fois profiter que peu de temps des leçons du « peintre des fêtes galantes ».

L'expert Gersaint a été fort lié avec Pater, et voici le portrait qu'il a tracé de son ami : « Pater « était né avec ce coloris qui est si naturel aux Fla- « mands ; il avait en lui tout ce qu'il fallait pour

« faire un excellent maître ; mais l'intérêt et le désir
« d'amasser lui firent négliger la partie la plus es-
« sentielle, qui est le dessin, et que les peintres
« qui travaillent plus par intérêt que par honneur
« regardent quelquefois comme du temps perdu,
« parce qu'il n'est d'aucun rapport. C'est ce qui fait
« que la plupart de ses tableaux se ressentent de cette
« négligence, que les groupes de ses compositions
« sont mal ordonnés, et qu'ils manquent de ce beau
« naturel, que l'on reconnaît facilement dans ceux
« dont les figures sont faites d'après nature. Pater
« avait trop de faible pour l'argent. Il me témoigna
« plusieurs fois que son unique appréhension était
« de devenir infirme, et de n'avoir pas de quoi vivre
« aisément dans un âge avancé ; cette crainte l'a
« toujours nourri dans une prévoyance mal en-
« tendue, et elle a beaucoup influé sur ses ouvrages.
« Il ne cherchait qu'un prompt débit sans s'embar-
« rasser d'une exacte correction qui lui aurait coûté
« trop de temps. Jamais peintre ne fut plus travail-
« leur. Dès la pointe du jour il entrait dans son ate-
« lier, qu'il ne quittait presque plus ; nul moment
« ne tombait en perte chez lui. Cette occupation con-
« tinuelle et sans relâche lui échauffa si fort le tem-
« pérament, que cela lui occasionna une maladie qui
« l'emporta en peu de temps, à la fleur de son âge,
« sans avoir pu jouir d'une fortune assez honnête
« pour laquelle il avait travaillé toute sa vie [1]. »

[1] Catalogue Quentin de Lorangère, par Gersaint. Paris, 1744.

Cette oraison funèbre nous semble trop peu louangeuse, et nous sommes loin, pour la partie de son œuvre qui nous occupe, de ratifier ce jugement sévère. Pater a peint deux séries de compositions dont les sujets sont tirées du *Roman comique* de Scarron, et des *Contes* de la Fontaine ; elles ont été gravées et rentrent malgré leur format dans la série des illustrations. Ces compositions sont bien composées, pleines de mouvement, de finesse et souvent de grâce. La suite du *Roman comique*, en seize pièces, publiée de 1727 à 1733 chez Surugue, qui en a gravé la plus grande partie, est particulièrement agréable, mais elle est peut-être moins désopilante que celle d'Oudry sur le même sujet. Ces dernières, gravées à l'eau-forte, presque toutes par le maître lui-même, ont tout l'entrain, l'inattendu, la verve inhérente à ce procédé manié par l'auteur du dessin. Celles de Pater sont plus froides, plus calmes, par cela seul qu'elles ont été peintes d'abord et traduites ensuite par le burin d'un graveur ; mais les compositions, si elles sont cherchées, sont aussi très-trouvées, les expressions charmantes et les personnages heureusement groupés. L'*Arrivée des comédiens dans la ville du Mans,* inénarrable déménagement, la *Bataille dans le tripot,* la *Pyramide d'ailes et de cuisses de poulet élevée sur l'assiette du Destin par madame Bouvillon*, cette charmante représentation d'un dîner d'hôtellerie, sont parmi les meilleures, et dans la description des aventures du nain Ragotin et les mésaventures du poëte Roquebrune

Pater ne reste jamais au-dessous de la gaieté et de l'esprit de Scarron ; mais où il a trouvé moyen de placer une pointe de sentiment dans le grotesque, c'est dans la scène où *Madame Bouvillon, pour tenter le Destin, le prie de lui chercher une puce*. La plantureuse comédienne attirant sur son sein le jeune le Destin y rappelle une scène fameuse et bien ancienne ; seulement ici, Joseph, au lieu de se défendre, paraît bien près de céder.

Pater peignit ensuite concurremment avec Lancret des sujets tirés des *Contes de la Fontaine*, et en exécuta comme lui un certain nombre ; c'est de Larmessin qui les fit graver pour en composer une suite d'estampes ; les huit sujets de Pater ont été gravés par Filhœul, en 1736. En voici la liste : *La Matrone d'Éphèse, le Baiser donné, le Baiser rendu, les Aveux indiscrets, le Savetier, le Glouton, la Courtisane amoureuse, le Cocu battu et content.* Les *Contes de la Fontaine* ont pu être illustrés d'une façon plus gracieuse ; ils ne l'ont jamais été plus magistralement. *Le Glouton* et *les Aveux indiscrets* surtout sont des compositions pleines de mouvement et peuplées de charmantes figures. Lancret seul pouvait, avec ses personnages pimpants, revêtus de si jolis costumes, être comparé avec le peintre de Valenciennes, et l'infériorité des autres pièces de cette illustration, les sujets traités par Wleughels, par exemple, n'en font que mieux ressortir l'agrément et l'esprit.

C'est avec la rue Quincampoix pour horizon, rue

laide, étroite et malsaine, que Pater peignait ces compositions si gaies, aux lointains vaporeux ces campagnes fleuries et ces groupes amoureux sous les charmilles. Pater, nous l'avons vu, avait le grand malheur d'être avare, et ne peignait que pour entasser. « Le pauvre homme, a dit Mariette, se « refusoit le nécessaire et ne prenoit de plaisir qu'à « compter son or. »

Il est mort à Paris, âgé de quarante et un ans, le 26 juillet 1736.

PEYRON (JEAN-FRANÇOIS-PIERRE)

1744-1814

Peyron, l'un des principaux instigateurs et apôtres de la réaction qui se produisit dans les arts à la fin du XVIIIe siècle, est né à Aix le 15 décembre 1744. Sa famille le destinait au barreau, mais il préféra la peinture, et eut pour premier maître Arnulphi, son compatriote, et ensuite le peintre Dandré-Bardon, alors à Aix. Il vint ensuite à Paris et entra dans l'atelier de Lagrenée l'aîné; « mais, le goût qui régnait « alors ne s'accordant pas avec ses pensées, il eut le « pressentiment d'une peinture plus mâle et chercha « de nouvelles routes. » Il partit pour l'Italie comme pensionnaire du Roi, en 1773, et, sa pension expirée, comme il avait été fort malade dans les derniers temps de son séjour à Rome, il demanda et obtint une prolongation de séjour, et offrit à M. d'Angiviller, pour le remercier, le dessin d'un de ses tableaux. Vien, en écrivant au surintendant des bâtiments, le lui rappelle ainsi : « Le sieur Peyron, à qui j'ai « témoigné, monsieur, l'envie que avez de voir un « dessein du tableau de Bélisaire qu'il a fait pour

« M. l'abbé de Bernis, m'a dit qu'il avoit prié M. Wa-
« telet, il y a un an, de vous offrir le dessein arresté
« de cette composition qu'il avoit envoyé à l'Acadé-
« mie. Depuis ce temps-là il n'a pas eu réponse à ce
« sujet; il a l'honneur de vous l'offrir de nouveau. »

Peyron s'attachait surtout à étudier les grands maîtres de la peinture historique et les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. De retour à Paris en 1783, il fut agréé à l'Académie [1] et reçu définitivement en 1787. Son tableau de la mort de Socrate, qu'il peignit pour le Roi et qui fut exposé au Salon de 1789, fut pour lui l'occasion d'un triomphe; il en a gravé la composition à l'eau-forte.

Peyron avait été nommé, en 1786, inspecteur de la manufacture des Gobelins, et chercha à y rétablir le

[1] Voici la lettre par laquelle il annonçait à M. d'Angiviller sa réception à l'Académie :

Monsieur,

Je n'ai pas pû hier soir avoir l'honneur de vous faire part d'une nouvelle qui me comble de satisfaction. J'aurois désiré être le premier à vous l'annoncer. Vos bontés et ma reconnoisance m'en prescrivoient l'ordre. La fatigue de cette journée accablante et ma mauvaise santé qui me poursuit toujours m'en ont empêché. J'espère que Socrate se ressentira du calme que je dois naturellement attendre d'une situation moins inquiétante pour ma tranquilité malgré vos bontés à juger mes talents être de nature à ne souffrir aucune difficulté dans cette circonstance, la connoissance des grands maîtres et le témoignage de ma propre conscience à cet égard me rendoient trop timide aux aproches du pas que j'ai heureusement franchi. J'ignore les détails de ma réception, mais je ne crois pas qu'elle ait été absolument unanime. Ma sensibilité en souffriroit beaucoup si je n'étois persuadé que différents intérêts peuvent en être le motif. Je désire, monsieur, que vous puissiez avoir mon tableau, et votre jugement ainsi que celui des personnes qui sçavent penser me flattera davantage et sera encore plus prétieux pour moi que celui dont je jouis des effets.

Je suis avec un profond respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

PEYRON.

Cette lettre fait partie des collections de la Bibliothèque nationale. Fonds français, 2773-2774.

goût des sujets sérieux et classiques. Comme beaucoup d'artistes, il dut, pendant la Révolution, chercher dans les dessins pour la librairie une ressource. C'est à cette circonstance que nous devons les compositions classiques, mais bien froides et bien peu gracieuses, du *Temple de Gnide*, de Montesquieu (1796). Nous avons vu ces dessins à la sépia ; ils sont comme miniaturés et d'un terminé remarquable. Peyron dessina une seconde série sur les mêmes sujets, gravée dans un format plus restreint, mais qui ne les rend pas meilleurs ; les figures d'un *Crébillon,* paru la même année, et les dessins pour la tragédie de *Mithridate,* exécutés pour la grande édition de Racine, publiée par Didot, sous la direction artistique de David, complètent sa part de collaboration à l'illustration des livres.

Il est mort à Paris le 22 janvier 1814.

MONTESQUIEU (*Œuvres* de). — Paris, Plassan, 1796. — 5 vol. in-4°, fig.

Les dessins de Peyron, joints à ceux de Moreau, Chaudet et J. Vernet. — Vente faite en 1824. — 310 fr.

6 dessins in-4°, pour *le Temple de Gnide,* à la plume et à la sépia, signés. — Chez M. LE DOCTEUR CUSCO.

CRÉBILLON (*Œuvres* de). — Paris, Didot, 1796. — 2 vol. in-8°, fig.

Un exemplaire en grand papier, mar. r., contenant les dessins originaux. — Vente du comte de la Bédoyère (1837). — 136 fr. — Vente de Soleinne. — 160 fr.

SALLUSTE...

2 dessins in-fol. — Vente Renouard. — 15 fr.

RACINE (*Œuvres* de Jean). — Paris, Pierre Didot, 1801. — 3 vol. in-fol.

Un exemplaire imprimé sur vélin auquel étaient joints les 57 dessins originaux, dont ceux de *Mithridate,* par Peyron. — Vente Firmin-Didot (1810). — Retirés de la vente et dispersés depuis.

PICART (BERNARD)

1673-1733

Bernard Picart est le fils d'Étienne Picart, graveur, surnommé le Romain parce qu'il séjourna longtemps en Italie, et aussi pour le distinguer d'une foule de Picart qui s'occupaient également de gravure quand il revint à Paris. Il jouissait d'une grande réputation, gravant de grands portraits dans la manière de Nanteuil, et on lui doit le dessin et la gravure du frontispice de l'édition originale des *Maximes* de la Rochefoucauld. On lui a reproché de laisser trop dominer l'eau-forte dans quelques-unes de ses estampes, ce qui les rend d'un aspect un peu dur. Néanmoins ses ouvrages sont encore recherchés des amateurs à cause de la « fermeté de son outil ».

Son fils Bernard, né à Paris le 11 juin 1673, profita des leçons et des exemples de son père, et ne tarda pas à se faire une brillante réputation comme dessinateur et comme graveur, grâce à une grande facilité d'invention et à une remarquable habileté de main. Élève de Sébastien Leclerc, il commença

par graver de grandes planches d'après les maîtres, comme son père, et donna de nombreux dessins pour la librairie dont il faisait également la gravure. On a de lui, de cette époque, une suite de *Portraits de princes et de princesses français* (1702), des *Costumes français et étrangers* (1706), des figures pour un *Virgile,* pour *les Métamorphoses* d'Ovide (1708), avant-goût de sa grande illustration sur les mêmes sujets, et celles de la traduction de l'*Iliade* d'Homère par Mme Dacier (1710). Il dessinait aussi dans sa jeunesse, dit Mariette, et parce qu'il était dans le besoin, des sujets plus que légers pour le miniaturiste Klingstet, qui, du reste, les payait fort mal, et gardait tout le profit pour lui.

C'était dans les dernières années du règne de Louis XIV. A cette époque, les guerres que soutenait la France l'avaient appauvrie et les arts y languissaient. Bernard Picart prit le parti de quitter son pays et d'aller s'établir en Hollande, où on lui faisait espérer des travaux lucratifs. Il décida même son père, extrêmement âgé déjà, à l'y suivre, et c'est, en effet, à Amsterdam que ce dernier est mort, en 1721, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Bernard Picart s'établit à Amsterdam dessinateur-graveur, et même marchand d'estampes, et les libraires de cette ville s'empressèrent de lui proposer de grands travaux. L'imprimerie hollandaise avait eu pendant tout le siècle précédent une grande activité et ses produits un immense succès, dû à leur beauté autant qu'à leur correction; ce succès continuait, et

les éditions nouvelles se succédaient rapidement. Bernard Picart, doué d'une facilité et d'une activité prodigieuses, arrivait à point pour dessiner et graver les figures dont devaient être alors forcément dotés les grands ouvrages que préparaient les éditeurs hollandais. Il commence alors cette énorme production, tant de dessins que de gravures, pour lesquels toutefois il s'est fait aider, œuvre considérable, qui a beaucoup ajouté à son renom, mais à la valeur artistique de laquelle la hâte a fait tort. Citons les *Portraits des principaux personnages qui ont assisté au concile de Constance* (1712); des figures pour cette belle édition in-folio de *Boileau,* parue chez Mortier en 1718, et dont les exemplaires, en grand papier, étaient, au siècle dernier, si recherchés et si chers. *Les figures de la Bible,* importante entreprise traitée de grand style, dont les dessins, largement dessinés à la plume et lavés à l'encre de Chine, ont été composés de 1714 à 1719, et dont l'édition parut à Amsterdam en 1720, chez Bernard Picart, marchand d'estampes, à l'Étoile.

Surugue, Folkéma et d'autres y sont ses collaborateurs pour les gravures. Les culs-de-lampe historiés, qu'il met là comme dans tous ses livres, sont aussi d'une belle tournure et de beaucoup d'invention dans ce style de transition, qui sent encore son grand siècle, excellent modèle pour les Choffard et les Marillier, et qui se modifiera si gracieusement sous leur crayon ou leur pointe.

Puis ce sont des frontispices pour la *Satyre Mé-*

nippée, pour le *Cymbalum mundi,* pour les *Œuvres de Saint-Évremond,* de *Fontenelle,* de *Jean-Baptiste Rousseau,* pour les *Grands Chemins de l'Empire romain;* les figures au trait du joli *Térence* de Mme Dacier (Rotterdam, 1717), celle du *Robinson Crusoé* (1721); les figures et frontispices d'ouvrages sur les sciences, la peinture, l'architecture, l'histoire et la géographie, enfin un nombre incommensurable de vignettes, de culs-de-lampe et de lettres ornées pour toutes les publications sorties à l'époque des presses d'Amsterdam et de la Haye. En 1713, 1714 et 1715, « il fit trois desseins allégoriques extrême- « ment finis et dessinez à l'encre de Chine sur du « vêlin pour servir de titre à trois manuscrits in- « folio que Don Louis d'Acuna, ambassadeur de « Portugal auprès des États généraux, avoit com- « posez touchant la dernière guerre et la paix con- « clue à Utrecht[1]. » Ces pièces étaient destinées à la bibliothèque du Roi de Portugal, mais plus tard Louis d'Acuna changea d'avis, fit encadrer ces dessins et les plaça dans sa campagne de Monplaisir, près de Ryswick, et ensuite dans son hôtel, à la Haye.

Mais le grand ouvrage auquel Bernard Picart travailla tant d'années, et qui ne fut tout à fait achevé que longtemps après sa mort, c'est cette grande compilation de Bruzen de la Martinière et de l'éditeur Frédéric Bernard, à laquelle les figures de Picart assu-

[1] *Éloge historique* de Bernard Picart.

rèrent le succès, *les Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde,* 1723-1743. Le dessinateur a fait preuve dans ces représentations des cérémonies, non-seulement de la religion catholique, dont les rites sont le plus souvent, il faut le dire, défigurés et tournés en ridicule, et de la religion protestante, grecque, juive et mahométane, mais encore des superstitions des Incas, des Indiens et des sauvages de l'Océanie, il a fait preuve, dis-je, d'une fertilité d'invention et d'imagination vraiment étonnante, jointe à une érudition peu commune.

Mentionnons encore un *Recueil de Lions* dessinés d'après nature et gravés à l'eau-forte (1729), *les Métamorphoses* d'Ovide (1732), autre grande publication à laquelle il ne fait que collaborer, les figures du *Temple des muses* (1733) et les *Aventures de Télémaque* (1734), l'*Histoire des Incas* (1737), ouvrages parus chez les grands éditeurs d'Amsterdam, Wetstein et Zacharie Chatelain. Dans cette belle édition du chef-d'œuvre de Fénelon, Bernard Picart signe encore le beau frontispice et quelques-unes des figures, mais la mort vient raidir à jamais cette main si habile, et ce sont ses collaborateurs habituels, Du Bourg et de Brie, assez pâles reflets du maître, qui signent toutes les autres.

Il parut pourtant encore, après la mort de Bernard Picart, arrivée en 1733, un certain nombre d'ouvrages avec la recommandation de sa signature, soit qu'il en eût laissé les dessins, soit dans un but de spéculation, comme *l'Alcoran des cordeliers* (1734), et le

beau *Rabelais,* avec les notes de Le Duchat, dont les grandes figures sont de son élève Du Bourg, et que Frédéric Bernard, son ancien éditeur des *Cérémonies religieuses,* ne fit paraître qu'en 1741. Les compositions qui ornent ce livre prennent surtout toute leur valeur dans les rares exemplaires en grand papier, dont la rencontre, a dit un bibliophile célèbre, est une bonne fortune bibliographique aussi désirée qu'elle est peu commune.

Bernard Picart a aussi dessiné et gravé quelques beaux portraits, ceux de *Saurin,* de *Catinat,* de *Roger de Piles,* critique d'art et le parrain de son fils, ceux de *Pierre* et de *Thomas Corneille,* celui du *Régent Philippe d'Orléans.* Souvent aussi il suspend, dans un médaillon entouré des ornements d'un frontispice, le portrait de l'auteur, comme dans le Boileau, le Fontenelle, le Rabelais.

Bernard Picart a gagné beaucoup d'argent en Hollande. La grande consommation que faisaient de ses dessins les éditeurs, son activité et sa facilité d'invention l'expliquent facilement; mais peut-être en a-t-il abusé au profit d'une production hâtive et par conséquent médiocre. Dans ces compositions, qu'il exécutait, du reste, avec un soin et un fini particuliers, on a dit qu'il avait cherché à imiter le faire d'Antoine Coypel; il est certain qu'il n'est pas moins abondant que lui; il a pu lui prendre aussi son afféterie et ses grâces maniérées, mais sa richesse d'imagination, il ne l'empruntait à personne. On a dit aussi que notre artiste n'avait adopté cette ma-

nière froide et léchée que pour satisfaire au goût du public; nous croirions plutôt qu'il était dans sa nature de travailler ainsi et de modeler et terminer avec grand soin ses lavis d'encre de Chine. Il excellait à reproduire les estampes anciennes, surtout celles de Rembrandt, à ce point que des amateurs peu exercés pouvaient y être trompés. On n'a publié qu'après sa mort un volume de ses reproductions, qu'il avait appelées ses *Impostures innocentes*.

Van der Schley a gravé un beau portrait d'après lui, au centre d'une allégorie, qu'il explique ainsi : « L'Histoire, tristement accoudée sur une table, au-« près de sa plume qu'elle a comme abandonnée, « paraît inconsolable de ce que les plus beaux de « ses monuments ne seront plus consacrés au tem-« ple de mémoire par cet illustre dessinateur. Le « génie du dessin, pénétré de douleur, déplore « amèrement sa perte; celui de la gravure tâche de « le consoler en lui faisant voir la couronne de « l'Immortalité que les beaux ouvrages de ce grand « maître lui ont si légitimement acquise. »

Types de mendiants.

6 dessins in-12, à la plume et à l'encre de Chine. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Costumes de seigneurs, dames et comédiens, etc...

32 dessins à la plume et à l'encre de Chine. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Figures de la Bible. — Amsterdam, chez Bernard Picart, 1720. — In-fol.

Le dessin de Jésus-Christ renvoyé à Pilate, in-fol., à la plume, lavé d'encre de Chine, signé et daté 1717. — Chez M. PORTALIS.

La Déesse Minerve préside un atelier de femmes occupées à fabriquer des étoffes, avec les figures allégoriques d'Amsterdam, et de Mercure, dieu du commerce.

Le dessin, à la plume, lavé d'encre de Chine. — Chez M. PORTALIS.

Les Métamorphoses d'Ovide. — Amsterdam, Wetstein, 1732. — 2 vol. in-fol., fig.

Le dessin du frontispice, in-fol. A la mine de plomb. — Vente Neyman (1776). — 240 liv.

RABELAIS (*Œuvres* de maître François), avec rem. de Le Duchat. — Amsterdam, J.-F. Bernard, 1741. — 3 vol. in-4°.

3 dessins de Du Bourg, sous la direction de B. Picart, à la sépia.— Vente E. Martin. — 360 fr. — Chez M. LE COMTE DE NAUROY. — 2 autres dessins pour le même livre. — Chez M. LE BARON FERNAND DE MARESCOT.

OVIDE (*les Métamorphoses* d'). — *Danaé recevant Jupiter. — Jupiter enlevant Europe.— Jupiter-en satyre surprenant Antiope.*

Dessins à la plume, lavés d'encre de Chine. — Plus 25 autres dessins pour la Bible et divers ouvrages. — Catalogue Paignon-Dijonval.

Quelques dessins de Bernard Picart. — Chez MM. MORGAND et FATOUT, libraires.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE)

1704-1789

Pierre a été le grand arbitre de l'art pendant la période qui va de la mort de Mme de Pompadour à la Révolution. Premier peintre du Roi, successeur dans cette même place de Vanloo et de Boucher, directeur de l'Académie, c'était un personnage important, et pourtant quel souvenir durable a-t-il laissé dans les arts? Il en est souvent ainsi des situations artistiques officielles : beaucoup de bruit, mais peu de travaux dignes de passer à la postérité ; un grand retentissement pendant l'existence de ces artistes, l'oubli au lendemain de la tombe.

Pierre a surtout été un peintre de sujets religieux. En ce qui nous occupe, les œuvres qu'il a laissées proviennent presque uniquement de ses relations avec Watelet, qui lui demanda des dessins pour divers ouvrages. Pierre est né en 1704, d'une famille de la bourgeoisie parisienne qui avait fait fortune dans la joaillerie. Doué dès son enfance d'une grande facilité pour les arts, réunissant les agréments de la figure et de l'esprit aux avantages de la fortune, ses

débuts n'eurent rien de pénible. Ses dispositions pour la peinture furent encouragées, et il entra chez Natoire en qualité d'élève. Il obtint en 1734 le grand prix de peinture, et partit pour l'Italie, où de Troy dirigeait alors l'Académie de France; et l'influence de ces deux maîtres maniérés se fit toujours sentir dans ses œuvres. C'est pendant son séjour à Rome qu'il improvisa la charmante eau-forte de la *Mascarade chinoise*, représentée par les artistes, pendant les réjouissances du carnaval de 1735.

De retour à Paris, il a souvent envoyé des tableaux aux expositions de l'Académie, mais souvent aussi ses œuvres ont été vivement critiquées. Diderot était un des plus acharnés. Tantôt il lui reproche son *Christ,* qui, « avec sa tête livide et pourrie, est un noyé qui a séjourné quinze jours au moins dans les filets de Saint-Cloud; » tantôt il l'interpelle ainsi[1] : « Monsieur Pierre, premier peintre de mon-
« seigneur le duc d'Orléans et professeur de l'Aca-
« démie de peinture, vous ne savez plus ce que vous
« faites, et vous avez bien plus tort qu'un autre.
« Vous êtes riche ; vous pouvez, sans vous gêner,
« vous procurer de beaux modèles et faire tant
« d'études qu'il vous plaira. Vous n'attendez pas
« l'argent d'un tableau pour payer votre loyer. Vous
« avez tout le temps de choisir votre sujet, de vous
« en pénétrer, de l'ordonner, de l'exécuter. Vous
« avez été mieux élevé que la plupart de vos con-

[1] Diderot. Salon de 1763.

« frères ; vous connaissez les bons auteurs fran-
« çais; vous entendez les poëtes latins, que ne les
« lisez-vous donc? Ils ne vous donneront pas le
« génie, parce qu'on l'apporte en naissant, mais ils
« vous remueront, ils éleveront votre esprit, ils dé-
« gourdiront un peu votre imagination.... » Et le critique peu mesuré termine en disant qu'après avoir exposé quelques bons morceaux à son retour d'Italie, il a toujours été en dégénérant; que sa morgue s'est accrue à mesure que son talent s'est perdu, et que c'est aujourd'hui le plus vain et le plus plat des artistes.

L'œuvre la plus considérable de Pierre, avec ses peintures décoratives pour le duc d'Orléans, est le plafond de la chapelle de la Vierge, à l'église Saint-Roch, dont le curé lui confia l'exécution. Ce travail fit grand bruit. Mme de Pompadour, et tout Paris après elle, vinrent le voir. L'œuvre fut très-admirée, et ce succès lui valut la place de premier peintre du Roi, qui devint vacante vers cette époque par la mort de Boucher. Son premier acte fut la suppression de l'Académie de Saint-Luc, sorte de cénacle rival de l'Académie royale, et où trouvaient asile trop de médiocrités. Il fut aussi nommé sur-inspecteur des Gobelins, et fit, dans ces diverses situations, prévaloir ses impérieuses volontés et son caractère dominateur, qui l'avaient fait plus craindre qu'aimer.

Une fois parvenu aux honneurs, Pierre trouva comme au-dessous de sa situation de peindre; aussi se fit-il beaucoup d'ennemis et de jaloux. Pidansat

de Mairobert rapportait que les artistes n'étaient pas contents du directeur de l'Académie, auquel ils reprochaient beaucoup de morgue et d'importance. « Il se croit obligé, disent-ils, de donner des au- « diences, d'aller à la cour, de ne pas manquer le « lever du roi. Cependant, la principale affaire d'un « peintre est de composer des tableaux. Vanloo tra- « vaillait les dimanches comme les autres jours, sans « que Sa Majesté s'en aperçût, et son lever ne s'en « faisait pas moins bien. »

Joseph Vernet dit aussi de lui, dans une lettre adressée à Desfriches, au sujet de tableaux anciens qu'il aurait dû acheter pour le Musée royal : « Mais on a affaire à une bûche pétrifiée, autrement dit M. Pierre, qui ne sent et ne distingue rien. »

Comme dessinateur de vignettes, Pierre a fait des dessins pour un *Salluste* (1742) ; les dessins d'une série de beaux vases de formes chantournées et dédiés à Mme Geoffrin, qui ont été gravés par son ami Watelet (*Raccolta di vasi,* 1752) ; ceux des deux éditions in-4° et in-12 du poëme de l'*Art de peindre,* de ce dernier ; le dessin du frontispice du *Corneille*, commenté et édité par Voltaire ; enfin une série de figures pour le roman allégorique de *Sylvie*, du même Watelet, où les personnages ont des noms supposés dont la clef nous est inconnue et le voile assez difficile à soulever. Nous sommes édifiés, en revanche, sur les jolies figures dont l'auteur a pris soin de le faire orner, par le catalogue de l'*Œuvre* de Cochin : « Sylvie, roman de M. Watelet,

« in-8, Prault, 1743. Quatre vignettes de jeux d'en-
« fants, dessinées par Pierre, gravées par Cochin
« fils; neuf estampes de grandeur in-8 pour le même
« ouvrage, dessinées par M. Pierre, dont huit gra-
« vées à l'eau-forte par le même peintre, auxquelles
« M. Cochin fils a donné quelques touches en diffé-
« rens endroits sur le vernis, avant que de les faire
« mordre, et a fait ensuite quelques reprises au bu-
« rin dans les endroits manqués à l'eau-forte. La
« neuvième estampe, dont le sujet est *la Timidité*
« *d'Aminte*, est gravée entièrement par Cochin
« fils. »

Ajoutons que Pierre a gravé aussi à l'eau-forte une série de *Figures du bas peuple à Rome* (1756), de gracieux frontispices d'ouvrages sur la peinture, et, d'après Subleyras, quatre estampes de sujets tirés des *Contes de la Fontaine : Frère Luce*, *les Oies de frère Philippe*, *le Faucon* et *la Courtisane amoureuse*. Pierre faisait de fréquents séjours au Moulin-Joli, la propriété de Watelet, et l'on retrouve des eaux-fortes exécutées par eux deux *in villa moletrinæ*. Il est mort, comme son ami Watelet, en 1789 (le 15 mai).

Douze croquis de *groupes d'enfants* (pour *l'Art de peindre?*), pour vignettes et culs-de-lampe, au crayon ou à la plume, lavés d'encre. (Catalogue Paignon-Dijonval.)

POMPADOUR

(JEANNE-ANTOINETTE POISSON, MARQUISE DE)

1720-1764

Par son goût pour les arts et sa sollicitude pour tout ce qui y touchait, Mme de Pompadour a exercé sur eux et sur les artistes dont elle s'était instituée la protectrice et l'amie, une telle influence, qu'il nous serait impossible de la passer sous silence et de ne pas lui consacrer quelques lignes, quand bien même elle ne se serait pas elle-même occupée de dessin. Mais, au contraire, non contente d'encourager l'art, elle s'y est adonnée ; la gravure à l'eau-forte surtout l'a passionnée. Sa *Suite d'estampes* réunie en un volume, et sa pièce gravée pour la tragédie de *Rodogune,* justifieraient, s'il en était besoin, la place que nous accordons ici à cette intéressante physionomie.

Poisson, fournisseur des vivres de l'armée, compromis par des malversations, plus tard écuyer attaché aux écuries du Régent, était des environs de Langres. Il avait épousé la fille du boucher des Invalides, personne d'une grande beauté, mais d'une conduite peu régulière; et c'est de ce mariage que

serait née, en 1720, Jeanne-Antoinette. Beaucoup de ses contemporains la disaient pourtant fille du fermier général Paris de Montmartel, et d'autres de Le Normant de Tournehem, dont les relations avec Mme Poisson n'étaient un secret pour personne. Pourtant nous devons constater que, dans les lettres adressées par elle à Poisson, elle le traite réellement comme son vrai père, le met au courant de tout ce qui peut l'intéresser, et ne se départ pas d'un ton d'affection très-réel. Le Normant de Tournehem, il est vrai, s'intéressa toujours aussi *comme un père* à la jeune fille, lui fit donner une éducation distinguée, lui inspira de bonne heure le goût des arts, et, finalement, la maria à un de ses neveux, Le Normant d'Étiolles.

Elle était alors dans tout l'éclat de ses vingt ans. Depuis longtemps déjà sa mère avait l'idée, à ce que rapporte Voltaire, à qui elle en avait fait la confidence, de faire de sa fille la maîtresse de son jeune souverain et disait volontiers, du reste, que sa fille était un *morceau de roi*. Elle leur ménagea elle-même les premières entrevues[1]; mais ne nous occupons ni de ses amours, ni de son influence et de son rôle politique; bornons-nous à raconter l'artiste.

[1] Soulavie, dans ses *Mémoires historiques sur la cour de France,* raconte que Mme de Pompadour se trouvait souvent en grande toilette, sur le passage du roi, qui chassait dans la forêt de Sénart, proche du château d'Étiolles, qu'elle habitait. Le roi la remarqua, et un jour, sous prétexte de chercher un abri de l'orage, il vint au château, apportant à M. d'Étiolles un magnifique bois de cerf, que celui-ci, très-flatté, s'empressa de mettre dans son salon.

Avec son goût très-vif pour les arts, Mme de Pompadour revendiqua bientôt la direction du mouvement artistique; elle avait fait appeler à la surintendance des bâtiments l'oncle de son mari, Le Normant de Tournehem, qui lui était, on l'a vu, tout dévoué, et par ses mains elle régentait à sa guise, mais d'une manière fort intelligente du reste, les meilleurs artistes de son époque. Elle protégeait Vien et Bouchardon, prenait des leçons de Boucher, et lui demandait, outre de nombreux tableaux destinés à ses résidences, des compositions dessinées qu'elle gravait ensuite.

Pour continuer à garder cette influence sur les beaux-arts et à les faire fleurir, elle avait imaginé d'obtenir du roi pour son jeune frère, qu'elle aimait tendrement, la survivance du poste de directeur des bâtiments et de surintendant des menus-plaisirs. Abel Poisson, adolescent aussi beau, a dit Mme du Hausset, que sa sœur était belle, avait alors vingt ans. Son nom roturier fut immédiatement changé en celui, mieux sonnant, de Vandières, et, comme un futur directeur des beaux-arts devait au moins en connaître et en apprécier les chefs-d'œuvre, elle l'envoya en Italie pour lui ouvrir les yeux, bien accompagné, de Soufflot, qui devait lui faire apprécier l'architecture, de Cochin, qui resta toute sa vie son ami, dont le lot était la peinture, et de l'abbé Leblanc, pour l'antiquité.

Il faut lire dans les lettres nombreuses, encore inédites, qu'elle écrivait pendant son voyage, de 1749

à 1752, à son *frérot,* comme elle l'appelait, les conseils qu'elle lui donne sur la conduite qu'il doit tenir dans le monde, et en particulier avec les princes, sur la discrétion qu'il doit observer, sur l'amabilité qu'il doit avoir envers tout le monde. Elle lui annonce que M. de Tournehem accordera les étrennes qu'il demande pour son petit Cochin ; et puis ce sont des réflexions sur le théâtre que le duc de Savoie veut construire à Turin, sur les portraits que Liotard, Boucher et Vanloo font d'elle. Elle n'oublie pas que Cochin lui a promis des dessins et les lui réclame ; elle s'informe du prix des tableaux de Joseph Vernet et charge, un peu plus tard, son frère d'en commander deux pour l'antichambre de l'appartement du roi à Bellevue ; et, brochant sur le tout, les cancans de la cour, mais surtout les cancans artistiques, les lubies du pastelliste Latour, la caricature de Vandières, que le roi a trouvée *effroyable,* la vente de son château de Bellevue au roi, les portraits de mesdames Sophie, Louise et Victoire, enfin une constante préoccupation de tout ce qui intéresse les arts.

Pendant ce temps, elle dessinait et surtout gravait à l'eau-forte d'après les modèles que lui fournissait Boucher. Trois pièces, groupes d'enfants qui boivent et font des bulles de savon, sont ainsi gravées par elle, d'après les dessins de son maître (*Pompadour sculpsit,* 1751). L'année suivante elle grave encore d'après lui une *Vénus entourée d'Amours,* des *Satyres lutinant des Nymphes* et *l'Aurore faisant fuir la Nuit.* Ces pièces sont exécutées avec goût et habi-

leté, et sans doute Cochin, de retour d'Italie, et qui était son professeur de gravure, a dû les retoucher.

C'était après la bataille de Fontenoy ; M[me] de Pompadour inventa, pour divertir et intéresser le roi, de faire graver sur pierres fines des compositions représentant les principaux événements de son règne. L'exécution des dessins fut confiée au peintre Vien et à Bouchardon, qui passait pour le premier dessinateur de l'époque, et c'est à lui qu'il faudrait attribuer le dessin de la pierre gravée qui représente Louis XV dans un médaillon entouré de lauriers. *Le Triomphe de Fontenoy* fut dessiné par les deux artistes, mais c'est le dessin de Vien qui fut choisi pour servir de modèle à l'intaille ; puis vinrent *la Victoire de Lawfeld, le Vœu de la France pour le rétablissement du Dauphin,* gravés également d'après les dessins de cet artiste qui l'a représentée elle-même sous les traits de *Minerve protégeant la gravure,* etc...

C'est l'habile graveur en pierres fines Guay, qui a aussi dessiné quelques-unes de ces compositions, et en particulier *Louis XV en Apollon couronnant le génie de la peinture*[1], qui les intaillait avec une incomparable finesse.

[1] A propos de cette estampe où Louis XV est représenté tout nu et fort ressemblant, Soulavie a écrit dans ses *Mémoires historiques :* « Cette indécence a fait demander quel garde du corps du roi et quel page lui avaient servi de modèle. On a répondu que c'étaient MM. de ***. Aussi des vers ont couru relativement à ces anecdotes secrètes. Ils ont prouvé au moins que M[me] de Pompadour n'avait aucune notion des convenances. »

Jacques Guay, le protégé de Mme de Pompadour, et qui gravait pour elle cette série historique de pierres fines, était né à Marseille en 1715. Il fit l'apprentissage de la joaillerie dans sa ville natale, et, venu ensuite à Paris pour se perfectionner dans le dessin et la gravure, entra dans l'atelier de Boucher et sut, tout en s'appropriant certaines qualités du maître, acquérir une correction précieuse pour l'exécution de ses charmants ouvrages. C'est en étudiant chez Crozat les quatorze cents pierres fines gravées antiques réunies par cet amateur, que sa vocation se décida. Il revint d'un voyage en Italie précédé par une grande réputation, et c'est alors qu'il fut choisi par la favorite, qui, maniant agréablement déjà le pinceau, le crayon, le burin et la pointe, voulait encore s'adonner à la gravure en pierres fines. La marquise prit Guay pour maître, installa son touret dans ses propres appartements, et lui commanda ces séries d'intailles qu'elle traduisait ensuite à l'eau-forte soit d'après les empreintes, soit d'après les dessins originaux, d'une main délicate et d'une fine pointe. Elle réunit plus tard ces pièces en un recueil sous le titre de *Suite d'estampes gravées à l'eau-forte par la marquise de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay*, et elle en distribua les exemplaires à ses amis.

Nous avons vu que Vien avait dessiné plusieurs des sujets de cette curieuse série ; les portraits de la maréchale de Mirepoix, de la comtesse de Brionne, de Platon, de Marc-Aurèle et de Henri IV sont de

Guay, mais c'est Boucher qui en a fourni le plus grand nombre, surtout les sujets gracieux, tels que *la Léda, le Génie de la musique, le Génie militaire,* dont la pierre fut donnée à M. d'Argenson; *l'Alliance de l'Autriche et de la France,* représentée par Mme de Pompadour, composition exécutée pour complaire à Marie-Thérèse; *l'Amour et l'âme, l'Amitié*, et *l'Amitié réunie à l'amour* dans plusieurs agencements différents. *La Naissance de monseigneur le Dauphin*, son portrait, le cachet du roi, cadeau de la favorite, les portraits du Dauphin et de la Dauphine, cette dernière flattée de ce qu'elle lui avait embelli les traits, et qui daignait depuis lors se départir de son ton élevé et de sa hauteur quand elles se rencontraient; d'autres encore sont également de la main de Boucher. La reproduction en fac-simile de ses dessins qui en a été faite, nous les montre très-finement dessinés à la sanguine.

Le recueil, composé à l'origine de 52 planches, était fort rare, et les exemplaires conservés en portefeuille par la maréchale d'Estrées, seulement envoyés aux amis de la favorite. Toutefois le marquis de Marigny en avait conservé un certain nombre d'exemplaires d'anciens tirages, comme le témoigne cette lettre qu'il écrivait au baron de Joursanvault à Beaune, grand amateur de dessins, d'estampes et aussi de pièces historiques :

« A Paris, ce 4 février 1777. Vous n'aurez, Mon-
« sieur, certainement point perdu pour attendre. Je
« suis enfin débarrassé de la fièvre, et mon premier

« soin en entrant dans mon cabinet a été de m'oc-
« cuper de ma promesse.

« L'œuvre de Mme de Pompadour, tel qu'elle l'a « donné et tel que je l'ai donné aussi à plusieurs « personnes, n'est composé que de 52 planches; « mais, comme elle en a fait plusieurs depuis, j'ai « l'honneur de vous envoier un recueil qui en con- « tient 63, c'est le seul qui soit ainsy completté ; il « y a, en outre, 3 estampes qu'elle a gravées d'après « Boucher et 3 autres gravées d'après des tableaux « en yvoire. J'ai cru vous faire plaisir d'y joindre « les titres qui avoient été écrits à la main pour les « 52 estampes qui composent le recueil tel qu'il a « été donné. Je vais faire encaisser ces deux re- « cueils, et je les envoirai aux carrosses de Bourgo- « gne, ainsy que vous me l'indiquez. Je serai fort « aise d'apprendre qu'ils vous sont arrivés en bon « état... J'ai l'honneur... etc. Le Mis de Marigny[1]. »

Marigny avait été le légataire universel et l'unique héritier de sa sœur, qui n'avait distrait de ses collections que celle de ses pierres gravées qu'elle avait léguées au roi ; il possédait encore les cuivres gravés par la marquise, et, à la vente qui eut lieu après son décès (1782), Basan se rendit acquéreur pour 531 livres de ces planches et de 18 autres gravées postérieurement, et fit paraître sous le même titre, chez le libraire Prault, en 1782, une nouvelle édition

[1] Cette lettre appartient à M. Eugène Piot, qui nous l'a gracieusement communiquée.

plus complète par conséquent que la première. C'est celle que l'on rencontre d'ordinaire ; et, comme le tirage en avait été primitivement assez restreint, les épreuves s'y trouvent encore fort bonnes [1].

On sait que Mme de Pompadour passe pour avoir imprimé de sa main la tragédie de *Rodogune,* de Pierre Corneille. Le marquis de Marigny avait ajouté à un exemplaire [2] de cette pièce la note suivante, écrite de sa main : « En 1760, ma sœur eut la « curiosité de voir imprimer. Le Roi fit venir un « petit détachement de l'Imprimerie royale, et l'on « imprima dans sa chambre et sous ses yeux la pré- « sente tragédie de Rodogune. Il a été tiré très-peu « d'exemplaires. Comme l'appartement de ma sœur « était situé au nord, on a mis pour lieu d'impres- « sion *au Nord.* »

Si la favorite n'a pas fait gémir les presses elle-même, comme le prouve cette note de son frère, elle a du moins contribué à l'ornement de *son livre,* et, après avoir commandé à Boucher le dessin de la scène où Cléopâtre vient de s'empoisonner et où Rodogune la montre à Antiochus :

. . . . . . Seigneur, voyez ces yeux,
Déjà tout égarés, troubles et furieux,

elle l'a remarquablement gravé pour servir de fron-

[1] M. Mehl signale la figure gravée, à l'eau-forte, par Mme de Pompadour, d'un opuscule intitulé : *Voyage de Madame Adélaïde et de Madame Victoire en Lorraine.* A Lunéville, 1761, pet. in-8°.

[2] Cet exemplaire a figuré à la vente du comte d'Ourches, en 1811.

tispice. Cochin, familier du palais, y a bien, il est vrai, ajouté quelques travaux de burin ; voici d'ailleurs la part de chacun indiquée par la légende placée au bas de l'estampe : *F. Boucher inv. et delin.* 1759. *Gravé à l'eau-forte par Me de Pompadour. Retouché par C. N. Cochin.*

Mme de Pompadour a encore gravé le portrait de l'abbé de Bernis, qu'elle fit ambassadeur et cardinal, et qu'elle appelait son *Pigeon Pattu.* Elle a reproduit plusieurs fois aussi sa propre image ; c'est pendant qu'elle se dessinait ou se gravait elle-même que Voltaire, arrivant à l'improviste, aurait payé sa bienvenue de cet impromptu :

> Pompadour, ton crayon divin
> Devait dessiner ton visage;
> Jamais une plus belle main
> N'aura fait un plus bel ouvrage.

On a attribué à Mme de Pompadour la gravure de quelques planches érotiques réunies sous le titre de : *Mes Loisirs, dédiés à mes amis, petit recueil pour exciter la ferveur des fidèles aux matines de Cythère par un amateur de l'office,* 1764. Certes, la favorite n'était pas prude, et celle qui écrivait au début d'une lettre au duc de Chaulnes : « Bonjour, mon cochon[1], » était bien capable de vouloir charmer par ces fan-

[1] Voici le commencement de cette lettre qui appartenait à Renouard : « Bonjour, mon cochon, vous avés bien raison et je dis « plus que jamais, ah qu'il est heureux d'estre chez lui. M^ssieurs du « parlement m'empêchent d'en faire autant. Convenés que ce sont « de charmants personnages. Quand seront-ils remis à leur place. »

taisies quelques moments d'ennui. Toutefois, comme l'ouvrage porte la date de l'année de la mort de la marquise, nous voulons croire qu'il n'a été publié qu'après elle et par suite de quelque indiscrétion.

Le recueil, élégamment relié par Derôme, que nous avons vu, est rempli de ces charmantes pièces gravées au trait, d'un travail légèrement indécis et tremblé, mais dans un agréable sentiment des formes. Nous ne serions nullement surpris qu'elle en fût l'auteur [1].

Mme de Pompadour a été l'inspiratrice du goût et de l'art pendant ce qu'elle appelait « son règne ». C'est sous son influence, on peut le dire, et sous l'inspiration de son goût, que Carle Vanloo et Boucher ont peint, que Bouchardon, Coustou, Falconnet et Pigalle ont sculpté leurs marbres; que Cochin et Eisen ont dessiné, que Guay a creusé ses pierres fines, et chacune des œuvres de ces artistes porte vraiment le cachet Pompadour. Pour avoir une influence plus directe sur les arts, elle avait, dès 1745, fait renvoyer Orry, le vieux directeur des bâtiments royaux [2], qui n'aurait pu la suivre dans ses vues de réformes et dans les grands projets qu'elle méditait, et elle avait appelé, comme nous l'avons vu,

[1] Au-dessous d'un groupe des Trois Grâces, on lit : « D'après F... B... (*François Boucher*), premier peintre de Cythère et de leurs altesses sérénissimes les Trois Grâces. »

[2] Ce titre répondrait maintenant à directeur général ou ministre des beaux-arts.

l'oncle de son mari, Le Normant de Tournehem, pour le remplacer. A sa mort, son frère, qui lui succédait, alors marquis de Marigny [1], et qui fut peut-être, parmi tous ceux qui ont dirigé les arts au xviiie siècle, le plus intelligent et le plus dévoué, continua à subir l'ascendant et à faire les volontés de sa sœur.

Mme de Pompadour était, du reste, entourée, comme nous l'avons vu, d'artistes expérimentés pour la guider dans ses projets, dans ses commandes et dans ses constructions. Coypel, Lépicié, Cochin étaient ses conseils habituels. C'est sur les inspirations de Soufflot qu'elle voulait assainir et embellir Paris, dégager Notre-Dame, reconstruire la Cité avec des balcons en terrasse regardant la Seine, déblayer les ponts couverts d'échoppes, créer des squares à l'imitation des Anglais, reconstruire l'Hôtel-Dieu, dégager le collége Mazarin et ouvrir une grande rue qui l'aurait mis en perspective du Luxembourg, achever le Louvre et construire une église sous l'invocation de la Madeleine repentante; tous travaux qui n'ont été exécutés que beaucoup plus tard ou qui sont encore à faire. Elle fut plus heureuse en faisant adopter à Louis XV le projet d'établir à Sèvres une manufacture de porcelaines d'où sont sortis ces admirables *tête-à-tête* bleu de roi, ces services semés de roses sur le blanc laiteux de la

[1] Mme de Pompadour avait acheté, pour son père, la terre de Marigny, à laquelle était joint le titre de marquis, que Vandières prit à la mort de leur père.

pâte tendre, ces vases superbes ornés de peintures, orgueil des collections publiques et privées, et en faisant décider la construction de l'École militaire, qui fut confiée à l'architecte Gabriel, et celle de l'église Sainte-Geneviève dont fut chargé Soufflot.

Mme de Pompadour avait le goût des constructions, et elle se dédommagea de l'abandon de ses projets d'embellissements publics en se faisant élever des palais, des châteaux dans lesquels elle donnait à son royal amant des fêtes intimes pour le désennuyer. Elle ne s'occupa jamais beaucoup de la terre de Pompadour, mais elle construisit à Versailles, sur un terrain donné par le roi, son habitation qui communiquait avec les jardins et le parc [1]. Elle acquit la Celle-Saint-Cloud, Crécy, l'hôtel d'Évreux, maintenant l'Élysée, le château de Ménars; mais c'est surtout Bellevue, qu'elle affectionnait et qu'elle créa, qui fut décoré avec le plus de recherche. Coustou, Boucher, Caffieri et beaucoup d'autres artistes en firent un séjour délicieux, qui a été détruit à la Révolution.

Mme de Pompadour tomba gravement malade au commencement de 1764. Les artistes, émus et reconnaissants à leur manière, dessinèrent, comme Cochin, ou peignirent, comme Carle Vanloo, des allégories : *les Arts désolés s'adressent au Destin pour obtenir la conservation de Mme de Pompadour*, puis

[1] Aujourd'hui l'hôtel des Réservoirs.

d'autres compositions comme actions de grâce au Ciel de leur avoir conservé leur protectrice. Mais c'est au moment où on la croyait hors de danger qu'elle mourut le 15 avril 1764, léguant par son testament ses pierres gravées au roi : « Je supplie « Sa Majesté d'accepter le don que je lui fais de « toutes mes pierres gravées par Guay, bracelets, « bagues, cachets, pour augmenter son cabinet de « pierres fines gravées. »

PRIEUR (JEAN-LOUIS)

1732-1794

Il y avait, au moment de la Révolution, dit M. Renouvier, trois artistes du nom de Prieur : L. Prieur, ciseleur du roi, qui a dessiné et gravé une suite de vases et d'ornements; Prieur, architecte et dessinateur, qui a publié des vues de monuments de Paris; enfin Jean-Louis Prieur, né à Paris en 1762, peintre et dessinateur, juré près du tribunal révolutionnaire, condamné ensuite à mort, par ce même tribunal, comme complice de Fouquier-Tinville, et exécuté le 17 floréal an II. Ce serait à lui qu'il faudrait attribuer les dessins des *Tableaux historiques de la Révolution française*, dont la suite a été continuée par Duplessis-Bertaux, car les dessins des artistes portant le même nom que lui n'ont aucune analogie avec cet ouvrage.

Ces compositions, dessinées avec beaucoup d'exactitude par un témoin oculaire, offrent un grand intérêt historique par la réalité des scènes émouvantes de cette époque, et par la reproduction exacte d'un grand nombre de monuments qui n'existent plus. *Le*

Serment du Jeu de Paume (20 juin 1789), *la Prise de l'Abbaye* (30 juin 1789), *Camille Desmoulins au Palais-Royal* (12 juillet 1789), *le Peuple faisant fermer l'Opéra*, *les Canons de Paris transportés à Montmartre*, *la Mort de Foulon*, etc..., sont parmi les mieux composés et les plus intéressants de ces dessins. Ils ont été gravés par Pierre-Gabriel Berthault.

PRUDHON (PIERRE-PAUL)

1758-1823

Voici le véritable continuateur de nos charmants artistes, l'héritier de leur grâce avec plus de charme et de suavité peut-être. Prudhon, venu sur la fin du siècle, nous appartient absolument en tant que dessinateur. Il est né à Cluny le 4 avril 1758. Son père était un pauvre tailleur de pierres, et c'était son dixième enfant! Aussi notre futur enchanteur avait bien des chances de végéter dans les durs labeurs d'un métier analogue à celui de ses ancêtres, quand son air intelligent le fit distinguer de l'abbé Besson, curé de Cluny, qui lui donna quelques notions rudimentaires. Il ne tarda pas à remarquer ses rares dispositions, et, ne pouvant s'en occuper autant qu'il le voulait, il l'envoya dans la grande abbaye voisine de son église, où on lui donna quelques leçons de dessin; et c'est là, au milieu des cloîtres et sous les arceaux gothiques de la basilique abbatiale, que se décida sa vocation et qu'il commença à peindre.

L'évêque de Mâcon, auquel l'enfant avait été recommandé par les moines, le prit sous sa pro-

tection et l'adressa à Devosge, qui avait fondé à ses frais à Dijon une école de dessin et de peinture. Un peu plus tard, il fit la connaissance du baron de Joursanvault, chevau-léger, propriétaire à Beaune et savant amateur de beaux-arts, qui fut pour lui, dans ces années si difficiles de la jeunesse, un protecteur éclairé et un véritable ami. C'est lui qui encouragea ses débuts en lui achetant ses premiers essais; c'est pour lui que Prudhon dessina ces « poses de mains jouant du basson » pour une méthode de cet instrument écrite par son protecteur.

Ses études artistiques furent à ce moment interrompues par un mariage hâtif et de tous points malheureux. Prudhon avait laissé à Cluny une liaison de jeune homme, probablement aussi des promesses et des gages de son amour; un mariage avec la fille du notaire royal Pennet sembla nécessaire, et il dut y être poussé par son premier protecteur le curé Besson; mais cette union mal assortie fut pour lui une source de gêne et de chagrins qui empoisonnèrent ses meilleures années. Il végète alors à Cluny et demande au baron de Joursanvault les moyens de sortir de ce bourg perdu pour aller étudier les grands modèles de l'art à Paris; enfin il obtient les fonds nécessaires et part pour la capitale, muni de recommandations pour le graveur Wille, pour Watelet, et il y retrouve ses camarades de Dijon, Naigeon et Ramey.

C'est à cette époque qu'il faut placer un commencement d'illustration des *Lettres d'Héloïse et d'Abai-*

lard, entreprise qui n'eut pas de suite et dont il ne dessina et ne grava que la première planche, *la Leçon de botanique,* représentant Abailard parlant avec animation à Héloïse, qui l'écoute d'un air troublé. Après quelques autres travaux (1783), Prudhon retourne à Dijon, où avait lieu un concours pour un prix offert par les états de Bourgogne, et qui donnait au jeune artiste bourguignon qui le remportait la faculté de passer trois ans en Italie avec une pension.

Dans les lettres intéressantes qu'il écrivait alors à son ami M. Fauconnier, Prudhon raconte ses espoirs, son succès et les péripéties de son voyage en Italie. C'est là que Prudhon trouvera son vrai maître et son modèle; c'est en y étudiant et en y admirant les œuvres de Léonard de Vinci qu'il contractera cette morbidesse, ce modelé délicieux, qui seront une partie de son talent et qui expliqueront la filiation de son génie. Il faut l'entendre parler de son idole : « Je sors de voir les admirables tapis« series exécutées autrefois sur les cartons [1] du « fameux Raphaël; sans contredit, c'est selon moi « ce qu'il a fait de plus beau, de mieux senti, « de plus expressif; mais quelqu'un qui l'a sur« passé bien au delà dans la pensée, la justesse « de la réflexion, du sentiment et de la pers« pective, c'est l'inimitable Léonard de Vinci, le « père, le prince et le premier de tous les peintres, « d'après lequel on voit également une seule tapis-

[1] Actuellement, à Londres, au British Museum.

« serie exécutée sur sa fameuse cène, peinte à Milan « dans un réfectoire de Dominicains. Ce tableau est « le premier tableau du monde, et le chef-d'œuvre « de la peinture. Toutes les qualités de l'art s'y trou- « vent réunies au degré le plus sublime. Lorsque « l'on est devant, on ne se lasse pas d'admirer soit le « tout ensemble, soit chaque détail en particulier. « C'est une source intarissable d'études et de ré- « flexions. La vue de ce seul tableau suffirait à per- « fectionner un homme de génie, au point d'égaler « ou de surpasser Raphaël même, puisque tout y « est réuni. Cependant peu de personnes font atten- « tion, non-seulement à ce tableau, mais en général « à tout ce qu'on voit de Léonard. Ou le mérite de « ce grand homme est trop au-dessus de leur intel- « ligence, ou ce qu'il a fait est trop parfait pour qu'il « leur vienne à la pensée d'oser jamais approcher « de sa manière, leur paraissant comme une chose « absolument impossible... Pour moi, je n'y vois que « perfection, et c'est là mon maître et mon héros. »

Après un long séjour, pendant lequel son talent acheva de se former, Prudhon quitta Rome vers 1788, s'arrêta à Cluny où il retrouva son fils et sa femme, dont le caractère continuait à être bien peu compatible avec le sien, comme il le dit lui-même, et arriva à Paris vers 1789. Il tombait en pleine crise révolutionnaire, et le moment était peu favorable pour se faire connaître et obtenir des commandes. Cependant il trouva à faire quelques miniatures, et le comte de Harlai lui demanda ces beaux dessins

à la plume dont il avait cherché à Rome les compositions : *la Vengeance de Cérès, l'Amour réduit à la raison,* et son pendant : *le Cruel rit des pleurs qu'il fait verser.* Il s'était associé avec son graveur Copia et son ami Constantin, qui avançait les fonds pour leur reproduction par la gravure. Tout le monde connaît ces belles compositions gravées au pointillé sous sa direction et dans un sentiment si intime avec le modèle.

En 1793, il exposa un grand dessin pour *Andromaque;* de la même époque, inspirés par les circonstances, ceux de *la Liberté*, de *l'Égalité* et de *la Loi,* et ces têtes de lettres administratives, ces adresses de marchands qui représentaient pour lui le pain de sa femme et de ses enfants, et qui ne sont pas la partie la moins originale de son œuvre.

C'est aussi vers 1793 qu'il est chargé par Pierre Didot de trois compositions pour son *Daphnis et Chloé*, qui ne paraîtra qu'en 1800. On a des reçus d'une somme de 3,000 livres qui lui était payée pour ces dessins admirables de grâce et de jeunesse, surtout celui du *Bain* et la scène où « la cigale se print à chanter encore entre les tettines de la gente pastourelle », et où Daphnis, « usant de cette occasion, lui mit la main bien avant dedans le sein.» Les froids dessins de Gérard, qui complètent cette illustration, ne font que mieux ressortir l'heureuse inspiration et la grâce exquise de Prudhon.

Didot lui demande ensuite d'illustrer le poëme fade et maniéré de Gentil Bernard, l'*Art d'aimer.*

Prudhon trouva l'idée de ses trois poétiques dessins dans ces deux vers médiocres :

> Voici les lois qu'un amant peut ouïr,
> Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir.

On y rencontre au même degré que dans le *Daphnis* un charme, une expression et ce sourire céleste qui n'ont pas été égalés. La troisième estampe surtout, « en jouir, » est délicieuse. Le groupe formé par ces deux corps frémissants d'amour, le jeune homme déposant un baiser de feu sur les lèvres entr'ouvertes de la jeune fille heureuse et pourtant hésitante, cet heureux mélange d'amour, d'abandon et de pudeur, tout cela est rendu avec un art parfait et se trouve être, ainsi que l'estampe de *Phrosine et Mélidor,* faite pour le même ouvrage, deux des plus parfaites productions de Prudhon.

Cette dernière pièce est gravée par lui avec un art exquis et fait regretter qu'il n'ait pas manié plus souvent la pointe et le burin. D'ailleurs il avait eu la fortune de trouver, dans deux graveurs de grand mérite, des interprètes excellents; Copia, mort bien jeune, et qui n'a pu graver d'après lui que peu de pièces, et Roger, son élève, excellent artiste qui s'est pour ainsi dire incarné dans le maître; ses gravures rendent, avec une fidélité remarquable, non-seulement le dessin et le style, mais aussi le sentiment et la pensée intime du maître.

C'est lui qui a gravé les jolies compositions destinées au très-médiocre roman de Lucien Bonaparte,

la Tribu indienne, qui eut aussi l'honneur d'être illustré par Prudhon. Les gravures en sont fort rares, à l'exception de *la Grotte,* parce qu'on n'en aurait tiré que peu d'épreuves. L'imprévu de ces compositions, le gracieux sourire du jeune Édouard qui, dans cette dernière, dévore du regard le corps charmant de Stellina, en font quelque chose de fort attrayant.

Prudhon a donné encore le beau dessin du frontispice du *Racine* de Didot, et on lui attribue celui des *Frères ennemis,* bien que la planche soit signée de Moitte. Il avait fait aussi une composition pour *Andromaque* qui n'a pas été employée. M. Charles Clément, dans son beau livre sur Prudhon, dit à ce sujet : « Il est difficile de comprendre les raisons qui « engagèrent les Didot à laisser de côté cette com- « position et à renoncer à la collaboration de Prudhon « pour cette magnifique publication, dont le fron- « tispice est le plus bel ornement. Voici l'explication « que l'on pourrait en donner. Les Didot aimaient « et appréciaient Prudhon. Ils lui avaient demandé « le frontispice et quelques autres planches pour « le *Racine*, mais ils avaient donné à David une « sorte de direction, de haute main sur la partie ar- « tistique de l'ouvrage, et c'est naturellement à ses « élèves, notamment à Gérard et à Girodet, que « David leur avait conseillé de s'adresser. Il est « probable que la collaboration de Prudhon ne plut « ni au maître ni aux élèves, surtout lorsqu'ils « eurent vu le frontispice qui, dans son genre, est

« un chef-d'œuvre, et qu'ils trouvèrent prudent de « ne pas donner lieu à des comparaisons dange- « reuses. C'est ainsi que je m'explique la signature « de Moitte apposée à la première planche des *Frè-* « *res ennemis* et l'abandon de la belle composition « d'*Andromaque* [1]. »

Enfin son crayon avait été choisi par le même éditeur pour personnifier, dans la touchante idylle de Bernardin de Saint-Pierre [2], *Virginie,* au moment où elle va être engloutie dans le naufrage du *Saint-Géran,* pour sa grande édition in-folio du roman du Longus de l'Ile-de-France. Prudhon se trouve là à côté de Moreau, et, bien que la composition de ce dernier soit fort bonne, il y a dans la *Virginie* de Prudhon un souffle, une élévation, un sentiment que ne montre pas le premier des vignettistes. Toutefois, dans ses cinq figures pour *la Nouvelle Héloïse,* où il recommence un sujet si supérieurement traité par Moreau, une seule, *le Premier baiser de l'Amour,* arrive à l'égaler, et possède, comme dans tout ce qui sortait de sa main quand le cœur était en jeu, cette fleur de sentiment et de poésie. Les autres sont assez médiocres. Pourtant M. Renouvier [3] dit que

[1] M. Renouvier dit, de son côté, que c'est surtout à la jalousie de Gérard que l'on doit attribuer la cessation des commandes de dessins de la maison Didot à Prudhon.

[2] Bernardin de Saint-Pierre n'était, dit-on, qu'un faux bonhomme. Mlle Didot, qui avait cru, en l'épousant, réaliser un rêve de bonheur, n'avait rencontré en lui qu'un homme d'un caractère assez plat et d'un égoïsme insupportable.

[3] *Histoire de l'art pendant la Révolution,* par Jules Renouvier.

dans l'œuvre de Prudhon elles ont une importance toute particulière, « car, s'il témoignait une vocation « pour le costume antique, en le pliant avec une « convenance infinie à des formes actuelles, ici, il « a abordé le costume moderne dans ses caprices, « les robes à la lévite, la culotte à boucles, le frac « à longues basques et les cheveux en catogan, sans « rien sacrifier de la grâce de ses figures. Julie, avec « son petit chapeau placé en pouf sur une cheve- « lure abondante, et son fichu menteur noué der- « rière la taille, est une figure pleine de goût et de « style. »

L'éditeur Renouard, toujours à la recherche des gens de mérite et des belles choses, ne pouvait manquer d'être attiré par le talent de vignettiste de Prudhon. Il lui demanda le frontispice de sa petite édition italienne de *Daphnis et Chloé,* et nous savons, par un reçu du 5 messidor an IX, que le dessin lui fut payé 6 louis. Cette autre scène de bain est d'un mouvement et d'une jeunesse adorables. Le petit dessin pour *Abrocome et Anzia,* celui de *l'Aminta* et celui bien différent du *Christ portant sa croix,* pour une *Imitation de Jésus-Christ,* restent à la hauteur de ses premières productions et complètent les commandes de Renouard et la série des œuvres de Prudhon pour les livres.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ses œuvres ; à partir du commencement du siècle, Prudhon se consacre presque exclusivement à la peinture, et produit ces admirables tableaux que tout le monde

connaît et a admirés. Les excellents travaux de MM. Charles Blanc, Charles Clément et J. et E. de Goncourt, etc., ne laissent rien à désirer ni à apprendre à ce sujet, et nous y renvoyons nos lecteurs. Terminons donc par quelques notes biographiques.

La fortune souriait enfin à Prudhon. Il avait obtenu d'être logé au Louvre, qui contenait alors, outre les artistes, quelques grands industriels, tels que les Didot, qui avaient obtenu, comme une récompense pour leurs beaux travaux typographiques, l'autorisation d'y établir leurs presses, et qui datèrent de là leurs belles éditions, dites *du Louvre*. Plus tard, le premier consul, voulant faire restaurer le palais, fit loger les artistes privilégiés au Collége Mazarin et à la Sorbonne. Ce fut là que Prudhon s'installa, suivi de sa femme, dont le caractère aigri, les violences journalières et la conduite scandaleuse lui rendaient la vie insupportable. Enfin, vers 1803, Prudhon obtint, après une séparation amiable, que l'autorité empêcherait sa femme de venir troubler son repos et celui des autres habitants de la Sorbonne par ses scènes et ses cris, et quelque temps après celle-ci fut enfermée dans une maison de santé.

Une compensation à ces tristesses de son ménage était réservée au sensible artiste. Il était alors dans la force de l'âge. Petit, mais svelte et bien pris, il avait les cheveux blond cendré, des yeux bleus pleins d'expression et une physionomie tendre et

rêveuse quand il rencontra Constance Mayer. Passionnée pour les arts, elle était privée des leçons de Greuze, qui venait de mourir en 1805. Un ami de Prudhon lui amena la jeune artiste, et une affection mutuelle ne tarda pas à lier ces deux êtres faits l'un pour l'autre. Mlle Mayer vint demeurer à la Sorbonne, dans un appartement contigu à l'atelier du peintre, et alors commencèrent pour Prudhon ces douces années, remplies par le travail, et embellies par la présence d'une femme charmante et aimée qui avait pris, à son foyer, la place restée vide. Mais, si Mlle Mayer était passionnée, elle était aussi jalouse. Plusieurs fois déjà, elle avait eu des scènes d'emportement et de violence. En 1821, sa santé était profondément ébranlée, et une sombre mélancolie, dont elle ne sortait que plus exaltée et surexcitée, s'était emparée d'elle. Une circonstance fortuite vint achever de troubler ses idées ; on avait fait droit aux réclamations de la Faculté de théologie. en rendant la Sorbonne à son ancienne destination, et on avait signifié aux artistes d'avoir à quitter, dans un bref délai, les appartements et ateliers qu'ils y occupaient. Mlle Mayer sentait qu'elle ne pouvait plus, dans des conditions ordinaires, sans blesser les convenances, continuer de vivre avec Prudhon. D'un autre côté, elle avait très-largement contribué aux dépenses de la maison, doté la fille de Prudhon, élevé ses fils et mangé ainsi sa petite fortune. Ce changement de situation la laissait sans ressources ; un mot malheureux amena le triste dé-

nouement pour lequel nous laissons la parole à l'historien de Prudhon [1].

Le matin du 26 mai 1821, elle était encore plus souffrante et plus triste qu'à l'ordinaire... « elle « trouva pourtant la force de monter à l'atelier, « et se plaçant en arrière de Prudhon, suivant « son habitude, elle se mit au travail. Bientôt on « apporta une lettre qui donnait la nouvelle d'une « maladie très-grave de Mme Prudhon. Trou- « blée par ce qu'elle vient d'apprendre, Mlle Mayer « garde d'abord le silence, puis, tout à coup : « Prudhon, dit-elle, si vous deveniez veuf, vous « remarieriez-vous ?... Le malheureux, ne pensant « qu'à la vie affreuse que sa femme lui avait faite, « et sans songer au coup qu'il allait porter dans le « cœur de son amie : « Ah ! répondit-il, en se tour- « nant à demi et faisant un geste d'effroi, jamais ! — « Ce mot fut la goutte d'eau. Mlle Mayer, silencieuse, « atterrée, passa dans le cabinet attenant à l'atelier « et où Prudhon avait coutume de s'habiller ; elle y « prit un rasoir, descendit, traversa la cour, re- « monta dans l'appartement, entra dans le petit « salon, se mit devant la glace et, d'une main sûre, « se coupa la gorge. La domestique entendit le bruit « sourd d'un corps qui tombe, elle accourut, la mal- « heureuse était déjà morte. »

Le désespoir de notre pauvre artiste fut terrible. On ne pouvait l'arracher à cet affreux spectacle.

[1] *Prudhon, sa Vie et ses Œuvres*, par Charles Clément. Paris, Didier, 1872.

M. de Boisfrémont, son élève et son ami, parvint pourtant à l'entraîner, et c'est chez lui qu'il passa les derniers mois d'une existence désormais sans but et qui n'a plus rien à attendre de la vie. Il s'occupa cependant de quelques peintures, surtout de son Christ en croix si lugubre et si beau, puis il s'alita au commencement de janvier 1823 et mourut le 16 février dans les bras de son ami.

La manière de dessiner de Prudhon est bien connue. Nous n'en dirons donc que quelques mots : il a commencé par dessiner au pointillé, au crayon ou à la plume, avec un soin et un modelé infinis. Souvent des hachures méthodiques viennent accentuer la rondeur et les plans des formes. Un peu plus tard il a, d'une main plus sûre, exécuté presque toutes ses études ou ses dessins pour les livres au noir, estompé sur le papier bleu que l'on connaît, crayon avec des rehauts de craie qui complètent l'effet cherché par l'artiste.

Quel qu'ait été son procédé, Prudhon est un enchanteur ; son talent est tout pétri de grâce. Son élément, c'est la tendresse, c'est la rêverie, c'est la passion qui débordait son âme agitée. Il poursuit sans cesse son rêve de la beauté féminine, aux yeux noyés d'ombre, aux regards si tendres, à la bouche si voluptueuse, aux formes caressées, et nous en rapporte de délicieuses réalités. Il n'a pas fait école et restera solitaire dans l'histoire de l'art. Pareil à ces météores qui laissent après eux une trace brillante, il a disparu ; mais ses œuvres lumineuses, au

lieu de s'effacer, jetteront au contraire de plus en plus un vif éclat, et les fictions ravissantes de son pinceau délecteront toujours ceux qui aiment la beauté.

JOURSANVAULT (Baron de). — *Méthode de basse.* — In-4.

4 portraits de MM. de Joursanvault et 4 dessins de bras et de mains, à l'encre de Chine, indiquant les positions pour jouer de la contre-basse. — Chez Mme TAINTURIER.

Un joueur de basse, pour le même livre, dessin à l'encre de Chine. — Chez M. AD. MOUILLERON.

Lettres d'Héloïse et d'Abeilard (commencement d'illustration vers 1780).

Le premier dessin à la mine de plomb sur papier blanc. — Chez M. PELÉE.

BERNARD (*Œuvres* de P.-J.). — *L'Art d'aimer.* — *Phrosine et Mélidor.* — Paris, Didot, 1796. — Gr. in-4°, fig., mar. r., tr. d. (Bozérian.)

Exemplaire unique, imprimé sur vélin, contenant les trois dessins originaux de *l'Art d'aimer.* — Vente Galitzin (Paris, 1825). — 1,500 fr. — Adjugé à un M. de Villeneuve.

Les 3 dessins se trouveraient actuellement chez M. ROHNÉ.

3 dessins, premières pensées, croquis au crayon noir : « Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir. » — Chez M. EUDOXE MARCILLE.

Une peinture représentant le sujet de *Phrosine et Mélidor.* — Chez M. HYACINTHE FIRMIN-DIDOT.

BONAPARTE (Lucien). — *La Tribu indienne, ou Édouard et Stellina*, poëme en prose, par C. L. B. — Paris, chez Houert, an VII. — 2 vol. in-12, six fig. de Prudhon.

La Grotte. — Le dessin terminé au crayon noir. — Chez M. MAURICE RICHARD.

La Grotte. — Dessin-esquisse à la plume sur papier bleu. — Chez M. MARMONTEL.

Le Sacrifice. — Dessin au crayon noir rehaussé. — Chez M. MAHÉRAULT.

La Discorde. — Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — Chez M. MAHÉRAULT.

L'Oracle. — Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — Chez M. MAHÉRAULT.

L'Homme à la massue. — Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — Chez M. GARIEL.

Le Serment. — Dessin à la plume sur papier bleu. — Chez M. GARIEL.

LONGUS. — *Daphnis et Chloé*, trad. par Amyot. — Paris, Didot l'aîné, 1800. — In-4°, 9 fig.

3 des dessins à l'encre de Chine ont été exposés au Salon de 1796. —

Le Chevrier Lamon trouve Daphnis. — Première pensée du dessin. — Vente de Boisfrémont (1864). — 92 fr. — *Le Dessin du Bain.* — Vente Renouard. — 605 fr. — Chez M. LE BARON DEJEAN.

La Cigale. — dessin à la plume rehaussé, sur papier bleu. — Chez M. CAMILLE MARCILLE. — Le même sujet. — Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — Vente de Boisfrémont. — 181 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

La Cigale. — Esquisse peinte. — Vente Laperlier. — 2,600 fr.

La Lutte (ce dessin n'a pas été gravé). — Dessin à la plume rehaussé, sur papier bleu. — Au MUSÉE d'ORLÉANS. — Un autre dessin du même sujet. — Chez M. HIS DE LA SALLE.

LONGUS. — *Daphni e Cloe.* — Parigi, Didot. — In-12.

Le dessin du frontispice à la pierre noire rehaussé. — Vente Firmin-Didot (1877).

T. TASSO. — *Aminta.* — Parigi, Renouard, 1800. — In-12, mar. vert.

Exemplaire imprimé sur vélin avec le dessin de Sylvie et le satyre, à la sépia. — Vente Renouard. — 710 fr. — Chez M. ALEX. DUMAS.

Un dessin du même sujet, au crayon, rehaussé de blanc. — Vente Véron (1858). — 1,005 fr.

Une répétition du même sujet, sur papier bleu. — Chez M. LALLEMAND.

XÉNOPHON. — *Abrocome et Anzia,* trad. par Salvini. — Paris, Renouard, 1800, in-12.

Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. — Vente Renouard. — 420 fr. — — Chez M. EUDOXE MARCILLE.

RACINE (*Œuvres* de Jean). — Paris, Didot, an IX (1801). — 3 vol. in-fol.

Un dessin du frontispice, au crayon noir, représentant *l'Apothéose de Racine.* — Chez M. MAHÉRAULT.

Un autre, sur papier bleu. — Chez M. EUDOXE MARCILLE.

Un autre dessin du même sujet se trouvait dans la collection de M. Gatteaux et a été brûlé, en mai 1871, lors de l'incendie de la maison qu'il habitait.

Pyrrhus et Andromaque dont l'eau-forte seule a été faite et dont la la composition n'a pas servi. Le dessin. — Chez M. EUDOXE MARCILLE.

VIRGILE. — *Scène tirée de l'Énéide.*

Dessin au crayon noir, rehaussé de blanc, sur papier gris. — Vente J. Boilly (1869). — 121 fr.

Imitation de Jésus-Christ, trad. par Corneille. — Paris, Renouard. *Jésus portant sa croix.*

Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé. — Vente Renouard. — 1,200 fr. — Chez M. EUDOXE MARCILLE.

J.-J. ROUSSEAU. — *Julie, ou la Nouvelle Héloïse.* — Paris, Didot, 1806. — 4 vol. in-12.

Un dessin à l'encre de Chine, *le Premier baiser de l'Amour.* — Chez M. HAUGUET.

Une esquisse in-12, du même sujet, à la plume rehaussée de blanc, sur papier bleu. — Chez M. VALFERDIN.

Le dessin : *Ma Fille, respecte les cheveux blancs de ton père,* à l'encre de Chine. — Chez M. MAHÉRAULT.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Paul et Virginie.* — Paris, Didot aîné, 1806. — Gr. in-4°, pap. vél., une fig. de Prudhon.

Ce dessin, *Virginie à bord du Saint-Géran,* réuni aux autres de Moreau, J. Vernet, Girodet, Lafitte, etc... — Vente Renouard. — 1,510 fr. Vente Véron (1858). — 1,200 fr.

Répétitions ou Études, pour le même sujet : un dessin terminé à la sépia et au crayon noir, sur papier bleu. Ce dernier, Vente Laperlier 340 fr. — Chez Mme DENAIN. — Un autre au crayon noir rehaussé, sur papier gris. — Chez Mme CHARPENTIER.

Allégories des saisons.

4 dessins oblongs, au crayon noir, rehaussés de blanc sur papier bleu. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

QUEVERDO (FRANÇOIS-MARIE-ISIDORE)

1740-1797

Queverdo, dessinateur et graveur, né en Bretagne [1] en 1740, est l'un des plus agréables, parmi cette pléiade de peintres de mœurs de la fin du XVIII[e] siècle. A son début il dessina et grava des compositions galantes en costumes élégants dans de riches intérieurs, où ses personnages sont tout à fait dans le goût de ceux du *Monument du costume;* c'est *le Levé de la mariée,* grande pièce rappelant la manière de Desrais et dédiée à la belle jeunesse par l'ami du beau sexe, *le Coucher de la mariée, le Dangereux modèle, les Accords de mariage, la Nouvelle du bien-aimé,* etc. Les portraits de *M[me] de Pompadour,* de *Dorat*, dans un médaillon soutenu par les Grâces, de *Voltaire,* de *J.-J. Rousseau,* de *Fontanieu,* sont de cette première époque. Nous avons remarqué, datés de de 1766, de gracieux médaillons de scènes pastorales, où les deux personnages, le Berger et sa Bergère, forment des groupes agréablement

[1] Suivant le Catalogue Paignon-Dijonval, il serait né à Paris.

enlacés. D'autres compositions encore du même goût, les *Saisons,* scènes de campagne, qu'animent de nom breux personnages réunis avec grâce et remarquablement dessinés ; huit de ces dernières ont été gravées par de Longueil. En 1770, ce sont les scènes du *Déserteur* de Sedaine, dont il s'empare, qu'il dessine finement à l'encre de Chine et qui ont été gravées par Dambrun. Il collabore aussi au *Voyage à Naples et en Sicile* de Saint-Non, dessine de nombreux petits sujets pour les *Œuvres de Florian* (1782-1793), où le graveur de Longueil a si bien compris son modèle en le gravant d'un burin très-fin, les jolies figures de la *Dernière Héloïse, ou lettres de Junie Salisbury,* par M. Dauphin (1784), des compositions ovales, in-4, pour une *Henriade,* dessinées et gravées à l'eau-forte en 1787-1788, très-belle suite avec des cadres richement ornés et traitée plus largement que sa manière habituelle.

Queverdo est surtout sur la fin de sa vie un dessinateur d'agendas. Il faut voir ces petits livrets à sujets très-galants traités dans le goût de Chodowiecki, comme *l'Age heureux des plaisirs* (1787), *les Étrennes galantes* (1788), *les Étrennes du sentiment*(1789), *la Journée d'une jolie femme* (1790), etc., qui contiennent, outre un almanach, un crayon et souvent une petite glace. C'est le vrai *vade mecum* de l'hétaïre des galeries de bois et le carnet de poche du muscadin.

Le genre de Queverdo est un peu sec. Ses petits dessins généralement rehaussés d'aquarelle sont

finis et précieux, mais d'une facture bien mince. S'il n'a pas approché de la grâce de Marillier, auquel il cherche à ressembler, du moins ses dessins, bien composés, sont aussi bien appropriés au format in-18, des livres qu'il a le plus souvent ornés. Toutefois l'impression qu'ils laissent a quelque chose d'enfantin, justifiée du reste par ce fait qu'une partie de son œuvre était destinée à être mise entre les mains de l'enfance.

Queverdo a aussi dessiné et gravé les entourages emblématiques d'un *Calendrier de la République française,* dont chaque jour est désigné par un nom d'animal, de légume ou de fruit différent : « Il se trouva, « dit Renouvier, assez de ressources dans le dessin « pour entreprendre directement la fourniture des « estampes républicaines de tout acabit, vues de « lieux célèbres, portraits des hommes illustres, « frontispices, emblèmes et placards. Il avait une « pointe assez forte qu'il mêlait aux travaux du « pointillé et du lavis, livrant ses planches à des « graveurs plus fins ou plus patients que lui, quand « il voulait donner des ouvrages tout à fait finis..... « Il n'y faut chercher ni distinction, ni agrément, « mais seulement de l'intérêt historique [1]. ».

Citons encore, parmi les livres qu'il a illustrés pendant la Révolution, les dessins pour les *Charmes de l'enfance,* par Jauffret (1793), pour les *Odes d'Anacréon,* traduites par Gail (1794), 18 dessins pour les

[1] Renouvier. *L'Art pendant la Révolution.*

Lettres à Émilie de Demoustiers, *le Télémaque* du libraire Bleuet (1796), et des frontispices pour les *OEuvres d'Ovide* (an VII).

Queverdo vivait à peine à faire ces petites vignettes, car en l'an III il est porté sur la liste des littérateurs et des artistes qui, sur le rapport de Chénier, reçurent une subvention de la République.

Les portraits qu'il a dessinés sont assez nombreux. Outre ceux que nous avons cités, on trouve dans son œuvre, à côté de ceux de *Marie-Adélaïde,* sœur du roi, de *Marie-Antoinette* et de *la comtesse de Provence, le Portrait de Marat,* assassiné, dessiné d'après nature, le samedi 19 juillet 1793, peu de jours après son assassinat, et celui de *Charlotte Corday* dans sa prison.

Queverdo avait eu quatre filles et un fils de son mariage avec Jeanne Picart ; les parrains de ses enfants étaient ses amis les graveurs Martinet, Dambrun et Joseph de Longueil. Son fils et l'une de ses filles se sont occupés de gravure. Il est mort, à Paris, le 24 décembre 1797.

SEDAINE. — *Le Déserteur,* opéra-comique. — In-4°.

4 dessins originaux, in-4°, à l'encre de Chine, signés F. Marie Queverdo, et datés 1770. — Chez M. PORTALIS.

Les Saisons, ou *Bergeries des Saisons...*

4 dessins au crayon noir et à l'encre de Chine, signés, datés 1766. — Vente de dessins et estampes de M. Morel de Vindé (1873). — 700 fr. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

FLORIAN. — *Numa Pompilius,* Paris, Didot, 1786. — 2 vol. in-18.

Les 13 dessins originaux, coloriés à l'aquarelle. — Vente Renouard. — 56 fr. — Catalogue Fontaine (1872). — 250 fr.

FLORIAN. — *Galatée,* Paris, 1790. — In-18.

Un dessin à l'aquarelle. — Chez M. SIEURIN.

FLORIAN. — *Gonzalve de Cordoue,* Paris, Didot. — 3 vol. in-18.

4 dessins à l'aquarelle, signés et datés 1791 (dans un tome Ier). — Chez M. LOUIS RŒDERER.

LOUVET DE COUVRAY. — *Amours de Faublas*, Paris, 1796. — 4 vol. in-8o.

2 dessins de Queverdo, non gravés. — Chez M. EUGÈNE PAILLET.

APULÉE. — *Métamorphoses de l'âne d'or.* — In-12.

12 dessins à la sépia. — Chez M. SIEURIN.

Éléonore de Rosalba, ou *le Confessional des pénitents noirs,* trad. de l'anglais d'Anne Radcliffe, Paris, 1797. — 4 vol. in-18.

3 dessins à la sépia. — Chez M. AUDOUIN.

Portrait de l'auteur dessinant, in-4°, au bistre, avec 13 autres dessins dans un même cadre.

Vente faite par Clément (1876). — 375 fr. — Chez M. BEURDELEY fils.

Quatre cartouches d'ornements avec supports, contenant des emblèmes.

Dessins à la plume, lavés de bistre. — Catalogue Paignon-Dijonval.

REGNAULT (JEAN-BAPTISTE)

1754-1829

Regnault est né à Paris, le 19 octobre 1754. Son père, lié d'affaires avec un amateur d'estampes, M. de Monval, mena un jour son fils chez ce dernier. L'amateur remarqua l'intérêt que prenait l'enfant à tout ce qui se trouvait dans son cabinet, et l'encouragea dans ses goûts naissants en lui confiant des dessins qu'il copia avec beaucoup d'exactitude

Plus tard, le père de Regnault fut appelé aux États-Unis pour affaires d'intérêt. Il emmena le jeune Jean-Baptiste qui, ne sachant que faire dans ce pays, demanda à voyager. Il fut embarqué sur un bâtiment de commerce en qualité de simple mousse, et passa cinq à six ans à faire des voyages au long cours. Pendant longtemps on ne sut ce qu'il était devenu; enfin sa mère, étant revenue en France, finit par le retrouver. Ayant conservé son goût pour les arts, Regnault avait, tout en naviguant, dessiné ce qui s'offrait à sa vue. De retour, M. de Monval, son protecteur, le recommanda au peintre Bardin qui partait pour Rome.

Bardin était un brave homme, au talent peu éclatant et, pour ainsi dire, modeste comme sa personne. Il servit de maître et de père au jeune Regnault, lui prodigua ses conseils et le mit en état de concourir pour le grand prix de peinture que, de retour à Paris, il obtint en 1776. Pensionnaire à l'académie de France, à Rome, Regnault y termina ses études artistiques. Toutefois, ce qui lui a toujours manqué, c'est l'instruction, car c'était, a dit l'un de ses contemporains, « un de ces praticiens très-adroits, savants même, dont les talents « matériels n'auraient pu devenir réellement utiles « que s'ils eussent été sous la direction d'un génie « supérieur qui les eût vivifiés [1]. »

Regnault a surtout traité dans la période qui précède la Révolution des sujets galants ou mythologiques, *Diane et Endymion, les Trois Grâces*, *Pygmalion et sa statue,* dont on retrouve une reproduction dessinée par De Gendt pour les *Œuvres de Rousseau* (1796), *Io caressée par Jupiter* sous la forme d'un nuage, *Danaé* inondée d'une pluie d'or, galantes compositions qui avaient tenté son pinceau. Son meilleur tableau et le plus connu est l'*Éducation d'Achille.*

Dans ce qui nous occupe, Regnault a fait pour Didot des dessins pour les *Métamorphoses d'Ovide* (1787) qui ont été gravées par Coiny, et une série de dix dessins au bistre pour son édition du *Temple de*

[1] Louis David. *Son École et son temps,* par E.-J. Delécluse.

Gnide (1795). Bien qu'un peu académiques, ces compositions sont belles et ne manquent pas d'une certaine poésie. Il aurait également dessiné des figures pour illustrer *Daphnis et Chloé.*

L'influence artistique de Regnault a été plus considérable encore par ses élèves que par lui-même. Il avait ouvert une école qui fut longtemps rivale de celle de David. Les principes, plus aimables, étaient aussi puisés dans l'imitation de l'antique, mais avec une interprétation moins rigoureuse et moins froide; ses principaux élèves sont Laffitte, Landon, Hersent, Robert Lefebvre, mais Guérin est celui qui lui a fait le plus d'honneur.

« Sa manière de dessiner sur le papier, a dit « Chaussard dans son *Pausanias,* est large et ferme, « et il copie Michel-Ange avec une rare perfection. »

Regnault, créé baron de l'Empire, arrivé à la fortune, est mort le 12 octobre 1829.

Longus.— *Lès Amours pastorales de Daphnis et Chloé* (trad. par de Saint-Fauxbin), Paris, Lamy, 1787. — In-4°, mar. r., tr. dorée.

Exemplaire imprimé sur vélin, avec fig. coloriées, et 9 dessins de Regnault. — Vente du comte de Marc-Carthy. — Collection Cigongne. — Chez S. A. R. le duc d'AUMALE.

Montesquieu. — *Le Temple de Gnide,* Paris, Didot, 1796. — In-4°, fig.

Un exemplaire avec 10 dessins in-4°, au bistre, de Regnault, et sur la couverture duquel étaient 2 dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 260 fr. — Vente Thibaudeau. — 395 fr. — Vente Lebœuf de Montgermont (sans les dessins de Moreau). — 1,500 fr. — Chez M. RATTIER.

Ovide (*les Métamorphoses* d').

Suite de 136 dessins originaux, lavés au bistre et à la sépia, réunis en deux albums. — Vente de tableaux et dessins provenant du baron Regnault (1857), — 160 fr.

ROBERT (HUBERT)

1733-1808

Qui n'a rêvé devant ces ruines si pittoresques, à demi recouvertes d'herbes folles et qu'enlacent les plantes grimpantes ? Qui n'a désiré descendre ces escaliers déjà frustes aux grands plans d'ombre et de lumière, à l'harmonie si douce, visiter ces palais élégants aperçus dans le lointain, et dont on devine les grandes salles pavées et revêtues de marbres éclatants, ou passer une après-midi ensoleillée sous les ombrages touffus de la villa d'Este ou des jardins Ludovisi, en voyant les dessins délicats, les bistres élégants et les harmonieuses aquarelles de ce charmeur qui a nom Hubert Robert et qui représentent ces beaux lieux ?

Il est né à Paris, le 22 mai 1733. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique et dirigèrent ses études dans ce but, bien qu'il manifestât déjà de grandes dispositions pour la peinture [1]; mais

[1] L'abbé Batteux, son professeur de rhétorique, auteur des *Beaux-Arts, réduits à un seul principe*, avait pourtant prédit au jeune artiste un brillant avenir en voyant ses essais, et il conservait précieusement de son ancien élève un petit dessin tracé au dos d'une version grecque. Quand Robert fut élu membre de l'Académie, l'abbé lui envoya ce croquis, qu'il conservait depuis vingt ans.

le jeune homme se promettait bien de ne suivre que ses goûts et de laisser les ordres à d'autres. Aussi, quand on s'apprêtait à lui obtenir un bénéfice, déclara-t-il que son désir était d'embrasser la carrière des arts. Slodtz, qui avait heureusement démêlé dans ses essais les germes du talent, s'entremit auprès de sa famille ; il se porta garant des succès futurs du jeune homme, et obtint de le prendre dans son atelier.

En 1753, Robert profita du départ de l'ambassadeur de France, M. de Choiseul-Stainville, pour partir avec lui pour Rome. Son rêve était enfin réalisé. Il y trouva Pannini le peintre des ruines, dont il prit les leçons et qui l'inspira dans la manière de voir la nature ; enfin le surintendant de Marigny, sur les chaleureux éloges qu'on lui fit du jeune artiste, l'autorisa, sans avoir concouru, à faire partie des pensionnaires du roi. Que les douze ans qu'il passa dans sa ville de prédilection durent lui sembler courts ! Cette active flânerie de Rome si délicieuse et si artistique, sous cette tiède atmosphère, au milieu de cette population pittoresque, dans les cours ornées d'antiques fontaines et les escaliers peuplés de statues de ses vieux palais, sous les arcades ruinées de ses aqueducs et de ses temples, on la retrouve dans chacun de ces dessins si poétiques et si lestement tournés, dans chacune de ces belles eaux-fortes, qu'elles soient signées de lui ou de l'abbé de Saint-Non ; on la retrouve encore dans cette jolie série des *Soirées de Rome*, dédiées à

Mme Le Comte. C'est une vieille église de couvent, à l'heure douteuse de l'*Ave Maria*, un tombeau antique auprès duquel on rêve, ou quelque pittoresque fontaine animée d'un groupe de femmes romaines.

D'une nature audacieuse, Hubert Robert a laissé par ses dangereuses escapades une sorte de légende à Rome. Ne s'avisa-t-il pas un jour de faire le tour de la corniche extérieure de la coupole de Saint-Pierre? le vertige s'empara de lui, et il échappa miraculeusement à la mort. Une autre fois, dans son désir de parcourir toutes les parties du Colisée, qui lui servait si souvent de modèle, il paria avec quelques camarades de l'Académie qu'il grimperait extérieurement jusqu'au faîte ruiné, en s'aidant seulement des saillies et des pierres disjointes. Il attendit la fin de la journée, afin de ne pas être troublé, et accomplit avec des efforts inouïs cette périlleuse ascension, gagnant son pari, qui consistait en six cahiers de papier à dessin. Pour témoigner de sa victoire, il mit en croix deux branches d'arbuste. Au point du jour, cette croix attire les regards d'un passant qui croit y voir un miracle ; la foule s'attroupe, Robert, qui veut la détromper, risque d'être lapidé. Enfin le pape Clément XIII le fit appeler pour lui reprocher doucement sa hardiesse inutile.

Saint-Non, ce conseiller au Parlement qui avait jeté sa toque par-dessus les Alpes, aussitôt arrivé à Rome, se lia avec Fragonard et Robert. Les belles parties dans la campagne romaine ! les agréables séjours à Tivoli ! et quel charmant voyage de Naples

il leur offre à tous deux, et que Saint-Non utilise, en entassant déjà les documents pour le grand ouvrage qu'il entrevoit ! Charmantes excursions d'artistes jeunes et gais, dans ce beau pays dont on n'est jamais rassasié, faites à petites journées, et où l'on fait arrêter le carrosse de l'abbé chaque fois qu'une ruine pittoresque, un bourg perché sur la montagne ou seulement un amusant ramassis de femmes de la Campanie, de chevaux ou d'enfants, attire leurs regards ou sollicite leur crayon. A Naples, ils gravissent le Vésuve, descendent aux fouilles d'Herculanum, dessinent toutes les antiquités qu'on en retire, et font cette belle excursion aux temples de Pæstum, les colonnes d'Hercule, alors et maintenant encore, d'un voyage dans cette partie de l'Italie.

Aussi quelle belle moisson ils rapportent ! Fragonard et Robert font paraître chez Basan *Différentes vues dessinées d'après nature dans les environs de Rome et de Naples,* belle suite de grandes eaux-fortes, et des séries de *Fragments choisis dans les peintures et les tableaux les plus intéressants des palais et des églises d'Italie.* Saint-Non, de son côté, a gardé tous les dessins de ses deux amis, qui retraceront les principaux épisodes du voyage et aussi les principaux monuments. Que ces paysages de Robert, *le Palais de la reine Jeanne*, *le Tombeau de Virgile, une Fouille à Pompeïa,* sont donc charmants, et quelle manière amusante, bien qu'un peu conventionnelle, de voir la nature dans ce *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile* que l'abbé fit paraître en 1781 !

Hubert Robert savait animer de conceptions heureuses le genre un peu monotone qu'il avait adopté. Mariette, qui l'a connu et pour lequel il avait fait plusieurs dessins, a dit de lui : « Il a une touche « agréable, et ses tons sont assez argentins ; il est « un peu trop indécis dans sa couleur, mais il met « beaucoup d'esprit dans ses dessins. Chacun lui « en demande, surtout de ceux qu'il fait légère- « ment colorés [1]. »

Robert, après dix ans de séjour en Italie, revenait à Paris en août 1765. On le décida à se présenter à l'Académie, et il peignit dans ce but la vue du port de Ripetta, à Rome. Il comptait si peu sur cet ouvrage, qu'il se disposait à repartir pour son pays d'élection quand sa réception à l'unanimité lui fit modifier ses projets. Chaque amateur voulut avoir un tableau de lui, au moins un dessin [2]. Dans les expositions, que Diderot décrit de sa plume magique, ses tableaux de ruines et de décors, commandés à l'avance, appartiennent au duc de Choiseul, au comte de Saint-Florentin, à la marquise de Langeac ; Catherine II même lui fit de flatteuses propositions, qu'il déclina, pour le décider à venir à Saint-Pétersbourg.

Mme Vigée-Lebrun, son amie, a, dans ses *Souvenirs,* bien décrit le succès du peintre à Paris : « De

[1] Mariette. *Abecdeario,* publié par les Archives de l'art français.

[2] Nous trouvons cette mention dans le Salon de 1781, par Diderot : « Hubert Robert. Neuf dessins coloriés des plus célèbres mo- « numents d'architecture et de sculpture de l'ancienne Rome. Ces « dessins sont fort beaux, mais les figures mal dessinées. Ils ap- « partiennent à M. le chevalier de Coigny. »

« tous les artistes que j'ai connus, Robert était le « plus répandu dans le monde, que du reste il « aimait beaucoup. Amateur de tous les plaisirs, « sans en excepter celui de la table, il était recher- « ché généralement, et je ne crois pas qu'il dînât « chez lui trois fois dans l'année. Spectacles, bals, « repas, concerts, parties de campagne, rien n'était « refusé par lui, et l'inaltérable gaieté de son carac- « tère le rendait l'homme le plus aimable qu'on pût « voir en société. »

Robert fut nommé garde des tableaux du roi et dessinateur des jardins royaux. Il était considéré, en effet, comme un excellent ordonnateur de ces pittoresques agencements de la nature appelés déjà jardins anglais, et il contribua à en répandre le goût en France. On cite surtout le parc de Méréville appartenant au financier La Borde ; et les Bains d'Apollon, dans celui de Versailles, auraient été exécutés, sur l'ordre de Louis XVI, d'après ses indications et ses dessins.

Il exposait toujours aux Salons de l'Académie un certain nombre de tableaux et de dessins. A celui de 1771, il avait envoyé un grand nombre de paysages et de vues exécutés à la sanguine ou à l'aquarelle, avec cette liberté et cet abandon que nous aimons tant chez lui. Diderot les lui reproche pourtant : « Si cet artiste continue à esquisser, il perdra l'ha- « bitude de finir. Sa tête et sa main deviendront « libertines. Il veut gagner ses dix louis dans la « matinée ; il est fastueux, sa femme est une élé-

« gante : il faut faire vite ; mais on perd son talent « et, né pour être grand, on reste médiocre. »

La Révolution le priva de ses places, et, ses anciennes fonctions le désignant à la suspicion des patriotes d'alors, il fut emprisonné à Sainte-Pélagie et à Saint-Lazare pendant dix mois. Son activité et sa bonne humeur ne l'y abandonnèrent point : « Il se « levait à six heures du matin, peignait jusqu'à « midi, et, après le dîner, il jouait au ballon dans « la cour avec une adresse étonnante. Avant d'a- « voir pu obtenir un petit local pour peindre, il « peignait sur les assiettes dans lesquelles on lui « apportait son dîner, sur sa table, sur le dessus « de ses chaises, et lorsqu'il fut rendu à la liberté, « il avait fait cinquante-trois tableaux, sans comp- « ter une quantité prodigieuse de dessins que s'é- « taient disputés ses compagnons d'infortune. C'est « pendant son séjour dans cette prison qu'il des- « sina le portrait de Roucher, que cet infortuné « poëte envoya la veille de sa mort à sa femme et à « sa fille[1]. »

Hubert Robert, sur la fin de sa vie, habitait à Auteuil la maison de campagne qui avait appartenu à Boileau. Il y avait installé une collection de tableaux. Il mourut subitement dans son atelier, le 15 avril 1808.

De nombreux et beaux dessins de Hubert Robert. — Chez M. LE MARQUIS DE LA BORDE.

[1] *Biographie universelle* de Michaud.

SAINT-AUBIN (JACQUES-GABRIEL DE)

1724-1783

Germain de Saint-Aubin était brodeur du roi. L'un de ses quatorze enfants était ce dessinateur délicat et charmant, Gabriel de Saint-Aubin, né à Paris en 1724[1]. De bonne heure il avait dessiné et étudié d'après nature à l'Académie ; il reçut aussi les

[1] Extrait de l'*Almanach historique et raisonné des architectes, peintres et sculpteurs*, pour l'année 1777 : « Les messieurs de Saint-« Aubin sont quatre frères qui se distinguent dans les arts et dont « les talens précieux ne doivent point être confondus. — Le pre-« mier est Charles de Saint-Aubin, dessinateur du Roi pour la « broderie et les dentelles. Il est fâcheux que ses talens et ses « succès soient si subordonnés aux caprices de la mode. Ce qui « peut en donner une idée précise, c'est son mémoire sur la bro-« derie qui fait partie de ceux de l'Académie des sciences. Il de-« meure rue des Prouvaires. — Le second, Gabriel de Saint-Aubin, « peintre, autrefois professeur de l'Académie de Saint-Luc, qui a « tellement la passion de son art qu'il dessine l'histoire en tout « tems et en tout lieu. Il demeure Rue de Beauvais. — Le troi-« sième est Augustin de Saint-Aubin, graveur de l'Académie, dont « nous avons fait mention à l'article des agréés. Il dessine et grave « l'histoire et le portrait. On en connoît d'après une longue suite « de Mr Cochin. Il a tout récemment mis au jour une des pierres « gravées du cabinet de Mgr le duc d'Orléans, qu'il dessine et « grave en plus grand. — Le quatrième est Louis de Saint-Aubin « peintre à la manufacture de Sèvres. »

36

leçons de Jeaurat, de Colin de Vermont et de Boucher, et concourut pour le grand prix de peinture en 1752. Ce fut Fragonard qui l'obtint sur le sujet de *Jéroboam sacrifiant aux idoles,* et Saint-Aubin n'eut que le second prix. L'année suivante, nouvelle tentative sur le sujet de *Nabuchodonosor faisant crever les yeux à Sédécias ;* même résultat ! Il n'obtint encore que la seconde place, et ce fut Monnet qui partit pour Rome. Ne nous en plaignons pas. Notre jeune dessinateur, découragé, envoya promener les sujets de l'*Ancien Testament,* « fit un feu de joie des « doctrines, des routines, des pratiques et des respects « humains de l'art, » et, libre désormais, ne travailla plus qu'à sa guise, sans souci des traditions, exposant, quand il lui plaisait, ces dessins enlevés de verve et pétillants d'esprit.

C'est à cette circonstance peut-être que nous devons un chaud, spirituel et charmant dessinateur parisien, au lieu d'un peintre d'histoire froid et compassé, retour de Rome. Saint-Aubin s'empressa de se faire recevoir de cette pauvre académie de Saint-Luc, corporation des peintres qui s'efforçait de rivaliser avec l'exclusive Académie royale et qui fut écrasée par elle. C'est là, mêlé à des inconnus, qu'il exposa chaque année une foule de portraits et de nombreux dessins.

Le besoin de dessiner était, en effet, passé chez lui à l'état de manie. Il voulait garder un souvenir de tout ce qu'il voyait : le passant dans sa silhouette grotesque, la Parisienne élégante, la conversation

amoureuse en un coin, la foule et son mouvement, une inauguration, un feu d'artifice, un travail au Pont-Neuf, une exposition ; c'est l'homme du fait-divers. Et ces croquis pointillés à la plume, ces dessins souvent un peu nuageux lavés à l'encre de Chine et relevés de quelques touches d'aquarelle et enlevés avec un inimitable brio, sont vraiment d'un goût charmant ; l'esprit y pétille et les intentions fines y abondent.

Celle de ses compositions que préfère M. Reiset[1] est la *Vue du Salon de* 1765, « dans laquelle l'ar-« tiste s'est plu à représenter avec une prodi-« gieuse adresse, et à l'aide de quelques touches de « gouache, une grande partie des tableaux expo-« sés. »

C'est aussi une intéressante note historique que l'harmonieuse composition de la *Pose de la première pierre de l'École de chirurgie* par le roi Louis XVI, et l'on entre à sa suite dans l'intimité du XVIII[e] siècle avec *les Modèles de l'Académie*, *le Théâtre de Nicolet* ou *le Cabinet de Blondel de Gagny*. L'événement du jour, une illumination, la statue que l'on découvre, la représentation théâtrale, tout est pour lui matière à spirituelles compositions. Et, dans cet ordre d'idées, nous ne pouvons non plus passer sous silence le dessin étourdissant de facture spirituelle du *Couronnement de Voltaire* dans sa loge, à la représentation d'*Irène*, tout peuplé de specta-

[1] Frédéric Reiset. *Notice des dessins* au Musée du Louvre.

teurs aux têtes de la grosseur d'une tête d'épingle et pourtant ressemblantes, qui se penchent pour le voir (1778).

Ses eaux-fortes conservent les mêmes qualités de vivacité et d'effet que ses dessins. *L'Entrée d'un empereur victorieux à Rome* est superbe d'effet; *la Foire de Besons* (1750), les scènes des tragédies de *Mérope* (1750) et de *Tancrède* (1760), *le Charlatan du Pont-Neuf, le Spectacle aux Tuileries, le Tonneau d'arrosage, la Bibliothèque des avocats,* l'eau-forte pour le conte de la Fontaine *On ne s'avise jamais de tout;* toutes ces pièces sont étourdissantes de verve et d'inattendu, d'un effet et d'une couleur extraordinaires, et le tout entouré de légendes, d'exclamations, de réflexions, de renseignements et de vers. Il les gravait pour son amusement, n'en faisait pas commerce et n'en tirait qu'un petit nombre d'épreuves ; aussi sont-elles fort rares.

Gabriel de Saint-Aubin nous appartient plus spécialement par les dessins qu'il a faits pour orner des livres imprimés ou des manuscrits. Citons, parmi ces derniers, ceux exécutés en 1749 pour un *Mémoire sur la réformation de la police,* qui trahissent encore une certaine jeunesse, et ceux que contient l'exemplaire qui fut présenté à Mme de Pompadour d'un *Discours sur la peinture* (1758). Quant aux petites compositions à l'encre de Chine du *Placet adressé à la reine Marie-Antoinette* par un solliciteur, ma foi ! plein de goût, et qui retracent microscopiquement les principaux faits du règne, elles sont délicieuses, et font

d'un opuscule peu intéressant en lui-même une œuvre artistique de haut goût.

Parmi ses dessins exécutés pour les livres imprimés, on lui doit ceux qu'il a exécutés de 1760 à 1764 pour un *Spectacle de l'histoire romaine* par Philippe de Prétot, paru en 1776 et dont il fut tiré sans doute peu d'exemplaires, car il est extrêmement rare. Les planches furent utilisées plus tard, ainsi que d'autres d'après Eisen et Gravelot pour le même livre, dans un *Abrégé de l'histoire romaine* de l'abbé Millot, paru en 1789. Ces dessins sont conçus d'une manière originale et devaient être pleins de brio et de mouvement, autant qu'on peut en juger par les gravures, où il a été bien mal interprété et pour ainsi dire trahi, car ses graveurs ont réussi à faire quelque chose de lourd et de froid de ce dessinateur si vivant et si coloré; pourtant la composition qui représente *la Mort de Germanicus*, encore bien jolie, fait supposer que Gabriel a dû en graver l'eau-forte pure, ainsi que le *Triomphe de Pompée*, avec sa grandiose perspective théâtrale et sa foule tumultueuse.

Signalons aussi le frontispice du *Jardinier et son Seigneur* de Sedaine (1761), les jolis médaillons, signés de lui, des *Étrennes françaises* de Petity (1766), les figures pour *Narcisse dans l'île de Vénus* (1769), qui sont originales, bien qu'il y ait été encore trahi par le graveur Massard[1]. Le volume

[1] Les gravures de Massard sont datées de 1765.

se vendait au profit des créanciers du poëte Malfilâtre, mort à trente-quatre ans dans la pauvreté.

Gabriel de Saint-Aubin a enfin illustré d'une foule de croquis amusants les catalogues des ventes de tableaux et d'objets d'art auxquelles il assistait, croquant au vol le tableau, le vase mis en vente, sans compter la charge de l'expert et du spectateur. Son catalogue de la vente Mariette, tout rempli de ses dessins, en est un bon exemple.

Les dessins de Saint-Aubin, comme nous l'avons vu, ne souffrent pas l'interprétation. Tantôt ce sont des aquarelles lavées à grande eau, en de chaudes teintes de bistre ou de sanguine sur lesquelles il revient avec la plume, accentuant une silhouette, et faisant par ses oppositions violentes étinceler les lumières; tantôt ce sont des mines de plomb estompées avec le doigt et pour lesquelles il associe dans un fouillis charmant tous les procédés, reprenant ses personnages avec le crayon noir, les pointillant d'une fine plume et les accentuant de quelques touches de pastel pour leur donner la chaleur et la vie. Mais ces rêves entrevus défient, par leur indécision charmante, le burin et même la pointe d'un graveur habitué aux sages et académiques élucubrations de Lebarbier ou de Cochin. Il faut qu'il s'interprète et se grave lui-même à l'eau-forte. Alors quelle bonne fortune! La pointe court sur le cuivre avec agilité, pleine d'imprévu et de verve, et nous donne ces morceaux si pleins de *ragoût, l'Escalier du Salon du Louvre* ou *les Nouvellistes du café Procope*.

Gabriel de Saint-Aubin a sans doute dessiné ou peint les portraits de quelques-uns de ses amis; nous en avons la preuve, tout au moins pour celui de Sedaine, par une longue pièce de vers que cet auteur lui adresse pour le prier de faire son portrait, ce qu'il ne dut pas, avec sa bonne grâce et son désintéressement ordinaires, refuser. Nous en reproduisons les premiers vers :

Quand voulez-vous que ma figure
Aille, droite comme un piquet,
Se planter en belle posture
Auprès de votre chevalet?
Mon minois, que par conjecture
J'estime moi-même assez laid,
Veut une fois être parfait,
Et gagner par votre peinture
Le gracieux que la nature
Jadis lui refusa tout net.

Terminons par un petit portrait de Gabriel de Saint-Aubin tracé par un contemporain, Pahin de la Blancherie [1], et qui paraît bien ressemblant : « Dé-« goûté par les préférences auxquelles il fut très-« sensible, il se livra entièrement à une sorte de « système et ne suivit plus que son penchant na-« turel pour tous les genres de talent et de connois-« sances. Aussi étoit-il très-instruit : il n'y avoit « rien dont il ne pût parler à la satisfaction même « des professeurs de chacune des sciences. Mais cela « ne mène ni à la fortune ni à la célébrité en pein-

[1] *Essai d'un tableau historique des peintres de l'École française*, in-4°, Paris, 1783.

« ture : aussi n'eut-il ni l'une ni l'autre. On ne le ren-
« controit jamais qu'un crayon à la main, dessinant
« tout ce qui se présentoit à ses yeux, soit dans les
« temples, soit dans les amphithéâtres, cours publics
« ou ventes, et même dans les rues. Ce goût exces-
« sif de tout voir, tout savoir, tout dessiner, lui em-
« portoit si complétement tous ses instants, qu'il
« avoit une négligence extrême de sa personne, tant
« pour sa santé que pour son extérieur, quoiqu'il
« ne fût pas hors d'état de satisfaire à ces deux
« points. Il portoit cette abnégation de soi-même au
« point qu'il est mort dans un dépérissement total
« de la nature, n'ayant voulu se laisser soigner que
« quand il n'étoit plus temps de le faire. »

Gabriel de Saint-Aubin est mort le 9 février 1780.

Mémoire sur la réformation de la police de France. 1749. — In-fol., mar. bleu, comp. tr. d. (Aux armes de France.)

Manuscrit exécuté pour le roi Louis XV, orné d'un frontispice et de plusieurs dessins de G. de S.-A. — Chez M. LE BARON JÉRÔME PICHON.

Illumination de la galerie de Versailles en 1751.

Croquis au crayon in-4° en longueur. — Chez M. AUDOUIN.

Ballet des fées rivales, aux Italiens.

Croquis à la plume et à l'encre de Chine. — Chez M. AUDOUIN.

Discours sur la peinture et sur l'architecture. — Paris, Prault, 1758. In-8°, mar. rouge, dent. tr. d. (Anc. rel.)

Exemplaire de dédicace aux armes de Mme de Pompadour, contenant 2 charmants dessins à l'encre de Chine. — Chez M. LE BARON JÉROME PICHON.

SEDAINE. — *Recueil de poésies.* — Londres et Paris, Duchesne, 1760. — Un vol. in-12, mar. rouge.

Exemplaire ayant appartenu à G. de S.-A. et couvert de dessins au crayon et à la plume — Catalogue Cigongne. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

La Fontaine. — *Le Cas de conscience.*

Dessin in-4° à l'encre de Chine, signé et daté 1760. — Vente du marquis de Fourquevaux (1876). — 50 fr. — Chez M. PORTALIS.

Le Vielleur...

A la mine de plomb, daté 1764. — Chez M. DELBERGUE-CORMONT.

Loth et ses filles.

Dessin au crayon, rehaussé de bistre et de pastel, signé in-4° en largeur. — Chez M. PORTALIS.

La Statue de Louis XV, entourée de personnages.

Dessin à la plume et au bistre. — Vente Morel de Vindé (1873). — 130 fr. — Chez M. le baron James de ROTHSCHILD.

Anacréon caressé par Vénus, dessin signé et daté 1762.

Au MUSÉE DU LOUVRE.

Catalogue des tableaux et objets d'art du cabinet de M. Gaignat, par Pierre Remy. — Paris, Vente, libraire, 1768. — 1 vol. in-12, demi-rel.

Sur les marges, G. de S.-A. a dessiné environ 150 croquis des objets mis en vente. — Vente J. Boilly (1869). — 350 fr. — Chez M. GALICHON.

La Promenade aux Tuileries, dessin oblong, signé et daté de 1769.

Chez M. Philippe de SAINT-ALBIN.

Malfilatre. — *Narcisse dans l'Ile de Vénus,* poëme. — Paris, Lejeay, 1769. — In-8°.

Le dessin du chant Ier, à la mine de plomb. — Vente faite par Clément (1876). — 23 fr. — Chez M. PORTALIS.

Deux autres dessins. — In-8° à la plume et à la mine de plomb.

Vente de dessins et estampes de Morel de Vindé (1873). — 300 fr. — Chez M. le baron James de ROTHSCHILD.

Frontispice représentant un paysage avec portiques.

Dessin à la plume et à l'encre de Chine placé en tête de l'exemplaire des Chansons de la Borde, contenant les dessins originaux. — Chez S. A. R. le duc d'AUMALE.

Allégorie représentant *le Roi Louis XVI posant la première pierre de l'amphithéâtre de l'École de chirurgie,* dessin à l'aquarelle gouachée, signé et daté 1774.

Vente du marquis de Fourquevaux. — 350 fr. — Chez M. Jules COUSIN.

Le Roi, accompagné de Monsieur et du comte d'Artois, reçoit les remercîments de son royaume par l'organe du génie et de la reconnaissance.

Dessin à la gouache. — Vente du marquis de Fourquevaux. — 500 fr. — Vente Féral. — 700 fr. — Chez M. Henri PÉREIRE.

M. de Puységur présente un placet à la Reine (prix de vertu fondé à Romainville) le 21 may 1775.

Charmant dessin à la mine de plomb. — 500 fr. — Chez M. le comte d'ARMAILLÉ.

Placet adressé à la Reine Marie-Antoinette (1775).

Manuscrit in-fol., mar. r., tr. dorée (aux armes de la Reine), renfermant de nombreux et charmants dessins à l'encre de Chine, ovales et in-8° en largeur. Les principaux représentent le couronnement du roi à Reims, son retour, une représentation dans la salle de spectacle de Versailles, etc., etc... — Chez M. le baron Jérôme PICHON.

Voltaire. — *Irène,* tragédie. — Voltaire, couronné à la représentation d'*Irène,* salue le public de sa loge ; dessin daté du 15 avril 1778.

A la plume et à l'encre de Chine, rehaussé de couleur. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Huit petits dessins in-16, pour un *Roman...*

A la plume et au bistre. On peut les attribuer à G. de S.-A. — Chez M. AUDOUIN.

Livre sur la *conquête de l'Amérique.....*

10 dessins in-12, à la plume, au crayon noir et à l'aquarelle (1767-1776). — Vente du marquis de Fourquevaux. — Chez M. BEURDELEY fils.

Trois petits dessins, plume et bistre, pour un *Roman.*

On peut les attribuer à G. de S.-A. — Chez M. DESTAILLEUR.

Cabinet de M. Blondel de Gagny.

Croquis sur vélin à la mine de plomb. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Modèles essayés par nous à l'Académie.

Croquis, plume et encre de Chine. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

Les Filles de ce monde sont rasées, etc...

Dessin in-12, au crayon. — Chez M. LEFILLEUL, libraire.

Le Théâtre de Nicolet, sur la place du Palais-Royal.

Dessin à la sépia, in-8 en largeur. — Chez M. le marquis de VARENNES.

La Causerie.

Dessin in-8°, au crayon. — Vente faite par Clément (novembre 1876). — 40 fr. — Chez M. BEURDELEY fils.

Une femme assise et une jeune fille dessinant.

Dessin in-8°, au crayon noir, à la plume et à l'aquarelle. — Au MUSÉE DU LOUVRE

Le Poëte content et le poëte mécontent, 2 dessins à la plume, lavés d'aquarelle. — *Assemblée de l'Académie de Saint-Luc*, à la pierre noire lavée d'encre. — *Promenade dans Paris d'une figure colossale en osier*, plume et bistre. — *Statue de Louis XV élevée à Reims,* en 1760, plume et bistre. — *Vue de l'Église Saint-Antoine,* daté 1774, aquarelle. — *Distribution du vin au peuple de Paris*, 1779, plume et bistre. — *Femme essayant des chapeaux*, daté de 1779. — Catalogue Paignon-Dijonval.

Explication des Peintures, Sculptures, etc., *exposées au Louvre* pendant les années 1761 et 1769, 2 vol. in-12, v. m.

La même. Année 1777. — In-12. — Catalogue des tableaux de M. Basan. 1772. — In-8°, cart. — Ces quatre livrets sont ornés d'un très-grand nombre de dessins à la mine de plomb. — Vente du vicomte de Morel-Vindé (1822). — 29 fr.

Couplets pour le mariage de monseigneur le Dauphin, par Bezassier. — Paris, 1770.

Catalogue des ventes de tableaux de Natoire, de Fontenelle, du duc de Fitz-James, et d'une vente faite le 18 novembre 1776. — Ces 5 volumes in-8° sont ornés de dessins exécutés à la mine de plomb. (Au 1er article sont des portraits.) — Vente du vicomte de Morel-Vindé. — 15 fr. De Bure.

Allégorie sur le mariage d'un prince et d'une princesse.

Dessin à l'aquarelle in-8°. — 2me vente du marquis de Fourquevaux. — 260 fr. — Chez M. FÉRAL.

Jeune femme assise auprès d'une statue.

Dessin in-8° à la pierre d'Italie, daté du 20 mai 1774 (même vente). — 40 fr. — Chez M. BEURDELEY fils.

Vue du Salon de 1777.

Dessin à l'aquarelle. — Vente Féral. (1877). — 905 fr.

La Toilette d'une jeune femme, aquarelle signée et datée 1778.

(Même vente). — 155 fr. Clément.

Scène d'intérieur. — Des jeunes gens devisent d'amour.

Dessin au crayon noir (même vente). — 60 fr. — Chez M. PORTALIS.

Tarquin le Superbe.

Dessin à la pierre noire et à l'aquarelle (même vente). — 30 fr. — Chez M. AUDOUIN.

Étude de jeune femme assise.

Dessin au crayon noir (même vente). — 160 fr. — Clément. — Chez M. EDMOND DE ROTHSCHILD.

Catalogue de la vente Mariette (1775), in-8, et *Catalogue de la vente de Julienne* (1778), in-8.

Exemplaires remplis de dessins de G. de Saint-A. — Chez M. LE COMTE D'ARMAILLÉ.

Catalogue de la vente Randon de Boisset (1777).

Exemplaire rempli de dessins de G. de Saint-A. — Chez M. LE BARON JÉRÔME PICHON.

Nombreux catalogues illustrés, chez M. G. DUPLESSIS et à la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

SAINT-AUBIN (AUGUSTIN DE)

1736-1807

Voici encore un de ces charmants dessinateurs-graveurs, l'honneur du XVIII[e] siècle, un de ceux qui savent le mieux conserver la grâce de la femme, dans ses délicieux portraits d'après nature, et donner le caractère et la physionomie dans ses effigies historiques, un de ceux qui les interprètent enfin, le burin à la main, avec le plus de science et d'éclat.

Augustin de Saint-Aubin, beaucoup plus jeune que Gabriel, est né le 3 juin 1736. Il est à bonne école, celle de son frère, qui le fait dessiner sans relâche et, comme lui, d'après nature, et qui pourtant l'envoie bientôt chez Laurent Cars et chez Étienne Fessard, car il le destine à la gravure sérieuse. Mais le jeune Augustin, au nez retroussé, à la mine fûtée sous sa perruque frisée, tel que nous le montre le joli portrait gravé, d'après son propre dessin, par M. J. de Goncourt, tout en apprenant les procédés de l'art où il est passé maître, ne paraît pas vouloir prendre la vie par trop au sérieux. Il quitte volontiers le burin sévère, ses tailles régulières qu'il

applique aux planches d'*antiquités* du comte de Caylus, pour faire courir la libre pointe sur le cuivre enfumé, et nous donner ces gracieux billets de concert, ces cartes de visite historiées, ces frises destinées aux tiroirs d'histoire naturelle de M. de Chevreuse, ces vues de galeries de tableaux avec son monde de curieux et de flâneurs, et même un essai de Calvaire, avec raison sévèrement jugé par son auteur : « J'ai fait cette drogue la première semaine « que je suis entré chez Étienne Fessard, en 1755. »

Il était de mode alors de faire paraître des suites d'estampes chez les marchands en vogue : séries d'ornements, de vases, de statues antiques, de cris de Paris, d'études de modèles, de paysages, d'animaux, de fantaisies de toutes sortes. Saint-Aubin n'y manque pas et fait paraître ses six pièces dessisinées et gravées par lui, des *Différents jeux des petits polissons de Paris,* jeux de l'enfance toujours en faveur, toujours les mêmes alors comme aujourd'hui, *la Fossette, la Toupie, la Corde,* etc., où il groupe agréablement ses petits personnages mutins et spirituels; l'année suivante il donne: *Mes gens, ou les Commissionnaires ultramontains au service de qui veut les payer,* robustes types de jeunes Savoyards gravés par Tilliard et à vendre chez Basan. Voici comment cette suite est annoncée dans le *Mercure de France* (1770) : « Ces études forment autant de sujets « variés et très-amusants. Elles ont été gravées, « avec esprit, par M. Tilliard et d'autres graveurs, « d'après les dessins de M. A. de Saint-Aubin, qui

« a sçu donner à son crayon le caractère de naïveté « propre au sujet. »

Toutefois le lot de Saint-Aubin n'est pas, comme pour son frère, le peuple de la rue avec son inattendu, son pittoresque, mais ses haillons, son débraillé et son cynisme; ce qu'il lui faut, c'est la distinction des beaux messieurs et des jolies dames de la *Promenade des remparts de Paris* et de cette autre composition, les *Portraits à la mode;* son élément, c'est l'élégance des salons du *Bal paré,* plein de femmes en toilette et de danseurs du dernier goût, au jarret tendu, qui achèvent un menuet pendant que le fermier général, au ventre rebondi, reçoit une invitée encore couverte de son manteau de bal, garni de fourrures. Il nous introduira ensuite dans la brillante salle de *concert* d'un grand seigneur qui, là, assis près des musiciens, écoute le virtuose religieusement. L'assemblée est attentive, pendant que deux amants, heureux de se retrouver, échangent à voix basse quelques paroles. Ces deux admirables compositions, exposées au Salon de 1773, ont été gravées de la manière la plus habile et la plus fine par Duclos.

Saint-Aubin est alors un très-joli garçon, spirituel, recherché, fêté dans les salons, « une de ces aima- « bles figures d'hommes auxquelles la poudre don- « nait alors je ne sais quoi de brillant, de piquant, « de féminin et de tendrement voluptueux [1]. » Il est reçu à l'Académie en 1771, et le sculpteur Caffieri,

[1] J. et E. de Goncourt. *Étude sur les Saint-Aubin.*

sortant de la séance où il venait d'être reçu avec d'unanimes éloges, lui dit : « Il ne sera pas dit que « vous serez exempt de fève noire, voilà celle que « je vous réservais. » Il devient le mari d'une jolie femme, Louise-Nicole Godeau, fille du maître d'hôtel du comte de Caylus, dont il nous a laissé le portrait charmant sous le masque de *Louise-Émilie, baronne de****. Il est dessinateur et graveur du duc d'Orléans, dont il reproduira, un peu plus tard, si finement les *Pierres gravées* (1780), où il sèmera à toutes les pages ses fleurons élégants.

« On a vu avec satisfaction, » écrivait le critique du *Mercure de France* (1777), « au Salon, sous « différents cadres, plusieurs dessins à la sanguine « et d'autres lavés à l'encre de Chine, exécutés « d'après une partie de ces pierres gravées anti- « ques par M. de Saint-Aubin. Cet artiste, dessinateur « et graveur, ne peut être trop exhorté à mettre « beaucoup de fidélité et d'exactitude dans ses des- « sins, et à ne point, dans cette espèce de traduc- « tion, imiter Bouchardon, qui, rempli du beau « style antique, le donnoit à toutes les figures qu'il « copioit. »

Les travaux affluent, et, infatigable, Augustin passe de Gravelot à Cochin, de Leprince à Boucher, avec une égale facilité et un égal talent. La gravure des culs-de-lampe pour *Boccace,* des figures pour l'*Almanach iconologique* de Gravelot, et de l'*Inauguration de la statue de Louis XV* (1766) d'après le même, celle des figures du *Voyage en Sibérie* (1767),

des *Saisons,* d'après Leprince, presque toutes les gravures des compositions de Boucher pour les *Métamorphoses d'Ovide* (1767), et qui en rendent si bien le charme voluptueux, celles de *Térence* (1770), l'une de celles du Poëme de *la Peinture* de Lemierre (1770), sont dues à sa pointe habile. Citons encore la gravure des fleurons du *Voyage en Grèce* du comte de Choiseul-Gouffier (1782)[1], et de ceux de *la Gerusalemme liberata* (1783), le tout d'après Cochin, dont il a été l'un des graveurs favoris, la *Vénus anadyomène,* servant de frontispice à la dissertation de l'abbé de La Chau, sur Vénus, et une infinité de pièces d'après Moreau, Monnet, etc. : telle est une partie de son œuvre pour les livres pendant la plus heureuse époque de sa vie artistique.

En même temps Augustin, dessinateur de portraits né, saisissant au vol une ressemblance, indiquant d'un rien un trait caractéristique, voyait défiler devant son crayon toutes les illustrations de son époque et en traçait, pour la postérité, les profils. Il faut choisir dans cette prodigieuse quantité d'effigies dont la plupart sont intéressantes! Quelques femmes d'abord : *la Princesse de Montbarrey, la Baronne de Rebecque, Sophie le Coulteux du Molley,* propriétaire des jardins de la Malmaison, chan-

[1] « J'ai reçu de monsieur Tilliard la somme de trois cent soixante livres pour la gravure de la vignette du p^r chapitre du second volume du *voyage de la gresse* par Mr de Choiseuil, dont quittance à Paris ce 19 Juin 1806. St Aubin. » — Pièce communiquée par M. E. Cottenet.

tés par Delille, *Madame de Heinecken,* dont le fils, également dessiné par notre artiste, écrira plus tard un dictionnaire de gravure, et *Madame de Létine,* belle-mère de l'amateur *De la Live de Jully.* Quelques bibliophiles, maintenant, dont il aimait à tracer les *ex-libris,* aussi coquets que ceux de Choffard, *le Marquis de Paulmy, Jérôme Bignon, Amelot, Charles de Brosses,* le magistrat voyageur ; les poëtes *Colardeau* et *Dorat,* les trois portraits-miniatures de *Voltaire, la Beaumelle* et *Fréron,* pour le frontispice du *Commentaire sur la Henriade* (1775), *Gluck,* charmant médaillon historié (1781), *Condorcet, de Belloy, l'Abbé Leblanc, Necker,* au sujet duquel il eut des discussions avec le graveur de Launay, et les portraits de *Diderot* et de *d'Alembert,* destinés à orner l'un des frontispices de *l'Encyclopédie*[1], etc.

Portraitiste observateur et charmant, peut-être a-t-il trop souvent vu de profil ses modèles, et trop souvent aussi donné à leur portrait la forme de médaillon. Cependant il a varié plus que Cochin son format et son procédé, et le reproche de monotonie que l'on pourrait faire au second serait

[1] Nous reproduisons la pièce suivante tirée des *Archives de l'art français*, à titre de renseignement sur le prix de la gravure des dessins à la fin du siècle dernier :

« Je reconnais avoir reçu de monsieur Panckoucke la somme de trois cens livres en deux billets échéables le vingt deux vendémiaire fixe et l'autre le vingt du même mois, à compte sur la gravure en frontispice de l'Encyclopédie, représentant le portrait de Didot (lisez Diderot), d'Alembet (sic), etc... Paris, ce huit thermidor an V de la République.

Approuvé l'écriture, Saint Aubin. »

injuste, attribué au premier; seulement ce qui les fait confondre souvent à ce sujet dans une même appréciation, c'est que Saint-Aubin a gravé, et avec l'habileté consommée qu'on lui connaît, une bonne partie des portraits dessinés par Cochin, qui, trop occupé par les soins du monde, lui en confiait volontiers la reproduction; ceux du directeur de théâtre *Monet,* de *Moreau,* de *Beaumarchais* (1773), de *J.-J. Rousseau,* pour sa belle édition de 1774, et de *Cochin* lui-même nous semblent être parmi les plus intéressants.

Nous trouvons deux mentions qui ont trait à notre artiste dans le journal de Wille. A la date de septembre 1774, il est fait mention d'un grand dîner, un vrai festin auquel il assiste avec sa famille chez le graveur de Launay, et où il trouve comme convives, outre A. de Saint-Aubin, les graveurs Lempereur et Choffard. — Mais, à la date de novembre 1788, notre dessinateur n'était plus resté en aussi bons termes avec son amphitryon, car Wille rapporte : « Le 11, j'al-« lai à l'assemblée de l'Académie royale, où on lut « une lettre de plainte écrite par M. de Saint-Aubin « contre M. de Launay, l'accusant de lui avoir copié « le portrait de M. Necker, etc... » De Launay répondit quelques jours plus tard, et l'assemblée décida, sur l'avis de Wille, qu'il fallait les renvoyer dos à dos.

Cependant la Révolution arrive et tout change; le dessinateur des élégances les voit disparaître une à une, et avec elles son argent qui s'engouffre dans

la dépréciation des assignats. Sa place de graveur de la bibliothèque, à laquelle il tenait et qui lui avait été obtenue par l'abbé Barthélemy, désireux de faire graver habilement les médailles du cabinet du Roi, lui est enlevée. L'atelier humide, qu'il y occupait depuis quarante ans, lui est retiré. Saint-Aubin, dont la santé est altérée, âgé de soixante-sept ans, écrit lettres sur lettres au ministre pour qu'on lui donne un logement au Louvre, mais c'est peine perdue. Choisissons parmi les nombreuses missives qui ont trait à cette revendication, poursuivie par l'artiste avec une âpreté digne d'un meilleur sort, celle-ci, adressée à Denon, qui est inédite : « 22 vendé« miaire an XII. Monsieur, un rhume affreux me « retient enfermé et m'empêche d'aller vous voir. « Voudriez-vous, lorsque vous aurez un instant de « loisir, me marquer ce que vous avez fait avec le « ministre, relativement à moi, et si vous avez pu « le convaincre qu'un artiste laborieux et utile, qui « a travaillé pendant près de cinquante ans, peut « encore mériter les regards du gouvernement, quoi« qu'il ne soit plus d'âge à entreprendre de grands « ouvrages, et surtout quand cet artiste ne demande « que le remplacement de ce qu'il avoit déjà et qu'on « lui ôte?

« Je vous envoye un petit portefeuille que vous « mettrez sous vos yeux, afin d'y mettre quelques« unes de vos productions, à mesure qu'il vous en « tombera sous la main, et surtout votre portrait.

« Plaignez les pauvres enrhumés. J'ai l'honneur

« de vous saluer avec la plus sincère estime. Saint-« Aubin, rue des Prouvaires, n° 519[1]. »

Heureusement que dans sa détresse il avait rencontré un honnête éditeur, amateur de beaux livres et appréciateur du talent, Renouard, qui avait besoin de portraits pour ses nombreuses publications et qui reconnaît volontiers, dans son *Catalogue raisonné,* qu'ils sont « d'une ressemblance et d'une grâce toute particulière », et voilà notre vieil artiste qui recommence, sur le tard, sans trêve ni repos, à tracer de sa fine mine de plomb les traits des auteurs de l'antiquité, *Homère, Virgile, Horace, Cicéron, Salluste* et les trente portraits des rois de France et de personnages célèbres du *Voltaire* de 1802. Il se hâte, il s'use, il tousse des semaines entières et peut à peine se traîner chez Renouard pour toucher son argent, mais il ne lâche pas son burin. Sa main court indifférente, mais toujours agile de *Crébillon* à *Corneille,* de *la Bruyère* à *Boileau,* de *Gresset* à *Racine,* ce portrait de Racine au sujet duquel il écrivait à son éditeur : « J'ai été si grièvement malade que je n'ai pas donné un coup de « burin de tout le mois dernier. Je ne travaille pas « encore ; il y a deux jours, j'ai voulu dessiner « une petite médaille d'une heure d'ouvrage, c'est « tout ce que j'ai pu faire, mais non sans peine. Je « me suis trouvé heureux, dans mon malheur, de « n'avoir pas eu dans les mains quelque planche

[1] Cette lettre fait partie des collections de M. Eugène Piot, qui nous a gracieusement permis d'en prendre copie.

« après quoi vous auriez attendu, puisque je n'au-
« rais pas pu vous satisfaire. Il me tarde de voir
« revenir mes forces et le beau temps pour termi-
« ner votre Racine. »

Le dessinateur de tant de profils délicats et charmants mourut le 9 novembre 1807.

Nous détachons d'une excellente étude[1] sur la gravure de portrait cette page qui nous semble bien peindre ce côté spécial de son talent, particulièrement dans sa dernière période : « Augustin de Saint-
« Aubin courrait risque de ne pas être apprécié à sa
« juste valeur, si on le considérait uniquement
« comme un interprète fidèle des œuvres d'autrui.
« Outre un certain nombre de dessins de son inven-
« tion, qui sont comptés à juste titre parmi les pro-
« ductions les plus agréables de l'art français au
« XVIIIe siècle, il mit au jour un grand nombre de
« portraits qui, gravés aussi bien que dessinés par
« lui, lui assurent un rang auquel il n'aurait pu
« prétendre s'il s'était contenté de reproduire les
« dessins de ses contemporains. Chargé par les prin-
« cipaux libraires de son temps, par les de Bure et
« les Renouard entre autres, de graver les portraits
« qui devaient accompagner les éditions qu'ils pu-
« bliaient, A. de Saint-Aubin se trouva souvent
« contraint d'adopter pour ses planches une dimen-
« sion exiguë indiquée par le format même des
« livres à orner. C'est à cette circonstance particu-

[1] Georges Duplessis. *De la gravure de Portrait en France.*— In-8°.

« lière que l'on doit un certain nombre d'effigies
« d'auteurs anciens, dessinées par Saint-Aubin d'a-
« près des originaux choisis avec critique, et une
« grande quantité de portraits des écrivains français
« empruntés à des bustes célèbres ou à des peintures
« dont l'authenticité n'est pas contestable. On sent,
« en examinant ces nombreux portraits, que l'ar-
« tiste ne reculait pas devant une recherche qui
« l'amenait à s'approcher le plus possible de la
« vérité. Au lieu de reproduire, à l'exemple de
« quelques-uns de ses confrères, le premier portrait
« qui frappait ses regards, il savait discerner parmi les
« documents qui lui étaient présentés celui qui répon-
« dait le mieux à l'idée qu'il s'était faite du person-
« nage dont il entendait transmettre les traits à la pos-
« térité, et rarement il se trompait. Lorsqu'il s'agis-
« sait de transporter sur le métal la physionomie d'un
« de ses contemporains, il se chargeait lui-même de
« faire, d'après nature, un dessin exact, ou lorsque,
« pour un motif quelconque, il ne pouvait agir
« de la sorte, il s'adressait à un dessinateur sur
« l'exactitude duquel il pût compter, et le plus sou-
« vent c'était à Charles-Nicolas Cochin qu'il faisait
« appel. Augustin de Saint-Aubin avait coutume de
« réparer à l'eau-forte ses planches; il les modelait
« ensuite à l'aide de travaux au burin, exécutés avec
« une rare sûreté de main, et dans ses moindres
« ouvrages il montrait clairement que la recherche
« de la forme exacte le préoccupait avant tout. Etc...»

Les Quatre Poëtiques d'Aristote, Despréaux, etc., avec remarq. de l'abbé Batteux, 1771. — 2 vol. in-8°.

Le dessin du graveur, A. de Saint-Aubin, identique à celui de Cochin. — Chez M. V. DESÉGLISE.

Un Portrait de femme.

Dessin aux trois crayons, signé A. de Saint-A. *ad vivum delin*t *anno* 1773.— Chez M. AUDOUIN.

Un dessin, plume et bistre, d'après une *Pierre gravée* du cabinet du duc d'Orléans.

Chez M. AUDOUIN.

RABAUT. — *Précis historique de la Révolution française*, Paris, Didot, 1792. — In-12.

Le dessin du *Portrait de Bailly.* — Vente Renouard. — 40 fr.

FONTENELLE. — *Entretiens sur la Pluralité des mondes*, Dijon, Causse, 1794. — Pet. in-8°, mar. v.

Exempl. impr. sur vélin, avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 60 fr. — Catalogue Cigongne.— Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

BERNIS (card. de). — *La Religion vengée*, Parme, Bodoni, 1795. — In-8°, vél. blanc.

Exempl. conten. le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 41 fr.

GESSNER (*Œuvres* de S.). — Paris, Renouard, 1795. — 4 vol. in-8°, demi-rel.

Exempl. impr. sur vélin contenant le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 125 fr.

CRISPI SALUSTII *Opera*, Parisiis, Renouard, 1795. — 3 vol. in-18. — mar. r.

Exempl. impr. sur vélin avec les dessins de 2 portraits. — Vente Renouard. — 43 fr.

NIVERNAIS (*Œuvres* du duc de). — Paris, Didot, 1796. — 7 vol. in-8°, gr. pap. mar. r.

Exempl. avec le dessin du portrait, aux trois crayons. — Vente Renouard. — 32 fr.

P. VIRGILII *Opera.* — Londini, Bensley, 1796. — 2 vol. in-8°, gr. pap. demi-rel.

Le dessin du portrait de Virgile. — Vente Renouard. — 54 fr.

BARTHÉLEMY (l'abbé). — *Voyage du jeune Anacharsis.* — 1799.

4 dessins du portrait de l'auteur joints à 8 dessins d'antiquités grecques. — Vente Renouard. — 80 fr.

LA FONTAINE (*Fables* de). — Paris, Didot, an VII (1799). — 2 vol. in-12, mar. v.

Exempl. avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 160 fr.

FONTENELLE (*Œuvres diverses* de). — La Haye, 1728. — 3 vol. in-fol., gr. pap. mar. bleu. (Padeloup.)

Exempl. contenant le dessin à la mine de plomb du grand portrait. Vente Renouard. — 149 fr.

PIRON (*Œuvres choisies* d'Alexis). — Paris, 1832. — 2 vol. in-8°, gr. pap.

Exempl. contenant 2 portraits au crayon. — Vente Renouard. — 32 fr.

Q. HORATII FLACCI *Opera*. — Parisiis, 1733. — In-16, gr. pap.

Le dessin du portrait d'Horace. — Vente Renouard. — 40 fr.

HOMERI et HESIODI *Certamen*. H. Stephano autore, 1573. — In-8°, m. bl.

Le dessin d'un portrait d'Homère. — Vente Renouard. — 10 fr.

Recueil de soixante-quinze dessins de portraits.

A la mine de plomb et au pastel : Montaigne, la Fontaine, Bossuet, Molière, Le Sage, J.-B. Rousseau, J.-J. Rousseau, Piron, Necker, etc. (51 portraits d'homme et 24 de femme), en un vol. in-4°. — Vente Renouard. — 625 fr. — Chez M. LE VICOMTE DE JANZÉ.

Recueil de quarante-six dessins de portraits.

A la mine de plomb, de la grandeur d'une pièce de 2 francs : Voltaire, La Beaumelle, Fréron, Rousseau, Franklin, Helvétius, etc... en un vol. in-18. — Vente Renouard. — 92 fr. — Vente Capé. — 106 fr, — Vente Gautier. — 49 fr. — Chez M. PORTALIS.

Réunion de 9 portraits dessinés : Crébillon, Arnaud (l'abbé), Le Kain, Saint-Aubin, par lui-même, etc...

Vente Renouard. — 95 fr. — Chez M. LE VICOMTE DE JANZÉ.

Réunion de 13 dessins de portraits.

Spirituelles esquisses d'après nature, *d'Alembert, Maurepas,* etc... — Vente Renouard. — 65 fr.

BOILEAU. — *Le Lutrin*. — Pet. in-4°.

Exempl. avec 2 dessins du portrait, joints aux dessins de Moreau.— Vente Renouard. — 230 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

FLÉCHIER. — *Oraisons funèbres,* Paris 1802. — 4 vol. in-12.

Exempl. impr. sur vélin avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 50 fr.

BOURDALOUE, MASCARON, etc. — *Oraisons funèbres,* Paris, 1802. — In-12.

Exempl. impr. sur vélin avec le dessin du portrait de Bourdaloue. — Vente Renouard. — 50 fr.

MASSILLON (*Petit Carême* de), Paris, Renouard, 1802. — In-12 mar. bleu, impr. sur vélin, avec le dessin du portrait.

Vente Renouard. — 30 fr.

PASCAL (*Pensées* de), Paris, Renouard. — 4 vol. in-12, mar. bleu.

Impr. sur vélin, avec le dessin des 2 portraits. — Vente Renouard. — 99 fr.

MONTAIGNE (*Essais* de Michel de), Paris, Didot, 1802. — 4 vol. in-8°, demi-rel.

Exempl. avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 40 fr.

MONTESQUIEU. — *Temple de Gnide.* — 2 tomes en un vol. in-12, mar. bleu. (Bozérian.)

Exempl. impr. sur vélin, contenant 3 dessins du portrait. — Vente E. Gautier, — 310 fr.

Les Vies de Plutarque.

31 dessins de portraits-médailles, à l'encre de Chine. — Vente Capé. 19 fr.

VOLTAIRE (*OEuvres complètes* de), Paris, Renouard, 1803.

30 portraits à l'encre de Chine d'A. de Saint-Aubin, joints aux 113 dessins de Moreau, en un vol. in-4°, mar. bleu. — Vente Renouard. — 1,645 fr. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

LA FAYETTE (Mme de). *la Princesse de Montpensier,* Paris, Renouard, 1804. — In-12, mar. bl.

Exempl. sur vélin, contenant le dessin du portrait de Mme de Sévigné. — Vente Renouard. — 59 fr. — Catalogue Cigongne. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

LA ROCHEFOUCAULD (*Mémoires* du duc de), Paris, Renouard, 1804. 3 vol. in-12, mar.

Exempl. impr. sur vélin, avec 8 dessins de portraits. — Vente Renouard. — 120 fr. — Catal. Cigongne. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

MONTPENSIER (Mlle de), *Relation de l'Isle imaginaire. — Histoire de la princesse de Paphlagonie,* Paris, Renouard, 1805. — In-12, mar.

Exempl. impr. sur vélin, avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 47 fr. — Catal. Cigongne. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

REGNIER (Mathurin), Paris, Herhan, 1805. — In-12, demi-rel.

Exempl. avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 9 fr.

J.-J. ROUSSEAU. — *Confessions.*

Un portrait au crayon, joint à 14 dessins de Moreau et Chasselat. — Vente Renouard. — 280 fr. — Vente Solar. — 480 fr.

DELILLE. — *L'Homme des champs,* Paris, Didot, 1805. — In-8°, gr. pap.

Le dessin du portrait, joint aux deux paysages de Moreau, peints sur les plats. — Vente Renouard. — 241 fr. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

LEGOUVÉ. — *Mort de Henri IV,* tragédie, Paris, Renouard, 1806. — In-8°, mar. bleu.

Exempl. impr. sur vélin, avec le dessin du portrait. — Vente Renouard. — 59 fr.

Esprit de l'Institut des filles de Saint-Louis, par Mme de Maintenon, Paris, Renouard, 1808. — In-12, demi-rel.

Exempl. impr. sur vélin, avec le dessin du portrait de Mme de Maintenon. — Vente Renouard. — 31 fr. — Catal. Cigongne. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

GRESSET (*Œuvres* de), Paris, Renouard, 1810-11. — 3 tomes en 7 vol. mar. r.

Exempl. conten. le dessin du portrait, joint aux dessins de Moreau. Vente Renouard. — 905 fr. — Chez M. DUTUIT.

RACINE (*Œuvres* de), Paris, 1811. — 4 vol. in-8°.

3 dessins de portraits, joints aux dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 634 fr. — Chez M. LE COMTE DE NAUROY.

HAMILTON (*Œuvres* du comte A.), Paris, Renouard, 1812. — 4 tomes en 7 vol., pet. in-4°, mar. v.

Exempl. impr. sur vélin, avec les dessins des portraits, joints aux dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 735 fr. — Chez M. DUTUIT.

MOLIÈRE (*Œuvres* de), Paris, Renouard, 1812.

Les dessins des portraits, joints aux dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 1,105 fr. — Chez Mme LA BARONNE S. DE ROTHSCHILD.

CORNEILLE (*Œuvres* de P.), Paris, Renouard, 1817. — 12 vol. in-8°.

2 dessins des portraits, joints aux dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 580 fr. — Chez Mme LA BARONNE S. DE ROTHSCHILD.

CRÉBILLON (*Œuvres* de), Paris, Renouard, 1818. — 2 vol. in-8°.

Le dessin du portrait, joint aux dessins de Moreau. — Vente Renouard. — 260 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 405 fr. — Chez M. TANDEAU DE MARSAC.

Portrait de Laurent Cars.

Dessin à la mine de plomb. — Vente du graveur Ponce. — (1831.)

SAINT-NON (JEAN-CLAUDE RICHARD DE)

1727-1791

C'était un véritable artiste que ce conseiller au Parlement démissionnaire, et l'une des étoiles les plus brillantes de cette jolie pléiade de graveurs-amateurs du XVIIIe siècle. L'abbé de Saint-Non, dont le nom est lié à l'un des grands ouvrages d'art de cette époque, a mis dans tout ce qu'il a fait un goût, une décision et un entrain remarquables.

Jean-Claude Richard de Saint-Non était fils d'un trésorier-payeur général de l'hôtel de ville de Paris, et tenait par sa mère à la famille des peintres Boullongne. Il annonçait, dès son enfance, une vive inclination pour les arts ; mais, comme il avait des frères aînés, sa famille voulut lui faire prendre la tonsure et la robe. Il étudia donc à contre-cœur la théologie et la jurisprudence, prit le sous-diaconat et acquit une charge de conseiller-clerc ; il avait en même temps reçu le bénéfice d'abbé commendataire de l'abbaye de Poultières. Tout en remplissant consciencieusement, malgré sa répugnance pour les discussions juridiques, ses devoirs

de magistrat, il s'occupait de musique, de dessin, de peinture et surtout de gravure à l'eau-forte, pour laquelle il avait une vraie prédilection. Les discussions que souleva la bulle *Unigenitus* amenèrent l'exil du Parlement, et Saint-Non, disgracié comme ses collègues, fut envoyé par lettre de cachet à Poitiers, où il resta une année. Ce fut un des moments les plus agréables de sa vie : il passa son temps à dessiner et à graver, et l'on conserve de ce séjour la pièce gravée représentant une « *Vue des environs de Poitiers que j'ai dessinée d'après nature, étant exilé dans cette ville, en* 1753 ».

De retour à Paris, il continua à s'occuper d'art. Leprince, qui revenait alors de Russie, se servait d'un procédé nouveau pour graver à l'imitation des dessins au lavis, et en faisait un secret. Saint-Non apprit de son ami Lafosse à se servir du même moyen, et grava, justement d'après Leprince, une foule de scènes de mœurs, de costumes, de paysages, dans cette manière expéditive et légère (1755-1756).

Cependant, fatigué des débats du Parlement, auxquels il ne pouvait rester étranger, l'abbé de Saint-Non profita d'une circonstance favorable pour envoyer sa démission de conseiller, et, devenu libre, partit pour l'Italie qu'il désirait depuis longtemps visiter. Arrivé à Rome, il y rencontra bientôt Fragonard, qui s'y trouvait comme pensionnaire du roi, et le paysagiste Hubert Robert, tous deux jeunes et passionnés pour les arts, et il se lia avec eux

d'une étroite amitié. Les deux jeunes gens couraient de compagnie la campagne et les villas, trouvant à chaque pas des paysages tout faits, des monuments, des ruines, croqués aussitôt d'une main agile et égayés de leur esprit et de leur crayon léger.

L'abbé était enchanté. De 1759 à 1761, ils sont ses dessinateurs en titre et ses compagnons, reproduisant tout ce qui arrête son admiration ou sa curiosité. Il les emmène au printemps à Naples, leur fait visiter les fouilles d'Herculanum et ce qu'on a déjà découvert de Pompéi. Natoire, se préoccupant de l'avantage que ses pensionnaires pourraient retirer de ces voyages, écrivait au marquis de Marigny, le 4 juin 1760 : « M. l'abbé de Saint-Non vient d'arriver de Naples « avec le Sr Robert. Les études qu'il a faites dans ce « païs-là me font grand plaisir. Ils ont parcouru « tous les environs et n'ont rien négligé pour met- « tre à profit leurs fatigues. Ce pensionnaire ne peut « tirer que de très-grands fruits de cette prome- « nade. » En été, il les loge à Tivoli, dans cette villa d'Este que lui prête l'envoyé de Modène et dont Saint-Non nous a laissé les belles perspectives et les beaux ombrages dans des eaux-fortes faites d'après les dessins de ses amis ; et Natoire d'écrire encore : « M. l'abbé de Saint-Non est depuis un mois « et demi à Tivoli avec le pensionnaire Flagonard, « peintre. Cet amateur s'amuse infiniment et s'oc- « cupe beaucoup. Notre jeune artiste fait de très- « belles études qui ne peuvent que luy faire beau- « coup d'honneur. Il a un goût très-piquant pour

« ce genre de paysage, où il introduit des sujets « champêtres qui lui réussissent. » Et toujours ils s'en vont dessinant, gravant, aquarellisant, tantôt un coin d'une fresque de la Farnésine, tantôt un antique de la villa Albani, tantôt un sous-bois de la villa Borghèse, se reposant du pinceau dans le maniement de la pointe.

De retour en France, Saint-Non publia, soit avec son procédé expéditif au lavis, soit à l'eau-forte, une suite en 60 planches de *Vues de Rome et de ses environs* (1761-62-63), d'après les dessins d'Hubert Robert et de Fragonard, un recueil d'une centaine de *Griffonis*, mélange bizarre de scènes de mœurs, d'antiquités, de croquis de toutes sortes, et plus tard, tantôt d'après les dessins signés familièrement *Frago,* tantôt d'après ses propres dessins, une autre série sous le titre de *Fragments choisis dans les peintures et les tableaux les plus intéressants des palais et des églises de l'Italie* (1771-73). Le succès qu'obtinrent ces publications décida Saint-Non à réaliser le projet qu'il avait de publier, en les complétant, les documents nombreux et les dessins qu'il avait réunis dans son séjour en Italie et d'en proposer la souscription. Ce *Voyage pittoresque,* ou *Description des royaumes de Naples et de Sicile* (1781-1786), rempli de cartes, de plans, de vues, de notices sur les littérateurs, les artistes, les mœurs et les usages du peuple napolitain, est un des premiers beaux ouvrages de ce genre qui ait paru en France et l'un des plus importants monuments élevés à l'art. « C'est à un goût très-vif,»

écrivait Saint-Non dans sa dédicace à la reine, « c'est « à la passion des arts que cet ouvrage doit sa nais- « sance ; depuis quelques années, il fait l'occupation « principale et la plus agréable de ma vie, et je leur « devrai encore, à ces arts aimables, un bonheur de « plus, celui de vous en faire l'hommage. »

L'abbé de Saint-Non s'était donné un mal inouï pour mener à bien cette grande entreprise. Outre le texte, qui était partie son œuvre, partie celle de Faujas Saint-Fond, de Dolomieu, de Denon et de quelques autres littérateurs, Saint-Non avait pris soin d'orner son livre d'une foule d'estampes fort belles et fort soignées, et dont les dessins étaient dus, soit à ses anciens compagnons de voyage, soit à des artistes envoyés exprès de Paris et de Rome pour dessiner vues et monuments. Il s'était assuré le concours de l'architecte Després, bon dessinateur, qui faisait son séjour à l'Académie de France, et qui ne demandait pas mieux que de collaborer à des travaux bien payés. Voici la lettre que Saint-Non adressait à M. le comte d'Angiviller, pour lui demander de permettre au pensionnaire du roi de s'occuper des dessins de son ouvrage :

« Paris, ce 4 de juin.

« L'intérest que vous m'avez paru prendre, Mon- « sieur, à notre ouvrage sur l'Italie me fait espé- « rer que vous prendrez en considération la petite « requeste que j'ai prié mon ami Robert de vous « présenter de ma part. Vous avez connoissance de

« la tournée considérable que des pensionnaires de « l'Académie de Rome ont été faire avec M. de Non « en Calabre et en Sicile, pour y dessiner d'après « nature les monuments et les vues les plus intéres- « santes. Ce voyage a coûté considérablement et le « résultat en a été une collection très-nombreuse de « vues et de desseins qui me seront envoyés succes- « sivement ; mais il se présente dans ce moment un « obstacle aux travaux du meilleur et du plus habile « de ces artistes, M. Des Prés, architecte et pension- « naire à l'Académie de Rome. L'usage est que ces « artistes envoyent tous les ans des desseins ou des « projets d'eux icy. Ce Des Prés est par conséquent « dans ce cas-là, mais, comme c'est un homme d'une « vaste imagination, il a cru devoir pour cette an- « née envoyer une composition de lui de 18 pieds « de long, qui doit l'occuper au moins deux mois « de tems. Je vous demanderois, Monsieur, de trou- « ver bon que cet artiste retarde de trois ou quatre « mois l'envoy qu'il projette de faire de cette sin- « gulière et extraordinaire composition et qu'il em- « ploie ce tems à suivre et remplir une partie de la « suite de son voyage de Calabre et de Sicile après « lequel j'attends, et qu'il m'intéresse d'autant plus « de recevoir dans peu, que mon projet est, pour ce « second volume de notre ouvrage sur l'Italie, de « faire marcher le texte avec les gravures qui doivent « l'accompagner. Pour remplir ce projet, il est né- « cessaire que je puisse, non-seulement avoir ces « desseins longtemps d'avance pour les faire exécu-

« ter en gravure, mais aussi pour pouvoir former
« le texte et mettre en ordre cet ouvrage très-consi-
« dérable et auquel plusieurs personnes doivent met-
« tre la main. Ce ne sera, comme j'ai l'honneur de
« vous le dire, que quelques mois de retard pour le
« dessein ou projet à envoyer à l'Académie d'archi-
« tecture par M. Des Prés, et il seroit peut-estre à
« craindre que pendant....... ce qu'il a vu dans son
« voyage cette collection ne perde infiniment de son
« intérest et de son mérite.

« Je m'en rapporte, monsieur le comte, à ce qu'il
« vous plaira d'ordonner à ce sujet, et proffitte avec
« empressement de cette occasion de vous renouvel-
« ler l'assurance de mon tendre et respectueux atta-
« chement.

« L'abbé de Saint-Non [1]. »

Parmi les plus jolies compositions exécutées par Fragonard, sous les yeux de l'abbé de Saint-Non, pour son ouvrage, citons de magnifiques culs-de-lampe, avec des vues de volcan, et la découverte d'un squelette dans un caveau de Pompéi. Dans les paysages d'Hubert Robert, le palais de la reine Jeanne, la côte de Pausilippe et la grotte, et les fouilles de Pompéi, sont les plus agréables. En même temps, des artistes étaient envoyés, nous l'avons vu, sous la haute direction de Denon, pour compléter la collection des vues et des monuments,

[1] Cette lettre appartient à M. E. Cottenet, qui a eu l'extrême obligeance de nous la communiquer.

tandis que Saint-Non dirigeait, à Paris, les artistes qui gravaient les planches. Outre Després, l'architecte Renard, pensionnaire du roi, obtenait la permission d'aller dessiner d'après nature des vues intérieures d'églises. L'architecte-dessinateur Paris exécutait de beaux culs-de-lampe ornés de médailles ou des portraits des grands hommes nés dans les Deux-Siciles. Le paysagiste Chastelet dessinait aussi les vues les plus remarquables, pendant que Berthault et Saint-Aubin les ornaient d'entourages de guirlandes de fleurs gravées par Saint-Non [1].

Saint-Non s'était réservé la reproduction en couleur des bronzes antiques, vases étrusques, qui sont en effet parfaitement exécutés à la fin des chapitres ; en même temps, il dirigeait l'armée des graveurs, tous de premier ordre, qu'il y employait : Martini, A. de Saint-Aubin, Queverdo, Delvaux, Coiny et Duplessis-Bertaux, qui peuplait généralement de figures les dessins de monuments de Després.

Dès l'année 1778 les livraisons de ce bel ouvrage [2] avaient commencé à paraître ; grâce à un pareil livre, écrivait-on dans le *Mercure de France* (1779), l'homme de goût peut, sans sortir de son *asyle*, voyager et

[1] Cassas nous apprend, dans une de ses lettres qu'il a fait, pour le même ouvrage, un petit dessin qui lui a été payé 6 louis et qu'il doit encore en faire d'autres.

[2] Le prix de chaque livraison était de 12 livres (avec 8 estampes). 25 livraisons complétaient un volume. Plus tard, « entraîné par des frais énormes qu'il était loin de prévoir », Saint-Non fut obligé de faire payer un louis chacun des volumes du texte qu'il avait promis gratis. L'ouvrage entier coûtait 23 louis.

jouir de tout ce que la nature et les arts présentent de plus beau. Il peut passer en revue les palais, les temples, les statues et les tableaux, et « tous les mo-« numents du génie attendent ses ordres pour se « rassembler autour de sa personne et multiplier ses « jouissances en perfectionnant son esprit et son « goût. Ce *Voyage pittoresque de l'Italie* est l'entre-« prise d'une société d'amateurs zélés pour le pro-« grès des connaissances utiles. Parmi ceux qui di-« rigent la partie des beaux-arts, on distingue « M. l'abbé de Saint-Non dont le savoir et le goût « sont connus avantageusement. M. de Faujas est « chargé de la partie qui concerne l'histoire natu-« relle. Outre les objets déjà recueillis par MM. Ro-« bert, Vernet et Fragonard, les éditeurs en possè-« dent un grand nombre d'autres non moins pré-« cieux. M. Châtelet, peintre de paysages, MM. Des-» prés et Renard, architectes, pensionnaires du roi « à Rome, ont été envoyés dans les lieux les moins « fréquentés de l'Italie, tels que la Calabre, la Sicile « et Malte, pour y dessiner avec la plus scrupuleuse « exactitude les monuments dignes d'être recueil-« lis. »

On pense combien une pareille entreprise était dispendieuse. « Plusieurs riches amateurs se réunirent « pour cette entreprise, mais bientôt fatigués des « soins et des dépenses qu'elle entraînoit, ils l'a-« bandonnèrent. Tout le faix retomba sur l'abbé de « Saint-Non qui, seul alors, remplit les engage-« ments de la société avec le public et y consacra

« toute sa fortune et celle de son frère [1]. » Aussi l'abbé de Saint-Non était-il à la recherche des souscripteurs pour pouvoir la soutenir et la mener à bien. Nous retrouvons l'écho de ses préoccupations dans les lettres, où l'on rencontre aussi beaucoup d'autres détails intéressants, qu'il adressait au baron de Joursanvault, ancien officier bourguignon, lettré, aimant les études, les documents historiques et les arts, et qui avait fait de son hôtel de Beaune un petit musée. Saint-Non lui écrivait, le 17 avril 1778 : « Je désirerois bien, monsieur le ba-« ron, que tous les souscripteurs du *Voyage de l'Ita-« lie* eussent autant de goût et autant l'amour des « arts que vous l'avés ; je serois d'abord beaucoup « plus heureux dans l'entreprise que j'en ai faite et « en aurois mille fois moins de peine, mais, comme « l'a dit le bon la Fontaine : *est bien fol du cerveau « qui veut contenter tout le monde et son père.* Ce que « vous m'avez demandé, mon cher monsieur, pour « colorier certaines estampes, je m'en suis fort oc-« cupé, moi et M. de Lafosse, et peut-estre y aurois-« je réussi, quoique ce n'eût pas été sans beaucoup « de peine et des détails auxquels il m'eût été bien « difficile de me livrer ; mais ce qui m'en a le plus « détourné, c'est la crainte de trouver des contradic-« teurs et des critiques nouvelles. On auroit traité « d'enluminures les estampes faites avec le plus « de soin, et véritablement il faut convenir que,

[1] *Notice sur l'abbé de Saint-Non*, par Brizard, 1792.

« ne pouvant absolument colorier qu'une petite et
« très-petite partie de ces gravures, cela formeroit
« avec le reste de l'ouvrage une disparate qui pour-
« roit déplaire avec raison; ainsi il n'est pas possible
« d'y penser, et j'y ai renoncé.....

« Vous faites, au reste, beaucoup trop d'honneur
« à mes talents, dont vous avez trop bonne idée. La
« 1re planche gravée d'après le Schedone et l'Espa-
« gnolet, est de Prévost, un de nos premiers gra-
« veurs sans contredit et dont je fais grand cas,
« quoique ses gravures ne soient pas prisées autant
« qu'elles méritent de l'estre parce que les yeux
« sont gastés par les vignettes et le fini de beaucoup
« de gravures d'un très-petit genre, et qui ne peut
« avoir lieu dans un ouvrage aussi considérable.
« Tout ce que je désire, c'est le suffrage des gens
« de goût et vraiment éclairés... »

Puis les livraisons se succèdent, et Saint-Non ne peut plus suffire aux réclamations, aux demandes de toutes sortes; il écrit encore au baron de Joursanvault: « Paris, ce 1er janvier 1779. Je puis vous
« asseurer, monsieur, du désir que j'aurois de vous
« faire jouir le plus tost possible de l'ouvrage
« intéressant dont je m'occupe, parce que vous
« estes asseurément un des amateurs les plus
« distingués et les plus remplis de goût et d'amour
« pour les arts que je connoisse; mais je suis,
« je vous l'avoüe, si occupé qu'il m'est impossible
« de penser par moi-mème aux détails de tous les
« envoys qu'il y a à faire de ces livraisons à me-

« sure qu'elles paroissent, ce qui augmentera en-« core par les suites, puisque je compte bien que « désormais elles paroîtront presque tous les mois « exactement. C'est M. de Lafosse, graveur, place « du Carrousel à Paris, qui est mon homme de « confiance et chargé de tous ces détails..... »

Plus tard notre éditeur-amateur est préoccupé que son souscripteur soit satisfait, et il lui écrit encore le 3 janvier 1780 : « Vos lettres, monsieur « le baron, me font toujours le plus grand plaisir, et « je suis on ne peut plus sensible à votre attention « honneste et aux compliments que vous avez la « bonté de m'envoyer pour le commencement de « l'année. J'aurois bien mieux désiré que vous « m'eussiez dit, à la place, un mot de votre façon « de penser sur l'ouvrage de l'Italie pour lequel « vous avez souscrit et que je désirerois bien vous « plaire un peu ; les suffrages d'un amateur aussi « éclairé seroient pour moi la récompense de tous « mes travaux. J'espère bien, monsieur le baron, les « mériter un peu plus par les suites, et crois pouvoir « vous promettre de plus en plus des choses vraiment « intéressantes. Les deux premières livraisons entre « autres qui vous arriveront, c'est à dire la 10e et « la 11e, que je ferai paroistre en même tems ; vous « me ferez plaisir de m'en dire votre sentiment quand « elles vous seront parvenües. Ce seroit sans doute « avec le plus grand plaisir que je jouirois des beaux « spectacles de la nature dont vous me parlez, mais « il me faudroit pour cela plus de liberté que je n'en

« ai : personne n'en faisoit plus de cas que moi, et « il est difficile d'en avoir moins ; mais j'espère bien « la retrouver un jour, et l'employ le plus doux que « j'en ferai sera de voyager après avoir fait voyager « les autres.[1].... »

Mais cette entreprise était au-dessus des moyens d'un particulier, et Saint-Non finit par s'y ruiner. De riches amateurs s'engagèrent bien, nous l'avons vu, à le seconder, mais les sommes qu'ils avaient promises rentraient mal, et, malgré l'activité de l'auteur, l'ouvrage traînant en longueur, ils se lassèrent. Saint-Non, pour tenir ses engagements avec le public et parvenir à terminer ce beau livre si peu recherché maintenant, dut y travailler sans relâche dix ans et fut obligé d'y sacrifier toute sa fortune ; mais, malgré son succès, il était ruiné.

Il avait encore son petit bénéfice au diocèse de Langres ; la Révolution allait le lui enlever, quand il mourut le 25 novembre 1791.

Recueil de 42 dessins faits à Rome et dans les environs en 1760 et 61. — In-4° obl. v. mar.

Vente Chardin (1823). — 14 fr.

SAINT-NON (abbé de). — *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile,* Paris, Lafosse, 1781-86. — 5 vol. in-fol.

Suivant Brunet, un exemplaire imprimé sur vélin et contenant les dessins originaux, ayant appartenu au marquis de La Borde, aurait été détruit.

[1] Ces lettres font partie de notre collection.

SAINT-QUENTIN

(JACQUES-PHILIPPE-JOSEPH DE)

1738-17..

Saint-Quentin est né en 1738. Après être resté quelque temps dans l'atelier de Boucher, il entra, en 1762, à l'*École royale des Élèves protégés*. Cette institution formée par le concours, de jeunes gens choisis et distingués, sorte de pépinière des grands prix de Rome, était destinée à mettre les jeunes artistes à même de profiter davantage de leur séjour dans cette ville, soit qu'ils eussent déjà obtenu avec le prix la pension du Roi, soit qu'ils s'y préparassent encore. Fondée par l'influence de Coypel, et longtemps florissante malgré l'animosité de l'Académie, l'école traversait, depuis 1760, une crise difficile par suite de la pénurie du trésor royal, qui ne permettait pas au surintendant des bâtiments, Marigny, de faire face aux dépenses et de payer la pension à laquelle les élèves avaient droit. Saint-Quentin, qui venait d'obtenir le grand prix de peinture pour son tableau de la *Mort de Socrate*, et qui n'avait reçu aucune somme depuis longtemps, eut l'idée, au moment de partir pour Rome, de battre monnaie avec

sa créance sur le trésor royal, et imagina de créer des lettres de change sur Cochin, premier peintre du Roi et représentant le marquis de Marigny. Il inventa des dettes fictives avec des fournisseurs, ses compères : un cordonnier, un doreur, un tailleur de la rue Trousse-Vache, pour avancer, autant que possible, l'échéance si retardée de sa pension, et alla même jusqu'à se laisser poursuivre et faire opposition sur ce qu'on lui devait pour une prétendue dette de frottage d'appartement [1], lui qui était logé

[1] Nous reproduisons à ce sujet quelques pièces tirées des Archives nationales et rapportées par M. L. Courajod dans son livre : *l'École royale des Élèves protégés.*

« Je prie Mr Cochin de vouloir bien payer au Sr Bachot cordonnier la somme de cent livres à prendre sur la gratification que le Roi m'a accordée en qualité de pensionnaire de l'École des élèves protégés. » — Saint-Quentin.

« Je prie Mr Miger de payer à Mr Durocher, talieur, la somme de sans huy livre que je luy dois. »

Mr Durocher, maître tailleur rue Troussevache, en entrant par la rue Saint-Denis. « Mr Durocher pouras aler resevoir les sans huit « livre que je luy suis redevable chés Mr Cochin. Il demandera « Mr Miger et luy diras le temps a peut près ous il vous feras « avertire et suis votre serviteur. » — Saint-Quentin.

« Miger, je te prie de mettre à la suite de notre petis mementos « Mr Lorend, rue de la grande truanderie, et de lui donner quand « tus pouras quatre vingt seize livre pour Mr Froment, sans soixante « livre pour Mr Moutier. Quand tu pouras avoir notre argans, sela « nous feras plaisir. Adieu, porte-toi bien, et suis ton amie. « Saint-Quentin.

« Tu pairas à Dalbant la somme de 29 livres que je lui suis rede- « vable. »

« Je reconnois devoir à Mr Froment la somme de 160 livre que « Mr Miger aura la bonté de remettre comme nous sommes conve- « nus de l'argans qu'il doit resevoir de ma pension. — Fait à Pa- « ris, ce 2 octobre 1765. — Saint-Quentin. »

Miger, dont il est question ici, est le graveur, alors élève et commis à la solde de Cochin.

gratuitement au Louvre. On voit par cette anecdote que Saint-Quentin était un homme d'expédient, sinon de ressources.

A son retour de Rome, il est à croire que ses tableaux n'eurent pas de succès auprès des académiciens, car le jeune peintre ne réussit pas, après plusieurs tentatives, à se faire agréer dans le cénacle ; il était naturellement furieux de son échec, et étant allé, avant l'ouverture de l'exposition de 1775, voir les tableaux des peintres au milieu desquels il enrageait de ne pas voir les siens, il y rencontra Diderot, avec lequel il exhala sa mauvaise humeur, critiquant vertement les tableaux de ceux dont il n'avait pu être le confrère. Celui-ci a imaginé, dans sa lettre à Grimm sur le Salon, de le prendre pour interlocuteur, et si tous les détails de ce long dialogue ne sont pas absolument exacts, au moins peut-on croire que le fond en est vrai. Aussi en citerons-nous quelques extraits qui feront connaître le caractère de notre artiste.

« Sous la protection spéciale du concierge, M. Phe-
« lipot, j'étais, écrit Diderot, entré de bonne heure
« au Salon. Je m'y croyais seul et je me disposais à
« examiner tranquillement les chefs-d'œuvre que
« nos artistes avaient exposés cette année ; mais il
« n'en fut pas tout ainsi que je l'avais espéré.
« J'avais été précédé par un jeune homme fougueux,
« jetant sur tout un coup d'œil rapide et sévère, et
« très-résolu à ne rien approuver. A parler franche-
« ment il en avait quelques raisons : il était récem-
« ment de retour de Rome, il avait présenté à

« l'Académie successivement trois ou quatre ta-
« bleaux d'agrément, et ils avaient été tous rejetés,
« quoiqu'il eût été comblé d'éloges et qu'il se fût
« assuré des suffrages de ceux qui donnent le ton
« dans l'école. Il m'aborde, car je ne lui étais pas
« inconnu : « Vous venez ici pour admirer, me
« dit-il, mais vous aurez peu de chose à faire. »

Et Saint-Quentin commence à critiquer violemment chaque tableau devant lequel ils s'arrêtent, sans se priver en même temps de dénigrer l'artiste. Il trouve que ce « triste et maigre Vien s'en va », et que la jambe de sa Vénus est d'un bon pouce trop courte; que Lagrenée a donné à sa Diane et à son Endymion des carnations de pain d'épice, et quant aux tableaux d'Amédée Vanloo, pour toute réponse il se met à rire :

DIDEROT.

« Vous n'êtes pas doux.

SAINT-QUENTIN.

« Quand on est passionné et qu'on a raison...

DIDEROT.

« Mais à quoi cela vous sert-il? Quand vous aurez
« bien dénigré les tableaux des autres, les vôtres
« n'en deviendront pas meilleurs.

SAINT-QUENTIN.

« Mais on deviendra peut-être plus indulgent
« quand on verra les meilleurs maîtres tomber dans
« des fautes d'écoliers. »

Ils sont interrompus par l'arrivée de la reine Marie-Antoinette, qui vient visiter le Salon, mais se promettent de se retrouver le lendemain. « Ma pre-« mière envie, continue Diderot, fut de manquer « au rendez-vous. En général la critique me dé-« plaît, elle suppose si peu de talent! Cependant je « me ravisai ; je pensai qu'en réduisant à la moitié, « aux trois-quarts le mal qu'il disait de nos artistes, « je pourrais recueillir quelques bonnes observa-« tions qui lui échappaient, ou qu'opposant des « éloges mérités ou non mérités aux flots amers de « sa bile, j'aurais du moins, sans qu'il s'en aperçût, « l'avantage de lui rendre son rôle pénible. Ainsi je « vainquis ma répugnance et je retournai au Salon, « où il m'avait précédé. Il avait l'air triomphant, et « autant il remarquait d'imperfections dans les com-« positions d'autrui, autant il paraissait transporter « de beautés dans les siennes. Avec un peu d'adu-« lation et de finesse, je crois qu'il m'aurait avoué, « avec le plus de modestie qu'il aurait pu, qu'à tout « prendre ses ouvrages n'étaient pas inférieurs à « ceux sur lesquels on s'extasiait ici.

« Eh bien, monsieur de Saint-Quentin, lui dis-je, « êtes-vous aujourd'hui aussi méchant qu'hier?

SAINT-QUENTIN.

« Est-ce être méchant que d'être juste?

DIDEROT.

« Dites la vérité : si vos juges avaient été moins

« sévères avec vous, vous l'auriez été moins avec « eux. »

Ils continuent ensuite leur revue que l'on peut, à juste titre appeler critique, bien que Diderot essaye de réagir par quelques éloges sur la sévérité de son interlocuteur, mais faiblement et, comme Saint-Quentin le lui dit, en trouvant autant de plaisir à entendre des méchancetés que lui à en dire. Notre jeune artiste veut bien cependant reconnaître quelque talent à Lépicié, quoiqu'il ne soit pas de l'avis de M. Cochin, qui le compare à Téniers ; seulement il trouve sa couleur farineuse. Pour Vernet, il constate qu'autrefois il copiait la nature, mais qu'aujourd'hui *il copie sa chambre.* « Je suis bien loin d'avoir « à me louer de lui. Si vous saviez le mal qu'il m'a « fait! Il m'a cassé le cou. Quand je le consultai « sur mes tableaux, il n'avait qu'à me dire, car je « sais entendre la vérité : *Cela est mauvais, je ne « présenterais pas cela, vous vous exposerez à un refus.* « J'aurais suivi son conseil et je l'aurais embrassé. « Mais me trahir! mais m'immoler à des plaisante- « ries! c'est que cet homme, habile d'ailleurs, est « sans caractère... »

Enfin Leprince trouve grâce devant lui! Ses tableaux sont divins, et la couleur des plus séduisantes. Les portraits de Hall aussi, surtout celui de l'abbé de Saint-Non, en miniature, ont tous ses suffrages; mais il trouve que Robert, qui depuis si longtemps fait des ébauches, pourrait bien faire un tableau fini, et il envoie les toiles de Robin, de Francisque

Millet et de Taraval *au pont Notre-Dame,* où elles ne trouveront pas un acquéreur.

On voit, si l'on en croit Diderot, que Saint-Quentin avait bien mauvaise langue, mais il vaut mieux supposer que le littérateur, qui en était riche, lui a prêté un peu de sa causticité. Ce dialogue, vivement et spirituellement mené, n'en est pas moins intéressant en ce qui touche notre jeune artiste, et nous donne sur lui des détails d'autant plus curieux et authentiques, qu'ils sont moins amenés par le fond du sujet qui était la critique des tableaux du Salon de 1775.

Occupons-nous maintenant du vignettiste. Les bonnes études artistiques de Saint-Quentin et ses qualités de dessinateur le firent choisir pour orner les livres, de ses compositions. Il avait dessiné déjà quelques vignettes et culs-de-lampe pour le quatrième volume, daté de 1774, de l'édition des *Fables* de la Fontaine, gravée par Fessard, et six seulement des vignettes du quatrième volume des *Chansons de la Borde,* qui sont très-largement traitées et tout à fait à la hauteur de celles de Le Barbier qui a signé les autres figures. Celles de notre artiste rappellent, dans leur manière légère, celles de Moreau. Ces dessins sont charmants, spirituels, faciles et les meilleurs après ceux de son illustre collaborateur; il est à regretter, en les voyant, que la part de collaboration de Saint-Quentin ait été aussi restreinte.

Ses compositions pour le poëme de *l'Agriculture* (1774) par Fulcran de Rosset, sont pittoresques, et le

paysage magistralement traité y tient, comme le demandait le sujet, une grande place. D'ingénieux groupes d'enfants dans de petits paysages placés en tête des chants complètent, avec les figures de Loutherbourg, ce beau livre. Saint-Quentin avait dessiné, la même année, le portrait de l'auteur du poëme, président au Parlement de Montpellier. Renouard nous apprend que ce dernier était un poëte fort médiocre et que le ministre de la marine, Bertin, son ami, sachant qu'il préparait de son ouvrage une édition ornée de gravures magnifiques et qu'il désirait la faire exécuter à l'Imprimerie royale, avait du moins voulu, tout en ménageant l'amour-propre de l'auteur, qu'il fût purgé de ses plus choquantes imperfections. Il proposa donc au président de faire revoir ses vers par un ami de beaucoup de goût et fort discret : c'était Gresset; le manuscrit lui fut envoyé et revint corrigé, mais rempli de traits malins ou d'observations un peu dures que l'on dissimula autant qu'on le put au susceptible auteur magistrat, et le poëme put paraître ainsi sans déparer trop la partie artistique de l'œuvre.

Saint-Quentin a dessiné encore les figures de *Musarion* (1780), traduction française du poëme de Wieland, sur *les Grâces,* assez agréable illustration, médiocrement gravée à Zurich ; mais ses compositions les plus connues sans contredit sont les cinq figures qui ornent l'édition originale du *Mariage de Figaro,* que Beaumarchais fit imprimer à Kehl, en 1785, en même temps que se terminait sa grande

entreprise du *Voltaire*. Ces dessins, largement lavés au bistre, sont très-bien composés. Ils auraient été donnés au père du possesseur actuel, ainsi que l'exemplaire sur vélin qui les accompagne, par l'auteur lui-même.

On sait avec quelle peine Beaumarchais put faire jouer cette célèbre comédie satirique. Louis XVI s'était écrié, après que Marie-Antoinette lui eut fait lecture de la pièce : « C'est détestable, cela ne sera « jamais joué. Il faudrait détruire la Bastille pour « que la représentation de cette pièce ne fût pas une « inconséquence dangereuse. Cet homme se joue « de tout ce qu'il faut respecter dans un gouverne- « ment. » Et pourtant la pièce finit par être représentée au Petit-Trianon, avec la Reine dans le rôle de Rosine, et applaudie à la Comédie française par tout Paris, et surtout par les grands seigneurs qu'elle fustigeait.

Saint-Quentin a tiré parti avec esprit des principales scènes de l'ouvrage, et ses vignettes, pleines de gaieté, d'expression et de fines intentions, sont inséparables maintenant de l'idée qu'on se fait d'un bel exemplaire du *Mariage de Figaro*.

Saint-Quentin avait exposé, en 1776, un grand tableau, représentant une vue de la place Louis XV et d'une partie des Tuileries.

B. de La Borde. — *Choix de chansons*, Paris, de Lormel, 1773. — 4 vol. in-8°, fig.

Un exemplaire imprimé sur vélin, mar. r. tr. d., avec les 6 dessins originaux de Saint-Quentin, à la plume, rehaussés de sépia, joints à ceux

de Moreau, Lebarbier et Lebouteux, fig. av. la lettre et eaux-fortes.— Vente Radziwill. — 7,050 fr — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

BEAUMARCHAIS (Caron de). *La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro,* comédie; de l'impr. de la Société litt. et typogr. — Et se trouve à Paris, chez Ruault, s. d. — Gr. in-8°, fig.

Un exemplaire imprimé sur vélin, auquel sont joints les 5 dessins originaux à la plume et au bistre sur papier jaune, signés et datés 1784. — Chez M. PHILIPPE DE SAINT-ALBIN.

SERGENT (A.-F.)

1751-1838

Sergent-Marceau, appelé de ce second nom parce qu'il était le beau-frère du général Marceau, parenté qui, nous le verrons, lui fut fort utile par la suite, est né à Chartres le 9 octobre 1751. Son père était imprimeur en taille-douce, et, tout naturellement, les goûts du fils se tournèrent du côté du dessin et de la gravure, dont il avait des exemples sous les yeux. Il prit les leçons d'Augustin de Saint-Aubin, s'attacha surtout à la gravure au lavis et se fit d'abord connaître comme un dessinateur d'actualités : *Expérience aérostatique de MM. Charles et Robert dans le jardin des Tuileries, le 1er décembre* 1783 ; *Effets du baquet magnétique de Mesmer,* pièces en couleur, et d'autres du même genre. Il travailla ensuite à de nombreuses planches pour la *Collection des portraits des grands hommes, femmes illustres et sujets mémorables de la France*, gravés au lavis et imprimés en couleur par Blin, qui les fit paraître en 1789. Dans cette nombreuse série, pour laquelle Desfontaines (Swebach) a retracé les principaux faits historiques,

les portraits, tous de Sergent et datés de 1789 à 1791, sont d'une ressemblance fantaisiste, et où la recherche de la vérité semble avoir eu peu de part. « Ces planches, a dit pourtant Renouvier, variées « de forme et d'exécution, témoignent de la facilité « dans le dessin et beaucoup de légèreté et d'agré- « ment dans le travail de gravure ; l'expression en « est gentille, et le costume offre ce compromis en- « tre la vérité et la convention que Moreau lui- « même n'avait pas dépassé. »

Sergent eut avec Restif de la Bretonne quelques rapports au sujet des dessins que le romancier avait fait exécuter pour *les Contemporaines,* et de ceux que le dessinateur lui offrait pour les remplacer. Le 26 octobre 1783, il lui écrivait pour lui dire que des artistes en réputation avait trouvé bien incorrects et bien peu spirituellement faits ceux de cet ouvrage qui devaient offrir un tableau des modes et des costumes de l'époque. Il lui vante alors deux dessins qu'il lui envoie en même temps, comme échantillon de son savoir-faire, celui de *la Fille de mon hôtesse* dans un moment plus piquant que celui qui est gravé et où des artistes célèbres ont trouvé de l'innocence et de l'ingénuité. L'autre, celui de *la Jolie voisine,* est aussi davantage, d'après lui, dans le véritable caractère. Sans prétendre égaler Moreau le jeune dans ses élégantes compositions, il serait fâché de ne pas réussir mieux que le dessinateur des *Contemporaines.* « Pardon, monsieur, je suis provincial, je « suis franc, trop peut-être. Ne croyez pas cepen-

« dant que ce soit aucun motif d'intérêt qui me « fasse faire si hardiment la critique de ces gra- « vures! Non ; c'est que j'ai étudié sous un habile « maître et que la vue de ses ouvrages m'a rendu très- « difficile, encore plus même pour les miens ; c'est « que je suis fâché que vos ouvrages, que vous avez « voulu orner, qui n'avaient cependant nul besoin de « cette parure, soient associés avec de tels dessins. « En envoyant les deux que j'ai faits à Mme la « Ve Duchesne, je lui proposai de m'employer, quoi- « que en province ; je lui offrais de les faire au plus « bas prix qu'elle pourrait trouver à les faire exécu- « ter à Paris, de refaire une ou plusieurs fois ceux « qui ne conviendraient pas, et en outre, de pren- « dre en livres les paiements qu'elle aurait à me « faire pour cela. Ainsi, vous voyez qu'il n'entre « dans ma proposition qu'une grande envie de tra- « vailler sans beaucoup d'intérêt. Si c'est vous qui « vous chargez de cela, mon plan est différent en- « core : je serais plus satisfait d'être occupé par « vous; j'estime trop un auteur dont j'aime les ou- « vrages, je le dis avec la même franchise et pro- « bité provinciale, avec passion, pour lui faire une « proposition qui eût l'air vénale. Je demanderais « seulement à M. Rétif : Permettez-moi, avant mon « départ de Paris, dans 8 jours, d'essayer à tracer « votre portrait, de le faire graver de format à pou- « voir se placer à la tête de vos ouvrages, ou, si « vous ne le voulez pas, que je vous le laisse des- « siné. Souffrez qu'un jeune élève des arts vous

« fasse cet hommage, qu'il vous doit bien pour le « plaisir que vous lui avez procuré. Sa reconnais- « sance ne vous sera pas gênante ; vous ne serez « exposé à lui ouvrir votre porte qu'une ou deux « fois par an. C'est le désir de quelqu'un qui a ap- « pris à vous estimer en vous lisant, et qui se croi- « rait heureux de vous connaître plus particulière- « ment en obtenant de vous un moment d'entre- « tien à l'heure et au lieu que vous lui indiquerez.

« SERGENT, *dessineur* et graveur, à l'hôtel « d'Orléans, rue Daufine[1]. »

Le jeune artiste chartrain était malavisé de critiquer, auprès d'un homme aussi susceptible que l'était Restif, les dessins qui, ainsi que nous l'avons rapporté à propos de Binet, étaient presque autant l'œuvre du romancier que celle du dessinateur. Aussi, malgré les flatteries à son adresse que contenait la lettre de son correspondant, le romancier se garda-t-il d'aller voir l'artiste, encore plus de l'employer, et, dans une lettre qu'il lui écrivit le 12 novembre suivant, et que Sergent ne paraît pas avoir reçue, il avoue que la mauvaise expression des figures, l'exagération ridicule de la finesse des tailles et des pieds des femmes, est la faute des graveurs, et s'excuse, disant comme prétexte que l'offre de son portrait est précisément ce qui l'a empêché de lui rendre visite.

[1] Lettre reproduite par Restif de la Bretonne dans le tome XVII des *Contemporaines*, 2e édition.

Cependant Sergent ne se tient pas pour battu. Deux ans après, le 19 septembre 1785, il revient à la charge dans une très-longue lettre rapportée tout entière encore par Restif; seulement, tout en rappelant qu'il lui a écrit deux lettres sans obtenir de réponse, tout en lui réclamant ses deux dessins dont celui-ci doit être « possesseur ou dépositaire », tout en regrettant que son portrait ait été fait par un autre, et en craignant que la critique qu'il avait faite d'un artiste au crayon bizarre et incorrect, au génie stérile et étroit [1] « qui n'a rien de commun avec le pinceau de M. Restif », ait pu lui déplaire, son but, cette fois, n'est pas de lui faire accepter des dessins, mais le canevas d'un roman. Il lui raconte alors la longue histoire, assez peu claire, d'une jeune femme vertueuse que son mari cherche à perdre par ses excitations, ses propos et ses calomnies. Après des péripéties trop longues et trop fastidieuses à raconter, elle fait connaissance d'un jeune homme qui l'aimait en secret depuis son enfance. Une affection pure s'établit entre eux et, malgré la vileté de son mari, ils s'exhortent l'un l'autre à résister à la violence de leurs désirs. Le jeune homme conserve précieusement deux cents lettres où l'on voit briller la pureté de son amante, et douze ans de constance et de traverses ont épuré cette passion. « A son sep-
« tième lustre, écrit Sergent, il conserve encore la
« fleur de l'innocence et s'en honore, au risque de

[1] Il fait allusion au dessinateur Binet.

« paraître un fol ou un sot aux yeux de ses contem-
« porains. Jamais ses lèvres ne furent se placer sur
« les charmes d'une autre femme ; les baisers qu'elles
« ont reçus de son amie y sont encore purs comme
« son amour... Hé bien, monsieur, cet homme que
« vous trouverez rare dans ce siècle, cet homme qui
« s'estime lui-même, c'est moi. » Et Sergent termine cet épisode de sa vie, qui dut paraître un peu bien vertueux au bouillant Restif, en l'autorisant à faire usage de ce tableau en le déguisant ou le changeant à son gré.

En 1789, Sergent collabora à la *Collection des portraits des députés des trois ordres,* portraits au lavis dans un encadrement bistré, qu'il publia avec Levachez, marchand d'estampes sous les colonnades du Palais-Royal. Il fit enfin accepter à Restif quelques dessins pour son ouvrage des *Nuits de Paris,* et représenta dans chacun d'eux le spectateur nocturne au milieu des aventures qu'il provoquait. Les premiers événements de la Révolution lui donnèrent des sujets pour ses estampes coloriées : *le Royal Allemand sabre le peuple dans les Tuileries, le Peuple parcourt les rues avec des flambeaux en criant aux armes, les Travaux du Champ-de-Mars, le Roi brisant les chaînes du tiers-état,* pièces où « les figures sont expressives, vraies de costume et très-spirituellement éclairées ». Mais bientôt le mouvement politique, dans lequel il s'était jeté avec ardeur, le détourna de ses travaux artistiques, et le seul ouvrage gravé par lui pendant ces années tourmentées et sanglantes est *la Carte*

d'entrée à la Convention! Il est vrai qu'il est, en sa qualité d'artiste, organisateur des cérémonies nationales, chargé des dispositions et de leur surveillance, et qu'il cherche à leur donner un cachet antique et païen!

Secrétaire des Jacobins, membre de la Commune et de la Convention, Sergent est accusé d'avoir pris part aux massacres de septembre, ce qui gâte un peu pour nous son *auréole*. Il fut accusé, en outre, de s'être, peu de temps après, fait adjuger à vil prix, dans une vente aux enchères, un beau camée, ce qui lui valut le surnom d'*Agathe*. Voici comment Michelet raconte cet épisode peu glorieux de la vie de notre artiste. L'idée était venue aux membres d'un comité de surveillance institué par la commune de Paris, de vendre les dépouilles des victimes : « La « vente était publique, mais, quelque publique qu'elle « fût, elle n'en était pas moins suspecte. Qui eût « osé enchérir sur eux, s'il leur plaisait de dire « qu'ils achetaient tel objet? Sergent, en sa qualité « d'artiste, maniait insatiablement un camée de prix « en agate. Ce n'était pas, a-t-il dit pour se justi- « tifier, un camée antique. Peu importe. Qu'il fût « antique ou moderne, il en tomba amoureux. Per- « sonne n'osa enchérir et Sergent l'eut au prix « d'estimation. »

Son nom se rattache pourtant à la fondation du Musée des antiques et à la création du Conservatoire de musique; il présida la Société populaire des arts, qui remplaçait désavantageusement l'ancienne Aca-

démie, et y prononça, le 3 germinal an II, un discours où il dit qu'il est temps de proscrire l'habit qui a trop longtemps assimilé l'homme à l'esclave, et d'en créer un « qui dégage des entraves sans dérober les belles formes du corps ». C'est probablement le costume qu'il recommandait, dont il a exposé le dessin au salon du Louvre en 1793 : *Costume républicain* (*de sans-culotte*), adopté, proposé et dessiné par Sergent, député de Paris à la Convention nationale.

A la chute des Jacobins, Sergent, menacé dans son existence, alla demander protection au général Marceau, dont il avait épousé la sœur, Émira Marceau, qui elle-même s'est occupée de gravure. Il suivit son beau-frère en Allemagne et en Suisse, grava plusieurs portraits de lui, et, quand le général fut tué, dessina et grava deux compositions à sa mémoire. De retour à Paris, il exposa au Salon de l'an VII des dessins à l'aquarelle représentant *les Costumes des filles suisses et paysannes bernoises,* d'après les femmes qui servaient dans la vacherie suisse établie dans le jardin Marbeuf, et il dessina quelques-unes des figures dės *Contes de la Fontaine,* gravées par Coiny et Duplessis-Bertaux.

Proscrit au 18 brumaire, il habita successivement Turin, où il fut bibliothécaire de l'Université, Venise, Milan, où il collabora à des ouvrages de *costumes* coloriés et d'*antiquités*, dont il grava les planches, et mourut à Nice en 1838, à l'âge de 87 ans.

Sa femme, qui signait Émira Marceau, femme

de Cernel et ensuite Sergent, a gravé sous la direction de son mari, et a concouru à la gravure des collection de Blin et de Levachez. Sergent fut pour elle le plus rare des maris, et Renouvier ajoute que ce vieux jacobin lui fit, à 86 ans, l'éloge de toutes les qualités physiques et morales de sa femme avec une candeur et un feu qui n'appartiennent qu'à un adolescent de quinze ans.

Restif de la Bretonne. — *Nuits de Paris,* 1788-94. — 8 vol. in-12.

6 dessins in-8°, à l'encre de Chine, dans l'œuvre de Sergent. — Au CABINET DES ESTAMPES.

SÈVE (JACQUES DE)

Le peintre et dessinateur de Sève ne paraît pas avoir beaucoup attiré l'attention des biographes, et les renseignements sont fort rares sur son compte. Il paraît descendre de Gilbert et de Pierre de Sève, tous deux peintres de la manufacture des Gobelins, et qui seraient ses grand-père et père. Tous deux aussi étaient de l'Académie de peinture; Gilbert de Sève datait de la fondation (1648), et Pierre de Sève, né à Moulins, y avait été reçu en 1663. Quant à Jacques de Sève, dessinateur de beaucoup de talent, nous rencontrons son nom pour la première fois sur les ingénieuses petites vignettes des *Contes du temps passé* de Perrault (1742), de l'édition de Coustelier, sous la rubrique de la Haye, et que Martinet n'a fait que retoucher pour celle de Lamy (1781).

Son talent de vignettiste, son art de grouper de petits personnages correctement dessinés dans ces vignettes en tête-de-page ou culs-de-lampe, était réel et avait été remarqué, car il est chargé par les éditeurs de les fournir pour nombre d'ouvrages : pour

les *Fables de la Fontaine* (1746), où il est généralement gravé par Fessard, pour les *Œuvres de Mme Deshoulières* (1747), pour les *Caractères de la Bruyère* (1750), pour les *Œuvres de Moncrif* (1751) [1]; on remarque encore ses beaux frontispices pour le *Traité des arbres fruitiers* de Duhamel du Monceau, pour le *Velleius Paterculus* de Barbou, etc.

De Sève a été l'un des collaborateurs les plus actifs de la belle édition des *Œuvres de Buffon,* de l'Imprimerie royale, qui commença à paraître en 1749. Il dessinait avec beaucoup de naturel et de fidélité les animaux et avait été chargé, par le naturaliste, de les dessiner d'après nature au Jardin des Plantes, parsemant ce volumineux ouvrage d'ingénieux culs-de-lampe ornés d'animaux très-finement dessinés; mais son illustration de beaucoup la plus importante est celle qu'il a dessinée pour la belle édition des *Œuvres de Racine* en 3 volumes in-4 (1760). Les grandes figures y sont traitées dans le goût, un peu théâtral, des de Troy et des Boucher, mais avec beaucoup d'aisance et tout à fait en peintre. La figure de Britannicus est très-dramatique, et celle des Plaideurs heureusement composée. Les vignettes et les fleurons sont pleins d'invention et de mouvement. C'est le graveur Flipart qui a été le principal interprète de ces dessins.

[1] Le marquis de Paulmy possédait, des œuvres de Moncrif, un magnifique exemplaire qui se trouve maintenant à la bibliothèque de l'Arsenal, et où les figures sont tirées en noir, en bleu, en vert et en bistre.

Signalons encore, parmi les dessins de Sève, celui du portrait en médaillon de *Montesquieu*, entouré de figures allégoriques (1767), des fleurons pour la *Bibliothèque du Théâtre-Français* du duc de la Vallière (1768), le frontispice de *l'Histoire littéraire des femmes françaises* (1769) et une *Allégorie sur le mariage du Dauphin* (1770), qui a été gravée par Bacquoy.

Leclerc de Buffon. — *Histoire naturelle*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1767. — 15 vol. in-4°. — Supplément, 1774-89. — 7 vol. in-4°.

Oiseaux, 1770-83. — 9 vol. in-4°. — Ovipares, 1788-89. — 2 vol. in-4°.

4 dessins à l'encre de Chine, de vignettes de de Sève, etc., signés, datés de 1785-89. — Chez M. PORTALIS.

Perrault. — *Les Contes des fées*, Paris, 1781. — 4 vol. in-12, fig. mar. bleu, doublé de tabis, tr. dorée. (Derôme.)

Exemplaire imprimé sur vélin contenant les dessins originaux de de Sève et Martinet. — Vente Paris d'Illens. (Londres, 1790.) — 27 liv. st. 6 sch.

La Bruyère (*les Caractères de Théophraste et ceux de*), Paris, David père, 1750. — 2 vol. in-12.

Les dessins des 2 titres et de l'un des frontispices, en tout 3 dessins, à la mine de plomb, signés. — Chez M. E. PAILLET.

Scarron (*Œuvres* de), Amsterdam, Wetstein, 1752. — 7 vol. in-12, mar. bleu, dent. (Thouvenin.)

Exemplaire avec 3 dessins originaux de de Sève. — Vente Huillard. 235 fr. — Chez M. GONZALÈS.

Du Hamel du Monceau. — *Traité des arbres fruitiers*, Paris, 1755. 2 vol. in-4°.

Un exemplaire imprimé sur vélin, avec dessins originaux. — A la BIBLIOTHÈQUE DU LOUVRE, où il aura sans doute été brûlé.

Racine (*Œuvres* de Jean), Paris, 1760. — 3 vol. in-4°, mar. vert, comp. tr. dorée. (Duru.)

11 grands dessins (manque le dessin pour *Iphigénie*) et 76 fleurons-vignettes et culs-de-lampe. — Vente Renouard. — 196 fr. — Chez M. le baron James de ROTHSCHILD.

Histoire des mathématiques.....

Le dessin du frontispice au bistre, in-8°, signé, daté 1765, avec cette légende : L'Histoire des mathématiques nous transmet les hommes illustres que le génie a produits. — Vente de Morel-Vindé (1873). — 11 fr. — Chez M. AUDOUIN.

Recueil de dessins d'animaux dessinés d'après nature, à Paris, par les ordres de M. de Buffon, 1765. — Gr. in-4°, mar. r.

Cet exemplaire de Buffon contenait 152 dessins de de Sève. — Vente de Mirabeau (1791). — 4,700 fr. — Vente Baroud (1821). — 95 fr.

CASTEL. — *Les Plantes,* 1802. — In-8°.

5 dessins originaux. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 106 fr.

TAUNAY (NICOLAS-ANTOINE)

1755-1830

Celui-là est un peintre, un vrai peintre de genre français, plein de verve et de gaieté dans ses tableaux de noces de village, de saltimbanques faisant leur boniment, et forme le vrai pendant de son ami Demarne. Il a cependant fait œuvre de vignettiste deux ou trois fois dans sa vie, et, à ce titre, il nous appartient.

Taunay est né le 11 février 1755; c'était le fils d'un chimiste peintre émailleur de la manufacture de porcelaines de Sèvres. Il fut élève de François Casanova, et c'est pendant son séjour dans son atelier qu'il fit, à vingt ans (1776), cette charmante illustration de *la Journée de l'amour* (ou *Heures de Cythère*), poëme que l'on attribue généralement à la meilleure amie de l'abbé de Voisenon, à la comtesse de Turpin, qui, elle-même, laissait entendre que le livre était de Guillard, jeune auteur qu'elle protégeait. « Ce qu'il y a de certain, rapporte Grimm, « c'est qu'on trouve dans ces poésies une infinité « de choses qu'il serait beaucoup plus naturel d'a-

« voir faites en tête-à-tête que tout seul ou toute « seule. » Ces jolies bergères, ces galants bergers, si fort à la mode à l'époque, n'en sont pas moins, sous le crayon de Taunay, fort agréables à voir, et font pressentir le peintre spirituel des scènes toutes remplies de fines intentions de la campagne, des foires et de la vie du peuple.

Mais, lorsque Casanova quitta la France pour devenir peintre de batailles au service de Catherine II, Taunay, voulant achever son éducation de paysagiste, partit pour la Suisse avec Demarne et d'autres camarades. A son retour, en 1784, il fut reçu de l'Académie, et une place s'étant trouvée vacante parmi les pensionnaires de France à Rome, Taunay, bien qu'il n'eût plus d'études de débutant à faire, demanda à remplacer le jeune artiste décédé. Il s'y retrouva avec Drouais, dont il subit l'influence, ce qui eut pour résultat de mettre un peu de style dans ses œuvres.

Pendant la Révolution il s'était retiré à Montmorency, et y vivait modestement en élevant une nombreuse famille, dans une habitation illustrée par le séjour de Jean-Jacques Rousseau. Quand Pierre Didot entreprit sa grandiose édition de *Racine,* il s'adressa aux premiers dessinateurs de l'époque, Chaudet, Gérard, Girodet, et ne trouva pas d'artiste plus capable que Taunay d'interpréter les scènes comiques et gaies des *Plaideurs* (1801); celui-ci s'en est tiré à son honneur et a dessiné les trois compositions qui lui étaient confiées avec sa verve et son

esprit habituels. On a encore de lui, dans un genre qui se rapproche de notre sujet, des pièces pour *Robinson Crusoë* et quatre grandes compositions, *la Vie de l'Enfant prodigue,* gravées en couleur par Descourtis.

Il acceptait pour vivre, à la même époque, des travaux bien modestes, comme le coloriage des estampes de la grande édition de *Paul et Virginie.* La fortune ne lui souriant guère, Taunay entreprit, sur de fallacieuses promesses, le voyage du Brésil, croyant y faire fortune, mais il n'y rencontra que déceptions. Son fils, Adrien, se noya dans le Guaporé, rivière que, par intrépidité et bravade, il voulait traverser à la nage, et son frère le sculpteur, Auguste Taunay, qui était parti avec lui, étant mort également dans ce pays lointain, Taunay revint à Paris. Il y mourut doyen de l'Académie des Beaux-Arts, le 30 mars 1830.

La Vie de l'Enfant prodigue.

Taunay a peint, sur ce sujet, 4 compositions qui ont été gravées en couleur par Debucourt. Le tableau représentant *le Départ.* — Chez M. DELBERGUE-CORMONT.

RACINE (*Œuvres* de Jean), Paris, Pierre Didot, 1801. — 3 vol. gr. in-fol.

Un exemplaire unique imprimé sur vélin, contenant les 57 dessins originaux, dont ceux de Taunay, pour *les Plaideurs*, ont figuré à la vente Firmin-Didot en 1810. — L'ouvrage a été retiré.

TROY (JEAN-FRANÇOIS DE)

1679-1752

François de Troy, originaire d'une ancienne famille de Toulouse, est né à Paris en 1679. Son père était un habile peintre de portraits, qui semble n'avoir cédé qu'avec regret à la vocation qui, dès son enfance, entraînait son fils vers la peinture; cependant il consentit, après que ce dernier eut concouru sans succès pour le grand prix de Rome, à ce qu'il fût envoyé en Italie. Le jeune de Troy obtint pourtant plus tard une place de pensionnaire à l'Académie de France à Rome, séjourna en différentes villes d'Italie, particulièrement à Pise pendant deux ans, chez un seigneur de la ville, nommé Grassulini, qui l'hébergea et lui procura des travaux. Enfin il se divertissait tellement en Italie, où le plaisir l'occupait plus que le travail, que son père dut avoir recours à l'ambassadeur de France à Florence pour l'obliger à revenir dans son pays. Il avait vingt-sept ans quand il arriva à Paris; il se présenta à l'Académie dont son père était directeur,

y fut agréé et reçu le même jour, et y obtint successivement les différents titres honorifiques.

De Troy eut à Paris beaucoup de succès, dû à ses qualités d'homme du monde, autant qu'à une grande facilité d'invention et d'exécution. Il peignit de grandes décorations pour des édifices publics et pour les hôtels des particuliers. On cite surtout celles exécutées pour Samuel Bernard et de La Live de Jully comme les plus importantes. C'est à la même époque (1728) que parut l'édition de *la Henriade* de Voltaire, pour laquelle il a exécuté, avec Lemoine, quelques belles figures. On sent, par la gravure, combien ces compositions étaient largement faites et sans mièvrerie. En 1738, il fut nommé directeur de l'Académie de France à Rome, en remplacement de Wleughels, qui venait de mourir. Voici le portrait qu'en traçait alors Mariette : « C'est « un homme du monde qui en connoist parfai- « tement les usages et qui sçaura faire honneur à « la nation dans le poste qu'il occupe. Un mariage « avantageux qu'il a fait avec la fille du commis- « saire Deslandes, femme d'esprit, le met en estat « de figurer, chose qui est fort de son goût, car il « a toujours aimé à frayer avec les gens de finance « et ce qu'on appelle les gros riches. Quant à ses « talens, peu de peintres en ont autant receu que « luy de naturels. »

A Rome, de Troy continua ses grands travaux : l'*Histoire d'Esther,* qu'il avait proposé de faire au rabais, afin de se faire préférer à Lemoine, dont il

était jaloux, et celle de *Jason,* tableaux qui étaient destinés à servir de modèles aux tapisseries fabriquées aux Gobelins.

En 1742, de Troy, qui venait de perdre sa femme, alla passer quelques mois à Naples. Il n'en conserva pas moins la fortune qu'elle lui avait apportée et dont le directeur de l'Académie avait grand besoin, car, aimant à recevoir, à dépenser, il n'avait rien mis de côté. Jamais il ne se donna autant de fêtes au Palais de France, à la société romaine, aux étrangers et aux Français de distinction que sous son directorat, et les élèves qui s'y sont trouvés de son temps se louaient fort de son hospitalité somptueuse et des agréments qu'ils trouvaient chez lui; aussi, quand M. de Vandières, envoyé par sa sœur Mme de Pompadour, pour se frotter un peu aux chefs-d'œuvre et se mettre en état d'être directeur des bâtiments royaux, arriva à Rome avec Soufflot et Cochin, descendit-il chez l'hospitalier directeur. Il n'y eut pas de fêtes qu'on ne donnât en son honneur, pas de parties qu'on n'organisât; mais le pauvre de Troy ne se doutait guère que cette visite serait la cause indirecte de sa mort. Voici comment Mariette[1], si bien informé de tout ce qui se passait dans le monde artistique de son temps, raconte cet épisode : « Tout « se passa bien dans les commencemens, à la satis- « faction de l'un et de l'autre. Les pensionnaires

[1] *Abecedario,* de Mariette, publié dans les *Archives de l'art français.*

« firent les honneurs d'un bal où la principale no-
« blesse de Rome fut invitée, et M. de Vandières
« sceut gré au directeur de toutes ses attentions.
« Malheureusement celui-ci avoit pris pour maî-
« tresse la femme d'un médecin extrêmement jolie ;
« il en étoit amoureux à la folie. C'est le foible des
« vieillards de porter la passion à l'excès et d'être
« jaloux. M. de Troy se laissa gagner par cette ma-
« ladie. Il crut appercevoir que son hôte s'étoit pris
« d'amitié pour la jolie femme ; il ne put y tenir, et,
« ne se possédant point, il manqua à son supérieur ; il
« tint des discours qui furent entendus et qui déplu-
« rent. Dès ce moment sa perte fut résolue. Il y avoit
« du temps qu'il demandoit son rappel ; c'étoit peut-
« être un jeu ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'amoureux
« comme il l'étoit, il eût été très-piqué si on l'eût
« pris au mot, et que, ne recevant aucune réponse,
« il étoit persuadé que l'affaire étoit oubliée. Il étoit
« dans l'erreur ; on lui avoit nommé un successeur.
« Au moment qu'il s'y attendoit le moins, il le vit
« arriver sans aucune espérance de garder sa place.
« Il restoit à Rome, captif de celle dont il portoit les
« liens ; il temporisoit, mais enfin il fallut prendre
« un parti. M. de Nivernois, notre ambassadeur à
« Rome, avoit obtenu la permission de revenir en
« France. Une frégate équipée à Marseille l'atten-
« doit, et étoit venue pour servir à son passage.
« M. de Troy eut ordre de se préparer à partir et de
« profiter de l'occasion. Le jour fut indiqué et l'in-
« timation lui en fut faite peu de temps auparavant

« à l'Opéra, où il assistoit avec sa maîtresse. Ce fut « un coup de foudre. Saisi et abbatu, faisant effort « sur lui-même pour ne rien laisser apercevoir de ce « qui se passoit dans son intérieur, il rentre chez « lui. La fièvre le saisit. Un mal de gorge qu'on at- « tribue à l'air froid qu'il a respiré à la sortie du « spectacle, le menace d'une esquinancie. Les mé- « decins appelés le traitent en conséquence, et la « maladie dégénère bientost en fluxion de poitrine « qui le fait périr en peu de jours. »

De Troy est mort à Rome, dans les circonstances qu'on vient de rapporter, le 26 janvier 1752.

Il avait encore, en ce qui se rapporte à notre sujet, dessiné le *portrait* de Chaulieu, qui est placé en tête de ses œuvres, et les compositions de la *Caravane du Sultan à la Mecque,* mascarade exécutée pendant le carnaval de 1748, par les pensionnaires du Roi, et qui a été gravée en 20 planches par Joseph Vien.

Caravane du Sultan à la Mecque, mascarade exécutée à Rome.

Les 20 compositions. — Vente du peintre de Troy (1764). — 180 livres.

Histoire de Jason.

7 dessins. — Même vente. — 70 livres.

VERNET (Claude-Joseph)

1714-1789

Nous n'avons pas la prétention de refaire, après le travail si complet et si remarquable à tous égards de M. Léon Lagrange, une longue étude sur Joseph Vernet; nous y renvoyons donc le lecteur [1], nous contentant d'y puiser quelques renseignements biographiques sur ce grand peintre.

Joseph Vernet était le fils d'un peintre décorateur d'Avignon, Antoine Vernet; ses frères s'occupèrent également d'art, et le goût de la peinture fut héréditaire dans cette famille d'artistes pendant quatre générations. Il naquit à Avignon le 14 août 1714, et montra pour le dessin de précoces dispositions qui décidèrent son père, après quelques hésitations, à les lui laisser cultiver, et à l'envoyer à Aix chez Jacques Viali. Il y apprit le paysage et, revenu à Avignon, y étudia la figure sous Philippe Sauvan. Déjà, à cette époque, l'attention de quelques amateurs du pays, du comte de Quinson, et surtout du

[1] *Joseph Vernet et la peinture au XVIIIe siècle,* par Léon Lagrange. Paris, Didier, in-8°.

marquis de Caumont, avait été attirée sur lui, et c'est ce dernier qui lui avait procuré son premier travail important, les dessus de portes de l'hôtel de Mme de Simiane; ces mêmes amateurs contribuèrent aussi de leur bourse aux frais de son voyage en Italie. On raconte que, pendant une tempête dans la traversée de Marseille à Civita-Vecchia, le futur peintre de marines se fit attacher à un mât pour ne rien perdre de ce spectacle grandiose. Aussitôt arrivé à Rome, il n'y voulut pas d'autre maître qu'un peintre de marines, maintenant peu connu, Bernardino Fergioni. Il reçut pourtant les conseils du peintre français Adrien Manglard; mais son véritable maître fut cette nature si pleine de caractère de la campagne romaine, ces environs de Tivoli dont le site lui plaisait et qu'il a peints tant de fois, et ces beaux rivages de la Méditerranée dont la baie de Naples est l'expression la plus complète et la plus pittoresque.

Encouragé par l'ambassadeur de France, visité par les touristes anglais, qui voulaient tous emporter une vue des pays qui les avaient charmés, et secondé par son talent, la réputation arriva bientôt. Son mariage avec la fille d'un émigré irlandais commandant l'escadre pontificale, acheva de le fixer à Rome, où il passa vingt ans. Nous avons sur cette époque de sa vie les détails les plus minutieux par son *Livre de raison*[1], sorte de journal où il avait

[1] Publié par M. Léon Lagrange, à la suite de l'ouvrage indiqué plus haut.

l'habitude d'écrire chaque jour ce qui lui arrivait d'intéressant. M. de Marigny, qui, pendant son voyage en Italie, avait connu et apprécié Vernet, lui fit part du désir du roi d'avoir les principaux ports de France peints par lui. Vernet revint en France en 1752, et s'installa à Marseille pour commencer cette grande entreprise. Pendant dix ans, il promena son talent de ville en ville, reçu et fêté partout comme peintre du roi pour les marines, jusqu'à ce que la guerre et la pénurie du trésor royal vinssent interrompre cette série des *Ports de mer*, qui devait avoir vingt vues et dont il ne fit que quinze. Chaque tableau lui était payé 6,000 livres. Ce sont ces peintures dont M. de Marigny s'occupa avec tant de sollicitude et de suite, pour lesquelles il lui donna un itinéraire détaillé, avec force notes et indications, et où Vernet a si bien représenté, avec les sites maritimes les plus vrais, le peuple et les mœurs de la province, dans les agréables groupes dont il a parsemé ses peintures.

Cochin et Lebas, réunis en société, résolurent de les graver. Il se lièrent par un acte de société qui leur donnait une part égale dans la propriété des planches et dans leur produit. Quant à la part de Vernet, elle paraît s'être réduite à un certain nombre d'exemplaires des estampes dont il tira profit de son côté.

Un grand succès accueillit ces estampes. Le placement par souscription s'en fit facilement à Paris et en province. Le dessinateur-amateur Desfriches,

qui avait placé quelques exemplaires à Orléans, reçut de Cochin cette lettre, vers la fin de 1758 : « Mon-
« sieur et ami, Dieu vous bénira, n'en doutez point;
« vous avez travaillé pour la propagation des écus
« des Cochin et des Lebas, si que leurs bourses de-
« viennent grasses à lard. Que de jouissances s'en-
« suivront ! car voulez-vous de bons soupers, ayez
« des écus ; voulez-vous de bonne musique, ayez
« des écus; voulez-vous de belles filles, idem. Jugez
« donc combien vous allez prospérer. Afin que vous
« puissiez rendre compte aux bonnes âmes qui ont
« souscrit, apprenez-leur que nous avons déjà deux
« estampes à l'eau-forte dont les curieux paroissent
« satisfaits, voire même sont ébahis. Mon camarade,
« comme vous me le marquez, s'étoit un peu discré-
« dité auprès du public. Ce n'est pas que le drôle
« n'ait les plus grands talens, mais il couroit après
« l'argent et vouloit le gagner à son aise; quand maî-
« tre Cochin est venu le prêcher qu'avant toutes
« choses il falloit bien le faire, il a bien fallu que la
« conversion se fit. Aussi est-elle exemplaire, et
« j'ose promettre que jamais Lebas n'a rien montré
« d'aussi soigneusement fait. Enfin il y a lieu d'es-
« pérer que le public ne regrettera pas son argent,
« peut-être même ceux qui ont reculé en feront-ils
« un peu pénitence. Ces Vernets-là ne sont pas
« des croûtes, et tel qui croit les avoir bien vus n'a
« pas apprécié la moitié de leur mérite. »

On peut, en effet, juger encore, en regardant ces peintures qui sont au Louvre, que les éloges que

le graveur donne au peintre ne sont pas exagérés. Les dessins originaux, qui existent aussi, peuvent faire parfaitement apprécier la manière dont Vernet composait ses tableaux. Un trait rapide de crayon indique, avec la forme des objets, la forme qu'ils doivent occuper. Un coup de pinceau indique en même temps les ombres. Quant aux tons, le peintre se contentait d'un mot mis en italien, et, avec une surprenante mémoire, reproduisait les demi-teintes, la variété des différents effets du jour que cette sommaire indication lui rappelait.

Dans ses tableaux, l'entente parfaite du site, l'habileté dans la manière de peindre et surtout une facilité et un naturel étonnants dans ses personnages si heureusemeut groupés, font de cette série de tableaux les types du genre. Le peintre des tempêtes dessinait, en effet, aussi bien les figures que les flots furieux. Ces sveltes Provençales qui se promènent dans les premiers plans des ports de Marseille, d'Antibes et de Toulon, en formant de gracieux groupes, personnages qui étaient presque toujours des portraits, le plus souvent sa femme, et ses enfants Livio et Carlo, ces mariniers du port de la Rochelle ou de celui de Dieppe, Lebas eut l'idée de les graver à part et d'en former une réunion de planches in-8°, qui est bien la plus jolie *Série de costumes* qui se puisse imaginer.

Vernet était lié avec tout ce que ce monde d'artistes et d'amateurs comptait d'hommes distingués; on sait que Diderot était un de ses plus chauds admi-

rateurs. Il était des dîners du lundi chez Mme Geoffrin, qui s'y prit si bien, qu'elle obtint du peintre un tableau composé sur le sujet de *la Bergère des Alpes,* conte de Marmontel qui avait obtenu un succès de larmes.

Il était aussi l'ami de Bernardin de Saint-Pierre. Accueillie froidement à la lecture chez Mme Necker, la charmante histoire de *Paul et Virginie* risquait de ne pas voir le jour, et Vernet trouva le Longus de l'île de France désolé, prêt à jeter son manuscrit au feu. Il le força à lui lire l'ouvrage condamné et organisa, ému jusqu'aux larmes, une seconde lecture, qui cette fois eut un grand succès. Bien plus, il tint à honneur de contribuer à l'ornement de l'édition originale (1789). C'est lui qui a dessiné le sujet où Virginie est retrouvée morte sur la plage, pendant que les flots furieux brisent les restes du Saint-Géran, petite composition sentimentale qui n'a dû être qu'un témoignage d'amitié de l'artiste pour le littérateur. L'étude qui a servi pour le corps de Virginie, passée en vente, était charmante de naïveté.

Bernardin de Saint-Pierre, pour remercier son ami Vernet de son dessin, lui envoya douze exemplaires de son roman. Le peintre, dans une lettre datée du 27 janvier 1789, lui en accusait réception, tout en se trouvant trop payé « pour un croquis fait à la hâte, « qu'il étoit honteux de mettre sous ses yeux[1] ».

[1] Catalogue des autographes de Renouard.

Un peu plus tard, il eut l'idée de peindre ce même sujet, peut-être sur la demande de Bernardin, car Vernet le prie, dans un autre billet (20 mai 1789), de venir voir si la composition, qu'il a tracée légèrement sur la toile, rend l'idée qu'il lui a donnée [1].

Joseph Vernet est mort à Paris, le 3 décembre 1789.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Paul et Virginie,* Paris, Didot, 1806. — In-fol., mar. viol. doublé de mar. citr. mosaïque. (Thouvenin.)

Exemplaire contenant, avec plus. suites de figures, l'étude de Virginie morte, dessin à la plume et au bistre. — Vente E. Martin. — 520 fr. — Chez M. TRUELLE SAINT-ÉVRON.

60 dessins d'édifices et monuments de Naples et autres villes, etc.

Au lavis et au crayon, en un vol. in-folio. — Vente Renouard. — 100 fr.

Les dessins originaux des *Ports de France.*

Au MUSÉE D'AVIGNON. — (Les peintures se trouvent, on le sait, au musée du Louvre.)

[1] Ce tableau se trouve maintenant au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

WATELET (CLAUDE-HENRI)

1718-1786

L'histoire de l'art au XVIII[e] siècle renferme certaines figures d'amateurs artistes très-intéressantes à étudier. Séduits par le côté charmant des arts, ayant pour eux une vive inclination, ces hommes, nés dans l'opulence, ont voulu, pour occuper leurs loisirs, se rendre compte des procédés, des difficultés de la peinture, du dessin et de l'eau-forte; peu à peu, ils se sont passionnés pour ces charmantes études, pour cette existence exempte des soucis de la politique et des affaires, et qui met en rapport avec tout ce qu'une époque compte d'esprits délicats et raffinés; quelques-uns y ont même consacré toute leur existence, et Watelet est de ce nombre.

Né à Paris le 28 mai 1718, il était le fils du receveur général des finances pour la généralité d'Orléans. Tout jeune, il avait manifesté du goût pour les arts, et avait de bonne heure commencé à peindre, à graver, et même à modeler. D'une santé délicate, son père jugea qu'un voyage pourrait, tout en le for-

tifiant, l'entretenir dans ses goûts artistiques et les éclairer. Watelet partit donc pour l'Allemagne et l'Italie, accompagné du médecin leur ami, Leroi de Saint-Agnan, et s'arrêta longtemps à Vienne. Il séjourna plus encore à Rome, où il devint en quelque sorte un des élèves de l'Académie de France. Tous les matins il venait dessiner d'après le modèle vivant. C'est là que notre jeune artiste fit la connaissance du peintre Pierre, avec lequel il devait rester lié.

Watelet rapporta de ses voyages une grande connaissance de la peinture et de ses procédés qu'il traduisit un peu plus tard dans son poëme didactique sur *la Peinture.* « Parti amateur, dit Lemierre, il revint artiste. » Il n'avait que vingt-deux ans quand, son père étant mort, il hérita de sa charge ; mais, au lieu de la vie oisive ou futile du financier qui s'ouvrait pour lui, Watelet profita de sa grande fortune pour se livrer à son goût pour les arts. Il peignit, fit des chansons, des fables, s'occupa de musique et fut recherché par la plus brillante société. Le commerce des premiers artistes, la fréquentation de gens distingués comme il en trouvait dans les salons de Mme de Tencin, de Mme Geoffrin et de Mme de Pompadour, et ses relations avec des hommes de mérite tels que Maurepas, Caylus, d'Argenson, Condorcet, achevèrent de perfectionner son esprit et son goût. Il avait été nommé associé libre de l'Académie de peinture, grâce à la chaude recommandation de Mme de Tencin, qui, dans un mémoire rédigé en sa faveur et malheureusement apostillé par Poisson

père[1], disait de lui que c'était un « *amateur des talens* ».

C'est à l'Académie que Watelet dédia son ouvrage de *l'Art de peindre*, poëme en quatre chants traitant du dessin, de la couleur, de l'invention pittoresque et de l'invention poétique. Ce livre, dont quelques copies manuscrites avaient déjà circulé, parut en 1760 et fut imprimé avec luxe. Il avait demandé à son ami Pierre des dessins qu'il grava lui-même à l'eau-forte[2]. Watelet semble s'en excuser quand il écrit que « le désir de m'instruire m'a fait hasarder de « graver, sous ses yeux, ce que son amitié, son génie « et son goût lui avaient inspiré pour l'embellisse- « ment de mon ouvrage. » Cette illustration se compose d'un frontispice allégorique et de vignettes et culs-de-lampe se rapportant aux sujets traités. L'ensemble en est gracieux et « ragoûtant ». Diderot, l'écrivain artistique patenté de l'époque, feint de croire que le poëme a été sacrifié à sa parure, et nous semble bien dur pour le poëte, qu'il trouve sans verve et sans chaleur. « Si le poëme m'appar-

[1] Il faut croire qu'il était lié, de longue date, avec la famille Poisson, car il avait écrit sur la première page d'un beau manuscrit de *l'Art de peindre*, qui a successivement appartenu au prince de Canino et à M. J. Goddé : « Ce mss. a été fait à la prière de « Mme de Pompadour que je connoissois avant qu'elle fût mariée. « Je n'avois pas encore fait les dernières corrections à mon ou- « vrage. »

[2] Toutefois un ancien caissier de Watelet, nommé Roland, a prétendu qu'il faut attribuer une bonne part du mérite de ces estampes au graveur Lempereur, qui les aurait toutes terminées. (*Mémoire au roi Louis XVI*, Londres, 1774.)

« tenait, dit-il, je couperais toutes les vignettes, je « les mettrais sous des glaces et je jetterais le reste « au feu. » Peut-être n'était-il pas fâché, lui qui se vantait de ne rien connaître aux procédés de l'art, de rabaisser un amateur praticien qui osait, en même temps que lui, parler peinture. Quoi qu'il en soit, l'Académie française n'en jugea pas ainsi, et son poëme lui en ouvrit les portes.

Watelet avait été vite fatigué de la vie du monde; de plus, il avait au cœur une passion dont il était bien aise de dérober les épanchements aux indifférents; aussi profita-t-il avec empressement de l'occasion qui s'offrait d'habiter la campagne aux environs de Paris. Il acquit, ou plutôt il créa sur les bords de la Seine, une propriété devenue presque célèbre depuis sous le nom de *Moulin-Joli*.

C'est là qu'il s'installa avec Marguerite Lecomte, femme d'un procureur au Châtelet, distinguée par son esprit et son goût pour les arts. C'est dans ce séjour, chanté par les poëtes du temps, que Watelet se retira avec elle et écrivit ses ouvrages. Cette charmante habitation était située près d'Argenteuil. De pittoresques accidents de terrain lui avaient permis d'y créer un parc original et d'en faire un séjour délicieux. Abandonnant le système des majestueux alignements dans le goût de Le Nôtre, il avait laissé la nature à ses caprices et à son harmonieuse irrégularité, et ce fut lui qui contribua à introduire en France le goût de cet arrangement de la nature, savant sous son apparent désordre, que l'on a appelé

jardin anglais. Il a, du reste, exposé les théories qu'il avait mises en pratique au Moulin-Joli, dans son *Essai sur les jardins* (1774).

Delille, dans son poëme sur le même sujet, a rappelé le charme de cette agréable retraite, l'a dépeinte dans sa description d'un parc au bord d'une rivière où l'art n'a que discrètement ajouté à la nature, et il la termine ainsi :

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur;
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue et craint les ornements.

Mme Vigée-Lebrun, dans ses *Souvenirs* (lettres à la princesse Kourakin), se rappelle avec délice également le charme de cette habitation : « Ah! que « j'aurais aimé, chère amie, me promener avec « vous dans les bois de Moulin-Joli! Voilà un de « ces lieux qu'on n'oublie pas : si beau, si varié, « si pittoresque, si élyséen, si sauvage, si ravis- « sant enfin! Représentez-vous une grande île cou- « verte de bois, de jardins, de vergers, que la Seine « coupait par le milieu. On passait d'un bord à « l'autre sur un pont de bateaux garni des deux cô- « tés par des caisses de fleurs, que l'on renouvelait « à chaque saison, et des bancs placés de distance

« en distance vous permettaient de jouir longtemps « d'un air parfumé et de points de vue admirables ; « de loin, ce pont qui se répétait dans l'eau produi- « sait un effet charmant. Des arbres de haute fu- « taie, d'un ton très-vigoureux, bordaient la rivière « à droite ; à gauche, la rive était couverte d'énor- « mes peupliers et de grands saules pleureurs dont « les branches tombaient en berceau ; un de ces « saules, entre autres, formait une énorme voûte « sous laquelle on se reposait, on rêvait avec dé- « lice. Je ne puis vous dire combien je me sentais « heureuse dans ce beau lieu, auquel à mon gré je « n'ai rien vu de comparable.

« Cet Élysée appartenait à un homme de ma con- « naissance, M. Watelet, grand amateur des arts et « auteur d'un poëme sur la peinture. M. Watelet « était un homme distingué, d'un caractère doux et « liant, qui s'était fait beaucoup d'amis. Dans son « île enchantée, je le trouvais en harmonie avec « tout ce qui l'entourait ; il y recevait avec grâce et « simplicité une société peu nombreuse, mais par- « faitement bien choisie. Une amie à laquelle il « était attaché depuis trente ans était établie chez « lui : le temps avait sanctifié, pour ainsi dire, leur « liaison, au point qu'on les recevait ensemble dans « la meilleure compagnie, ainsi que le mari de la « dame, qui, chose assez bizarre, ne la quittait ja- « mais. »

Marmontel, son ami, a dit aussi de Watelet que c'était l'un des hommes de son siècle qui avait su le

mieux arranger sa vie pour être heureux, par son goût des arts et des lettres, et ses relations avec les personnes qui les partageaient.

Dans la belle saison donc, une société nombreuse de littérateurs, d'artistes, de *connaisseurs*, d'étrangers illustres, d'hommes distingués à tous les titres, se réunissait au Moulin-Joli, sanctuaire consacré aux arts et dont Marguerite Lecomte était la prêtresse. Watelet y passait une charmante existence auprès de la femme qu'il aimait, et avec son ami Pierre, l'un dessinant, l'autre gravant. Ils reproduisaient les agréables sites des rives de la Seine, moins peu plées qu'à présent de fabriques, comme le témoi gnent ces eaux-fortes aux ombrages touffus où, à côté de leurs deux noms, se lit cette mention : « *Una eademque die sculpsere.* »

Cependant un regret traversait cette paisible existence; la terre privilégiée des arts, l'Italie, souvenir déjà lointain, apparaissait à notre ami des arts comme enveloppée dans une atmosphère lumineuse et bénie dans laquelle il voulait aller se retremper. Mme Lecomte, dont il avait guidé les premiers essais artistiques, désirait ardemment la connaître et il voulait lui faire partager ses admirations; un beau jour, ils partirent avec l'abbé Copette, leur ami, ancien professeur de Watelet.

Le souvenir de ce voyage nous a été conservé par un très-joli volume, qui montre en même temps, par quelles amitiés la petite caravane était accueillie à Rome. Les pensionnaires du roi eurent l'idée de per-

pétuer le souvenir de leur voyage et de leur séjour au milieu d'eux, et de leur témoigner en même temps combien ils les estimaient et les aimaient, en confectionnant un artistique opuscule qui en relaterait les principaux incidents et qu'ils intitulèrent naïvement : *Nella venuta in Roma di madama Lecomte e dei Signori Watelet e Copette, componimenti poetici di Luigi Subleyras, colle figure in rame di Stephano della Vallee Poussin* (in-8, 1764). Chacun se mit à l'œuvre ; le jeune Louis Subleyras, fils du peintre français de ce nom, installé à Rome, et qui était un peu poëte, fut chargé des sonnets, compliments et récits poétiques et allégoriques. Étienne de la Vallée-Poussin composa les dessins où sont représentés leurs amis, et Weirotter les grava de sa très-fine pointe; Durameau, Radel, dessinèrent les élégants encadrements des pages, et Hubert Robert voulut aussi contribuer à ce petit monument élevé à l'amitié, en gravant deux charmantes petites vues de Rome au bas de deux des pages.

Voici l'arrivée des voyageurs à Rome, Watelet et Mme Lecomte, bras dessus, bras dessous, avec un carton à dessin sous le bras resté libre. « Le Temps et l'Amour sèment des fleurs sur leur passage. » Plus loin, les pensionnaires sont à l'ambassade de France, et Watelet leur fait un discours sur les beaux-arts ; puis ils sont en admiration devant l'Apollon du Vatican et devant les cascades de Tivoli, dont la vue est originale. Ailleurs ils dessinent auprès du Colisée. Ensuite Watelet et l'abbé Copette sont

reçus par le Saint-Père, et un peu plus loin Mme Lecomte reçoit sa bénédiction, le visage à moitié couvert d'un voile comme le veut l'étiquette du Vatican. C'est un charmant petit livre, très-intéressant à voir, où l'allégorie se marie agréablement à la réalité et qui fait autant d'honneur aux jeunes artistes qui l'ont imaginé qu'à ceux pour lesquels il a été fait. Il montre quel accueil empressé Watelet reçut à Rome, même ailleurs qu'à l'école française, où il dessinait modestement assis au milieu des élèves. Il y fut en réalité fêté comme un des maîtres de l'art; le pape Rezzonico l'accueillit d'une manière distinguée, et il devint l'ami du cardinal Albani et de Winckelmann.

Natoire écrivait au marquis de Marigny, le 10 avril 1764 : « M. de Watelet part demain de Rome et « prend le chemin de Venise. On le voit s'éloigner « de cette ville avec, peine et moy, en mon particu« culier, j'en suis fâché. Son commerce plaît à tout « le monde, et luy-même est sensible à l'accueil « distingué qu'il a reçu en ce païs-cy. »

Ils revinrent, après ce charmant voyage, reprendre leur paisible existence du Moulin-Joli. Du reste la liaison de Watelet avec Mme Lecomte n'avait jamais été un mystère pour personne, pas plus pour le mari que pour la société, où l'on avait parfaitement accepté cette situation : « J'ai fait aujourd'hui, a écrit « Mme de Genlis[1], qui n'était pas toujours indul-

[1] Mme de Genlis. *Souvenirs de Félicie.*

« gente, une visite à Mme Necker, et j'ai trouvé chez « elle M. Vatelet et Mme Lecomte. Il me paraissait « plaisant de voir, chez une femme très-austère, ces « deux vieux amants qui logent ensemble et qui « sont toujours inséparables. Il faut avoir tout le « courage philosophique pour oser produire ainsi « sa vieille maîtresse de cinquante-cinq ans, très- « ennuyeuse, très-bornée, qu'on a jadis enlevée à « son mari pour vivre avec elle sans aucun mys- « tère... » D'autre part, dans les lettres que Watelet écrit au dessinateur-amateur Desfriches, soit qu'il lui annonce l'envoi de son poëme sur *les Jardins,* « petit ouvrage où il y a des tableaux qui peuvent intéresser un paysagiste et où vous trouverez la description du petit ermitage que vous avez souvent visité », soit qu'il lui fasse part de sa nomination à l'Académie française, il est toujours fait mention des compliments et amitiés de M. et de Mme Lecomte. Il prend lui-même la peine, dans celle qui est datée du 13 janvier 1776, et adressée également à Desfriches, de nous initier à ses arrangements intimes : « Mme Lecomte, qui vous fait mille amitiés, est ac- « tuellement ma voisine : l'âge de son mari et l'état « de sa santé ont déterminé M. Lecomte à quitter « son état, et je leur ai offert le dessus de mon ap- « partement, dont Roland occupait une partie. Ils « ont bien voulu me faire l'amitié de s'en accommo- « der. M. Lecomte a fait de cet appartement un « chef-d'œuvre de goût et de propreté (ce qui ne « vous surprendra pas) : sa mosaïque y est em-

« ployée et fait l'admiration des artistes. Au moyen « de cet arrangement, j'ai une aimable compagnie « sans sortir ; et l'abbé, qui a toujours sa petite cel- « lule, se trouve une partie de la semaine réuni à « ses amis ; et moi, je les possède tous, ce qui adou- « cit les peines que j'ai eues de la perte que j'ai « faite et les ennuis de ma situation physique [1]. »

Plus tard, (en 1783) il écrit encore à Desfriches : « Ne viendrez-vous pas voir le Salon cet été ? Mme Le- « comte espère, si vous venez à Paris, que vous la « viendrez voir à son moulin. »

Pour revenir aux travaux de Watelet pour les livres, Voltaire, qui se loue dans sa correspondance de la générosité avec laquelle il encouragea la souscription aux *Œuvres de Corneille,* qu'il avait ouverte au profit de la petite-nièce du poëte, ajoute que, non-seulement il prit cinq exemplaires, mais qu'il voulut lui-même en fournir et en graver le frontispice. Toutefois c'est encore le peintre Pierre qui a dessiné ce génie de la gloire qui entoure d'une guirlande de fleurs le buste de Corneille.

Huber, le traducteur de Gessner, qui se rappelle avec émotion, dans son *Dictionnaire des curieux,* le gracieux accueil qu'il avait reçu au Moulin-Joli, ajoute ceci : « Grâce à l'amitié dont m'a tou- « jours honoré M. Watelet, je n'ai pas eu de peine « à l'engager d'orner ma traduction des *Idylles,* « imprimée à Lyon, chez Bruyset, d'un frontispice

[1] Cette lettre est extraite de l'*Histoire des amateurs français et de leurs relations avec les artistes,* par Dumesnil, Paris, 1858.

« et de nombre de jolies vignettes, d'après les des-
« sins de M. Pierre. Il a gravé de même, conjointe-
« ment avec Mme Lecomte, son élève dans le même
« art, les ornements pour le poëme pastoral de
« *Daphnis* et pour celui du *Premier Navigateur,* im-
« primé, la même année, chez Vincent. » Enfin on retrouve une *Suite de dessins peints et gravés* par Watelet, du cabinet de Mme Lecomte (1754), in-4.

Watelet aimait beaucoup à graver le portrait. Lié comme il l'était avec tant de personnages célèbres, il était, par son joli talent d'aquafortiste, indiqué pour reproduire leurs traits ; aussi, soit d'après ses propres dessins, soit d'après ceux de Cochin, il nous a conservé les physionomies intelligentes de *Turgot,* du *marquis de Voyer d'Argenson* et du *comte de Vence,* la face lippue de *d'Alembert,* l'air bêta de l'amateur *Chastre de Billy,* le profil papelard de l'*abbé Copette,* docteur en Sorbonne, et son compagnon de voyage en Italie, la charmante figure de son ami *Pierre,* l'air pincé de *Lady Hervey,* ou l'air doux et bon de *Marguerite Lecomte.*

Watelet a aussi donné chez Prault, en 1785, une série d'eaux-fortes qu'il avait intitulées : *Rymbranesques ou Essais de gravure,* qui sont des imitations de Rembrandt, et dans lesquels, ainsi qu'il le dit lui-même, il a cherché à retrouver les procédés employés par ce grand artiste. Ayant remarqué que Rembrandt, pour produire ses beaux effets, ne se servait que de l'eau-forte et de la pointe sèche, avec quelques tailles très-libres de burin, il crut avoir

intéressé les amateurs en imitant ce procédé. Nous ne sommes guère partisan de ces pastiches, et nous avons trouvé ces essais de Watelet mous, d'un effet peu agréable, tranchons le mot, franchement mauvais. En revanche, ses paysages à l'eau-forte, traités directement devant la nature, sont beaucoup meilleurs, et il s'y trouve de très-jolies pièces, particulièrement celle qui représente le joli pavillon du Moulin-Joli (1785) bâti au bord de l'eau, dans ce style que nous appelons maintenant style Louis XVI.

Outre son roman de *Sylvie,* illustré par Pierre, *le Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure,* auquel il collabora, et les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Watelet avait composé d'autres poëmes; sur la fin de sa vie, il en jeta les manuscrits au feu. Depuis longtemps sa santé était chancelante; le calme de ses dernières années fut encore troublé par la perte imprévue d'une partie importante de sa fortune. Un agent infidèle s'enfuit, emportant une somme considérable de recettes perçues pour l'État. L'abbé Terray, sans avoir égard à cette circonstance, exigea immédiatement la somme redue, et, de toutes les mesures arbitraires de ce contrôleur général, aucune n'indigna plus les honnêtes gens que ce procédé qui ruina presque un homme qui faisait si bon usage de sa fortune. Pourtant la tranquillité d'âme de Watelet n'en fut pas troublée; il trouva dans cette circonstance les consolations de l'amitié qui l'entourèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 12 janvier 1786.

Voici pourtant toute l'oraison funèbre que Mme de Genlis trouva à faire sur lui : « M. Vatelet vient de « mourir en frustrant ses héritiers et ses créanciers « pour laisser tout à sa maîtresse. Voilà les philo- « sophes! L'amour illégitime, ancien ou nouveau, « est hideux dans un testament. »

Cochin nous a conservé, dans un charmant portrait, ses traits fins et élégants; Greuze aussi l'avait peint, et c'est ce portrait qui a fait dire à Diderot, dans un de ses moments de misanthropie : « Il est « terne, il a l'air d'être *embu;* il est maussade, c'est « l'homme. Retournez la toile. »

APPENDICE

APPENDICE

AARTMAN, dessinateur allemand.

Aartman a dessiné les 23 figures des *Œuvres de monsieur Destouches*. Amsterdam et Leipzig, chez Arkstée et Merkus, 1755. — 5 vol. pet. in-12.

ABERLI (Jean-Louis), peintre, dessinateur et graveur, né à Winterthur en 1723, mort à Berne en 1786.

Aberli gravait très-légèrement à l'eau-forte ses paysages et les retouchait à l'aquarelle avec assez de perfection pour qu'on ait pu les prendre pour des dessins.

« Le sieur Aberli, peintre suisse, établi à Berne « depuis 25 ou 30 ans, né avec un talent décidé « pour le paysage, a étudié avec soin la belle na- « ture et la variété dont la Suisse offre le spec- « tacle aux yeux d'un artiste éclairé. Il n'est peut- « être aucun pays qui présente un si grand nombre « de contrastes et d'oppositions pittoresques de « tout ce que la nature a d'effrayant et d'agréable, « de sombre et de riant. On ne pouvait imaginer « un projet plus heureux que celui de donner au

« public une *suite de vues* et de sites intéressants « dessinés d'après nature dans un goût aussi neuf. « Ces vues ont été gravées sous les yeux de l'au- « teur, et enluminées par lui-même avec un soin « qui réunit l'agrément du coloris avec la préci- « sion du burin. » (*Mercure de France,* année 1773.)

AVELINE (Pierre), dessinateur et graveur au burin, né en 1710, mort en 1760 ; neveu du graveur Antoine Aveline, et élève de Poilly.

L'Orpheline anglaise, par de la Place. Londres et Paris, 1752. — 4 vol. in-12. — 4 titres, et 4 figures dessinées et gravées par Aveline. — *Les Sens,* suite de 5 pièces. — *Théorie de la figure humaine,* avec 44 pl. grav. par P. Aveline, d'après les dessins de Rubens. Paris, Jombert, 1773. — In-4°.

BABEL (P.-E.), orfévre, dessinateur et graveur à l'eau-forte ; né à Paris en 1720, mort en 1761.

Nouveau Vignole, recueil d'architecture, par Babel. Paris, Chereau, 1747. — In-4°. — Nombreux culs-de-lampe dessinés par l'auteur. — *Traité de perspective,* par Jeaurat. Paris, 1750. — In-4°. — Nombreux culs-de-lampe de Babel. — *Architecture française,* de Blondel. Paris, 1752-1756. — 4 vol. in-fol. Pl. de Babel. — Suite de *Fontaines décorées.* 8 pièces. — Premier livre de *Dessins de joaillerie* et *de bijouterie.* 35 pièces. — *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg.* — In-fol. — Entourages des pages, dessinés par Babel.

BAR (Jacques-Charles), dessinateur et graveur à l'eau-forte et au lavis ; Français.

Bar avait commencé en 1778 la publication d'un *Recueil de tous les costumes religieux et militaires*, in-fol., d'après ses dessins (chaque cahier coûtait 15 livres), quand arriva la Révolution. Il mit son drapeau en poche et continua bravement la

suite sous le titre de *Mascarades monastiques et religieuses* (1792), avec figures au lavis. Il crut seulement devoir prendre un pseudonyme pour la circonstance, et signa Rabelli.

BARBAULT (Jean), peintre, dessinateur et graveur à l'eau-forte, né en France vers 1705, mort en 1766, à Rome, où il s'était établi; ancien pensionnaire du roi.

Barbault a publié, d'après ses dessins, plusieurs ouvrages sur Rome. — *Les plus beaux monuments de Rome ancienne*. Rome, 1761. — In-fol. 128 planches. — *Les plus beaux édifices de Rome moderne*. Rome, 1763. — In-fol. 44 pl. — *Recueil de divers monuments anciens répandus en plusieurs endroits de l'Italie*. Rome, 1770.— In-fol. 166 pl. — *Collection choisie d'anciens bas-reliefs*. Rome, 1783. 24 pl.

BARBIÉ (J.), peintre à la gouache, dessinateur et graveur au pointillé et à la manière noire, travaillait à Paris, d'après Leblanc, de 1735 à 1779. Il faisait partie de l'académie de Saint-Luc.

Barbié a dessiné les portraits de *Voltaire*, de *Rousseau* et de *Charles III*, roi d'Espagne. — Il a exposé en 1774, à l'Académie de Saint-Luc, dont il était conseiller, plusieurs sujets du *Nouveau Testament*, peints à la gouache, d'après les dessins de Cochin, qui faisaient partie d'une suite destinée à orner le missel de la chapelle du Roi, à Versailles.

BARDIN (Jean), peintre et dessinateur, né à Montbard le 21 octobre 1732, mort à Orléans le 6 octobre 1809. Bardin est élève de Lagrenée et de Pierre. Il obtint le premier prix de peinture en 1765, et passa trois années à l'École royale des Élèves protégés. Il fut agréé par l'Académie le 27 mars 1779. C'est lui qui fut nommé directeur de l'École gratuite de dessin fondée à Orléans par

Desfriches. Voici ce qu'a écrit de lui Chaussard dans le *Pausanias français* (1807) : « Le coloris « des tableaux de Bardin n'était point séduisant « et se trouvait d'ailleurs comme écrasé et anéanti « par le tapage des enluminures et le ton des dé- « corations de l'école. Les connaisseurs et même « le public rendaient justice à M. Bardin..... Il « réunit une grande simplicité de mœurs au ta- « lent le plus recommandable, et il serait plus « connu aujourd'hui s'il avait songé à fatiguer la « renommée et à en occuper les avenues. Mais, « uniquement occupé de son art et d'une famille « qu'il adore, il a subi sa destinée sans se plain- « dre, et l'aveugle destinée, après l'avoir rendu « longtemps victime de M. Pierre, a fini par le « reléguer à Orléans où il dirige les écoles publi- « ques de dessin. »

Fables de la Fontaine, gravées par Fessard (1765-1775). — 5 vol. in-8°.— Un certain nombre de figures et de culs-de-lampe dessinés par Bardin. — Bardin a exposé, au Salon de 1779, 9 dessins, sujets tirés des *Histoires grecque et romaine.*

BAUDOUIN (Pierre-Antoine), peintre à la gouache et dessinateur, né à Paris en 1723, mort le 15 décembre 1769; gendre du peintre Boucher. Baudouin peignait le plus souvent à la gouache des sujets galants, mais avec une désinvolture et un déshabillé qui n'ont point été dépassés.

Le Poëte Anacréon. — *Le Prince de Navarre,* comédie jouée en 1745. — In-8°, frontispice dessiné par Baudouin.

Le Temple de la gloire, par Voltaire; feste donnée à Ver-

sailles. Paris, Ballard, 1745. — In-4°, 12 figures et culs-de-lampe dessinés par Baudouin et gravés par Pasquier. — Baudouin avait exposé au Salon de 1769 une suite à la gouache de *Feuillets d'un livre d'Épîtres et d'Évangiles,* pour la chapelle du roi.

BAUDOUIN (Simon-René), dessinateur et graveur à l'eau-forte, amateur, né le 13 avril 1723. Il a été lieutenant des grenadiers du régiment des gardes françaises et colonel d'infanterie.

On lui doit l'*Exercice de l'Infanterie française,* ordonné par le roi le 6 may 1755, dessiné d'après nature dans toutes ses positions. (Paris), 1757. — In-fol. 64 pl.

BAUSE (Johann-Friedrich), dessinateur et graveur à l'eau-forte et au burin, né à Halle le 3 janvier 1738, a vécu à Leipzig, et est mort à Weimar le 5 janvier 1814; élève de G. Wille.

« A l'âge de 18 ans, il se décida pour la gravure, « et dès lors commença à travailler pour les li- « braires. Dans l'intention de se perfectionner, il « alla à Augsbourg, et, de retour dans sa patrie, « étudia avec assiduité les ouvrages des habiles « graveurs. » (Huber et Rost, *Dictionnaire des Artistes.*)

Aventures de Don Quichotte, par Cervantes. Leipzig, 1767. — 4 vol. in-12, figures de Bause. — Portrait de *Wieland.* — *Suite de Portraits de gens de lettres allemands.* — Pet. in-fol.

BEAUMONT, coiffeur (?) et... dessinateur

L'Encyclopédie perruquière, de J.-H. Marchand, avec figures, par M. Beaumont, coiffeur dans les Quinze-Vingts. Amst. et Paris, Hochereau, 1757. — In-12, 10 fig.

BERNIGEROTH (Johann-Martin), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Leipzig en 1713, élève de son père ; il a travaillé et est mort dans sa ville natale en 1767.

Bernigeroth a dessiné et gravé le frontispice et 6 figures du *Lutrin,* pour les *Œuvres* de Boileau. Dresde, 1746. — 4 vol. in-8°. — Il a également dessiné et gravé des figures pour les *pièces* de Voltaire. Dresde, 1748, et de nombreux *portraits.*

BERTHAULT (Pierre-Gabriel), graveur à l'eau-forte et dessinateur, travaillait à Paris dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

Berthault a dessiné un grand nombre de vignettes et de fleurons pour le *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile,* de l'abbé de Saint-Non. Paris, 1781-86. — 5 vol. in-fol. — *Tableaux de la Suisse,* par de Zurlauben. Paris, 1780-88. — 5 vol. in-fol. Nombreux portraits dessinés par Berthault. — *Voyage de Syrie,* de Cassas. Paris, 1799. — In-fol. Pl. de Berthault.

BIDAULT (Louis), peintre et dessinateur [1].

Fables de la Fontaine, gravées par Fessard. Paris, 1765-75. — 5 vol. in-8°, figures et culs-de-lampe dessinés par Bidault. — *Nouvelles Œuvres de M. de Lafargue.* Londres et Paris, 1774. — In-8°, fig. du même.

BIOSSE (George-Louis Beausse, dit), dessinateur et graveur au burin, né à Paris le 29 septembre 1752, mort le 1er avril 1806 ; élève d'Augustin de Saint-Aubin.

Biosse a dessiné et gravé de nombreuses figures en forme de bas-reliefs pour *l'Iliade et l'Odyssée* d'Homère, trad. par Bi-

[1] Leblanc (*Manuel de l'amateur d'Estampes*) signale un Bidault (Jean-Pierre-Xavier), peintre et graveur, né à Carpentras en 1743, mort en 1813. Est-ce le même?

taubé. Paris, Prault, 1780. — 6 vol. in-8° ou 1781-82. — 2 vol. in-4°.

BLEYSWICK (F. Van), dessinateur et graveur, élève de Bernard Picart. Il travaillait à Amsterdam et à Leyde, dans la première moitié du XVIII[e] siècle.

Bleyswick a dessiné le frontispice des *Commentaires des Épîtres d'Ovide,* par de Méziriac. 1712. — In-8°. — *Histoire de Montmaur,* par Sallengre. La Haye, 1713. — 2 vol. in-8°, front. et 8 fig. — Les figures de l'*Utopie de Thomas Morus,* trad. en français, par Gueudeville. Leyde, Pierre Van der Aa. 1715. — In-12. — Il a aussi dessiné et gravé à l'eau-forte les petits paysages qui ornent les *Œuvres meslées de M. de Lagrange-Chancel.* La Haye, 1724. — In-12.

BLONDEL (Jacques-François), architecte, dessinateur et graveur au burin, né à Rouen en 1705, mort à Paris le 9 janvier 1774. Il avait fondé, en 1740, une école libre d'architecture dont il était le professeur en chef.

On lui doit des dessins et culs-de-lampe pour les *Comédies.* — *Molière.* 1734. — 6 vol. in-4°. — *De la Distribution des maisons de plaisance,* par Blondel. Paris, 1737. — 2 vol. in-4°, 160 pl. gravées par l'auteur. — *Description des fêtes données par la ville de Paris* à l'occasion du mariage de M[me] Louise-Élisabeth de France et de Don Philippe, Infant d'Espagne, les 29 et 30 août 1739. Paris, 1740. — In-fol., fig. dessinées et gravées par Blondel. — *Fête publique donnée par la ville de Paris* à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin, le 13 février 1747. — Gr. in-fol., nombreuses planches de chars triomphaux, vues, feu d'artifice, etc. — *Architecture françoise,* ou *Recueil des églises, maisons royales et édifices les plus considérables de Paris.* Paris, 1752. — 4 vol. gr. in-fol., fig. — *Livre nouveau, ou Règles des cinq ordres d'architecture,* par J. Barozzio de Vignole, enrichi de cartels, culs-de-lampe, paysages et vignettes, d'après MM. Blondel, Cochin et Babel, graveurs et dessinateurs du roi. Paris, 1757. — In-fol.

Dessins d'architecture de Blondel. — Chez M. A. Beurdeley.

BOICHEGRAIN, peintre en miniature et dessinateur. Il a exposé diverses miniatures au salon de 1791.

Théâtre de Voltaire. Londres (Paris, Cazin), 1781. — 10 vol. in-18, mar. vert.

Un exemplaire renfermant les dessins de Boichegrain.— Vente du baron d'Heiss (1785). — 168 livres.

Les Aventures de Télémaque, par Fénelon, de l'imprimerie de Monsieur. 1785. — In-fol.

Un exemplaire imprimé sur vélin, relié en 4 volumes et contenant 25 dessins à la gouache de Boichegrain (le premier est signé). — A la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

BOIZOT (François-Marie-Antoine), architecte et dessinateur, et Boizot (Marie-Louise-Adélaïde), dessinateur et graveur, née à Paris en 1748, élève de son père Antoine Boizot et de Flipart.

Frontispice de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. Paris, 1749. — In-4°. — Portraits de *Louis XVI* et de *Marie-Antoinette*. — Id. de *Madame Élisabeth*. — Id. du *Comte* et de la *Comtesse de Provence*. — *La Mort d'Abel,* par Legouvé, tragédie. Paris, Mérigot, 1792. — In-8°, 3 figures dessinées par Boizot. — *Recueil des Portraits des Rois de France* depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV, dessiné d'après les médailles par Boizot, peintre ordin. du Roy et grav. par Odieuvre.

BOLOMEY (Benjamin), dessinateur, né dans la Suisse française, a travaillé à la Haye de 1766 à 1792.

Abrégé de l'Histoire romaine (par l'abbé Millot). Paris, 1789. In-4°. Quelques figures de Bolomey. — *Bibliothèque de campagne*. Bruxelles, Benoît le Francq. 1785.— 12 vol. in-12, figures de Bolomey.

Le dessin du *Portrait du marquis de Brunoy,* à l'aquarelle, signé.

Vente faite par Clément (1877). — 13 fr. — Chez M. PORTALIS.

BONNART. Il y avait, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, au moins quatre Bonnart, tous graveurs et marchands d'estampes :

Robert Bonnart, Nicolas Bonnart, tous deux graveurs du roi; Henri Bonnart, fils et petit-fils de ces derniers. Ils ont publié ces séries de costumes de cour et de ville, habits de guerre, de cheval, de campagne, costumes des gens de finance et de robe, qu'ils intitulaient *Portraits de la cour et autres*. On les vendait enluminées ou non.

BONNART (Jean-Baptiste-Henri), leur descendant, dessinateur et graveur, est né à Paris en 1678, et y est mort le 22 février 1726.

C'est lui qui a dessiné les 25 figures de *Télémaque,* édition donnée par le marquis de Fénelon. Paris, Delaulne, 1717. — 2 vol. in-8°. — *Le Théâtre de la Foire,* opéras-comiques de MM. Le Sage et d'Orneval. Paris, Ganeau, 1721-1737. — 10 vol. in-12. Environ 70 fig. de Bonnart.— *Cartouche, ou le Vice puni,* par Grandval. Paris, 1726. — In-8°.

Les 5 dessins originaux. — Chez M. LE BARON FERNAND DE MARESCOT.

Recueil de 500 *dessins,* croquis d'habillements, mascarades, scènes et décorations de théâtre, par Bonnart, Gillot, Boucher, Lepautre, Bérain, etc.

Il provient de la collection des Menus-Plaisirs. — Vente Soleinne — 2,500 fr. — Chez M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD.

La Lusiade de Camoëns. Paris, Clouzier, 1735. — 3 vol. in-12. Le frontispice et les figures d'après les dessins de Bonnart. Ces derniers pourraient être de Nicolas Bonnart, graveur, fils du précédent.

BONNET (Louis-Marin), dessinateur et graveur au lavis et à la manière du crayon, né à Paris en 1743, a travaillé dans cette ville et à Saint-Pétersbourg.

On doit à Bonnet des cahiers ou suites de *Dessins d'orfévrerie, de meubles, d'arabesques, de trophées de coëffure,* et un

nombre considérable de pièces mythologiques et sur les mœurs et les costumes.

BONNEVILLE (François), dessinateur et graveur au pointillé et en manière noire, travaillait à Paris à la fin du XVIIIe siècle.

Bonneville a dessiné, le plus souvent d'après nature, le recueil de portraits qu'il a édité sous le titre de *Portraits des personnages célèbres de la Révolution*. Paris, chez l'auteur, an IV (1796). — In-4°.— Tomes I et II : 100 portraits et 16 pl. de costumes. — Tome III, an V (1797), 50 portraits et 17 pl. de costumes. — Tome IV. — (1802.)

BOQUET (Nicolas Bocquet?), premier dessinateur des menus-plaisirs du roi. Fin du XVIIe et commencement du XVIIIe siècle, Français.

Habits de costumes pour l'exécution des ballets de Mr Noverre, dessinés par M. Boquet, 1er dessinat., etc... — In-fol.

200 dessins de format in-4°, coloriés et collés sur des feuilles de papier bleu. — Vente du comte d'Ourches. — 212 fr.

Recueil de costumes de l'Opéra, à l'aquarelle.

Chez M. LE COMTE D'ARMAILLÉ.

BORNET (C.), peintre en miniature, dessinateur, graveur et éditeur d'estampes, travaillait à Paris de 1774 à 1801. Dessinateur du genre le plus mesquin. A l'Académie de Saint-Luc il exposa, en 1774, plusieurs portraits en miniature et un portrait peint sur émail, et 3 dessins pour le *Richard Cœur-de-Lion* de Grétry, et aux expositions du Louvre, de 1791 à 1800, des travaux de même nature. A l'exposition de l'an VI, *Anacréon servi à table par Lycoris,* dessin à l'encre de Chine.

Justine, par le marquis de Sade. 1792. — 2 vol. in-18. — *La Nouvelle Justine*. 1797. — 10 vol. in.18. Les figures non signées

de ces ouvrages sont dans la manière de Bornet. Mr B...s, bibliophile à Paris, en posséderait tous les dessins originaux.

Le Diable au corps. — 2 vol. in-8°, figures dans la manière de Bornet.

Un exemplaire, maroquin citron dent. tr. d., contenant les dessins originaux au bistre. — Chez M. HANKEY.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage. Paris, Didot, an III (1795). — 4 vol. in-8°, 100 fig. par Bornet, Charpentier, Duplessis-Bertaux. — *Almanach des muses.* 1765-1808. — 41 vol. in-18, nombreux frontispices de Bornet. — *Décaméron de Boccace.* 1801. — 11 vol. in-8°, figures. — Le dessin du *portrait de Sonnini* (an VII). — *Voyage d'Anténor.*

5 dessins, plume et lavis. — Vente Constantin (1817) — 9 fr.

Bornet a encore exécuté un grand nombre de petits dessins pour des *Romans* parus pendant la République et l'Empire.

Beaucoup de ces dessins, chez M. LEFILLEUL, libraire.

CARESME (de Fécamp), dessinateur.

Voyage en Sibérie, de l'abbé Chappe d'Auteroche. — 5 vol. in-4°.

Un exemplaire contenant les 14 dessins originaux de Caresme, joints à ceux de Leprince et de Moreau.— Vente de Bure. — 265 fr. — Vente du comte de la Bédoyère (1862). — 300 fr.

CARMONTELLE (Louis Carrogis de), dessinateur et auteur dramatique, né à Paris le 25 août 1717 ; il était lecteur du duc d'Orléans et professeur de mathématiques. Carmontelle a composé une grande quantité de petites pièces, reposant le plus souvent sur un proverbe et qui étaient improvisées en un jour, pour le théâtre du duc, à Bagnolet. Mais Carmontelle a dessiné plus encore qu'il n'a écrit, et avec une grande facilité. Il avait surtout le talent de saisir la ressemblance, dans ces profils nombreux des familiers ou visiteurs de la maison à laquelle il était attaché. Ces por-

traits, dans lesquels il cherche la ressemblance plus que le style, sont le plus souvent aux crayons de couleur et en pied.

Il est mort à Paris, le 26 décembre 1806.

Voici la liste des principaux portraits, dont quelques-uns ont été gravés : *Philippe d'Orléans,* duc de Chartres, et son fils (1759). *M. Durey de Meynières* (1760), avec cette épigraphe : *Silentio gaudet.* — Portraits du *Duc de Luynes.* — Pet. in-fol. — Portrait du baron de *Bezenval.* — Pet. in-fol. — *Petit de Bachaumont* (1761). — *M. de Trudaine* (1761). — *Le Mis d'Entragues* (1761). *Le Comte de Milly.* — *Chauvelin,* abbé de Montieramey. — *Clairaut,* géomètre (1763). — *Le Duc d'Orléans,* à cheval (1763). — *L'abbé de Neuville.* — *Dortous de Mairan,* de l'Académie française. — *Mozart* jouant du violon, pendant que sa fille chante. — *Voltaire.* — *Rameau.*

Portrait du *Chevalier de Pons.* — In-4°.

Dessin aux crayons de couleur, signé, daté 1755. — Chez M. DELBERGUE-CORMONT.

De nombreux dessins de portraits de Carmontelle, dont ceux de *Collé* et de *Mme de Pompadour* — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

Portrait de *Mme Favart.*

Dessin à l'aquarelle, signé, daté 1766. — Vente Féral (1877).— 200 fr.

Portrait de *Brissart.* 1766.

Même état. Même vente. — 149 fr.

Portrait de *Grandval.*

Même état. Même vente. — 150 fr.

Portrait de *Lekain* (rôle de Néron dans *Britannicus*).

Même état. Même vente. — 151 fr. — Chez M. MAHÉRAULT.

Portrait de *Garrick,* signé, daté 1765.

305 fr. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

Collection de 300 portraits environ, in-folio, à l'aquarelle, représentant des personnages de la société du duc d'Orléans.

Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

Album rempli de *Portraits* dessinés par Carmontelle.

Chez Mme LA COMTESSE DE PARIS.

Les dessins de Carmontelle pour les *Souvenirs et regrets d'un viel amateur dramatique.*

Au CABINET DES ESTAMPES.

Proverbes dramatiques, par Carmontelle. Paris. — 12 vol. in-8°.

Un recueil contenant 103 dessins à l'aquarelle de Carmontelle, in-8°. — Chez M. LOURDEL DE HÉNAUT.

CARNICERO (Antonio), CARNICERO (Isidro), CASTILLO (Joseph del), dessinateurs espagnols.

Nous relevons leurs noms, ainsi que ceux de Joseph Brunete et Bernardo Barranco, au bas des principales figures de *El Ingenioso Hidalgo don Quixote de la Mancha,* compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Madrid, Joaquin Ibarra, 1770. — 4 vol. pet. in-fol.

CARS (Laurent), graveur au burin et dessinateur, né à Lyon en 1699, mort le 14 avril 1771 ; reçu à l'Académie en 1733.

L'École de cavalerie, par de la Guérinière. Paris, 1754. — In-fol. pl. de Cars. — *Les Grands Maîtres de Malte,* suite de 54 pièces. — Une suite d'environ 16 pièces pour *les Contes de la Fontaine,* gravée par L. Cars, sans nom de dessinateur, et dont on pourrait, avec quelque vraisemblance, lui attribuer la composition.

CASANOVA (François), peintre et dessinateur, né à Venise en 1729. Élève de Guardi (mort à Dresde, le 9 décembre 1795). Il était le troisième frère du romancier-aventurier Jacques Casanova de Seingalt.

Casanova a dessiné le frontispice des *Géorgiques de Virgile,* trad. en vers par Delille. Paris, Bleuet, 1770. — In-8°.

Le dessin joint à ceux d'Eisen. — Vente Détienne. —

CATEL (de Berlin), dessinateur et graveur au pointillé, travaillait en Allemagne.

Lettres d'Héloïse et d'Abeilard. — 4 figures dessinées par Catel et gravées par Watson. — *L'Homme des champs,* ou *les Géor-*

giques françaises, par Jacques Delille. Strasbourg, Levrault, 1805. — In-4°.

Un exemplaire imprimé sur vélin avec les dessins originaux. — A la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

CAUVET (Gilles-Paul), architecte, sculpteur, dessinateur et graveur, né à Aix le 17 avril 1731, mort à Paris le 15 novembre 1788. Cauvet était sculpteur de Monsieur, frère du roi. Il avait exposé à l'Académie de Saint-Luc, en 1774, six cadres renfermant 12 dessins d'ornements gravés dans la manière du crayon par Mlle Liottier, sa belle-fille et son élève. Les dessins de Cauvet sont exécutés au crayon rouge avec beaucoup de facilité.

Recueil d'ornements. Paris, 1777. — Gr. in-fol. Planches. — 18 *dessins d'ornements,* panneaux, bordures, rosaces, etc., à la plume. — Catalogue Paignon-Dijonval.

Porte d'appartement, encre et lavis.—Vente Clément (1877). — 61 fr.

Chez M. A. BEURDELEY.

Arabesques et Panneaux. 7 dessins. — Même vente. — 24 fr.

CAZES (Pierre-Jacques), peintre et dessinateur, né à Paris en 1676, mort dans la même ville le 25 juin 1754. Son père, qui était originaire de la Gascogne, le mit chez le sieur Férou, concierge de l'Académie, qui lui fit copier les dessins des professeurs. Il entra ensuite dans l'atelier de Houasse le père : « Ses dessins présentent toujours de « riches ordonnances, ordinairement faits au trait « seul de pierre noire lavé d'encre de la Chine; « les jours sont ménagés proprement; ses études « sont au même crayon, lavées à l'encre de la

« Chine et rehaussées de blanc de craie; on ne « peut rien de plus correct. » D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres.*

Cazes a dessiné des figures pour une édition des *Aventures de Télémaque.* Paris, J. Estienne, 1730. — 2 vol. in-4°. — *Description historique de l'Hôtel royal des Invalides.* Paris, 1756. — In-fol. Frontispice dessiné par Cazes.

CHAILLOU (P.-J.), dessinateur, travaillait à Paris à la fin du XVIIIe siècle.

Exposition de l'an VIII. — 2 dessins, sujets tirés de l'*Énéide.*

Les Amours du chevalier de Faublas, par Louvet de Couvray. Paris, 1796. — 13 vol. in-8°, avec 13 frontispices bien médiocres de Chaillou. — *Jacques le Fataliste,* par Diderot. — *La Religieuse,* par le même. Paris, 1797-1798. — 2 vol. in-8°, figures dessinées par Chaillou. — *Le Poëte,* par Desforges. Hambourg, 1798. — 4 vol. in-12. 4 fig. de Chaillou.

Histoire de Gil Blas, par Le Sage. Paris, an VI (1798). — 6 vol. in-18, mar. r.

Exempl. impr. sur vélin, contenant les dessins originaux de Chaillou. — Vente Chardin. — Vente de la duchesse de Berry. — Vente E. Martin.

Les dessins des romans : *Walter de Montbarrey.* — *L'Abbaye de Grasville,* etc...

Chez M. LEFILLEUL, libraire

CHARPENTIER (François-Philippe), dessinateur et graveur au burin et au lavis, né à Blois en 1739. (En 1730, d'après Brulliot) : « L'invention due à « M. Charpentier, graveur, écrit Grimm dans sa « *Correspondance littéraire,* est infiniment pré- « cieuse. Cet artiste a trouvé le secret d'imiter le « lavis par la gravure, et cette imitation est si par- « faite qu'en coupant les bords pour empêcher

« d'apercevoir l'empreinte de la planche, d'habiles « connaisseurs seraient peut-être embarrassés de « dire si c'est une estampe ou un dessin qu'on « leur présente. »

Recueil de plusieurs parties d'architecture de différens maîtres, tant d'Italie que de France (par Dumont). Paris, 1765. — In-fol. — Almanach du Père Gérard pour l'année 1792 (par Collot d'Herbois). — In-12, 12 figures. — *Histoire de Gil Blas de Santillane*, par Le Sage. Paris, Didot, an III (1795). — 4 vol. in-8°, 100 fig. par Charpentier, Bornet et Duplessis-Bertaux.

CHAUFOURIER (Jean), dessinateur de paysages et professeur de perspective, né en 1678, mort le 28 novembre 1757. Chaufourier était le gendre de Gérard Edelinck. Il fut reçu à l'Académie en 1735

Chaufourier a donné des dessins pour une *Iliade*.

Histoire de la ville de Paris, composée par Félibien. Paris, 1725. — 5 vol. in-fol., 3 grandes vues dessinées d'après nature par Chaufourier.

Histoire de l'abbaye de Saint Germain des Prés. 1734. — In-fol., dessins de planches.

Plan de Petit-Bourg. 1730. — In-fol., mar. r. dent. (Aux armes du duc d'Antin), manuscrit avec des vues de ce château, à l'aquarelle, animées de nombreux personnages

Chez M. LE BARON JÉRÔME PICHON.

Paysages. Suite de 8 pièces. — *Vues de Chantilly, de Charenton, du pont et du château de Saint-Cloud, cartouches d'ornements*, pour le plan des Tuileries et du Louvre. En tout 34 dessins à la plume et à l'aquarelle (Catalogue Paignon-Dijonval).

CHÉDEL (Quintin-Pierre), dessinateur et graveur, né en 1705 à Châlons-sur-Marne, mort en 1762 à Paris.

Chédel a dessiné des fleurons pour l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France* du président Hénault. Paris, Prault, 1749.

— In-4°.— *La Colombiade, ou la Foi portée au nouveau monde,* poëme par Mme Du Bocage. Paris, 1765. — In-8°, figures dessinées et gravées par Chédel. — 14 sujets pour l'*Ancien Testament,* sous le titre des *Sept âges.* — 42 pièces, sujets de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament.* — 24 sujets sous le titre des *Douze mois de l'année.* — *Les Six jours de la création,* 6 pièces. — *L'Enfant prodigue,* 4 pièces. — *Les Mystères de la religion,* 6 pièces. — *Suites de paysages, d'événements militaires, de fantaisies,* etc. — Frontispices du *Roman Bourgeois,* des *Œuvres de Tacite,* de *Tite-Live,* d'*Ovide,* etc.

CHEREAU (François), dessinateur et graveur, né à Blois en 1680, mort à Paris le 15 avril 1729; élève de Gérard Audran.

Œuvres de Boileau. Genève, 1716. — 2 vol. in-4°, 6 figures dessinées par Chereau pour le *Lutrin.*

CHÉRON (Louis), dessinateur et graveur, né à Paris en 1660.

Œuvres de Racine. Londres, 1723. — 3 vol. in-4°, figures dessinées par Chéron.

CHÉRY, dessinateur. Fin du XVIIIe siècle, Français.

Recherches sur les costumes et les théâtres de toutes les nations, avec des estampes en couleur, dessinées par Chéry et gravées par Alix. Paris, 1790. — 2 vol. in-4°.

CHEVALIER (Jean-Alexandre), ingénieur et graveur à l'eau-forte, amateur.

Fables choisies d'Ésope, mises en chansons avec figures dessinées et gravées par M. Chevalier, à Samos, et se trouve à Paris chez Méquignon, 1780. — In-24, 60 vignettes à mi-page.

CHEVAUX (Henri), dessinateur, travaillait à Londres à la fin du XVIIIe siècle.

Chevaux a dessiné 4 petites figures pour les *Romans et Contes*

de Voltaire. Londres (Paris, Cazin), 1781. — 3 vol. in-18. — Pour la *Vie de Marianne,* par Marivaux. Londres, 1782. — 4 vol. in-18. — Frontispice des *Saisons de Saint-Lambert*. Londres, 1785. — In-18.

CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de), né à Paris, diplomate et dessinateur, mort le 20 juin 1817. Il avait été reçu à titre d'associé-amateur à l'Académie royale de peinture.

Il a dessiné une partie des vues, figures et costumes de son ouvrage, *le Voyage pittoresque de la Grèce*. Paris, 1782-1807. — 2 vol. in-fol.

Un certain nombre de ces dessins.— Chez M. le VICOMTE DE JANZÉ.

CHRÉTIEN (Gilles-Louis), musicien de la chapelle du roi, de la chambre et des concerts de la reine, et dessinateur, né à Versailles en 1754, mort en 1811. Il avait inventé, en 1786, le *Physionotrace*. Bien que la part du dessinateur soit assez mince dans les petits profils aux contours purs mais secs que l'on a obtenu par ce procédé, comme on peut les placer dans des livres, nous n'avons pas voulu le passer sous silence. Il gravait lui-même ses profils au lavis sur du fer-blanc avec beaucoup de finesse. Il avait pour collaborateur un nommé Quenedey.

CLAVARÉAU (Auguste-François), dessinateur, travaillait à Paris au milieu du XVIIIe siècle.

Il a dessiné des vignettes pour : *les Œuvres de Saint-Marc*.— In-12. — *Le Sopha,* par Crébillon fils. Pékin, 1749. — 2 vol. in-12. — *Œuvres diverses de M. L. F.* (Lefranc de Pompignan).

Paris, 1750. — In-12. — *Œuvres de Vergier.* Lausanne, 1750 — 2 vol. in-12 (le frontispice). — *Le Cousin de Mahomet.* Constantinople, 1781. — 2 vol. in-12. — *Le Temple de Gnide.* Paris, 1797. — In-8°, 3 figures.

CUVILLIEZ (François), architecte, dessinateur et graveur, né à Soissons en 1698, vint à Paris en 1714, et fut élève de l'architecte Robert de Cotte. Son maître le fit nommer architecte à la cour de Bavière en 1725. Il est mort en 1768. Son fils François, né à Munich en 1734, lui succéda dans ses charges. Il est mort dans la même ville en 1805.

Ils ont publié d'après leurs dessins des *Suites de panneaux, commodes, pieds de table, serrureries, fontaines, portes, plafonds, lambris, caprices,* etc. — In-fol.

DAVID (François-Anne), graveur, né à Paris en 1741, mort en 1824 ; élève de Lebas.

Figures de l'Histoire de France. (Disc. préliminaire de l'abbé Guyot.) 1787-96. — 5 vol. in-4°, figures de David. — David, entre autres travaux, a gravé *les Antiquités d'Herculanum.*

DAMBRUN (Jean), graveur au burin et dessinateur, né à Paris en 1741.

On trouve dans l'œuvre de Dambrun, au cabinet des estampes, onze séries de 12 petites figures faites pour orner les *almanachs*, et qu'on peut lui attribuer. Ce sont des scènes parisiennes, de la rue, des marchés, du Palais-Royal, scènes du *Mariage de Figaro,* etc.

DANDRÉ-BARDON (Michel-François), peintre et dessinateur, né à Aix en 1700, mort en 1783 ; élève de J.-B. Van Loo, professeur de l'Académie royale

de peinture, directeur perpétuel de l'Académie de Marseille.

Costumes des anciens peuples, à l'usage des artistes. Paris, Jombert, 1772. — 3 vol. in-4.

« M. Dandré-Bardon, annonce *le Merçure de France* (1772), n'a « cessé de fouiller dans les monuments de l'antiquité, dans les « chefs-d'œuvre des grands maîtres, dans les volumes des écri- « vains accrédités, dans les cabinets des curieux et dans les por- « tefeuilles des savants. Il a tiré de ces fonds précieux et inépui- « sables un recueil d'environ 300 dessins, qui renferme ce qu'il y a « de plus connu dans les costumes des anciens peuples. »

Les cahiers de 12 estampes, de format grand in-4°, coûtaient 6 livres chaque; on souscrivait chez M. Cochin, aux galeries du Louvre, et chez le sieur Jombert.

DEBRIE (G.-F.-L.), dessinateur et graveur, élève de Bernard Picart, travaillait en Hollande dans la première moitié du XVIIIe siècle.

Œuvres de J.-B. Rousseau, 1729. — 3 vol. in-8°. — *Œuvres de Clément Marot,* 1729. — In-8° (le frontispice). — *Aventures de Télémaque,* 1734. — In-4°. — *Histoire des Incas,* 1737. — 2 vol. in-4°, fig. dessinées par Debrie.

DELALONDE, dessinateur d'ornements, travaillait à la fin du XVIIIe siècle. Ses dessins sont parmi les types les plus accentués du style Louis XVI.

Cahiers de bordures, pieds de meubles, girandoles, trophées, feux, cartels, orfévrerie, bijouterie, serrurerie, meubles, etc., publiés par Chéreau.

DELAMONCE (Raimond-Ferdinand), peintre, architecte et dessinateur, né à Munich en 1678, mort à Lyon en 1753. Il reçut les premières leçons de son père, visita ensuite Paris, Rome, Marseille, où il se maria et vint se fixer à Lyon en 1731. A Rome, Delamonce fut un de ceux qui négocièrent pour le régent duc d'Orléans, après que Crozat eut

donné son avis, l'acquisition de la célèbre collection de tableaux de la reine Christine de Suède, collection qui appartenait alors au prince Odescalchi, duc de Bracciano. A Lyon, il s'occupa surtout de travaux d'architecture.

Voici les ouvrages où l'on trouve des figures dessinées par Delamonce : *l'Iliade,* poëme. Paris, 1714. — In-8°. — *Œuvres de Pope*. Lausanne. — In-8°. — *Essais sur l'histoire des sciences, des belles-lettres et des arts*. Lyon, Duplain. — 4 vol. in-8°. — *La Peinture*, poëme par Michel d'Avignon. Lyon et Paris, 1767. — In-8°.

DEMARNE (Jean-Louis de Marnette), né à Bruxelles le 28 avril 1754, peintre et dessinateur. Il était fils d'un officier d'infanterie au service de l'Autriche; il a peint de charmants paysages d'un ton argentin et fin, et a longtemps aussi été employé comme peintre à la manufacture de Sèvres; mort le 24 mars 1829 à Batignolles.

Suite de paysages, animaux et scènes champêtres, 38 pièces dessinées et gravées par Demarne.

DESPREZ (Jean-Louis), peintre, architecte et décorateur, professeur de dessin à l'École royale militaire, né à Lyon en 1740, mort à Stockholm en 1804; élève de François Blondel. Desprez est un des artistes qui voyagèrent en Italie aux frais de l'abbé de Saint-Non, pour y dessiner les vues de son ouvrage. A Rome, il fut remarqué de Gustave III, qui le nomma peintre et architecte de la cour de Suède. Lagrenée, directeur de l'Académie de France à Rome, écrivait de cette ville au comte

d'Angiviller : « Le roy de Suède, après avoir com-
« mandé plusieurs tableaux au sieur Després, an-
« cien pensionnaire, cy devant architecte et actuel-
« ment peintre, à qui vous avez eu la bonté de
« donner un logement d'externe dans l'Académie,
« le roy de Suède lui a proposé de venir à Stock-
« holm pour être à la tête de ses menus-plaisirs,
« genre dans lequel l'artiste excelle le plus. S. M.
« suédoise lui a fait offrir 4,000 livres de pension,
« le logement et ses ouvrages payés et le deffraye
« du voiage ; ce que le sieur Després a accepté
« toutefois en me priant de vouloir bien lui faire
« obtenir votre agrément. »

Desprez a donné un certain nombre de dessins pour le *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile.* Paris, 1781-1788. — 5 vol. in-fol. On y remarque deux vues de Naples pendant la révolution de 1647 « qui sont composées avec une verve extraornaire ».

128 *dessins* de Desprez pour le même ouvrage, à la plume et à l'aquarelle. — Catalogue Paignon-Dijonval.

DESROCHERS (Étienne-Johandier), dessinateur, graveur au burin et éditeur, né à Lyon en 1693, vint s'établir en 1723 à Paris, et y mourut le 8 mai 1771.

On lui doit le dessin et la gravure, remarquablement traités, d'une *série de portraits* de personnages français célèbres. Leblanc, dans le *Manuel de l'amateur d'estampes,* en mentionne 124.

DEVOSGES (François), né à Gray le 15 janvier 1732, d'un père sculpteur ; mort à Dijon le 22 décembre 1811. A 18 ans, il perdit presque complétement

la vue, et ce ne fut que beaucoup plus tard que, recouvrant l'usage d'un œil, il put continuer ses études artistiques et entrer dans l'atelier du peintre Deshayes. Remarqué par le marquis d'Argenson, celui-ci l'engagea à aller à Dijon composer, sous les yeux de son beau-père le président de la Marche, grand amateur de tableaux, les dessins d'un de ses ouvrages. Devosges se fixa dans cette ville et y fonda, avec ses modestes ressources, une école gratuite de dessin que le prince de Condé prit sous sa protection, et que les États de Bourgogne subventionnèrent. Cette École a eu l'honneur de compter Prudhon parmi ses élèves. Devosges paraît avoir été choisi primitivement par Voltaire, avant que Gravelot en fût chargé définitivement, pour illustrer les *Œuvres de Corneille*, édition faite, comme on sait, au bénéfice de l'arrière-petite-fille du grand écrivain. Peut-être aussi Devosges voulut-il ainsi concourir à la bonne action de Voltaire en offrant de faire les dessins gratuitement. Quoi qu'il en soit, voici deux lettres ayant trait à ces figures, et que nous trouvons dans sa *Correspondance générale :*

Juin 1761 : « Je prie M. Devosges d'être persuadé de mon estime et de ma reconnaissance. « Il a rectifié avec beaucoup de goût l'estampe « pitoyable qui était à la tête d'*Œdipe*. Il pourrait dessiner et graver, s'il le veut bien, *Sophonisbe* à qui on présente la coupe de poison ; « Pompée qui, dans *Sertorius*, brûle les lettres,

« *Don Sanche d'Aragon* qu'on veut empêcher de « s'asseoir, *Nicomède* qui appaise une sédition, « *Œdipe* suivant le dessin ci-joint, *la Toison d'or,* « un dragon et deux taureaux menaçants, *Othon* « qu'on proclame empereur, et *Galba* qu'on tue « dans un coin, *Agésilas, Attila, Suréna, Pulché-* « *rie, Tite et Bérénice,* supposé qu'on puisse des- « siner quelques moments heureux de ces pièces « malheureuses. »

1762 : « Je n'ai, monsieur, que des grâces à « vous rendre et des éloges à vous donner ; il est « vrai que quelques curieux murmurent de voir « que les estampes ne sont pas d'une grandeur « uniforme, mais je ne hais pas cette variété et « j'aime mieux les grandes figures que les petites. « Ces objets de comparaison piqueront même la « curiosité des connaisseurs.

« Vous pouvez m'envoyer tous vos dessins, je « les ferai graver. Je vous enverrai les ébauches « sur lesquelles vous donnerez vos ordres. Je vous « prie de compter sur mon estime et ma recon- « naissance. J'ai l'honneur, etc. VOLTAIRE. »

DUBERCELLE (F.), dessinateur et graveur au burin, travaillait à Paris dans la première moitié du XVIII[e] siècle.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Lesage. Paris, 1715-1734. — 4 vol. in-12, 33 figures dont 8 signées Dubercelle. — *Le Diable boiteux.* Paris, 1726. — 2 vol. in-12, 12 figures dessinées et gravées par le même.

DUBOURG (Louis-Fabrice), peintre, dessinateur et

graveur, né à Amsterdam en 1691, élève de Gérard de Lairesse, de J. van Huysum et de Bernard Picart, a dessiné tout à fait dans la manière de ce dernier maître. Il travaillait à Amsterdam, et a collaboré à beaucoup des grandes éditions sorties des presses de cette ville.

Les Aventures de Télémaque. Amsterdam, 1734. — In-4 et in-fol., figures. — *Les Œuvres de Rabelais.* Amsterdam, Bernard, 1741. — 3 vol. in-4.

3 dessins de Dubourg, à la sépia. — Vente Martin (1877). — 360 fr. — Chez M. le COMTE DE NAUROY.

2 dessins pour le même ouvrage. — Chez M. le BARON DE MARESCOT.

Les Œuvres de Racine. Amsterdam, Bernard, 1743. — 3 vol. in-12. — *Virgilii Maronis opera.* Amstelædami, 1746. — 4 vol. in 4. — *Œuvres de Scarron.* Amsterdam, 1752. — 7 vol. in-12.

Tous ces ouvrages contiennent des figures dessinées par Dubourg.

Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — In-4, demi-rel., recueil contenant 24 dessins originaux.

Vente Hochart (Lille, 1869).

Dessin d'un *grand fleuron* pour un titre d'ouvrage, à la sépia. — Chez M. FÉRAL.

DUFLOS jeune (Remi-Henri-Joseph), graveur et dessinateur, né à Lille en 1750, mort en 1823.

Duflos a donné des dessins pour le *Recueil d'estampes, représentant les grades, rangs et dignités suivant le costume de toutes les nations existantes.* Paris, 1779. — In-fol., 264 planches.

DUGOURC (Jean-Démosthène), graveur sur bois et dessinateur, né à Paris (suivant Basan), et à Versailles (suivant Brulliot) en 1760; élève d'A. de Saint-Aubin.

Il paraît difficile, d'après cette date, que ce soit le même, à moins de reculer la date de sa naissance, qui ait dessiné les

5 figures de *Beverlei,* tragédie, imitée de l'anglais par Saurin. Paris, 1771. — In-8°.

Les 5 dessins originaux datés de 1769 ont passé à la vente Monmerqué (1851).

Lettres de Marion de Lorme. Londres, 1780. — *Procès du prince de Chalais.* Londres, 1781. — In-12.

Les portraits de Buckingham, Cinq-Mars, Marie de Gonzague, Talleyrand-Chalais.

4 dessins à l'encre de Chine. — In-8°. — Vente Capé. — 40 fr.

Arabesques (1782), 6 pièces. — In-8°. — *Jeux de cartes républicains.* — *Contes de la Fontaine.* Paris, Didot, 1795. — In-12.

DURAND (   ), peintre, dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1738 (suivant Le Blanc), dessinateur de Monsieur, frère du roi.

L'Amusement de la raison (par l'abbé Seran de la Tour). Paris, Durand, 1747. — In-12 (le libraire et le dessinateur sont-ils une seule et même personne ?). — *Phædri fabulæ.* Parisiis, Barbou, 1754. — In-12, figures et vignettes de Durand.

Abrégé de la vie des plus fameux peintres, par Dezallier d'Argenville. Paris, De Bure, 1762. — 4 vol. in-8°.

Un certain nombre des portraits sont signés Durand.

M. Mahérault m'affirme que les dessins du *Fond du sac* (1780) sont de Durand.

DUTERTRE (André), dessinateur et graveur, professeur à l'École gratuite de dessin ; élève de Vien et de Callet.

« M. Dutertre a surpassé tous les autres par « les beaux dessins qu'il a faits d'après Léonard « de Vinci, Raphaël et le Dominiquin. » (Lebreton, *Rapport sur les Beaux-arts.*)

Enrôlé comme dessinateur au moment de la campagne d'Égypte, il rapporta de ce voyage beaucoup de dessins et de portraits. A son retour il les grava, formant ainsi une suite de 184 effigies

des illustrations civiles et militaires de son époque. « Ces petits profils, dit Renouvier, qu'on retrouve « à deux états, esquissés seulement à l'eau-forte « ou terminés par des travaux de pointe plus ser- « rés, sont faits avec beaucoup d'accent et même « de naïveté. » Dutertre devint professeur de l'École gratuite de dessin et maître de dessin des pages de LL. MM. Impériales.

Costumes pour le *Journal des dames et des modes* de La Mésangère. — In-8°. — *Costumes et annales des grands théâtres de Paris,* 1787. — In-8°. — *Le Quadragénaire,* par Restif de la Bretonne. — Quelques figures de Dutertre. — *Faublas,* par Louvet de Couvray. Paris, 1796. — 4 vol. in-8°, 4 figures dessinées par Dutertre.

3 dessins originaux. — Chez M. E. PAILLET.

FAVRAY (le chevalier Antoine de), peintre, né à Bagnolet le 8 septembre 1706 (en 1710, dit Mariette), fut emmené à Rome par son professeur François de Troy. Il fit la connaissance de chevaliers de Malte qui l'engagèrent à passer dans cette île, où il fut créé chevalier de l'ordre. Il séjourna aussi à Constantinople, fut reçu de l'Académie en 1762, et mourut à Malte en 1791.

De Favray a dessiné quelques figures pour *le Voyage littéraire de la Grèce,* par Guys. Paris, 1783. — 4 vol. in-8°.

Suite d'*Attitudes de militaires.*

Les dessins originaux à l'encre de Chine. — Chez M. AUDOUIN.

FICQUET (Étienne), graveur au burin et dessinateur, né à Paris en 1731, mort le 21 novembre 1794 ; élève de Schmidt et de Lebas.

Les graveurs de petits portraits ont presque

toujours fait au préalable un dessin de la peinture représentant le personnage dont ils avaient à reproduire les traits. Ficquet pourtant est un de ceux qui, avec une sûreté de main incomparable, esquissaient directement sur le cuivre leur sujet. Aussi ses dessins sont-ils introuvables. Quoi qu'il en soit, comme nous ne nous occupons ici que des graveurs de petits portraits qui ont dessiné directement d'après nature ou d'imagination, mais sans le secours de peintures, nous ne mentionnerons que ceux dont l'indication *ad vivum* est assez claire, ou que nous pensons dessinés ainsi.

Nous ne trouvons guère dans ces conditions à citer pour Ficquet que le portrait d'*Eisen* pour *les Contes de la Fontaine* (1762), et celui du libraire *Saugrain*. — Le portrait du miniaturiste Arlaud a été également dessiné par lui. Ficquet a collaboré à la suite de *Portraits d'Odieuvre* et à celle insérée dans l'*Histoire des Peintres flamands et hollandais* de Descamps.

FLAXMAN, dessinateur et graveur anglais.

The Iliad and Odyssey of Homer engraved by Piroli from Flaxman. London, 1795. — In-fol. — Compositions of Flaxman for the *Tragedies of Eschylus* engraved by Piroli. London, 1795. — In-fol.

FLOUEST, dessinateur français, travaillait à Paris à la fin du XVIIIᵉ siècle.

Florian (*Fables de*). Paris, 1792. — *Galatée*. Paris, 1795. In-18. — Flouest a dessiné la scène du *Serment du Jeu de*

Paume, supérieure pour l'exactitude, dit-on, à la même scène dessinée par David.

FOKKE (Simon), dessinateur et graveur au burin, né à Amsterdam en 1712, mort en 1784. Élève de J.-C. Philipps. Fokke possédait un beau cabinet de tableaux et de dessins.

On trouve des figures d'après les dessins de Fokke dans les ouvrages suivants : *Cabinet des fées,* par Mme ***. Amsterdam, Roy, *s. d.* — 8 vol. in-12, 16 figures. — *Histoire de la Hollande,* par Wagenaar. — *Contes de ma mère l'Oye,* de Perrault. La Haye, 1745. — In-8°. — *Vie de Marianne,* de Marivaux, 1741-42. — 3 vol. in 12. — *Daphnis et Chloé,* 1757. — In-4°, culs-de-lampe et cadres, gravés d'après Cochin. Il a gravé pour *Don Quichotte* les figures d'après Coypel, réduites par Folkéma. *Portraits historiques des hommes illustres* du Danemark, 1746.— In-4. — *Arrivée et séjour du prince Stathouder des Pays-Bas,* à Amsterdam, le 30 mai 1768 et jours suivants. — In-fol., fig.

FRAGONARD fils [Alexandre-Évariste], peintre et dessinateur, né à Grasse en octobre 1780, mort à Paris le 10 novembre 1850 ; élève de son père et de David Fragonard fils n'avait que 16 ans quand il exécuta les dessins assez médiocres du *Grécourt.* Il exposa au salon de l'an IV des dessins dont les sujets étaient des *Idylles* de Théocrite. Il a composé quelques scènes des *Tableaux de la Révolution.*

Œuvres de l'abbé de Grécourt. Paris, Chaigneau, 1796. — 4 vol. in-8°. — Frontispices des *Tableaux historiques de la Révolution française.* Paris, 1798-1804.—In-fol.— Compositions à l'eau-forte pour les *Œuvres* de Destouches.

10 dessins pour *Anacréon* (non gravés) — Vente Renouard.

Les Bucoliques de Virgile, trad. par Langeac. Paris, 1806. — In-4.

Exemplaire imprimé sur vélin avec quelques dessins de Fragonard fils, joints à ceux de J.-B. Huet. — Vente du comte de la

Bédoyère (1862). — 275 fr. — Vente Huillard. — 3,005 fr. — Chez M. Léon MERCIER.

Les Liaisons dangereuses. Paris, 1796. — 2 vol. in-8°, une fig.

FRITZCHIUS (   ), dessinateur hollandais.

Il a dessiné et gravé les 14 figures du *Théâtre complet de L.-S. Mercier.* Amsterdam et Leide, 1778. — 4 vol. in-8°.

GARNEREY (Jean-François), peintre, dessinateur et graveur, né à Paris en 1755; élève de David.

Fêtes et courtisanes de la Grèce, de Chaussard. Paris, an IX. — *Vues des côtes de la France dans l'Océan et la Méditerranée.* — 18 livrais., in-fol.

Un exemplaire retouché au pinceau par Garnerey. — Vente de la bibliothèque de Rosny (duchesse de Berry).

— 4 vol. in-8, fig. — *Le Moine,* par Lewis.

8 dessins inédits à la sépia. — Vente du comte de la Bédoyère.

GAUCHER (Charles), graveur au burin, dessinateur et écrivain d'art, né à Paris en 1740; élève de Basan et de Lebas. Gaucher est un des plus fins graveurs parmi ceux qui ont travaillé pour les livres et les portraits d'illustration. On a dit de lui qu'il « gravait le nu avec une douceur toute particulière. »

Gaucher a dessiné un certain nombre de portraits d'après nature, qu'il a gravés ensuite : citons les portraits de *Louis Gillet,* dessiné et gravé, 1786. — *Marmontel,* dessiné et gravé, 1786. — *Mme Cécile, princesse ottomane,* fille d'Achmet III, dessiné et gravé, 1788. — *Pierre d'Hoën,* del. et incid., 1791. — *Latour d'Auvergne,* dessiné et gravé. — *Villette.* — *Florian.* — *Gail* (1792). — *Catulle,* del. et sculp., 1796. — *Comte de Vergennes.* — Le graveur *Lebas.* — *Jeanne d'Arc,* pour l'édition de Didot, an III.

Le dessin du portrait de *Mme de Graffigny,* à la mine de plomb, se trouve dans l'exemplaire des *Lettres d'une Péruvienne,* avec les dessins originaux de Le Barbier. — Vente Lebœuf de Montgermont. — 2,300 fr. — Chez M. L. RŒDERER.

Portraits de *Mme Roland*, an VIII. — De *Parny*, an X. — Portrait de *Demoustiers*.

Le dessin au crayon joint à un exemplaire des *Lettres à Émilie*, contenant les dessins originaux de Moreau. — Vente Renouard. — 520 fr. — Chez M. DE VILLENEUVE.

Portrait de *Le Normand du Coudray*, ami de Desfriches.

Le dessin se trouve chez M. HERLUISON, à Orléans.

La série des petits *portraits des poëtes du* XVIe *siècle*. — *Voyage en France*, par de La Mésangère. — 4 vol. in-18, an IV. Quelques figures dessinées par Gaucher.

GAUTIER D'AGOTY (Jacques-Fabien), peintre, graveur en couleur et éditeur, né à Marseille vers 1717, a travaillé à Paris, et y est mort en 1786. C'est le vulgarisateur de la gravure en couleur, procédé qu'il employa d'abord dans la reproduction de dessins d'anatomie, exécutés pour divers ouvrages de médecine, de 1746 à 1775.

Dessin d'un *portrait de Marie-Antoinette* (Salon de la correspondance, 1779).

GERMAIN (Thomas), orfévre et dessinateur, né en 1677, mort à Paris, à la suite d'une léthargie, le 10 août 1748. Il était orfévre ordinaire du roi, et demeurait aux galeries du Louvre. « C'est, a écrit « Mariette, depuis le célèbre Ballin, le plus excel- « lent orfévre que la France ait eu. Ce n'est pas « que M. Meyssonnier ne puisse le lui disputer en « certaines parties, mais à tous égards je trouve « M. Germain supérieur. Son goût d'ornement est « plus sage, ses compositions moins fantasques, « et, quant à l'exécution, la sienne n'est pas moins « brillante. On voit plusieurs de ses ouvrages où

« il a représenté des légumes, des fruits, des ani-
« maux et même des figures, qui sont merveilleu-
« sement bien touchés et ciselés avec art. Tout
« cela s'est fait sur ses dessins et sur ses modèles,
« et dans les morceaux d'une plus grande impor-
« tance, on peut compter qu'il y a donné les der-
« niers coups et qu'il y a mis l'âme. »

Éléments d'orfévrerie, composés par Pierre Germain, marchand orfévre et joaillier. Paris, chez l'auteur, 1748. — In-4°, gravés par Pasquier (en partie).

24 *dessins pour flambeaux, salières, plats, soupières, vases,* à la plume et à l'aquarelle. — (Catalogue de Paignon-Dijonval).

Nombreux dessins d'orfévrerie. — Chez M. A. BEURDELEY.

GIBELIN, dessinateur français, deuxième partie du XVIIIe siècle.

Les Jeux de Calliope. Londres et Paris, 1776. — In-8°, 4 fig. dessinées par Gibelin.

GIRARDET (Abraham), dessinateur et graveur au burin, né au Locle (comté de Neufchâtel) en 1764, mort le 2 janvier 1823 ; élève de B.-A. Nicolet. Il grava, à l'âge de 15 ans, les figures d'une *Bible* que son père, libraire au Locle, publia en 1779.

Quelques figures pour les *Tableaux historiques de la Révolution française.* Paris, 1804. — 3 vol. in-fol. — *La Rosière de Salency* et autres ouvrages.

17 dessins in-18 à l'encre de Chine. — Catalogue Paignon-Dijonval.

GOETZ (Joseph-François, baron de), dessinateur et graveur, né à Hermanstadt (Transylvanie) en 1754, mort à Ratisbonne. Il était attaché à la cour d'Autriche en qualité de *conseiller de guerre.* En 1779, il se rendit à Munich pour s'y occuper d'art

et s'y fixa. Il composa un opéra sur la ballade de Burger, *Leonardo et Blandine*, et composa sur les mouvements et l'expression des passions 160 dessins, série dont voici le titre exact : *Essai d'une suite nombreuse d'esquisses sur le caractère des passions.*

160 pièces, dessinées et gravées à l'eau-forte par J.-F. de Goetz. Augsbourg, 1784. — In-4°. — *Caractères et formes humaines,* 64 pièces. — *Exercices d'imagination de différents caractères et formes humaines.* Augsbourg, 1785. — In-4°, 100 figures dessinées par de Goetz. — *Les Parties du monde,* représentées en figures symboliques de femmes.

4 dessins à la pierre noire. — (Catalogue Paignon-Dijonval).

GOIS (Étienne-Pierre-Adrien), sculpteur et dessinateur, né à Paris le 4 février 1731, premier prix de sculpture en 1757, académicien du 23 février 1770, mort le 3 février 1823 ; élève de Jeaurat et ensuite de Michel-Ange Slodtz. « Les dessins de Gois lavés au bistre et à l'encre de Chine sont sublimes, « tout à fait dans le goût des grands maîtres. Rien « de maniéré, de petit ni de moderne, soit pour « la composition, soit pour les caractères, soit « pour la touche. Il n'y a rien de fini, ce sont des « jets de tête, mais beaux, mais grands, mais « neufs et d'un pittoresque ! Un homme qui sent « ne passe pas là-devant sans être tiré par la « manche. Cet artiste a de l'idée. » (Diderot, *Salon* de 1767.)

Gois a dessiné une figure pour les *Métamorphoses d'Ovide* (1767), et donné les dessins du *Panthéon,* de Sylvain Maréchal, ou les *Figures de la Fable.* Paris, 1789. — In-8.

GRASSET SAINT-SAUVEUR, consul au Caire, dessinateur et écrivain. Il a raconté des aventures d'Orient, où le roman tient plus de place que la réalité, telles que les *Amours du comte de Bonneval* (1796) et le *Sérail* (1796). Ces ouvrages contiennent des figures à l'aqua-tinta non signées qui pourraient bien être de lui.

Grasset de Saint-Sauveur, qui, sans doute, avait, par sa carrière, beaucoup voyagé, a donné les dessins de séries de costumes : *Costumes civils de tous les peuples du monde. — Encyclopédie des Voyages.* Paris, 1795. — 5 vol. in-4°. — 432 pl. — *Costumes des représentants du peuple...* dont les dessins ont été confiés au citoyen Grasset de Saint-Sauveur. Paris, Leroy, an IV (1796). — Grand in-8. — *Tableaux des anciens Grecs et Romains.* Paris, an IV. — 2 vol. in-4.

GRATELOUP (Jean-Baptiste de), dessinateur et graveur, amateur, né à Dax le 25 février 1735, mort en 1815. — Bien que Grateloup n'ait été en fait de dessins de portraits qu'un copiste, et que chacune de ses rares pièces ait été exécutée d'après une peinture, cependant il a mis une telle personnalité dans ses microscopiques portraits, qu'il se les est, pour ainsi dire, appropriés, et nous avons cru devoir, à ce titre, mentionner ses œuvres. A 35 ans, atteint de la cataracte, il fut forcé de renoncer à la gravure.

Portraits en manière noire de *Bossuet* (en buste). — *Bossuet* (vu jusqu'aux genoux). — *Cornélie* (Mlle Lecouvreur dans le rôle de). — *Descartes.* — *Dryden.* — *Fénelon.* — *Montesquieu.* — *Polignac.* — *J.-B. Rousseau.*

GUÉRIN (C.-Jean), peintre de portraits en miniature

et dessinateur, né en . . . . , mort à Obernay le 30 octobre 1836. Nous pensons que c'est du même artiste que parle Diderot dans son Salon de 1767 : « Plusieurs miniatures.— Peu de chose, jolies ima-« ges bien précieuses, jolis dessus de tabatières ; « trop bien pour l'hôtel Jaback, pas assez bien « pour l'Académie. Le premier coup d'œil vous en « plaît, mais entrez dans les détails ; il n'y a plus « ni finesse, ni pureté, ni correction ; vous prenez « Guérin par l'oreille, vous le mettez à genoux et « vous lui faites faire amende honorable à de « grands maîtres si maltraités. »

Guérin eut occasion, comme garde national, de rendre de grands services à la famille royale en la protégeant contre la populace le 20 juin 1792. Obligé de quitter Paris après le 10 août, il se réfugia en Alsace, à Obernai, dans la famille des imprimeurs Levrault, avec laquelle il était et resta lié d'amitié.

Guérin avait commencé en 1789 une suite de *Portraits des députés de l'Assemblée nationale.* Une vingtaine seulement a été gravée en manière noire par Fiesinger. — Il avait aussi commencé une série de *Portraits des généraux de la République.* — *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises,* par Delille. Strasbourg, Levrault, 1802. — In-4°, jolies figures dessinées et gravées par Guérin.

Un exemplaire imprimé sur vélin, contenant les dessins originaux. — A la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

GWYN, dessinateur anglais.

L'*École des armes,* avec l'explication des principales attitudes et positions concernant l'escrime, par M. Angelo. Londres, Dodsley. Pall-Mall, 1763. — In-4° oblong, belles figures de Gwyn, gravées par Hall.

HALLÉ (Noël), peintre et dessinateur, né à Paris le 2 septembre 1711, mort, même ville, le 5 juin 1781.

Histoire de la Ville de Paris, par Félibien. Paris 1725.— 5 vol. in-fol., frontisp. et vignettes. — *Mœurs et usages des Turcs*, par Guer. Paris, Coustelier, 1746. — In-4, 28 figures et 20 fleurons dessinés par Hallé et Boucher. — *Œuvres de Rémond de Saint-Mard.* Amsterdam, 1749. — 5 vol. in-12, frontisp. et vignettes.

HAMILTON, peintre et dessinateur anglais.

The Seasons, by James Thompson, illustrated with engravings by Bartolozzi. London, 1797. — In-fol. — Ces belles figures, qui ont un caractère bien anglais et n'en sont pas moins charmantes, ont été gravées par Bartolozzi d'après les peintures de Hamilton.

HARREWYN (Franz), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Bruxelles en 1680 ; élève de Romeyn de Hooghe.

Œuvres de Molière. Bruxelles, de Backer, 1694. — 4 vol. in-12, fig. — *La Vie et les Aventures de Lazarille de Tormes*, par Hurtado de Mendoza. Brusselles, 1701. — 2 vol. in-12. — *Contes de la reine de Navarre.* Amsterdam, 1708. — 2 vol. in-12. — *Histoire de Guzman d'Alfarache*, par Lesage. Paris, 1734. — 3 vol. in-12, un frontispice et 12 figures.

HELMAN (Isidore-Stanislas), graveur, dessinateur et éditeur d'estampes, né à Lille en 1743, mort en 1803 ; élève de Philippe Lebas.

Excellent graveur, nous ne le mentionnons ici que parce qu'il a interprété, en les réduisant, les sujets déjà gravés par Lebas, Masquelier, etc., sous la direction de Cochin, des *Faits mémorables des empereurs de la Chine*, édition ornée de 24 estampes. A Paris, chez l'auteur, 1788. — In-4°. — *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, 1788. — In-4°.

Les dessins de ces ouvrages étaient exécutés par les Pères jésuites missionnaires. — Ces dessins se trouvaient à l'époque dans le cabinet de M. Bertin, ministre de la marine.

HERREYNS (Guillaume-Jacques), dessinateur, né à Anvers en 1743, mort en 1827.

Description de la cavalcade à l'occasion du Jubilé de saint Rombaut, évêque et patron de la ville de Malines, les 26 et 27 juin, 3 et 10 juillet 1775. Malines. — In-fol.

HILAIR (Jean-Baptiste), peintre de paysages et dessinateur; élève de Leprince. Ses dessins de costumes, très-bien exécutés, sont généralement à la plume, légèrement lavée d'aquarelle; Hilair est un des artistes emmenés en Grèce et à Constantinople par M. de Choiseul-Gouffier.

Hilair a dessiné une grande partie des vues du *Voyage pittoresque de la Grèce*, par le comte de Choiseul. Paris, 1782-1807. — 2 vol. in-fol.

Un grand nombre des dessins du 2e volume. — Chez M. le VICOMTE DE JANZÉ.

HOUEL (Jean-Pierre-Louis-Laurent), peintre paysagiste et dessinateur, né à Rouen en 1735, mort le 14 novembre 1813; élève de Descamps, de Casanova et de Lemire. Houël, qui donnait de grandes espérances, fut accueilli à Paris par Blondel d'Azincourt. Le duc de Choiseul le fit venir à Chanteloup pour y peindre des vues de ce château. Ainsi recommandé, il obtint un logement à l'Académie de France à Rome. Il était aussi le protégé de Watelet; ce dernier, qui lui avait fait obtenir des subsides pour lui permettre de faire le voyage d'Italie, écrivait à ce sujet la lettre suivante : « Je te prie, « mon cher ami, de penser à m'envoyer ces jours-« ci l'ordonnance que tu destines à M. Houël et

« les lettres de recommandation que tu dois de-
« mander pour lui à M. de Vergennes. Je compte
« qu'il partira vers le 18 de ce mois pour se rendre
« directement à Naples. Il a loué un appartement
« sous la condition d'en sortir le 15 ou le 18 au
« plus tard, tu vois qu'il n'y a pas de temps à
« perdre. Je t'embrasse de tout mon cœur, mon
« cher ami, c'est-à-dire comme je t'aime. Adieu
« jusqu'au mardi-gras, car la meunière [1] compte
« bien sur toi. Ce dimanche, 11 février 1776 [2]. »

Au bas se trouve cette note : Le 14 dud. il a été remis à M. Watelet, auteur de cette lettre, une ordonnance de 2,400 livres au profit du sieur Houël, à raison du voyage qu'il va faire en Sicile. Le même jour il avait écrit à M. de Vergennes pour en obtenir passe-port et recommandation à Naples. M. de Vergennes y a satisfait le 16; le tout a été remis à M. Watelet-Cuvillier [3].

[1] Mme Lecomte, qui habitait avec Watelet le Moulin-Joli.

[2] Cette lettre fait partie de la belle collection d'autographes de M. le marquis de Flers, et nous a été gracieusement communiquée par son propriétaire.

[3] Voici une autre lettre inédite qui se rapporte au retour de Houël en France.

Lettre de Houël à M. Pierre, de Marseille, le 13 *aoust* 1779.

A Monsieur Pierre,

Pour revenir en France j'ay pris la voye de l'Italie afin de m'assurer la conservation de mes ouvrages en ne les exposant pas aux malheureux hazards de la mer, qui dans ces moments-ci est très-orageuse ; ce moyen, en favorisant mes tableaux, a fait expirer ma fortune en arrivant à Marseille où j'ay été obligé d'avoir recours à la bourse de mes amis pour payer les derniers frais du voyage.

Au salon de 1779, Houël, agréé de l'Académie, exposa de nombreux dessins, entre autres douze dessins, vues de Ségeste, voyageurs siciliens, etc., composant les deux premières livraisons du *Voyage pittoresque de la Sicile, de Malte et de Lipari*. Le texte est également écrit par l'artiste, et il a gravé les dessins de 1782 à 1788. Les gravures sont tirées à la sanguine.

Diderot a dit (Salon de 1781), au sujet des gouaches exposées par Houël, qu'elles sont mé-

D'ailleurs toutes choses sont en très-bon état, santé et travaux. Cela me console de tout le passé. Je suis enchanté d'être échapé aux noffrages d'un voyage long et perilleux. Ce qui me reste à faire sera un bien léger obstacle pour m'empêcher de mettre sous vos yeux mes découvertes. Si vous voulés bien me faire le plaisir de m'envoyer 25 louis dont une moitié pour le voyage, l'autre pour rembourser à des amis des frais qu'il ont faits pour différends envoyes de caisses où se trouveront des choses qui surement vous feront plaisir pour le jardin du roi. Je vous envoy, monsieur, ci-inclus une liste de tableaux que je désirerois exposer au Salon afin de profiter de cette occasion pour donner au public une idée de mon ouvrage. Du moins qu'il sache qu'il existe et de quel genre il est. Je vous prie de permettre et d'ordonner qu'il soit incéré dans le livre du Salon, et qu'on me réserve une portion d'embrasure de croisée pour y pouvoir placer 24 morceaux dans les bordures, qui aurons 13 sur 20 po. au plus de grandeur, toutes égalle à peu près. Si vous avés la bonté de m'envoyer cet argent indispensable pour finir mon voyage, si tôt la présente reçue j'ariveray a tems pour l'ouverture du Salon. Je me flatte que vous voudrés bien recevoir aussi l'homage du reste de mes travaux et du profond respect, monsieur, de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Houel *.

* Cette lettre fait partie des collections de la Bibliothèque nationale (manuscrits).

diocres, tant par la couleur que pour l'effet, mais qu'il y a des détails qui plaisent.

Houël, avant son départ pour l'Italie, avait donné un certain nombre de dessins pour les *Fables de la Fontaine*, gravées par Fessard, 1765-75. — 5 vol. in-8. — *Voyage littéraire de la Grèce,* par Guys. Paris, 1783. — 4 vol. in-8, fig. de Houël, de Favray, etc. — *Histoire naturelle de deux éléphants mâle et femelle du Muséum.* Paris, 1803. — 1 vol. in-fol., 20 planches.

HUBER (Johann-Daniel), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Genève en 1754, mort à Lausanne. Il est très-connu pour ses caricatures et ses découpures. Citons, d'après la correspondance littéraire de Grimm, la page suivante à propos d'Huber : « M. Huber est venu à Paris il y a environ six « mois, avec femme, enfans, armes et bagages, pour « y passer au moins une année. C'est un homme « d'un génie et d'une trempe extraordinaires ; né « pour les arts, sachant tout par instinct et par une « sorte de divination, on peut dire qu'il a inventé « l'art de la peinture une seconde fois, puisqu'il est « parvenu, sans maître, à faire des tableaux pleins « de goût et de vérité d'une touche très-piquante « et très-spirituelle. Ce qui les distingue surtout, « c'est ce naturel précieux et exquis qui rappelle « la manière de Van Dyck et d'autres grands maî- « tres, et qui est si éloigné de ce maniéré qui fait « le supplice des gens de goût dans les tableaux « français.

« Il s'était d'abord fait une réputation par ses « découpures il y a douze ou quinze ans ; talent

« unique et merveilleux ! avec des ciseaux et un « morceau de vélin, il savait créer des tableaux « dont les sujets charmaient les connaisseurs, et « dont l'exécution étonnait les artistes. Il existe « de lui des découpures, surtout en Angleterre, « qu'on montrera comme des reliques quand il « ne sera plus. Pour les petites choses, il les exé- « cutait avec une facilité prodigieuse. Il avait, par « exemple, une si grande habitude de faire des « *Voltaire,* qu'il les découpait avec les mains der- « rière le dos ; ou bien il se passait des ciseaux, « et en déchirant une carte en différens sens, il « vous présentait l'image du patriarche de Ferney. « Une autre fois, il prenait de la mie de pain, et la « présentant à son chien en différents sens, il se « servait de sa gueule pour vous faire un portrait « du patriarche. Il était avec cela inépuisable en « inventions de sujets nouveaux. On en connaît « un grand nombre de très-piquants. »

Tableaux topographiques de la Suisse, par le baron de Zurlauben. Paris, 1780-88. — 5 vol. in-fol. — Nombre de portraits dessinés par Huber. — Six dessins non gravés pour les *Contes des fées*, de Perrault, dans un exemplaire de l'édition de Paris, Lamy, 1781. — In-12.

Vente Renouard. — 275 fr.

Cent cinquante et un dessins pour les *Fables de la Fontaine*. — *Cinquante-cinq portraits différents de Voltaire.*

Vente Renouard. — (Sans prix.)

HUOT, dessinateur.

Clarisse Harlowe, par Richardson. Genève, 1785. — 14 vol. in-18, mar. v., tr. d.

Un exemplaire avec les dessins à la sépia, de Huot. — Chez MM. MORGAND et FATOUT, libraires.

HUQUIER (Gabriel), dessinateur, graveur et éditeur d'estampes, né à Orléans en 1695, mort à Paris le 11 juin 1772. Il avait une belle collection d'estampes et de dessins très-accessible aux artistes et aux amateurs.

Huquier a publié, d'après ses dessins, des *livres de serrurerie*, de *grilles*, de *portes*, de *décorations d'églises*, de *trophées*, de *fleurs chinoises*. — Il a beaucoup gravé d'après Watteau, Oppenord et Lajoue, et a édité un nombre considérable d'estampes dans le courant du siècle dernier.

INGOUF le jeune (François-Robert), né à Paris en 1747, mort à Paris le 18 juin 1812 ; élève de Flipart, et son ami intime.

On trouve dans l'œuvre d'Ingouf quelques vignettes dessinées par lui, pour les *Œuvres de Mme Du Bocage*, in-8° ; — le frontispice d'un *Office de la Vierge*, in-12 ; — celui du *Pouillé historique du diocèse de Paris* (1767), in-fol. — quelques *ex-Libris* (Vintimille, Chevalier d'Autun), des planches pour une *Histoire naturelle ;* — les portraits dessinés et gravés par lui, de son maître *Jean-Jacques Flipart*, in-4°, de *Charles IX, Mathurin Regnier, Maynard, Néricault-Destouches, Moncrif,* et ceux de *Michel Leclerc* en vielleur, et *Ch. Minard* en chiffonnier, jouant du violon.

JEAURAT (Edme), graveur au burin et dessinateur, né à Paris vers 1688, mort en 1738.

La Ligue, par *Voltaire* (premier titre de la *Henriade*), 2 pièces. — Les costumes du *Sacre de Louis XV,* 2 pièces. — Le portrait de *Sébastien Leclerc,* dessiné et gravé par lui.

JOLLAIN (Nicolas-René), peintre et dessinateur, né à Paris, reçu de l'Académie de peinture le 31 juillet 1773.

Mémoires Turcs (par Godard d'Aucourt). Amsterdam (Paris), 1776. — 2 vol. in-12, 4 figures dessinées par Jollain.

LAFOSSE (Jean-Baptiste de), architecte-décorateur, dessinateur et graveur au burin, né à Paris en 1721; élève d'Étienne Fessard.

Planches pour le *Répertoire des bals,* ou Théorie pratique des contre-danses, par le sieur de Lacuisse. Paris, 1762. — In-8°. — *Nouvelle Iconologie historique, ou Attributs hiéroglyphiques.* Paris, chez J.-F. Chéreau fils, 1771. — *Cahiers de frises, vases, tombeaux, gaînes, tables, girandoles, flambeaux, lampes, chaires, poêles, plafonds, trophées,* etc. — In-fol. — Les dessins des portraits de *Rameau, Mozart.*

Un recueil de 56 dessins originaux de Lafosse, à la Bibliothèque du Louvre. (Brûlés sans doute.)

Décoration d'un fond de boutique, avec personnages, aquarelle. — In-fol.

Vente du marquis de Fourquevaux (1876). — 495 fr. — Chez M. le BARON E. DE ROTHSCHILD.

Décoration de cheminée.

Dessin à l'encre et au lavis. — Vente Clément (1877). — 126 fr.

Nombreux dessins d'ornements. — Chez M. A. BEURDELEY.

LAJOUE (Jacques de), peintre et dessinateur d'ornements et de perspectives architecturales, né à Paris en 1687, mort le 12 avril 1761; reçu à l'Académie en 1721.

Suite de 13 pièces allégoriques sur *les arts et les sciences.* En largeur, dessinées par Lajoue et gravées par Cochin. — 14 dessins de *salons, fontaines.* — 6 dessins d'*écussons,* à la plume, lavés d'encre de Chine. — (Catal. Paignon-Dijonval).

Dessins d'ornements. — Chez M. A. BEURDELEY.

LALLEMAND (Jean-Baptiste), peintre de paysages et dessinateur, né à Paris en 1736; élève et imitateur de Joseph Vernet.

Voyage pittoresque de France. Paris, Lamy, 1787-89. — 8 vol. in-fol. — Vues de Paris et des départements, dessinées par Lallemand, Meunier, etc., et gravées par Née et Masquelier.

Une grande partie des dessins originaux a été vendue à la vente de Defer, ancien expert. — Chez M. DESTAILLEUR.

LAPI (Emilio), dessinateur et miniaturiste, né à Florence ; élève de Raphaël Morghen.

Un dessin de Lapi, représentant *Turnus, foulant aux pieds le corps de Pallas*, inséré dans le *Virgile* de 1791, in-fol., a figuré à la vente Renouard. — Un grand dessin à l'aquarelle se trouvait également à la vente Renouard, dans l'exemplaire de l'*Horace,* de Bodoni, 1791. — Dessins des portraits de *Dante, Pétrarque, Laure, Arioste, Le Tasse,* etc. — Vente Renouard. — *Il Libro del Perchè* di P. Aretino. Parigi, 17. — In-8.

Exemplaire sur vélin avec un dessin en miniature, par Lapi. — Chez M. HANKEY.

LAUNAY (Nicolas de), graveur au burin et dessinateur, né à Paris en 1739, mort en 1792, élève de Lempereur. C'est un des burins les plus délicats et les plus fins du XVIIIe siècle. Il est surtout un charmant interprète, et c'est à lui qu'on doit de délicieuses pièces d'après Baudouin, Moreau, Marillier, etc.

Portrait du *duc de Choiseul,* dessiné et gravé par N. de Launay. — Portrait de *M. Charron.* — Portrait de *Mlle Duchesnois.* — Portrait de *Philippe du Laurens de Reyrac.* — Portrait de *Jeanne d'Arc.* — Portrait de *Milton.*

LAVALLÉE-POUSSIN (Étienne), peintre et dessinateur, né à Rouen le 28 août 1722, mort à Paris en 1805 ; élève de Pierre. Il entra à l'École royale des élèves protégés après avoir remporté le premier prix de peinture en 1759. Il alla ensuite jouir de sa pension à l'Académie de France à Rome, et c'est pendant ce séjour qu'il dessina quelques figures pour le joli opuscule en l'honneur de Watelet : *Nella venuta in Roma di madama Lecomte e dei signori Watelet e Copette* (1764) colle compo-

nimenti poetici di Luigi Subleyras e colle figure in rame di Stephano della Vallée-Poussin. In-8°.

LAVREINCE (Nicolas *Lafrensen*, appelé en France), peintre à la gouache et dessinateur, né à Stockholm en octobre 1737, mort dans la même ville le 6 décembre 1807.

Lavreince a dessiné 4 pièces (annoncées par *le Mercure de France*) que l'on peut joindre aux *Liaisons dangereuses*. Voici les titres de 3 d'entre elles (d'après M. E. Bocher) : *Mss Merteuil and miss Cecile Volanges. — Valmont and Émilie. — Valmont and Présidente de Tourvel.* — In-4° ovales; elles ont été gravées en couleur. — *Les Sabots,* opéra-comique de Cazotte et Sedaine, 1768. — In-8.

Un dessin à la gouache. — Chez M. le BARON J. PICHON.

Dans une vente faite par l'expert Lebrun (1786). — Deux dessins coloriés, sujets tirés des *Contes de la Fontaine :* le *Rat* et la *Jument du compère Pierre.* — Portrait de *Gustave III,* roi de Suède, exécuté pour les *Œuvres politiques, littéraires et dramatiques* de ce prince, Stockholm, 1804. — 5 vol. in-8.

Le dessin original à la gouache se trouve au château royal de Rosensberg.

LEBEAU (Pierre-Adrien), né en 1744, graveur de M. le duc de Chartres.

Lebeau a dessiné et gravé le portrait de *Marie-Antoinette,* en buste de profil, in-8°. — Le même portrait de face, in-8°, dans un écu historié de deux amours. — Ceux de *Louis XVI* et de *Marie-Antoinette,* tous deux sur la même planche. — *M. de Juigné,* archevêque de Paris. — *Mlle Dutey* (Duthé ?). — *Mlle Raucourt. — Gilbert. — L'abbé Terray. — Marie-Thérèse d'Autriche.*

Le dessin très-fin du portrait de *Marie-Antoinette,* à la plume et au bistre, dans un cadre contenant 13 autres dessins.

Vente faite par Clément (1876). — 200 fr. — Chez M. VINCENT.

LEBOUTEUX (Pierre), peintre et dessinateur, né vers

1744 ou 1745, est le fils du peintre de portraits Pierre Lebouteux, reçu académicien en 1728 et mort en 1750. Son fils entra à l'École royale des élèves protégés, après avoir remporté en 1769 le premier prix de peinture. Il partit pour Rome à la fin de l'année 1771.

Lebouteux a dessiné les figures du tome II des *Chansons de La Borde,* y compris le joli portrait en profil de *Marie-Antoinette,* qui forme frontispice. Ses dessins à la plume et au bistre, moins aisés et moins facilement exécutés que ceux de Moreau, sont pourtant agréables et très-supérieurs aux gravures.

Vente du prince Radziwill.— 7,050 fr. — Chez S. A. R. LE DUC D'AUMALE.

LECLERC (François-Sébastien), fils du fameux Sébastien Leclerc, dessinateur, professeur de dessin à l'école fondée à la manufacture des Gobelins, né le 3 mars 1679, mort le 29 juin 1763; élève de Bon Boullogne. Il fut reçu à l'Académie en 1704.

Histoire de l'Enfant prodigue, 6 pièces. — *Le Faiseur d'oreilles et le Rossignol*, 2 pièces qui font partie de la suite des *Contes de la Fontaine*, gravées par de Larmessin. — *Histoire généalogique de la maison de France,* par le Père Anselme (7 vignettes). — *Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury (16 vignettes). — *Histoire de Byzance* (le frontispice).

Nombreux dessins d'ornements. — Chez M. A. BEURDELEY.

LECLÈRE (Pierre-Thomas), peintre et dessinateur (il signait Leclère Parisinus pictor historicus). Il y avait un Leclère qui exposait des portraits à presque toutes les expositions de l'Académie de Saint-Luc. Il a dessiné une série de *Portraits dramatiques* gravés par Elluin.

Catalogue des tableaux de M. de la Live de Jully. In-8°, 1770.

— Pièce dessinée par Leclère. Est-ce à lui qu'il faut attribuer les compositions suivantes :

Jérémie, par Desmarais, poëme en 4 chants. Paris, 1771. — In-8, 6 fig. — *Les Quatre Heures de la toilette des Dames.* Paris, 1779. — In-8. — *Figures de modes.* — Culs-de-lampe pour les *Fables de la Fontaine,* gravées par Fessard. — Cahiers de *caprices,* gravés par Leclère et terminés par Janinet.

LECOMTE (Marguerite), dessinateur et graveur à l'eau-forte, amateur (voir Watelet), née à Paris vers 1719 ; femme d'un procureur au Châtelet.

Voici les vers que Watelet avait composés pour être mis au-dessous de son portrait :

L'heureux talent de plaire en n'y pensant jamais,
Un bon cœur, un sens droit et le don d'être amie,
Une humeur franche et libre embellissant les traits,
La grâce enfin à la raison unie,
Lecomte, c'est pour toi ce que nature a fait
Et que l'art ne peut rendre en gravant ton portrait.

Elle a dessiné et gravé une suite de 12 *petits paysages*, datés de 1755 à 1756. — In-12. — *Jeux d'amours,* 3 vignettes datées de 1763. — Suite de *Papillons,* gravés et coloriés, 1766. — Planche pour le *Daphnis de Gessner*, trad. par Huber. Paris, Vincent, 1764. — In-8°. — Planche pour le *Premier Navigateur* (du même). — *Le Moulin-Joli.* — In-4°.

LEDRU (Hilaire), dessinateur, né à Opi (Artois) en 1769, mort le 2 mai 1840. Ledru, tout en gardant les troupeaux dans son village, charbonnait sur les murs les portraits de sa famille. Delahaye de Grécourt, seigneur d'Opi, vit ces essais, et, frappé des dispositions de l'enfant, le plaça à l'école de dessin de Douai, et plus tard l'envoya à Paris dans l'atelier de Vien.

Ledru a dessiné, surtout à la mine de plomb, une quantité de charmants petits portraits : *Chevalier de Boufflers, Dalayrac, Chateaubriand, Merlin,* etc.

LEGRAND (Louis), dessinateur et graveur; mort vers 1780.

Frontispice des *Amours de Myrtil.* Constantinople, 1761. — In-12.

LEGRAND (Auguste-Claude-Simon), graveur et dessinateur, né à Paris en 1765, mort vers 1808; élève de son père. Legrand était le beau-frère du graveur Mixelle.

Contes en vers par l'abbé Bretin, Paris, Gueffier, 1797. — In-8°, 5 figures, dessin et gravure par Legrand. — *Ésope en belle humeur.* Paris, sans date. — In-18, figures dessinées et gravées par Legrand. — *Les Trois femmes*, roman par Mme de Charrière. Paris, 1809. — In-12, figures de Legrand. — Legrand a dessiné des vignettes pour les *Contes de la Fontaine* (*le Bât* et *le Rossignol*), pour des pièces de théâtre, pour une *Histoire de la mythologie* et pour une série de romans du temps du Directoire et de l'Empire : *la Cantatrice, le Souterrain, Quelques semaines à Paris.*

Nombreux dessins pour ces ouvrages, joints à d'autres du même genre. — Vente faite par Clément (janvier 1877). — 375 fr. — Chez M. LE FILLEUL, libraire.

LEGROS, coiffeur et dessinateur.

Livre d'estampes de l'art de la coëffure des dames françoises, gravé sur les dessins originaux d'après mes accommodages, etc., par le sieur Legros, coëffeur des dames à Paris, aux Quinze-Vingts, 1765. — Pet. in-4.

LELORRAIN (Louis-Joseph), peintre d'histoire et dessinateur, né à Paris en 1715, mort à Saint-Pétersbourg en 1759. Reçu à l'Académie de peinture le 24 juillet 1756. Il s'exerça aussi dans l'architecture et fit quelques tableaux de perspective estimés. En 1758, il fut appelé par l'impératrice de Russie à la direction de l'Académie de Saint-

Pétersbourg. Il y emmena J.-M. Moreau, dit Moreau le Jeune, et son grand honneur est d'avoir été le premier maître de cet artiste.

L'Anneau d'Hans Carvel. — *La Chose impossible*, 2 pièces pour les *Contes de la Fontaine.* — *Fête publique, donnée par la Ville de Paris à l'occasion du mariage du Dauphin avec Marie-Josèphe de Saxe.* Paris, 1747. — In-fol., beau frontispice dessiné par Le Lorrain. — *Cénie,* comédie par Mme de Graffigny. Paris, 1751. — In-12, frontispice et une figure dessinés par Le Lorrain. — *Mémoires de Gaudence de Luques.* Amsterdam, 1753. — 2 vol. in-12, figures. — *Fables de la Fontaine*, gravées par Fessard, 1765-75. — 5 vol. in-8°, figures. — *L'Ordène de chevalerie.* Lausanne, 1759. — Pet. in-8° (le frontispice daté de 1753.

LE MIRE (Noël), graveur au burin, dessinateur et éditeur, fils d'un marinier de Rouen, est né dans cette ville le 20 novembre 1724, et mort en 1801; il est élève de l'école de dessin de Rouen et ensuite de Lebas. Cet artiste, d'un talent supérieur, a parfaitement rendu l'esprit des maîtres qu'il a gravés, et le sentiment voluptueux de ses modèles préférés, Eisen et Moreau. Il a été l'éditeur de quelques-uns des livres les plus élégants du XVIIIe siècle, particulièrement des *Métamorphoses d'Ovide* (1767) et du *Temple de Gnide* (1772).

Voici la liste des petits portraits dont il semble avoir exécuté et la gravure et le dessin : portrait de *Louis XV* (médaillon ovale). Lemire, *del. et sculp.*;— portrait de *Louis XVI* (médaillon ovale); — portrait de *Marie-Antoinette.* N. Lemire, *del. et sculp.*, 1775; — portrait de *Joseph II, del. et sculp.*, 1772; — portrait de *Frédéric II,* roi de Prusse. « Cette estampe paraît avoir été gravée d'après un dessin au lavis, très-légèrement enlevé »; — portrait du président *Hue de Miroménil;* — portrait de

Jeanne d'Arc (pour les *Essais historiques sur Orléans*, par Beauvais de Préau); — portrait d'*André de Grimaldi,* évêque du Mans; — portrait de *Michel de La Cour,* ovale. Lemire, *del.*; — portrait de *Scarron* (pour le Roman comique, 1796); — portrait de *Poullain de Sainte-Foix*; — portrait de l'*abbé Rousselet*; — portrait de *Pétrarque* et de *Laure* (pour les *Voyages en France,* de La Mésangère, an IV). — *Histoire de la Rochelle* (1756), vignettes en tête représentant la *vue de la Rochelle.*

Dessins de Lemire : dessin d'un *portrait de jeune homme,* en médaillon, à la pierre noire, légèrement rehaussé de couleur, signé et daté 1756.

Chez M. Ch. LORMIER, à Rouen.

Dessin du portrait de *Hue de Miroménil,* à la pierre noire, signé et daté 1775.

Chez M. Ch. LORMIER.

LEPAON ou PAON (Jean-Baptiste), peintre de batailles, né à Paris le 15 mars 1738, mort le 27 mai 1785, élève de Casanova. Il entra fort jeune dans les dragons, d'où lui vint le surnom de Dragoner. Peintre de S. A. le prince de Condé.

Lepaon a dessiné quelques-unes des figures du *Recueil d'estampes représentant les différents événements de la guerre qui a procuré l'Indépendance aux Etats-Unis.* Paris, chez Ponce (vers 1780). — In-4°,

Lepaon a exposé plusieurs dessins à l'encre de Chine au Salon de la Correspondance (1779).

LÉPICIÉ (Michel-Nicolas-Bernard), peintre et dessinateur, né à Paris le 16 juin 1735, mort dans la même ville le 14 septembre 1784. Il est le fils de Bernard Lépicié, graveur, et historiographe de l'Académie royale de peinture ; Nicolas-Bernard Lépicié fut élève de Carle Vanloo. Il fut agréé de l'Académie en 1764 et nommé académicien en 1769. Il abandonna peu à peu la peinture d'his-

toire pour le *genre*, où il a remarquablement réussi. Ses compositions de style familier sont charmantes.

Lépicié avait entrepris avec Monnet et Moreau, pour le graveur Lebas, la série des *figures de l'Histoire de France*, et en avait dessiné 25 ; à la mort de Lebas, Moreau, s'étant rendu acquéreur des planches, supprima toutes celles qui n'étaient pas de sa main pour les remplacer par des figures de sa composition.

Figures de l'Histoire de France, ouvrage proposé par souscription par J.-P. Lebas. Paris, Simon. — In-4°.

Un exemplaire contenant 25 dessins originaux de Lépicié, et 25 autres inédits. — Vente Renouard. — 61 fr. — Vente Benzon. — 350 fr. — Adjugé à Ollivier, libraire à Bruxelles.

LEROUX (Jean-Baptiste), architecte du roi, membre de l'Académie, mort à Paris en 1746; élève de Dorbay.

Leroux a fait publier, d'après ses dessins, des suites de *Lambris, cheminées*, etc. — *Décorations des hôtels de Villars, de Villeroy et de Roquelaure* (1727). — In-fol.

Nombreux dessins d'ornements. — Chez M. A. BEURDELEY.

LIOT, dessinateur français.

Le Comte de Valmont, par l'abbé Gérard. Paris, 1774. — 3 vol. in-12, 10 fig. dessinées par Liot.

MAELLA (Mariano), dessinateur espagnol, peintre du roi.

Il a dessiné les figures de la *Conjuracion de Catilina*. Madrid, Ibarra, 1772. — In-fol.

MALAPEAU (Claude-Nicolas), graveur au burin et dessinateur, né à Paris en 1755, mort en 1804 ; élève de Moitte.

Malapeau a dessiné et gravé plusieurs des vignettes-en-tête et des petits portraits de musiciens de l'*Essai sur la musique*, par B. de La Borde. Paris, Pierres. 1780. — 4 vol. in-4 ; c'est

le graveur d'une des suites de figures pour le *Mariage de Figaro,* d'après Saint-Quentin.

MALLET (Jean-Baptiste), peintre de genre et dessinateur, né à Grasse en 1759 ; d'abord élève de Simon Julien, peintre de Toulon, ensuite à Paris, de Prudhon et de Mérimée. Il a dessiné dans la manière de son compatriote Fragonard.

Mallet a donné les dessins de quelques figures pour les *Contes de la Fontaine,* édition de Didot, 1795. — 2 vol. in-4 (l'une des figures de *Joconde, le Poirier;* l'une de celles de *la Fiancée du roi de Garbe*).

MARCENAY DE GUY (Antoine de), écuyer, graveur et dessinateur, associé libre de l'Académie de Saint-Luc, aux expositions de laquelle il a toujours envoyé des peintures, des dessins et même des terres cuites ; né à Arnay-sur-Arroux en 1722, mort le 5 mai 1811.

De Marcenay a gravé d'une manière très-personnelle une nombreuse série de portraits, parmi lesquels *Henri IV, Jeanne d'Arc, le Chancelier de l'Hospital, Montaigne, Turenne, Condé, Mirabeau.*

Ces estampes sont généralement exécutées d'après des peintures ou des documents plus anciens, mais il les avait tous dessinés avec soin.

Cette collection de dessins, jointe à son œuvre. — Vente Guichardot. — 1,000 fr. — Chez M. CLÉMENT.

MARCHAIS (de), dessinateur et paysagiste français.

Les Aventures de Télémaque, par Fénelon. Paris, imprimerie de Monsieur, 1785. — 2 vol. in-4, reliés en 6 vol.

Exemplaire imprimé sur vélin, contenant les dessins originaux. — Vente Didot jeune (1796). — 2,000 fr. — Vente Lamy (1807). — 1,020 fr. — A la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

MARVIE (Marin), dessinateur et graveur, fils d'un

jardinier de Louis XIV, né à Paris en janvier 1713, mort centenaire en octobre 1813. Il fut associé de Lebas dans diverses entreprises de gravure.

Arc-de-Triomphe et Obélisque élevés à la gloire du roi, après son voyage de Metz; dessin à la plume et à l'aquarelle. — Catal. Paignon-Dijonval. — Le *Bureau* de la ville de Paris le chargea de dessiner tous les détails de la *Fête donnée à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne* (1751). — In-fol.

MASSÉ (Jean-Baptiste), peintre en miniature, dessinateur et graveur, né à Paris le 29 décembre 1687, mort dans la même ville le 26 septembre 1767; élève de Châtillon; admis à l'Académie en 1717.

Massé est l'auteur des dessins de la *Grande galerie de Versailles*. — Gr. in-fol. — Il a passé trente-trois ans à reproduire les peintures de Lebrun et les a fait traduire par le burin des meilleurs graveurs. Le roi lui acheta 50,000 livres d'après les uns, 10,000 d'après d'autres, 54 de ses dessins exécutés à l'encre de Chine; il acquit aussi de lui 17 exemplaires et lui accorda, le 10 janvier 1754, une pension de 1,200 livres.

Les dessins de la grande Galerie de Versailles. — Au MUSÉE DU LOUVRE.

MEIL (Johann-Wilhelm), peintre, dessinateur et graveur, né à Altenburg en 1733, mort en 1805; il travaillait à Berlin. « M. Meil, de Berlin, qu'il « faut bien se garder de confondre avec celui de « Leipsig, excelle dans l'exécution de ses vi« gnettes et culs-de-lampe. C'est à lui aussi que « l'on doit les estampes qui enrichissent les deux « premiers volumes de la *Bibliothèque des Ro« mans*. » (*Journal de la Correspondance.*)

Meil a dessiné et gravé les figures des *Poésies diverses de*

Frédéric le Grand. Berlin, 1760. — In-4. — *Mimique d'Engel.* In-12. — *Almanach des Muses de Goettingue,* 1777. — In-12. — Sujets pour la *Fable du Bœuf et de la Grenouille,* 9 pièces in-12. — *Anthologie de Ramler.* — In-12. — *Histoire de Joseph,* de Bitaubé, 10 pièces in-8°. — *Vie de Sebaldus Nothanker.* — Petit in-8°.

8 dessins in-12 à l'encre de Chine, pour un *Almanach en français.* — Chez M. AUGUSTE LAUGEL.

MÉON, dessinateur français.

Œuvres complètes de Palissot. Liége et Paris, 1778-79. — 7 vol. in-8; 8 figures dessinées par Méon, et 10 par Monnet.

MEISSONNIER (Juste-Aurèle), architecte-décorateur et dessinateur, né à Turin en 1693, mort en 1750.

Œuvre de Juste-Aurèle Meissonnier, peintre-sculpteur, architecte et dessinateur de la chambre du roy, exécuté sous la conduite de Lempereur, à Paris, chez Huquier. — In-fol. — Très-beau livre d'ornements dans le style Louis XV, composé de 72 feuilles de modèles de *Décorations d'appartements, de chapelles, de meubles, de pièces d'orfévrerie.....*

Parallèle général des édifices considérables depuis les Égyptiens et les Grecs jusqu'aux modernes, dessinés sur la même échelle par J.-A. Meissonnier. — In-fol. — Portrait de *M. de Besenval.*

Nombreux dessins d'ornements. — Chez M. A. BEURDELEY.

MEYER (Georges-Frédéric)? peintre d'histoire de S. A. le duc de Deux-Ponts, né à Mannheim en 1735, mort en 1809; élève de Casanova. Il demeurait à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin, hôtel de Deux-Ponts.

Quelques figures pour les *Fables de la Fontaine,* gravées par Fessard (1765-75). — 5 vol. in-8.

MIERIS (Franz van) le jeune, peintre et dessinateur, né à Leyde en 1689, mort en 1763.

Titi Lucretii Cari de rerum natura libri sex. Lutet. Parisiorum, Coustelier, 1744, — In-12, fines et nombr. fig. de Mieris.

MIXELLE (Jean-Marie), graveur au lavis et dessinateur. Il a, dit Basan, corrigé et gravé les dessins de costumes de Grasset de Saint-Sauveur.

Série de *Scènes populaires.— Histoire de la Grèce,* par Silvain Maréchal. Paris, 1787-89. — *Epitome de l'Histoire des Francs.*

MOETTE (Charles), dessinateur et graveur à l'eau-forte, Français.

Moette a dessiné et gravé à l'eau-forte les 32 fig. de *l'Art de nager,* par Thévenot. Paris, Lamy, 1781. — In-8°.

Un exemplaire avec les figures coloriées. — A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

MYRIS (le baron de), peintre en miniature et dessinateur, secrétaire des commandements du duc de Montpensier; élève de Vien. Myris exposa au salon de l'an IV des miniatures et des gouaches.

Essai sur la musique ancienne et moderne (par B. de la Borde et l'abbé Roussier). Paris, Pierres, 1780. — 4 vol. in-4°, figures de Myris. — *Histoire de la République romaine.* Paris, 1810. — 1 vol. in-4°, contenant 50 compositions. — 24 de ces dessins furent exposés au Salon de l'an XII.

Les Veillées du Tasse (par Compagnoni), trad. de l'ital. par Barère. Paris, Crapelet, 1804. — In.8°. pap. vél. mar. r.

Exemplaire contenant les 4 dessins originaux. — Vente Renouard. — 40 fr. — Vente E. Gautier. — 18 fr.

La Danse ou les Dieux de l'Opéra. Paris, 1805. — In-12, frontispice. — Portraits de *Mme de Genlis.* — De *Riquet de Bonrepos.*

NATOIRE (Charles-Joseph), peintre, dessinateur et graveur, né à Nîmes le 3 mars 1700, mort à Castel Gandolfo le 29 août 1777; élève de Lemoine, de l'Académie de peinture (1734), directeur de l'école de Rome (1751).

Natoire a dessiné un frontispice et quelques vignettes pour

Regnier. Londres, 1733. — In-4°. — *Tableaux de la chapelle des Enfants-Trouvés à Paris,* peints par Ch. Natoire et gravés par Étienne Fessard. Paris, 1752-57. — Gr. in-fol., 15 pl. — *Les Saisons,* 4 pièces in-4° en largeur, dess. et grav. par Natoire.

NAUDET (Charles), dessinateur et graveur.

5 compositions à l'eau-forte, in-4° en largeur, pour le *Mariage* de Figaro. Ces figures ont été faites pour une contrefaçon de cette pièce publiée en Suisse, sous la rubrique de Séville, de l'imprimerie du comte Almaviva.

NILSON (Johan-Esaias), peintre, dessinateur et graveur au burin, né à Augsbourg en 1721, mort en 1788; directeur de l'Académie d'Augsbourg.

Suites de *Cartouches*. — Ornements pour *Cafetières*. — *Les Éléments*. — *Les Saisons*. — *Les Mois*. — *Les Heures du jour*. — Sujets pour les *Idylles de Gessner*. — Id. pour *Gœtz de Berlichingen*. — Id. pour *Selinde*. Augsbourg, 1764. — Id. pour *le Fils reconnaissant*, d'Engel. — *Vues de jardins*. — Dessins des portraits du czar *Pierre III, Frédéric le Grand, Clément XIII,* etc. — Scènes d'un *Opéra italien*.

6 dessins à la plume et à l'encre de Chine, exécutés en 1746-47. — Vente Féral (1877). — 42 fr.

NONNOTTE (Donat), peintre et dessinateur, né à Besançon en 1707; élève de Lemoine, académicien depuis 1741. Il dirigeait une école gratuite de dessin à Lyon, et mourut dans cette ville en 1785.

Œuvres de Louise Labbé, Lyonnoise. Lyon, Duplain, 1762. — In-12, figures, vignettes et culs-de-lampe de Nonnotte.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte et dessinateur d'ornements, né à Paris en 1662, mort en 1742.

L'abbé de Fontenai, dans son *Dictionnaire des Artistes,* a dit de lui : « Le duc d'Orléans, régent

« de France, juste appréciateur des talents, lui « donna la place de directeur des manufactures « royales. Oppenord a laissé des dessins que « M. Huquier, artiste intelligent et amateur, a « ramassés au nombre de plus de deux mille. Il en « a gravé une bonne partie avec beaucoup de pro- « preté. Oppenord est le Borromini des François. « Son goût pour les contours outrés doit être « absolument rejeté. »

Œuvres de Molière. Paris, 1734. — 6 vol. in-4°, fleurons et culs-de-lampe dessinés par Oppenord. — 2 dessins de *fontaines,* 6 dessins d'*ornements arabesques,* 6 dessins pour *autels, pendules, bordures,* 4 dessins de décorations de *fontaines* et d'*escaliers,* à la plume et à l'encre de Chine et à l'aquarelle. (Catalogue Paignon Dijonval.)

Dessins de 3 cartouches à la plume et au lavis.

Vente Clément (1877). — 150 fr. — Chez M. Edmond de ROTHSCHILD.

Nombreux dessins d'ornements. — Chez M. A. BEURDELEY.

OSTERREICH, dessinateur allemand.

Le Soldat parvenu, par M. de M*** (Mauvillon). Dresde, 1753. — 2 vol. pet. in-8°, frontispices et 7 figures dessinées par Osterreich, gravées par Bernigeroth.

OZANNE (Nicolas), né à Paris en 1725 ; OZANNE (Pierre), né vers 1727 ; OZANNE (Jeanne-Françoise), née vers 1730, et OZANNE (Marie-Jeanne), née vers 1734, frères et sœurs, dessinateurs et graveurs ; élèves de Jacques et de François Aliamet.

Ils ont dessiné et gravé des *suites de marines,* de *paysages,* de *manœuvres de vaisseaux, melanges de vaisseaux, de barques et de bateaux.*

PARIS (Pierre-Adrien), architecte et dessinateur du

cabinet du roi, né à Besançon en 1747, mort en 1819 ; élève de son père et de Trouard.

Paris a été l'un des plus zélés collaborateurs de l'abbé de Saint-Non dans son *Voyage à Naples et dans les Deux-Siciles*. Paris, 1781-1786. — 5 vol. in-fol. — Vues pour les *Tableaux topographiques de la Suisse*, par B. de la Borde et de Zurlauben. — 4 vol. in-fol. — *Recueil de dessins et Études d'architecture*. — 9 vol. in-fol. — *Restauration du Colisée*. — 45 pl. in-fol. — Il a dessiné de nombreux culs-de-lampe, des planches d'antiquités.

PARROCEL (Charles), peintre, dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1688 ou 1689, mort en 1752, fils du peintre Joseph Parrocel.

« Parrocel partit en 1744 par ordre du roi pour « suivre l'armée en Flandre et pour dessiner les « conquêtes de Sa Majesté qu'il devait peindre « dans la galerie du château de Choisy. On en a « vu les dessins coloriés à l'exposition du salon « du Louvre en 1746. Le caractère doux et ai- « mable de Parrocel lui attiroit des amis ; il a vécu « dans le célibat. Tous les soirs il faisoit un des- « sin bien arrêté ; ordinairement le trait étoit à « la plume et ombré avec du bistre ou de l'encre « de Chine. On en voit aussi de tout faits à la san- « guine, extrêmement pochés, mais d'une grande « manière.

« Plusieurs dessins de batailles et de sujets « d'histoire, ainsi que des études de cavalerie sont « répandus dans les cabinets de Paris. On voit « encore quelques traits de l'histoire de Charles Ier, « roi d'Angleterre, des morceaux pour les livres « de la Guérinière et les modèles des habits uni-

« formes des troupes, sous le titre de *Différens* « *habits de cavalerie et d'infanterie*, dont il a gravé « quatre à cinq feuilles au trait. »

L'École de cavalerie de La Guérinière. — Paris, 1756. — 2 vol. in-8°. 18 dessins. — *La Chasse au Lion.* 57 pièces. — *Figures militaires.* — Suite de *Soldats.* 6 pièces.

PATAS (Jean-Baptiste), graveur au burin et dessinateur, né à Paris vers 1748, mort en 1817.

Patas a dessiné et gravé les figures du *Sacre et Couronnement de Louis XVI.* Paris, Vente, 1775. — Gr. in 8°.

PERCIER (Charles), architecte et dessinateur, né à Paris le 22 août 1764, mort dans la même ville le 5 septembre 1838. Percier est élève de Peyre et de Gisors. Il obtint le grand prix de Rome (pour l'architecture) en 1786, et se lia dans cette ville avec Drouais. Il y retrouva aussi son camarade de l'atelier Peyre, Fontaine, avec lequel il fit en collaboration plusieurs ouvrages et travaux importants. Ils fournirent tous deux, à leur retour à Paris, des dessins de meubles à l'ébéniste Jacob.

Palais, maisons et autres édifices dessinés à Rome. Paris, 1798. — In-fol., fig. — *Horatii Flacci opera.* Parisiis, Excud. Didot major, 1799. — In-fol.

Un exemplaire imprimé sur vélin avec les dessins originaux. — Vente du général Junot (Londres, 1816). — 140 livr. sterl. — Vente Hibbert (1829) — 83 liv. sterl.

Fables de la Fontaine. Paris, Didot aîné, an X (1802). — 2 vol. in-fol.

Un exemplaire imprimé sur vélin, contenant les 12 dessins de Percier.— Vente Junot.— 170 liv. sterl.— Vente Watson Taylor. — 70 liv. sterl.

PÉRIGNON (Nicolas), peintre du roi, dessinateur et

graveur, né à Nancy vers 1716, mort à Paris en 1782.

Il a dessiné un grand nombre de vues pour les *Tableaux de la Suisse*, de Zurlauben. Paris, 1780-88. — 5 vol. in-fol.

PERRIN. Ce Perrin est-il Louis-Lié Périn, peintre de portraits en miniature et dessinateur, né à Reims le 12 octobre 1753, mort dans la même ville le 20 décembre 1817; élève de Lemonnier, de Sicardi et de Roslin, ou PERRIN (Jean-Charles-Nicaise), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, élève de Durameau et de Doyen?

La Pharsale de Lucain, trad. en vers français par Brébeuf. Paris, Maradan, 1796. — 2 vol. in-8°, gr. pap.

Un exemplaire imprimé sur papier bleu, contenant les dessins originaux de Perrin. — Vente Renouard. — 110 fr. — Vente Hebbelynck — 116 fr.

Lucretius. Londres, 1796. — 3 vol. in-4°.

Un exemplaire avec 7 dessins originaux — Vente Renouard. — 300 fr.

Œuvres de Montesquieu. Paris, 1796. — 5 vol. in-4°; quelques fig. de Perrin.

PIAZZETTA (Giovanni-Battista), peintre et dessinateur, né à Venise en 1682, mort dans la même ville le 28 avril 1753. C'était un esprit fantasque, qui exagérait souvent le prix de ses ouvrages. Mais quand on le prenait dans un moment de bonne humeur, on obtenait ses ouvrages à des conditions moins onéreuses. Le libraire Albrizzi, son ami, obtint pour un louis le portrait de Goldoni, destiné à son édition des œuvres du « Molière de l'Italie », qu'à tout autre il aurait fait payer 25 louis. C'est

ce même libraire qui fit les frais des funérailles de l'artiste, car Piazzetta ne laissa pas de quoi se faire enterrer.

« Piazzetta, a écrit Mariette, dessinoit avec la « même facilité qu'il peignoit. Il a fait surtout « une infinité de têtes de grandeur naturelle qu'il « dessinoit d'après les modèles et qui étoient tou- « jours dessinées à la pierre noire et rehaussées de « blanc sur papier bleu. Elles étoient fort recher- « chées et bien payées. A peine pouvoit-il suffire. « Les dessins des planches de la nouvelle édition « du Tasse faite à Venise sont de lui, et il s'étoit « engagé à les graver lui-même ; mais, comme il « demandoit un trop gros prix, le marché ne se fit « point, et c'est un malheur. »

D'Argenville a dit, de son côté, que Piazzetta « a beaucoup travaillé pour les graveurs, entre « autres les deux recueils de l'histoire sacrée et « profane gravée par Pitteri, la Jérusalem déli- « vrée du Tasse, avec un titre où sont les Neuf « Muses et le portrait de la reine de Hongrie et « vingt titres qui se mettent à chaque chant, des « vignettes, lettres grises et fleurons très-grands « et très-historiés. L'auteur s'est représenté dans « le dernier fleuron avec son ami Albrizzi, causant « ensemble sur une butte de terre. »

Gierusalemme liberata di Torquato Tasso, con le figure di G. B. Piazzetta. Venezia, Albrizzi, 1745. — In-fol., gr. pap. mar. r. à comp.

Exemplaire contenant les dessins miniaturés de Piazzetta. — Vente de la marquise de Pompadour (1765). — 480 liv. — Vente Paris de Meyzieu (1779). — 600 livres.

PIRANESI (Giovanni-Battista), architecte, peintre et graveur, né à Venise en 1721; il se fixa à Rome

Parmi les nombreux ouvrages dont il a dessiné et gravé les planches, nous citerons: *Le Antichità Romane*. Roma, 1756. — 4 vol. in-fol. — *Campus Martius antiquæ urbis Romæ*. 1762. — In-fol. — *Colonna Trajana*. Roma, 1770. — In-fol. — *Vasi, candelabri, cippi, sarcofagi*. Roma, 1778. — In-fol. — *Vedute di Roma*. — 2 vol. in-fol., etc., etc.

L'œuvre de Piranesi en 12 vol. in-fol. — Vente Mariette, (1775). — 851 livres.

PONCE (Nicolas), graveur, dessinateur, éditeur d'estampes et écrivain d'art, né le 12 mars 1746, mort le 27 mars 1831; élève de Pierre, de Fessard et de de Launay.

Ponce a beaucoup plus interprété les dessinateurs qu'il n'a dessiné lui-même. Il est l'éditeur des *Illustres Français*, 1790-1816, dessinés par Marillier, du *Roland furieux* (1775), 4 vol. in-8°, et d'une foule d'autres ouvrages. Pourtant nous trouvons son nom comme dessinateur au-dessous de quelques figures.

La Pariseïde, par Godard d'Aucourt. Paris, 1773. — 2 vol. in-8°, 2 fig. dessinées par Ponce. — *Événements de la guerre de l'Indépendance aux États-Unis,* en 16 pl. in-4°. — Recueil de *vues de la colonie française de Saint-Domingue*. Paris, 1791. — Gr. in-fol. — Portraits de la *Princesse de Salm*. — Id. de *l'abbé Caron,* 2 dessins à la mine de plomb. — Vente de Ponce (1831).

PRÉVOST (B.-L.), graveur et dessinateur, élève d'Ouvrié. Ce graveur a surtout travaillé d'après Cochin, dont il avait parfaitement saisi, a dit Basan, le goût et la manière.

Catalogue de l'Œuvre de Ch.-N. Cochin, par Jombert. Paris 1770. — In-8°. — 2 vignettes dessinées et grav. par Prévost, dont l'une avec le portrait en médaillon de Cochin. — *La Vie du pape Clément XIV* (Ganganelli), par Carracioli. Paris, Prault,

1776. — In-12, vign. et culs-de-lampe. — *Art de vérifier les dates.* — In-fol., vignettes. — Petit portrait de *Préville* en Scapin.

PUJOS, dessinateur de portraits, peintre en miniature, fin du XVIIIe siècle.

Portrait de *Delille* dess. par Pujos. — Dessin du portrait de *Lemierre,* au crayon noir.

Chez M. Léon MERCIER.
3 dessins de *portraits.* — Chez M. BLAISOT.

PUNT (Jean), peintre, dessinateur, graveur et acteur, né à Amsterdam en 1711; élève d'A. van de Laan pour la gravure, et de Jacob de Witt pour la peinture.

Le principal et le plus agréable travail de Punt pour les livres est sa réduction de format in-12, pour les *Comédies de Molière*, des grandes figures de Boucher. Amsterdam, Arkstée ou Wetstein, 1741. — 4 vol. in-12. — On dit beaucoup de bien des dessins, que nous n'avons pu voir. Il a dessiné les figures de la *Vie de don Alphonse Blas de Lirias, fils de Gil Blas,* roman publié à Amsterdam en 1744. Il a reproduit les figures de *Tom Jones* de Gravelot.

Punt s'est surtout inspiré des dessins des autres. On lui doit des réductions des figures d'Oudry pour les *Fables de la Fontaine*, parues dans une édition publiée à Leyde en 1761, et qui n'a été terminée qu'en 1786. Mais il ne les a exécutées que pour les trois premiers volumes seulement. M. Ch. Mehl explique la longue publication

de 25 ans de cet ouvrage, par ce fait que « Punt « était aussi acteur, et, quoiqu'il fût médiocre « comédien, il aimait tellement les planches qu'il « abandonnait volontiers, pour y monter, celles « qu'il gravait si bien et qui avaient assuré sa « célébrité. Cette malheureuse passion pour le « théâtre entrava la plupart de ses travaux de « gravure, notamment la belle réduction des fi- « gures d'Oudry. »

On a de Punt les compositions représentant les *Funérailles de Guillaume-Charles-Henri, prince d'Orange*, en 41 planches gravées par lui (La Haye, 1755). Du reste, Punt est surtout un graveur, car ce n'est qu'à 55 ans qu'il se mit à faire de la peinture et qu'il peignit des plafonds et des tableaux d'histoire. Basan indique de lui une suite de 36 pièces gravées sur les dessins de Jacob de Witt, d'après les peintures de Rubens, à l'église des Jésuites d'Anvers; quelques figures pour les *Métamorphoses d'Ovide*. — In-fol.

Molière (*Comédies de*)... Suite de 33 dessins exécutés par Punt, d'après les originaux de Boucher, reliés en un vol. in-fol. mar. rouge, tr. d. (Thompson.)

Vente Solar. — 1,200 fr. — Chez M. P***.

QUENEDEY (Edme), peintre en miniature et dessinateur, né à Ricey-Haut (Champagne) en 1756, mort le 15 février 1830; élève de Devosge, de Dijon. Il fut associé avec Chrétien pour l'exploitation du *Physionotrace*. Il exploita ensuite le procédé pour son compte, et dessina ainsi et grava plus de 1,500 portraits de personnages et célébrités de la fin du siècle et du temps de l'Empire. Il donnait douze épreuves avec la planche et le premier trait, grand comme nature, pour le prix modique de 24 livres.

RAMBERG (Henri-Jean), peintre, graveur et dessinateur, né en Hanovre en 1763; élève de Reynolds. Il passa tout jeune à Londres, où il a travaillé.

Ramberg a dessiné quelques pièces pour *Werther*. Elles ont été gravées par Bartolozzi.

Compositions pour les *Contes de la Fontaine* (*Joconde, la Jument du compère Pierre, le Poirier, le Villageois qui cherche son veau, le Rossignol*).

Vente Herzog (1876). — 300 fr.

RANSONNETTE (Pierre-Nicolas), dessinateur et graveur, né à Paris en 1753 ; graveur ordinaire de Monsieur. Il faisait, dit Renouvier, des vues d'édifices et de grands sujets fabuleux, moraux ou historiques qu'il dessinait quelquefois lui-même.

Le Tabac, épître. Paris, 1769. — In-8°, fig. vignette. — *Le Sylphe*, par Letourneur. Paris, Mérigot, 1784. — 2 vol. in-12. Une fig. dess. et grav. par Ransonnette. — *Aventures et Espiègleries de Lazarille de Tormes*, par H. de Mendoza. Paris, Didot, an IX. — 2 vol. in-8°, fig. — *Premières leçons sur une partie des sciences et des arts libéraux*, par Ransonnette, graveur. Paris, 1806. — In-4°, orné de 96 estampes dessinées et gravées par l'auteur.

RESTOUT (Jean-Bernard), peintre et dessinateur, né le 23 février 1732 ; fils du peintre Jean Restout, et son élève, neveu de Jouvenet et de Hallé ; grand prix de peinture. Il embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires, et lorsque la Convention décréta la suppression de toutes les académies, elle institua une commune générale des arts dont Restout fut nommé président. Mais ayant été accusé d'avoir pris part au pillage du garde-meuble en 1793, il fut emprisonné pour ce fait. Il ne sortit de pri-

son qu'à la chute de Robespierre ; mais, par suite des souffrances qu'il y avait endurées, il tomba malade et mourut le 30 messidor an IV (1796). Restout a contribué, suivant Gault de Saint-Germain, à faire dégénérer l'art.

Œuvres de Baculard d'Arnaud : comte de Comminges (1764), Euphémie (1768), les Amants malheureux (1764). — In-8°, quelques fig.

Galerie française, gravée sous la conduite de Restout. Paris, 1771. — In-fol. 41 portraits.

RIDINGER (Jos.-Élias), dessinateur, né à Augsbourg en 1719? mort dans la même ville en 1767.

« L'œuvre de Ridinger, a écrit Winkler, est « intéressant pour les amateurs de chasse et « pour les curieux d'histoire naturelle par la vérité « et le caractère avec lesquels il a su rendre les « divers animaux. »

Ridinger a dessiné de nombreuses figures d'animaux pour les livres qu'il faisait paraître à Augsbourg. — *Parfaite et exacte représentation des divertissements des grands seigneurs.* 1729. — In-fol. 36 pl. — *Représentation des Cerfs les plus remarquables* et autres animaux destinés à être chassés par les grands seigneurs. 1768. — In-fol. 36 pl. — *L'Art de monter à cheval.* — In-fol. 1722. — *Description du cheval.* — *Le Nouveau Manége.* 1734-1760. — In-fol. — *Essais de dessins de quelques animaux.* 1738-1755. — In-fol. 125 pl., etc.

RIEG (Michel), dessinateur.

Histoire des inaugurations des Rois-Empereurs. Paris, Moutard, 1786. — In-8°, 13 fig. dessinées par Rieg.

RIVALZ (Antoine), peintre et dessinateur, né à Toulouse le 6 mars 1667, mort dans la même ville le

7 décembre 1735. « Dès l'âge de 15 ans, dit Ma-
« riette, il avoit fait des progrès étonnants dans le « dessin. Lafage, qui se trouvoit à Toulouse, en « fut jaloux. Il ne put cependant refuser son ami- « tié au jeune Rivalz, ni empêcher que ses dessins, « mis auprès de ceux qu'il faisoit, n'occasionnas- « sent des méprises. Il le vit dans la suite arriver « à Paris et y faire encore passer ses dessins « sous le nom de celui dont il contrefaisoit la ma- « nière. C'étoit beaucoup pour un jeune homme, « car Lafage étoit regardé pour lors comme un « dessinateur qui n'avoit pas son pareil. »

Rivalz alla à Rome et, de retour dans sa ville natale, il fut nommé peintre de l'hôtel de ville de Toulouse.

Traité de Peinture de Dupuis du Grez. — In-8°, 4 fines allégories dessinées et gravées par Rivalz, et qui, d'après Mariette, pétillent d'esprit.

SALY (Jacques-François), sculpteur et dessinateur, né à Valenciennes en 1717, mort à Paris le 4 mai 1776; élève de Coustou le cadet. Grand prix de sculpture. Il a surtout travaillé à la cour de Danemark. Ses eaux-fortes sont originales et gravées avec esprit. On trouve, dans d'intéressantes notes de Mariette sur Saly, ce qui suit : « Je n'ai jamais pu parvenir à voir tous ses des- « sins. On dit qu'il en a beaucoup fait, mais il en « est extrêmement jaloux. Je lui ai entendu dire « à lui-même qu'il n'avoit pu se résoudre d'en « laisser sortir de ses mains. Il a fallu user d'in-

« dustrie et presque de force pour lui en tirer « trois que j'ai et dont je dirai tout ce qu'on vou- « dra, mais qui dans le fond sont secs et d'assez « petite manière. Ce n'est point là le crayon de « notre ami Bouchardon. Ils veulent tous l'imiter « et aucun n'en approche. »

Recueil de 30 *vases* de Saly, se trouvent à Paris chez Fessard. — In-4°. — Portrait en caricature du machiniste romain *Zabaglia*. — Vente Mariette. — 40 livres. — Portrait à la mine de plomb du médecin danois *Struensée*. — Vente Saly (1776). — 12 liv.

Dessins de *vases*. — Chez M. A. BEURDELEY.

SAVART (Pierre), graveur au burin, né à Saint-Pierre de Thimer en Thimerais (Beauce), en 1737, vint à Paris à l'âge de 17 ans, et trois ans après (1757), épousa une femme de 34 ans, qui avait, rue Saint-Jacques, un petit commerce d'estampes. Tout en gravant il continua le commerce et demeura successivement rue de Cluny, barrière Fontarabie et hôtel Chamouzet, quai des Tournelles. Savart, bien qu'il soit un imitateur de Ficquet, a pourtant des qualités très-personnelles. Il a souvent été aidé, surtout quand ses yeux faiblissaient, par Mlle Savart, sa sœur.

Ses portraits de *Bayle, Catinat, Christian VII, Fontenelle, Leibnitz, Mis de Montalembert, Montesquieu, Louis XVI, Marie-Antoinette, J.-J. Rousseau, T. Tasso,* gravés sans indication de peintures font supposer qu'ils le sont d'après ses propres dessins.

SCHALL (Jean-Frédéric), peintre et dessinateur, né à Strasbourg vers 1750.

Les Amours de Psyché et de Cupidon, par la Fontaine. Paris,

Defer de Maisonneuve, 1791. — Gr. in-4°, figures en couleur d'après Schall. — *Le Paradis perdu de Milton*. Paris, Defer, 1792. — 2 vol. in-4°, fig. en couleur.

SCHENAU (Jean-Éléazare), peintre, dessinateur et graveur, né en 1734 [1], à Schenau, près de Zittau, en Lusace, mort en 1806.

Schenau, après quelques études faites presque sans maîtres, vint à Paris, fut l'élève et l'ami de Wille, et s'occupa spécialement de peinture de genre en empruntant ses sujets à la vie des Parisiens. Il fut nommé, en 1777, directeur de l'Académie de Dresde.

Le dessin d'un portrait en profil de *Mme de Pompadour*.

Pendant qu'il était à Paris, Schenau a dessiné et gravé une série de figures dont le titre peint bien l'orthographe fantaisiste d'un Allemand : *Achetter mes petittes eau-forttes* (1765).

SCHLEY (Jacobus van), dessinateur et graveur, né à Amsterdam en 1715, mort en 1779. Élève de Philippe van Schley, son frère, et de Bernard Picart, chez lequel il commença à travailler à l'âge de 12 ans.

Œuvres de Brantôme. La Haye, 1740. — 15 vol. in-12, 7 frontispices dessinés par Van Schley. — *La Vie de Marianne,* par Marivaux. La Haye, Neaulme, 1741-42. — 3 vol. in-12. 12 fig. par van Schley et Fockke. — Une fig. pour les *Lettres à Émilie*. — Portrait de *Charles XII*.

SCOTIN (Louis-Gérard), dessinateur et graveur (neveu d'un graveur du même nom), né à Paris vers 1690. Il apprit le dessin et la gravure en

[1] En 1741, d'après Huber et Rost (*Manuel des Curieux*).

France et passa en Angleterre, où il travailla longtemps pour les libraires.

Œuvres diverses de M. Roy. Paris, 1727. — 2 vol. in-8°, frontispices. — *Daphnis et Chloé* de Longus. Paris, 1731. — In-12, fig. — *Histoire de Guzman d'Alfarache,* par Le Sage. Paris, 1732. — 2 vol. in-12, 16 fig. dess. et grav. par Scotin. — Il a reproduit les compositions d'Hogarth, *le Mariage à la Mode.*

SIBELIUS, dessinateur hollandais.

Éloge de l'Enfer, par Bénard. La Haye, 1759. — 2 vol. in-12, frontispice, vignettes et 15 fig. par Sibelius. — *Vie de Marianne par Marivaux.* La Haye, 174.. — 3 vol. in-12, fig. de Sibelius.

SLODTZ (Sébastien), né vers 1700, sculpteur et décorateur, dessinateur du cabinet du roi, frère de Michel-Ange Slodtz.

Slodtz a dessiné le frontispice allégorique de la *Fête donnée par la ville de Paris à l'occasion du mariage du Dauphin* en 1747. — In-fol.

SMIRKE (Robert), peintre et dessinateur, né à Wigton en 1752, mort à Londres le 5 janvier 1845; élève de l'Académie royale de Londres.

« Smirke rachète amplement, a écrit Bryan, son « absence de coloris, par son habileté à ordonner « les sujets, par beaucoup d'humour dans les « caractères qui jamais ne dégénèrent en bouf- « fonneries ou en farces..... Il a bien compris « Shakespeare. Beaucoup de ses petits dessins « pour les livres illustrés ont de la chaleur et du « sentiment. »

C'était alors la mode parmi les éditeurs anglais

de faire peindre les sujets qu'ils voulaient faire graver pour orner leurs ouvrages. C'est ainsi que Smirke contribua à l'illustration de la *Galerie de Shakespeare* avec les principaux peintres anglais de la fin du XVIIIe siècle, en peignant quelques-unes des compositions. — De 1792 à 1800 il peignit plusieurs sujets pour *Don Quichotte.* — En 1798, la suite des *Sept âges,* de Shakespeare.

Au reste, Smirke s'est occupé de l'illustration d'un grand nombre d'ouvrages, *la Bible, l'Histoire d'Angleterre,* les poëtes et les voyageurs anglais; ses illustrations pour *Gil-Blas* et *les Mille et une Nuits* passent en Angleterre pour des chefs-d'œuvre et sont aussi fort recherchés en France.

STOTHART (Thomas), dessinateur, né à Londres (Long-acre), le 17 août 1755, mort en 1834. Il était le fils d'un aubergiste du Yorkshire, et fut élevé par une vieille dame, chez laquelle il copia des gravures de Strange; il entra ensuite chez un dessinateur pour étoffes, et y employa ses loisirs à composer des illustrations pour les œuvres de *Spencer* et d'autres poëtes anglais. Ses dessins furent remarqués du directeur du *Nouvellist's Magasine,* Harrison, qui employa, pendant plusieurs années, le jeune artiste dans sa revue, à raison d'une guinée par dessin. Il dessinait à la même époque des frontispices de pièces de théâtre, des portraits d'acteurs à 7 schellings pièce. Il a concouru à l'illustration du grand *Shakespeare* de

Boydell. Stothart a laissé plus de 10 mille dessins, restés presque tous en Angleterre.

La Vie et les Aventures de Robinson Crusoé, trad. ornée de 19 grav. de Delignon, d'après les dessins originaux de Stothart. Paris, Verdière, an VIII (1800). — 3 vol. in-8°.

SUBLEYRAS (Pierre), peintre et dessinateur, né à Uzès en 1699, mort à Rome le 28 mai 1749; élève d'Antoine Rivalz. Il se fixa à Rome, où il épousa Maria Felice Tibaldi, fille du musicien de ce nom, qui elle-même peignait la miniature. Il était beau-frère de Trémolières.

Dessins ou peintures de *Frère Luce, le Faucon, la Courtisane amoureuse,* pour la suite des *Contes de la Fontaine,* gravée par de Larmessin.

La Courtisane amoureuse et le Faucon, tableaux se faisant pendant.

Vente Randon de Boisset. — 600 livres. — Vente de l'architecte Trouard (1779). — 1,100 livres.

SWEBACH (Jean-Jacques-Joseph), connu aussi sous le nom de *Desfontaines,* traduction de son nom allemand, peintre et dessinateur, est né à Metz le 19 mars 1769 ; élève de Duplessis. Il était fils d'un sculpteur du duc d'Orléans et a surtout dessiné et peint des sujets de batailles. Il était, sous l'Empire, premier peintre de la manufacture de porcelaines de Sèvres. Il est mort à Paris le 10 décembre 1823.

Portraits des grands hommes, femmes illustres et sujets mémorables de la France, gravés en couleur par Blin. Paris, 1787-1789. — 2 vol. in-4°. — Un certain nombre de ces compositions sont gravées d'après ses dessins, ainsi qu'un grand nombre

des *Tableaux historiques de la Révolution française.* 1798-1804. — 3 vol. in-fol.

TANJÉ (Pierre), dessinateur et graveur au burin, né à Amsterdam vers 1700, mort dans la même ville en 1760. Artiste laborieux, il a beaucoup travaillé pour la *Galerie de Dresde.*

TORO (B...), né à Aix vers 1700, sculpteur et dessinateur.

Suite de 36 *dessins d'ornements.*

Chez M. Edmond FOULC.

Suite de 6 beaux dessins d'arabesques pour *panneaux, buffets, cheminées,* à la plume, lavés d'encre de Chine, dédiés à Robert de Cotte. — 15 dessins, *vases, cartels,* etc...— Catalogue Paignon-Dijonval.

TOUZÉ (J.), peintre, dessinateur et acteur, né à Paris en 1747, y est mort en 1807. Cet artiste était très-connu par ses ingénieuses facéties dont il amusait la société.

On trouve sur ce dessinateur une page intéressante, à la date de 1771, dans la *Correspondance littéraire* de Grimm; nous en extrayons les passages suivants : « Un jeune homme qui se destine « à la peinture, appelé Touzet, a mis un autre « genre de facéties à la mode. C'est de contrefaire à lui tout seul une infinité de phénomènes « collectifs. Ainsi il exécute un motet à grand « chœur et à plein orchestre. Il se met derrière « un paravent et contrefait le chœur de tout un « couvent de religieuses avec un art et une finesse

« que vous jureriez qu'il y en a une douzaine et « que vous devinez jusqu'à l'âge, au caractère et « à la physionomie de ces béguines... » — Quelques mois plus tard, en 1772, il revient sur ce sujet : « Un jeune peintre appelé Touzé, élève de « l'Académie, vient de faire un dessin qui repré- « sente le tableau magique de *Zémire et Azor*, tel « qu'on le voit sur le théâtre de la Comédie ita- « lienne. Ce Touzé est célèbre à Paris depuis « quelques années par le talent d'imiter et de con- « trefaire qu'il possède au suprême degré. On le « place au milieu d'un salon derrière un para- « vent, et l'on entend tout un essaim de reli- « gieuses qui vont à matines; on les entend se « lever, se réunir, descendre des corridors dans « l'église, chanter l'office, faire la procession, ren- « trer dans le couvent et se disperser dans leurs « cellules. La matinée de village le dimanche est « encore plus surprenante.....

« Tout le monde a voulu le voir, depuis nos « princes jusqu'aux plus petits particuliers. Il a « même, je crois, représenté ces facéties chez « Mme la Dauphine, mais, à l'exception de beau- « coup d'éloges, personne ne lui a rien donné. En « revanche on lui a fait perdre un temps précieux « pour son talent et pour son état, etc. »

Touzé a dessiné pour les *Contes de la Fontaine* (1795), 2 vol. in-4°, les deux figures du *Baiser rendu* et celle du *Glouton*.

Scène du tableau magique de *Zémire et Azor*, dessiné par Touzé, et gravé par Voyez jeune (1772).

TRÉMOLIÈRES (Pierre-Charles), peintre d'histoire et dessinateur, né à Chollet en 1703, mort à Paris le 11 mai 1739. Il fut reçu académicien en 1737. Ses parents l'envoyèrent jeune à Paris dans le dessein d'en faire un tapissier, mais Trémolières, qui n'avait que de l'éloignement pour cette profession, obtint d'être placé auprès de J.-B. Van Loo. La douceur de son caractère, sa probité et la « politesse de ses mœurs », jointes à un talent facile et aimable, le firent apprécier des amateurs et particulièrement du comte de Caylus, qui l'encouragea et le logea même chez lui. Il alla ensuite à Rome avec la pension du roi (1726), revint en France en 1734, mais s'arrêta à Lyon, n'osant revenir à Paris, parce qu'il s'était marié à Rome avec la fille du musicien Tibaldi, sans le consentement du susceptible antiquaire, son protecteur. Il y revint pourtant, y eut du succès; mais il était malade de la poitrine, et mourut regretté « de tous les honnestes gens dont il avait fait les délices à Rome et à Paris ».

Don Quichotte, de Cervantes, 1746. — In-4, 2 figures de Trémolières, dont celle de Sancho berné. — *La Henriade,* de Voltaire, 1728. — In-4°, figures. — *Le Fat puni,* comédie. Paris, Prault, 1738. — In-8, figures. — *Œuvres de Boileau-Despréaux.* Paris, 1740. — 2 vol. gr. in-4°, vignettes et culs-de-lampe.

ULIN (Pierre d') aîné, peintre et dessinateur, né à Paris en 1669, mort le 28 janvier 1748; de l'Académie royale de peinture. Il était le beau-frère des

peintres Roettiers, Hutin, et du dessinateur Bérain.

D'Ulin a dessiné les grandes compositions du *Sacre de Louis XV,* roy de France, dans l'église cathédrale de Reims, le dimanche 25 octobre 1722. — In-fol. — Vignettes pour la *Description de l'Hôtel royal des Invalides,* 1756. — In-fol.

VAN DER BANK, dessinateur.

Aventures de Don Quichotte, par Cervantes. Londres, 1738. — In-4°, 68 dessins de Van der Bank. Renouard possédait un de ceux-ci, « spirituelle croquade sur papier gris ».

VAN ORLEY (Richard), peintre et dessinateur, né à Bruxelles en 1663, mort dans la même ville le 6 juin 1732; fils du peintre de paysages, Bernard Van Orley, et frère de Jean Van Orley, qui a tellement travaillé dans la manière de son frère qu'on a peine à distinguer leurs œuvres. « Il a passé « toute sa vie, a écrit Mariette, à peindre en mi« niature et à gouaze et à faire des dessins lavés « à l'encre de Chine sur du papier blanc avec une « extrême propreté. Il m'en fit voir plusieurs en « 1718 dans le tems que j'étois à Bruxelles, entre « autres une suite de près de cent dessins dont il « avoit pris les sujets dans le roman de *Télémaque*. « Ils étoient fort agréables, et je ne puis en don« ner une plus juste idée qu'en les comparant « pour les compositions à une suite de douze « sujets que le même Richard Van Orley a gravés « d'après ses propres dessins et qu'il a tirés de la « pastorale italienne *il Pastor fido*. »

VIEN (Joseph-Marie), peintre et graveur à l'eau-forte,

né à Montpellier le 18 juin 1716, mort le 27 mars 1809.

Caravane du sultan à la Mecque, mascarade exécutée à Rome par les pensionnaires du roy, dessinée et gravée par Joseph Vien, en 30 pl. in-4 (1748). Paris, Fessard.

Un exemplaire avec les figures peintes en or et en couleurs. — Vente Ruggieri. — 81 fr.

VIVIER, premier peintre de S. A. Monseigneur le prince de Bourbon, et dessinateur.

Vivier a dessiné les figures des *Fables de la Fontaine*, gravées par Simon et Coiny. Paris, Didot aîné, 1787. — 6 vol. in-18.

65 dessins à la pierre d'Italie, à la plume et à l'encre de Chine. — Vente Constantin (1817). — 26 fr.

WALTER, dessinateur alsacien.

Vues pittoresques de l'Alsace, texte par l'abbé Grandidier. Strasbourg, 1785. — In-4, 17 planches dessinées, gravées et terminées au bistre par Walter.

WATTEAU (Antoine), peintre et dessinateur, né à Valenciennes le 9 octobre 1684, mort à Nogent-sur-Marne le 18 juillet 1721; élève de Gillot.

Pour un artiste aussi célèbre, et dont la vie est connue, il faut écrire un volume ou deux lignes; on nous saura gré de choisir cette seconde manière.

On a réuni en volumes l'œuvre de Watteau, et c'est à ce titre qu'il trouve ici place : *Œuvre d'Antoine Watteau*, gravé d'après ses tableaux et dessins originaux, fixé à 100 exemplaires des premières épreuves, à Paris. — Grand in-fol., 121 pl. — *Figures de différents caractères de paysages et d'études,* dessinées d'après nature, à Paris, chez Audran et chez Chéreau, graveurs du roi. — 2 vol. in-fol., 350 sujets. — *Œuvre des estampes galantes*, gravées d'après les tableaux et dessins de feu Antoine

Watteau, 4me partie, à Paris, chez Gersaint. — Grand in-fol., 145 sujets. — Il a paru séparément, d'après les dessins de Watteau, un cahier de 10 pièces de *figures françaises* et comiques, nouvellement inventées par M. Watteau, peintre du roy, se vendent à Paris, chez le sieur Duchange et chez Jeaurat. — *Figures de modes*, dessinées et gravées à l'eau-forte par Watteau, et terminées au burin par Thomassin, 10 pièces. — *Suites de figures chinoises et tartares,* 30 pl. (12 grav. par Jeaurat, 12 par Boucher et 6 par Aubert.)

WATTEAU (Louis), le père, dit Watteau de Lille, peintre et dessinateur, né à Valenciennes en 1730, mort en 1798. Directeur de l'Académie ou École des Beaux-Arts de Lille, il fut destitué et forcé de quitter la ville en 1760, pour y avoir introduit l'étude du modèle nu.

Doyen de Killerine. Lille, Henry, 1771. — 6 vol. in-12, quelques figures. — *Cris et costumes de Paris,* 1786. — 6 pièces in-8. — *Suites de gravures de modes.* — In-fol.

WEIROTTER (François-Edmond), peintre de paysages, dessinateur et graveur allemand, né à Innsprück en 1730, mort à Vienne le 11 mai 1771. Il a travaillé à Mayence, à Paris, en Italie et ensuite à Vienne, où il s'est marié et fixé. C'est Wille qui lui apprit à dessiner et à graver le paysage, genre dans lequel il a réussi. « Ses compositions, sans « être riches, charment par de jolies figures et de « belles fabriques. Ses dessins, ordinairement au « bistre, méritent les mêmes éloges ; aussi sont-ils « fort recherchés des connoisseurs. » (Huber et Rost.)

Suites de paysages. — *Suites de marines.* — *Les Mois de l'année.*

Paysages divers, 15 dessins à la plume, lavés de bistre et d'aquarelle. (Catal. Paignon-Dijonval.)

WILLE (Pierre-Alexandre), peintre et dessinateur, né à Paris le 10 juillet 1748, fils du célèbre graveur Georges Wille. Il fut élève de Vien et de Greuze. Voici ce qu'on lit dans le *Journal* de Wille (qui, du reste, abonde en renseignements sur son fils), à la date du 6 décembre 1764 : « Mon fils a livré son premier dessin de sa « composition qu'il a fait pour un louis d'or et « pour être gravé par Mr de Longueil. Il doit être « mis à la tête d'un livre de poésies des *Cinq* « *Sens,* pour lequel il doit faire le reste des des- « sins. Le premier est l'*ouïe,* et il est de deux « figures chantant dans un livre de musique; à « côté de la femme il y a quelques instruments. « Il est très-fini, au crayon rouge. »

A la date du 27 août 1767 : « Mon fils aîné est « parti pour Orléans, accompagné de notre ami, « M. Desfriches, négociant de la même ville, où « ils ont résolu de dessiner grandement. »

Au Salon de 1775, Wille fils exposa 6 dessins coloriés.

A l'époque de la Révolution il s'occupa de politique et fut nommé officier de la garde nationale. Il paraît dès lors avoir négligé son art.

Les Sens, poëme de Du Rosoi. Paris, 1768. — In-8°, 3 figures. — *Le Bénédicité*, dessin in-4° au crayon noir, signé et daté de 1765.

Chez M. AUDOUIN.

Portrait de Mme la marquise de Villette, dessin ovale à la sanguine.

Chez M. le MARQUIS DE VALORI.

Le Concert agréable. — *Le Goûter champêtre.* — 2 dessins in-fol. à la sanguine, signés Wille Filius et datés 1767.

Chez M. LEFILLEUL, libraire.

Un Jardinier courtisant une paysanne, dessin à la plume, lavé d'aquarelle.

Chez M. V. DESÉGLISE.

WINKELÈS (Reinier), Dessinateur et graveur, né à Amsterdam en 1741, mort dans la même ville en 1816. Il entra à 12 ans dans l'atelier de Jean Punt et fut ensuite élève de Lebas.

Tableaux historiques des journées de la Révolution française, dessinés et gravés par Winkelès d'après ses dessins et ceux de Duplessis-Bertaux, etc. — In-fol.; un exemplaire contenant les dessins originaux à la plume et à l'encre de Chine.

Vente de E. Martin. — 800 fr.

Histoire de Grandisson, figures. — Portrait de *Brancamp,* à la tête de la Description de son cabinet.

WLEUGHELS (le chevalier Nicolas), peintre, fils d'un peintre d'Anvers fixé à Paris, est né à Paris en 1670, et mort à Rome le 10 décembre 1737; élève de Mignard. Il fut nommé par le duc d'Antin, en 1724, directeur de l'Académie de France à Rome. « A peine sçavoit-il dessiner, a écrit Mariette; il ne « peignoit guère mieux. Il avoit pourtant le secret « de faire de petits tableaux qui plaisoient. C'est « qu'il ne traitoit que des sujets agréables et que « ses figures avoient quelque chose de flatteur. « Tout le monde n'étoit pas obligé de sçavoir qu'il

« les avoit pillés dans les œuvres des grands maî-
« tres qui l'avoient précédé. On le trouvoit conti-
« nuellement entouré d'estampes où il fourra-
« geoit, et personne ne lui en demandoit compte.»

Contes de la Fontaine. — *La Jument du compère Pierre.* — *Le Villageois qui cherche son veau.* — *Le Bast et Frère Luce,* 4 sujets pour la suite gravée par de Larmessin. — *La Henriade.* Londres, 1728. — In-4°, fig. — *Œuvres de Voltaire,* 1739. — In-4°, fig. — *Les Saisons*, 4 pièces in-fol. (1716). — *Les Éléments*, 4 pièces in-fol. (1716). — *Les Neuf Muses* (1719); ces suites sont gravées par Jeaurat. — *Costumes de Rome*, 6 pièces (1734).

ZOCCHI (Giuseppe), dessinateur, né à Florence.

Zocchi a dessiné des suites de *vues de monuments de Florence* et de *maisons de plaisance des environs de Florence.* — In-4° en largeur.

L'Eneïde di Virgilio. Parigi, vedova Quillau, 1760. — 2 vol. in-8°, mar. rouge, tranche dorée (anc. rel.).

Exemplaire contenant les dessins des figures, vignettes en tête et fleurons, à la mine de plomb (moins deux). — Vente E. Martin. — 600 fr. — Chez M. A. FONTAINE, libraire.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS ET DES OUVRAGES CITÉS.

B

C

D

E

F

M

O

Q

R

S

T

W

X

Z

TABLE

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 5537

EN VENTE :

MES LIVRES

1864-1874

IN-8° IMPRIMÉ AVEC LUXE PAR GEORGES CHAMEROT A 100 EXEMPLAIRES

10 francs

Ce charmant catalogue, qui n'est plus que le souvenir d'une réunion de livres précieux faite en dix ans par un homme de goût, n'avait été tiré qu'à 22 exemplaires.

Tous ceux qui s'occupent de livres cherchaient inutilement à se procurer cette nomenclature de 152 numéros vendus à l'amiable pour la somme de 154,569 fr. — M. Ernest-Quentin Bauchart a bien voulu nous autoriser à la réimprimer. — A la fin se trouve la liste des prix de chaque ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE DE MANON LESCAUT

ET NOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU LIVRE

1728-1731-1753

Par M. HENRY HARRISSE

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Un beau vol. in-8° imprimé par Georges Chamerot sur beau papier de Hollande avec des *fac-simile* des titres originaux. — Prix : **8** francs

---

La bibliographie, comme la comprend l'auteur de ce travail, est presque une science de précision. Les descriptions sont faites sur le livre même, et les commentaires sont invariablement appuyés de preuves authentiques et détaillées. Les titres, les fac-simile, la collation et l'analyse, permettent non-seulement de distinguer l'original de la contrefaçon, mais ils établissent la filiation et les origines de l'édition. Par des critiques, des rapprochements, des comparaisons de faits et de textes, l'histoire du livre est également établie dans ses phases principales

C'est ainsi que M. Harrisse, par le raisonnement et ensuite par des preuves documentaires irréfragables, démontre laquelle des vingt-cinq éditions de la *Manon Lescaut* publiées du vivant de l'abbé Prévost, est véritablement l'édition princeps; et il prouve définitivement que l'in-12 de 1733, si longtemps préconisé, n'est qu'une mauvaise contrefaçon, qui n'a pas même le mérite d'avoir été faite sur l'édition originale.

ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT

REVUES ET ANNOTÉES PAR

GEORGES GUIFFREY

Six volumes in-8°, imprimés par J. Claye (A. Quantin, successeur) avec des caractères fondus exprès, des ornements tirés des plus beaux livres de la Renaissance, et environ 800 gravures reproduites d'après les éditions originales. Le papier, fabriqué spécialement par la maison Van Gelder d'Amsterdam, porte la devise de Marot et le chiffre de M. Georges Guiffrey, le savant éditeur qui a fait cette belle publication à ses frais et sans autre but que d'y attacher honorablement son nom.

Une grande partie de l'édition est déjà souscrite.

Le tome II est en vente. Le tome III est sous presse et paraîtra à la fin de l'année.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les œuvres complètes de Clément Marot formeront six volumes tirés à 550 exemplaires numérotés.

500 exemplaires sur papier de Hollande. . . . . 50 fr. le volume.
25 exemplaires sur papier Whatman . . . . 100 fr. le volume.
25 exemplaires sur papier de Chine (épuisé).

IL NE RESTE QUE QUELQUES EXEMPLAIRES EN PAPIER WHATMAN

Il paraîtra au moins un volume chaque année.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 5537


83-B11251

2 Vol.

Teeee

Rara monografia




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00596 8033

